

FRIDTJOF NANSEN

130364

A TRAVERS
LE GRÖNLAND

OUVRAGE TRADUIT DU NORVÉGIEN

PAR CHARLES RABOT

ET CONTENANT 150 GRAVURES ET 1 CARTE EN COULEURS



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^e

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1893

Tous droits réservés.



À travers le Grönland

Fridtjof Nansen



Librairie Hachette et Cie, Paris, 1893

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

FRIDTJOF NANSEN

À TRAVERS
LE GRÖNLAND

OUVRAGE TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR CHARLES RABOT
ET CONTENANT 170 GRAVURES ET 1 CARTE EN COULEURS



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1893
Tous droits réservés.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

CHAPITRE — I. Introduction.

- II. — Équipement.
- III. — Le patinage sur les ski. — Historique de ce sport.
- IV. — De Norvège en Islande. — L'Écosse et les Ferö.
- V. — D'Islande à la côte orientale du Grönland. — Espoir déçu.
- VI. — La chasse au stemmatope mitré ou phoque à capuchon.
- VII. — À bord du *Jason*.
- VIII. — En route vers la côte orientale du Grönland. — Dérive sur la banquise.
- IX. — Toujours en dérive.
- X. — Historique des expéditions entreprises pour traverser la banquise de la côte orientale du Grönland.
- XI. — Au nord le long de la côte orientale. — Entrevue avec les Eskimos.
- XII. — Un campement eskimo.
- XIII. — Toujours au nord.
- XIV. — Nouvelle entrevue avec les Eskimos. — Navigation au milieu des isbergs.
- XV. — Notre dernier campement sur la côte orientale. — Reconnaissance sur l'inlandsis.
- XVI. — Historique des explorations dans l'intérieur du Grönland.
- XVII. — Départ de la côte orientale. — Escalade de l'inlandsis.
- XVIII. — Nous nous dirigeons vers Godthaab. — Climat de l'inlandsis. — Structure du glacier.
- XIX. — Tempête dans l'intérieur du Grönland. — Notre vie sur l'inlandsis.
- XX. — À la voile sur l'inlandsis. — La côte occidentale en vue.
- XXI. — Descente vers l'Ameralikfjord.
- XXII. — Navigation en bachot. — Arrivée à Godthaab.
- XXIII. — Dans l'Austmannadal.
- XXIV. — Notre séjour à Godthaab. — À la chasse sur les bords de l'Ameralikfjord.

- XXV.— [En kayak. — Noël à Godthaab.](#)
 - XXVI.— [Excursion à Sardlok et à Kangek.](#)
 - XXVII.— [Excursion à l'inlandsis. — Arrivée du vapeur. — Le retour.](#)
- [APPENDICE.](#)

22636. — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

En publiant ce livre, c'est pour moi un devoir de remercier toutes les personnes qui m'ont apporté leur concours dans l'expédition que je vais raconter.

En premier lieu, je prie M. Augustin Gamél d'agréer l'expression de toute ma reconnaissance, lui qui n'a pas hésité à m'offrir les moyens d'entreprendre cette exploration, alors que tous doutaient de son succès.

Je dois, en outre, des remerciements à l'Association des étudiants norvégiens pour la somme qu'elle a réunie pendant notre absence, afin de couvrir les frais du voyage, et à tous ceux de mes compatriotes qui ont pris part à cette souscription.

Je dois enfin assurer de notre gratitude la Direction du Commerce royal du Grönland, toujours empressée à nous rendre service, et les résidents danois au Grönland qui nous ont offert une si cordiale hospitalité pendant notre hivernage.

J'adresse enfin des remerciements particulièrement cordiaux à mes cinq compagnons. Dans une expédition, le public est toujours disposé à attribuer au chef tout l'honneur du succès en cas de réussite, et toute la honte de la défaite si elle échoue. Rien de plus injuste dans un voyage comme celui que nous avons entrepris, où la victoire dépend des efforts réunis de chaque membre de la caravane. Le meilleur esprit de camaraderie a toujours régné entre nous, le lecteur en verra la preuve dans les nombreux incidents que j'ai cru devoir rapporter. Ces menus détails paraîtront peut-être superflus, mais à nous ils nous rappellent notre cordiale amitié et le temps agréable que nous avons passé dans les solitudes grandioses du Grönland.

FRIDTJOF NANSEN.

Lysaker. Kristiania. Octobre 1890.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR

L'expédition de M. Nansen au Grönland est une des explorations les plus hardies, les plus fécondes en résultats, entreprises depuis longtemps dans les régions arctiques. Pour la première fois, l'immense glacier qui recouvre d'une nappe continue le Grönland, glacier dont la superficie serait égale à deux fois et demie celle de la France, si les calculs des géographes sont exacts, a été traversé par une caravane au prix de souffrances et de privations héroïquement supportées. Les tempêtes de neige soufflent furieuses, la température s'abaisse à 40° au-dessous de zéro, contre ces intempéries les explorateurs n'ont que le frêle abri d'une mince tente en toile ; n'importe, jamais chez eux un moment d'hésitation ou de désespérance. Ils ont résolu de traverser le Grönland, et ils poursuivent leur route avec la foi dans le succès qui assure la victoire. Enfin, après trente-neuf jours passés dans ce désert glacé, les hardis voyageurs atteignent la côte occidentale, but de leurs efforts.

Ce tour de force d'endurance n'est point resté sans profit pour la science. Quelque intense qu'ait été le froid, un des membres de la caravane, le capitaine Dietrichson, a toujours relevé l'itinéraire suivi, déterminé l'altitude de la région parcourue, et exécuté avec un soin méticuleux les observations météorologiques réglementaires. Grâce à ce vaillant officier, nous possédons maintenant des notions précises sur le relief du Grönland et le climat de ce continent de glace. Très importantes également sont les observations de l'expédition pour la connaissance des phénomènes actuels, dont l'étude jette la lumière sur le passé de notre globe. Pour la première fois, un savant a effectué un aussi long parcours sur un des immenses glaciers qui nous offrent l'image, croyons-nous, fidèle des énormes carapaces glaciaires sous lesquelles l'Europe avait en partie disparu à l'époque quaternaire.

M. Nansen n'est pas seulement un voyageur hardi et un savant naturaliste, c'est encore un écrivain auquel on ne saurait refuser un certain

talent. Comme tous les Scandinaves, il a le sentiment profond des beautés de la nature, mais chez lui la vue des grands horizons du haut Nord ne produit aucune tristesse. À ce robuste Norvégien la vie au milieu des déserts, au grand air vivifiant, cause un bien-être parfait, et il admire cette solitude où il se trouve si bien. Pour goûter le charme de la nature, il faut un corps sain et vigoureux. M. Nansen a également une sympathie profonde pour les simples. Les Eskimos ne sont pas à ses yeux des êtres inférieurs ; au contraire, il les admire et envie leur bonheur ; dans sa pensée voilà des gens parfaitement heureux, ignorant les conventions de la vie sociale. Ce sentiment profond de la nature et ce dédain de la civilisation se retrouvent chez plusieurs des principaux auteurs norvégiens. C'est pour ainsi dire leur trait distinctif de reprendre les théories de Rousseau en les adaptant aux temps présents. À une époque où la littérature norvégienne éveille la curiosité, peut-être le livre si personnel de M. Nansen aura-t-il la fortune, rare en France pour un récit de voyage, d'intéresser le grand public.

CHARLES RABOT.



SUR L'INLANDSIS. — DÉPART DE LA CARAVANE.

CHAPITRE I

INTRODUCTION

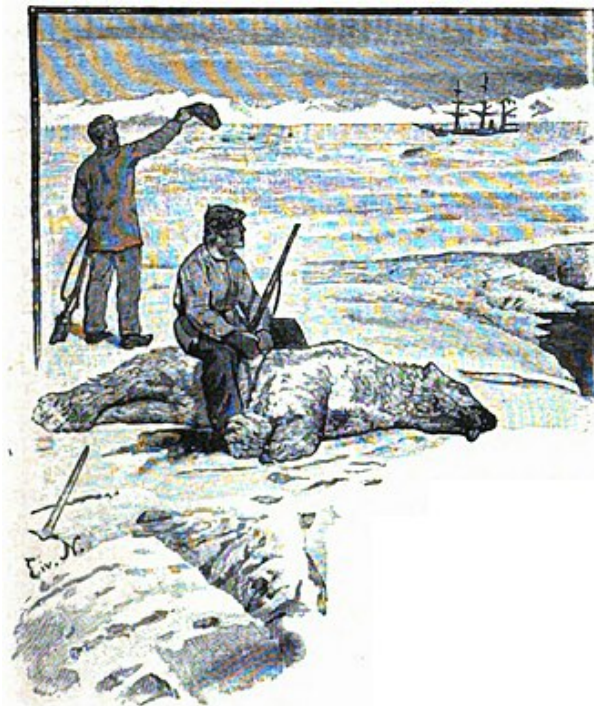
PENDANT l'été de 1882 j'étais embarqué à bord du baleinier norvégien [\[1\]](#) *Viking*, lorsque ce navire fut pris par les glaces en vue de la côte orientale du Grönland sous le 66° 55' de latitude nord. Vingt-quatre jours durant, le bâtiment, emprisonné dans la banquise et poussé par le courant, dériva vers terre, au grand effroi de l'équipage.

Derrière la nappe blanche des glaces flottantes s'élevaient de magnifiques massifs de pics et de glaciers resplendissants de lumière ; plus magnifiques encore ils étaient le soir, lorsqu'ils se détachaient sur un fond de nuages empourprés par le soleil des nuits de l'été polaire. Bien souvent, pendant cette détention, je montai au sommet du grand mât pour contempler la côte du Grönland. Cette terre inconnue m'attirait, sa vue remuait mon âme, et du coup je fis le projet d'arriver à cette côte que tant de marins avaient vainement essayé d'atteindre. Dans ma pensée, il était possible d'atterrir en traversant à pied la banquise, si un navire ne pouvait réussir à se frayer un passage au milieu des glaces. Sur-le-champ j'étais prêt à faire une tentative : mais, par mesure de prudence, le capitaine ne voulut pas l'autoriser. De retour en Norvège je publiai un article sur le Grönland oriental dans le Bulletin de la Société royale de géographie de Copenhague (*Dansk Geografisk Tidsskrift*, vol. VIII, p. 76). On peut, écrivais-je, atteindre sans grandes difficultés la côte orientale du Grönland, en pénétrant avec un solide navire au milieu des glaces, puis en achevant à pied la traversée de la banquise. À cette époque j'avais seulement l'idée vague d'avancer un jour dans l'intérieur du pays ; plus tard seulement ce projet prit une forme précise.

Un soir de l'automne de 1885, en écoutant la lecture du journal, mon attention fut tout à coup attirée par un télégramme annonçant l'heureux retour de l'expédition entreprise par Nordenskiöld dans l'intérieur du Grönland^[2]. Contrairement à son attente, le célèbre explorateur n'avait découvert aucune oasis de verdure au milieu des glaciers : partout il n'avait rencontré que des champs de neige infinis. Sur cette nappe cristalline, deux Lapons qui accompagnaient M. Nordenskiöld avaient parcouru, en se servant de ski^[3], une distance énorme en très peu de temps ; dans cette région, l'*inlandsis*^[4] présentait un terrain excellent pour la marche sur les patins. Ce fut pour moi l'étincelle. Pour traverser le Grönland, il fallait organiser une expédition de patineurs Scandinaves.

De vigoureux patineurs, bien équipés, réussiraient certainement à parcourir le Grönland, à condition de choisir judicieusement leur base d'opérations. Cette base d'opérations était le point délicat de l'entreprise.

Si, à l'exemple des expéditions organisées antérieurement, on partait de la côte occidentale, le succès était incertain. On avait derrière soi les



EN VUE DE LA CÔTE ORIENTALE DU GRÖNLAND.

établissements danois, et, devant, l'inconnu de l'immense désert de glace et de la côte orientale. En second lieu, parvenait-on à traverser l'inlandsis : pour revenir ensuite en Norvège, il fallait parcourir une seconde fois le glacier.

À mon avis aucune hésitation n'était permise. Il fallait traverser la banquise riveraine de la côte orientale du Grönland, débarquer sur cette solitude glacée, puis de là marcher vers les colonies danoises de la côte occidentale. Ce plan avait l'avantage de couper toute retraite à

la caravane ; plus n'était besoin d'entraîner les hommes en avant ; la côte orientale n'offrait aucun abri, aucun secours, tandis que devant soi la côte occidentale était une Terre promise. Dans ce cas, plus d'hésitation : il fallait marcher sans relâche vers les colonies danoises du littoral ouest ou mourir sur place.

En 1884 j'exposai mon plan de voyage dans une lettre adressée à un de mes amis de Copenhague. Je proposai alors l'organisation d'une expédition danoise-norvégienne à la côte orientale du Grönland. Aux Danois serait confiée l'exploration du littoral pendant que nous autres Norvégiens traverserions l'inlandsis de l'est à l'ouest. Mon projet ne fut pas accepté. D'autres travaux absorbèrent ensuite mon temps, et je ne songai plus au Grönland.

À la fin de 1887 seulement, je repris mon plan de voyage. Mon projet primitif était de faire appel à l'initiative privée pour couvrir les frais de l'exploration. Plusieurs personnes m'ayant représenté que notre expédition aurait un caractère plus national si je sollicitais l'appui du gouvernement, j'adressai la requête suivante au Conseil académique de l'Université de Kristiania :

« Je me propose d'organiser l'été prochain une expédition de patineurs pour traverser l'inlandsis du Grönland, qui est restée une des régions les

moins connues de notre globe.

« Le très grand intérêt scientifique que présente la connaissance de ce pays explique les nombreuses tentatives entreprises pour pénétrer dans cette région. (Suit l'historique de ces différentes expéditions ; le lecteur le trouvera relaté un peu plus loin.)...

« Accompagné de patineurs, je projette de traverser le Grönland. Jusqu'ici les Norvégiens n'ont guère contribué à l'exploration des terres polaires. Tandis que le Danemark et la Suède ont organisé de coûteuses expéditions vers ces régions lointaines, notre pays est resté indifférent à ce mouvement. Les Norvégiens sont pourtant le peuple le mieux doué pour de semblables entreprises. Plus facilement que tous autres, nous pouvons supporter le froid de ces régions, et sur tous l'habileté de nos patineurs nous assure la supériorité, comme le prouve la reconnaissance des deux Lapons qui accompagnaient Nordenskiöld. Une caravane montée sur des ski, et suivie de traîneaux tirés par des chiens, aurait de grandes chances pour réussir la traversée du Grönland. »

En terminant, je sollicitai la somme de 5 000 *couroennes*^[5] pour couvrir les frais du voyage. Le Conseil académique accueillit avec bienveillance ma requête, et la transmit au Ministère, en le priant de la présenter à la Chambre. Le gouvernement ne crut pas devoir déférer à ce désir. Le peuple norvégien est trop pauvre, expliquait quelques jours après un journal officieux, pour dépenser 7 000 francs à seule fin de permettre à un citoyen de faire un voyage d'agrément au Grönland. En même temps presque tout le monde était opposé à mon projet. Pour vouloir tenter pareille entreprise, je n'avais certainement pas mon bon sens, écrivait-on, ou bien je voulais me suicider ; puis, à quoi bon aller explorer l'intérieur du Grönland ?



M. AUGUSTIN GAMÉL

Heureusement pour moi, je n'eus besoin de solliciter le concours ni du gouvernement, ni des Chambres. À l'époque où je présentai ma requête, un Danois, M. Augustin Gamél, mit à ma disposition la somme que j'avais demandée à mon pays. Ce généreux Mécène avait, quelques années auparavant, fait les frais de l'expédition de la *Dijmphna*, envoyée dans la mer de Kara sous le commandement du lieutenant Hovgaard. Cette offre venant d'un étranger que je ne connaissais pas, à un moment où presque tous mes compatriotes considéraient mon projet comme l'œuvre d'un fou, me toucha profondément ; immédiatement je l'acceptai avec reconnaissance.

Au mois de janvier 1888, mon plan de voyage fut publié dans la revue « Naturen » sous le titre de *Grönlands inlandsis*. Après avoir résumé les tentatives faites antérieurement pour traverser le Grönland, j'exposai mon projet en ces termes :

« Accompagné de trois ou quatre vigoureux patineurs, je m'embarquerai, au commencement de juin, en Islande sur un baleinier norvégien et me dirigerai vers la côte orientale du Grönland. Sous le 66° de latitude nord, nous ferons une tentative pour approcher de terre^[6]. Si le bâtiment ne peut atterrir^[7], il pénétrera au milieu des glaces aussi loin que possible, puis l'expédition gagnera la côte en traversant à pied la banquise. Pour franchir le chenal d'eau libre ouvert suivant toute probabilité le long du littoral, nous emporterons une embarcation légère dont la quille, garnie de patins, pourra glisser facilement sur la banquise. D'après mon expérience, cette marche sur la banquise ne présente pas d'obstacles insurmontables. En 1882, le baleinier *Viking*, d'Arendal, à bord duquel je me trouvais, fut bloqué par les glaces pendant vingt-quatre jours devant la côte orientale du Grönland. Au cours des promenades que je fis sur la banquise pendant cette détention, je me suis rendu compte de la nature des glaces qui la composent. Durant ce voyage, j'ai également appris à haler les embarcations sur les *drifts*^[8]. Je pense donc avoir une expérience suffisante pour tenter l'entreprise. Mon projet serait de débarquer au nord du cap Dan, cette partie de la côte étant encore inconnue. Au sud de ce promontoire, au contraire, le littoral a été exploré par le commandant Holm et le lieutenant Th. Garde, de la marine royale danoise. En 1884, cette expédition, après avoir atteint un point situé un peu au nord du cap Dan, a hiverné à Angmagsalik, au milieu d'une tribu d'Eskimos encore païens. La côte une fois explorée, nous commencerons immédiatement la traversée de l'inlandsis. Si nous réussissons à atterrir au cap Dan, nous partirons pour explorer l'intérieur du pays de l'extrémité supérieure d'un des grands fjords. Débarquons-nous, au contraire, au sud de ce promontoire, nous attaquerons, si nous le pouvons, le glacier dans le Sermilikfjord.

« L'expédition s'élèvera sur les montagnes riveraines de l'inlandsis, évitant la région inférieure du glacier, toujours très crevassée. Nous pourrons ainsi atteindre facilement les plateaux supérieurs, généralement peu accidentés. Une fois sur la glace, la caravane se dirigera vers

Christianshaab, station située sur la rive occidentale de la baie de Disko. Dans cette direction septentrionale, l'inlandsis présentera, croyons-nous, de meilleures conditions pour le patinage que plus au sud. D'autre part, aucun grand fjord n'existant sur les côtes de la baie de Disko, il sera relativement facile d'atteindre un des établissements danois situés dans ces parages. Enfin, à une grande distance, l'île Disko, dont la forme est facilement reconnaissable de loin, nous servira de point de repère, et nous permettra de trouver soit Christianshaab, soit Jakobshavn.

« 670 kilomètres séparent la baie de Disko de la région de la côte orientale où je pense débarquer. En évaluant à 20 ou 30 kilomètres nos étapes quotidiennes, le voyage ne peut durer plus d'un mois. Emportant des vivres pour soixante jours, nous aurons donc de grandes chances de réussir.

« Les approvisionnements seront transportés sur des traîneaux. Nous emploierons, outre les ski, des raquettes norvégiennes^[9], préférables à ces patins sur la neige molle et détrempée. »

Contre ce plan de voyage diverses objections furent présentées dans les journaux. Toutes indiquaient chez leurs auteurs une ignorance profonde de ce dont ils parlaient.

À ce propos il me paraît amusant de reproduire ici un article publié par un jeune explorateur danois au Grönland, dans la revue *Ny-Jord* (février 1888). Voici le morceau principal du mémoire :

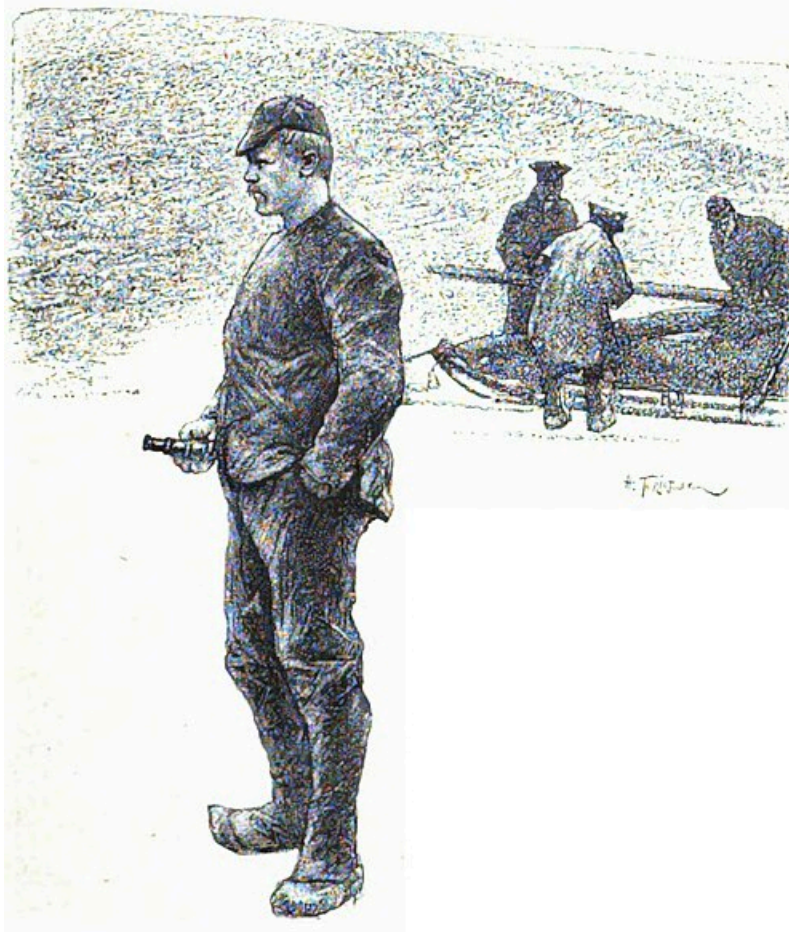
« D'autres projets ont été présentés pour traverser l'inlandsis. On a par exemple proposé de franchir ce vaste glacier en ballon ; pareille idée avait déjà été formulée au siècle dernier. Le plan très séduisant de M. Fridtjof Nansen, préparateur au musée de Bergen, ne me semble guère plus sérieux...

« M. Nansen a l'intention de partir de la côte orientale pour se diriger vers les établissements danois du littoral ouest, à l'inverse de ce qu'ont fait jusqu'ici tous les voyageurs, et de traverser le glacier sur des ski. Le projet est certes très original, mais tous ceux qui connaissent le pays doutent de sa réalisation. M. Nansen se propose de traverser à pied la banquise de la côte orientale, en sautant de glaçon en glaçon comme un ours blanc. Une idée aussi singulière ne vaut guère la peine d'être discutée.

« Admettons cependant que M. Nansen réussisse à atterrir sur la côte orientale : il nous paraît bien difficile qu'il puisse dépasser l'extrémité inférieure de l'inlandsis, particulièrement hérissée de pics... M. Nansen a le projet de gravir les hautes montagnes voisines de la côte, et d'avancer ensuite de leurs sommets sur le glacier. Évidemment l'auteur ignore complètement la topographie du pays.

« Ayant vu seulement de la côte l'inlandsis, je n'ai pas les connaissances suffisantes pour discuter le projet de traverser le glacier sur des ski et, surtout, pour formuler une opinion sur la possibilité d'emporter les approvisionnements nécessaires à l'expédition. À mon avis, ce plan peut être exécuté si M. Nansen réussit à franchir la région inférieure de l'inlandsis.

« Pour d'autres raisons, j'ai encore le devoir de m'élever avec force contre ce projet. M. Nansen va de gaieté de cœur s'exposer à se trouver dans une situation difficile. À mon avis, les Danois ne peuvent obliger les Eskimos du Grönland oriental à courir des dangers pour aider ce voyageur à sortir d'embarras. Si M. Nansen, malgré tous les avertissements, persiste dans son idée : si, d'autre part, le navire qui doit le transporter à la côte orientale ne peut atterrir et ne peut ensuite attendre qu'il ait renoncé à son entreprise, il y a dix à parier contre un qu'il périra misérablement avec ses compagnons, ou bien qu'il devra chercher un asile chez les Eskimos. Pour ramener ensuite l'expédition aux établissements danois, ces indigènes seront obligés à un long et difficile voyage ; personne n'a le droit d'imposer une telle corvée à ces pauvres gens. »



LE D^r FRIDTJOF NANSEN.

Cet article, écrit certainement dans une bonne intention, est très suggestif ; il nous montre l'ignorance profonde que les prétendues autorités géographiques avaient de l'inlandsis et la crainte qu'inspirait ce glacier tout récemment encore. Au cours d'explorations qui ont duré plusieurs années, l'auteur de ce mémoire a souvent passé devant le front de l'inlandsis : jamais l'idée ne lui est venue d'y entreprendre une excursion. S'il avait parcouru ce glacier, il se serait rendu compte de l'inanité de ses craintes.

Un autre écrivain, moins au courant encore que le premier de la géographie du Grönland, affirmait que je ne trouverais aucun compagnon. Les journaux anglais critiquèrent également mon projet de voyage.

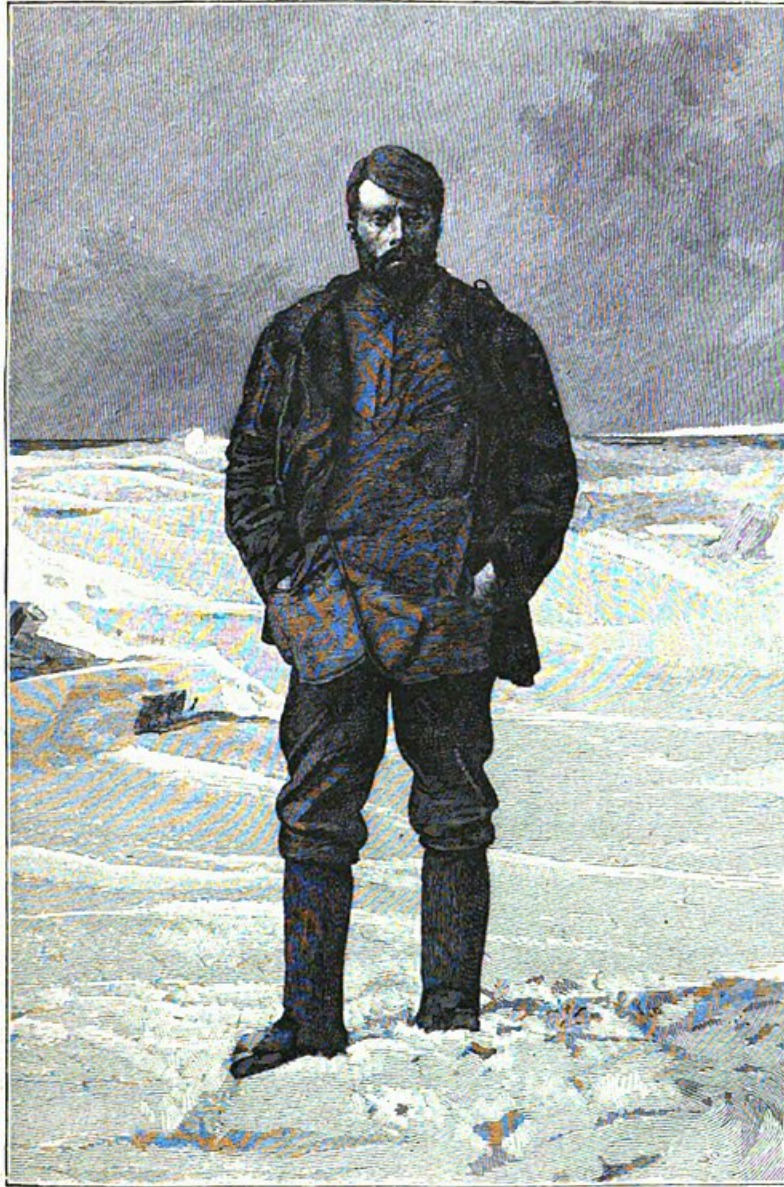
En dépit de ces prédictions sinistres, les demandes d'admission dans la caravane affluèrent. Il en arriva plus de quarante, venant d'hommes occupant les positions sociales les plus différentes : des marins, des

paysans, des officiers, des pharmaciens, des négociants, des étudiants sollicitèrent l'honneur de me suivre. Beaucoup d'autres personnes étaient, en outre, toutes disposées à m'accompagner si leur concours pouvait m'être utile. De Danemark, de Hollande, de France et d'Angleterre je reçus des offres de service. Ayant besoin avant tout de bons patineurs et d'hommes vigoureux et endurcis aux privations, mon choix porta sur Otto Sverdrup, ancien capitaine de la marine marchande, Olaf Dietrichson, lieutenant en premier de l'infanterie norvégienne, et Kristian Kristiansen Trana, un brave paysan norvégien.

Pensant employer des rennes et supposant que des Lapons pourraient nous être utiles, je priai un ami habitant le Finmark^[10] de m'assurer le concours de deux Lapons pasteurs. Il me fallait, écrivais-je, des hommes courageux. J'insistai, en outre, pour qu'on leur représentât bien les dangers de l'entreprise, qu'on leur fit comprendre qu'ils avaient autant de chances pour en revenir que pour rester là-bas. Je désirai avant tout des célibataires de trente à quarante ans, l'homme étant, à cet âge, dans toute sa force. La réponse se fit attendre, la poste ne marchant l'hiver que tous les quatorze jours à travers le Finmark. Enfin la lettre désirée arriva. Deux solides gaillards de Karasjok étaient, m'écrivait-on, disposés à faire partie de l'expédition, moyennant une bonne somme. Immédiatement je télégraphiai à mon ami de les expédier au plus vite. Je ne reçus ensuite aucune autre nouvelle de mes futurs compagnons, sinon qu'ils étaient en route et qu'ils arriveraient à Kristiania tel jour. Ai-je besoin d'ajouter que j'avais le plus grand désir de voir lesdits Lapons ?

Nous les attendions un samedi soir, et des amis étaient allés au-devant d'eux à la gare pour les mener à leur logement. Mais ce jour-là point de Lapons, non plus que le lendemain. Nous ne savions trop ce qu'ils étaient devenus, lorsque le lundi j'appris que

mes gens étaient enfin arrivés. Au lieu de prendre le train de voyageurs, ils avaient pris place dans un convoi de marchandises.



LE CAPITAINE OTTO SVERDRUP.

Immédiatement je me rendis à leur auberge. Au milieu de la chambre se tenait debout un grand jeune homme ressemblant plus à un Finnois qu'à un Lapon, et dans un coin était, accroupi sur une malle, un petit bonhomme à l'air vieillot, la tête couverte d'une longue

chevelure qui lui pendait sur les épaules. Celui-là avait le type lapon beaucoup plus marqué que son camarade.

Lorsque j'entrai dans la chambre, le vieux inclina la tête et me serra la main ; le jeune me salua comme ont coutume de le faire les gens du peuple. Le premier ne parlant guère norvégien, je m'entretins surtout avec son camarade.

« Vous trouvez-vous bien ici ? et dites-moi pourquoi vous avez pris le train de marchandises.

— C'est que le voyage dans le train de marchandises était moins coûteux que dans l'autre, répondit-il.

— Quel âge avez-vous ? ajoutai-je, continuant mon interrogatoire.

— Moi, Bato, j'ai vingt-six ans, et mon compagnon, Ravna, quarante-cinq. »

J'avais pourtant demandé à mon correspondant deux hommes de trente à quarante ans.

« Vous êtes tous deux pasteurs de rennes ?

— Non, Ravna seul est nomade, moi je suis colon à Karasjok. » Encore une déception !

« Vous n'êtes point effrayés de venir avec moi au Grönland ? leur demandai-je alors.

— Ah si ! répondit Balto, nous avons au contraire très peur. En route, des voyageurs nous ont affirmé que nous n'avions aucune chance de revenir vivants. » Quelle sottise de n'avoir pas averti ces pauvres gens des dangers que nous allions courir, avant de les mettre en route !

Je songeai alors à renvoyer les doux Lapons dans leur pays. Faute de temps pour engager d'autres compagnons, je dus les conserver. J'essayai ensuite de les rassurer en leur affirmant que tout ce qu'on leur avait raconté était pure invention.

Si les Lapons ne paraissaient pas aussi vigoureux que je l'eusse désiré, en revanche ils avaient l'air de braves gens. Ils l'ont montré du reste pendant le voyage, et nous ont prouvé également leur force de résistance. Sur l'inlandsis ils ne nous furent guère utiles pour reconnaître la route et ne se distinguèrent en aucune circonstance par un flair particulier du terrain.

Balto a écrit en lapon une relation de l'expédition [\[11\]](#). Après avoir



LE CAPITAINE O.-C. DIETRICHSON

raconté son départ de Finmark, il rapporte qu'en voyage on lui dit que j'étais un homme terriblement exigeant, puis il continue ainsi

sa relation :

« Le 14 avril, Ravna et moi parlons de Thronhjøm et le 16 arrivons à Kristiania. Nansen avait envoyé un homme au-devant de nous à la gare ; c'était Sverdrup. Lorsque nous descendîmes de wagon, il s'avança vers nous et nous demanda : « Êtes-vous les deux Lapons qui doivent partir avec Nansen ? » Sur notre réponse affirmative, Sverdrup ajouta qu'il faisait

également partie de l'expédition et que Nansen l'avait envoyé au-devant de nous. « Suivez-moi », dit-il ensuite, et il nous conduisit dans un hôtel situé dans la Tolbodgade, au numéro 30.

« Peu de temps après notre arrivée, Nansen et Dietrichson vinrent nous voir. Nous fûmes très heureux de faire connaissance avec notre chef. La physionomie de Nansen était souriante comme l'aurait été celle des parents que nous avions laissés au pays, il avait une aussi bonne figure qu'eux et il nous adressa un bonjour cordial comme ils l'auraient fait. Tous les gens de la ville furent très bons pour nous ; à partir de ce moment notre sort nous parut meilleur. »

Voici maintenant quelques renseignements biographiques sur mes camarades de voyage. À chaque page je parlerai d'eux, il est donc nécessaire que je les présente au lecteur. Je commencerai par les Norvégiens et par rang d'âge.

Otto Neumann *Sverdrup* est né le 51 octobre 1855 au *gaard*^[12] de Haarstad, dans le Bindal (Helgeland), dont son père était propriétaire. Accoutumé dès le plus jeune âge à courir par tous les temps sur les montagnes et dans les bois, il était habitué à se tirer seul d'affaire. Tout enfant, il avait appris à marcher sur les ski et, dans un pays aussi accidenté que le Bindal, était devenu promptement un excellent patineur. À l'âge de dix ans, il reçut de son père un fusil ; à partir de ce moment, toujours accompagné de son frère, d'un an plus âgé que lui, il allait l'hiver à la chasse sur les ski. Au printemps, il poursuivait le coq de bruyère ; en été et en automne, il ne craignait pas de s'attaquer à l'ours. Ses parents ne l'envoyèrent point au collège, mais le firent instruire chez eux. Les livres ne paraissent, du reste, jamais avoir eu beaucoup d'attrait pour lui.

À dix-sept ans, il entra dans la marine et pendant plusieurs années servit sur des bâtiments norvégiens et américains. Après avoir passé en 1878 l'examen de lieutenant, il navigua ensuite en cette qualité. Entre temps, embarqué à bord d'une goélette norvégienne, il fit naufrage sur la côte occidentale d'Écosse. Dans cette grave circonstance, il sauva l'équipage par son sang-froid. Comme capitaine, il eut plus tard le commandement d'une goélette et d'un vapeur. Pendant un an il pêcha ensuite sur les bancs de la côte du Nordland. Il y a plusieurs années, on voulait envoyer de

Gothembourg en Angleterre un bateau sous-marin Nordenfeldt. Tous les capitaines avaient refusé de conduire ce navire, lorsque Sverdrup arriva et se déclara prêt à tenter l'entreprise. Au moment du départ, les constructeurs changèrent d'avis et firent remorquer le bateau par un vapeur.

Otto Sverdrup passa la plus grande partie de ces dernières années à Trana, chez son père, qui, après avoir vendu son *gaard* du Bindal, était venu s'établir près de Stenkjær. Là il s'employa aux occupations les plus diverses : il faisait tantôt le métier de bûcheron, tantôt celui de flotteur, ou encore celui de forgeron, ou bien allait à la pêche, où il se montrait fort habile marin. Son plus grand plaisir était de faire des courses par un gros temps dans un de nos canots du Nordland.



KRISTIAN KRISTIENSEN.

Un tel homme était précieux pour l'expédition. Dans sa vie aventureuse il avait appris à sortir de toutes les difficultés, quel que fût le danger. Toujours il conservait son sang-froid et toujours il donnait à propos un bon conseil.

Olaf Christian *Dietrichson* est né le 31 mai 1856 à Skogn, près de Levanger, où son père était médecin de district. Il fut élevé à la dure à la campagne. Pour aller à l'école à Levanger, il devait chaque jour faire une course de plus de 5 kilomètres. À partir de 1873, il fréquenta pendant plusieurs années le collège de Thronhjøm, puis en 1876 celui de la Maribogade, à Kristiania. Reçu cadet l'année suivante, il entra à la deuxième classe de l'École de guerre. En 1880, après avoir passé l'examen de sortie, Dietrichson fut nommé lieutenant en second à la brigade d'infanterie de Thronhjøm ; en 1886, lieutenant en premier, et quatre ans plus tard capitaine. Pendant les hivers de 1882, 1883 et 1884, il suivit les

cours de l'École centrale de gymnastique à Kristiania, et en 1887 fut nommé professeur adjoint à cet établissement.

Dietrichson a toujours aimé les exercices corporels, et s'est efforcé de développer sa robuste constitution par un entraînement constant. Plus tard il entreprit chaque année de longs voyages sur les ski à travers différentes parties de la Norvège. De Skien à Thronthjem il a parcouru en patinant presque toutes les vallées. Peu de Norvégiens ont autant que lui visité notre pays l'hiver. Les connaissances acquises par Dietrichson à l'École militaire devaient nous être très utiles. Il se chargea des observations météorologiques et des levés topographiques. Ces divers travaux, il les exécuta toujours avec un zèle auquel on ne saurait trop rendre hommage ; ceux-là seuls qui ont dû faire des observations météorologiques par des froids de -30 degrés pourront apprécier le dévouement de notre camarade. Souvent les doigts engourdis par le froid pouvaient à peine tenir un crayon ; nonobstant, le journal météorologique ne renferme pas une lacune. Pour une telle tâche, il fallait une énergie peu commune.

Kristian *Kristiansen Trana* n'avait que vingt-quatre ans au moment du départ : il était donc bien au-dessous de l'âge qui me semble requis pour entreprendre une pareille expédition. Mais Kristian était un garçon solide et vigoureux, et avec cela il avait le plus grand désir de venir avec nous. Sur la recommandation de Sverdrup, je l'admis dans la caravane ; je n'ai eu qu'à me louer de lui.

Il était né le 16 février 1865 à Grinna, près de Trana, la propriété actuelle du père de Sverdrup. Il avait été longtemps bûcheron et fait en outre plusieurs campagnes de pêche. C'était un garçon agréable et dévoué. Lorsque Kristian se chargeait d'une besogne, on pouvait être assuré qu'elle était en bonnes mains.

Samuel Johannesen *Balto*, Lapon sédentaire de Karasjok, avait vingt-sept ans lors de notre départ. De taille moyenne, il n'avait guère l'aspect d'un homme de sa race. Il appartient à la classe des Lapons de rivière, qui sont pour la plupart assez grands, par suite de leur métissage avec les Finnois. La majeure partie de sa vie, il l'avait passée à travailler dans les bois, et plusieurs fois avait pris part à la pêche dans l'océan Glacial. De plus, il avait servi comme domestique chez des Lapons nomades, notamment chez Ravna.

C'était un garçon gai, ne boudant pas à la besogne, ce en quoi il différait de son camarade Ravna. Il était assez résistant à la fatigue, et toujours disposé à se rendre utile. Son babillage en mauvais norvégien nous divertit beaucoup pendant le voyage.

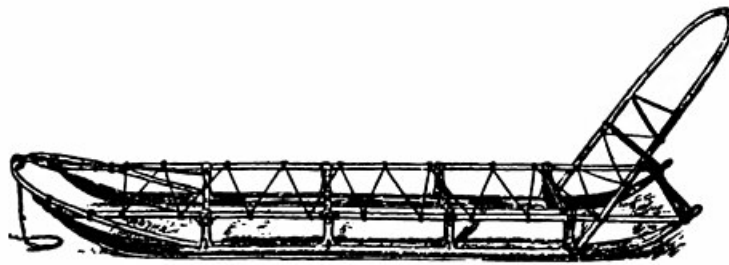
Ole Nielsen *Ravna*, Lapon nomade de Karasjok, était âgé de quarante-cinq ou quarante-six ans : il ne savait trop lui-même. Toute sa vie il avait vécu sous la tente sur les montagnes du Finmark. Au moment où il partit pour le Grönland, son troupeau n'était guère nombreux : il comptait de deux cents à trois cents têtes ; à ce sujet, il ne voulut jamais rien dire de précis.



SAMUEL BALTO ET OLE RAVNA.

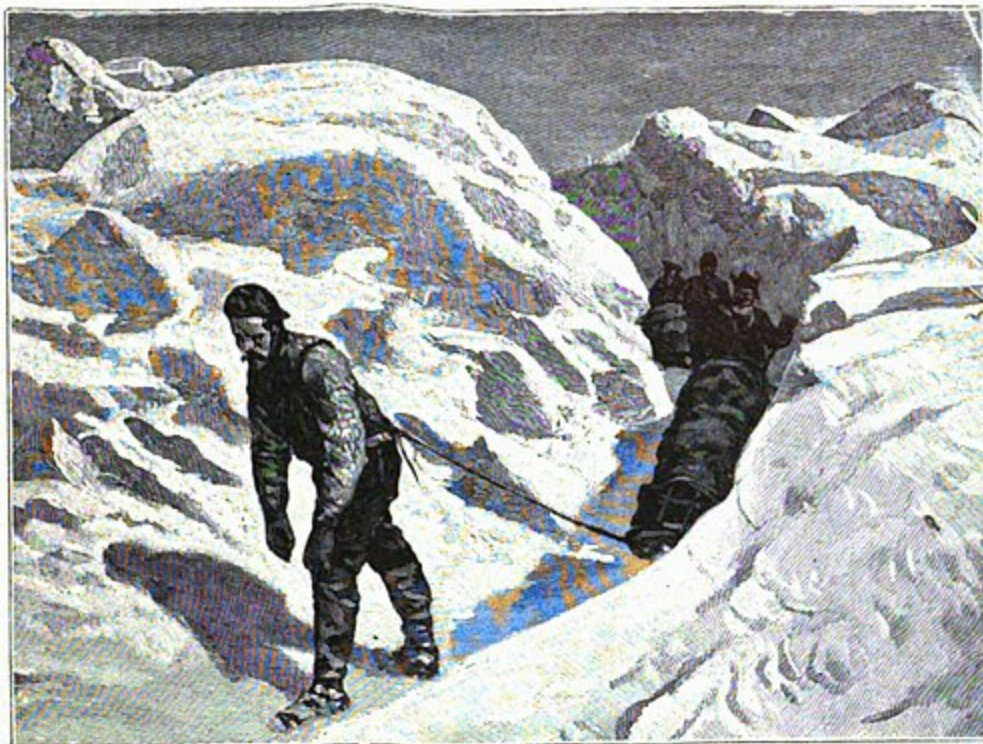
Seul de nous tous il était marié, et laissait derrière lui cinq enfants. Comme tous les Lapons nomades, il était paresseux et indolent. Aux haltes, son plus grand plaisir était de rester oisif, accroupi dans un coin de la tente. Très rarement il fit preuve d'initiative. Il était de très petite taille, mais extraordinairement fort et résistant. Toujours il prit le plus grand soin de ménager ses forces. Lorsque nous partîmes, il parlait très peu norvégien. Ses rares observations, exprimées en langage très pittoresque, excitaient au plus haut point notre hilarité. Il ne savait pas écrire, non plus que se servir d'une montre, mais il savait lire. Sa lecture favorite était le Nouveau Testament, traduit en lapon, dont il ne voulut jamais se séparer.

Ainsi que je l'ai raconté plus haut, ces deux Lapons étaient venus avec nous attirés par la promesse d'une bonne somme d'argent, et non point par le goût des aventures. Au départ, ils manifestaient la crainte la plus vive, ce qui n'est guère extraordinaire, ignorant comme ils l'étaient les conditions du voyage. C'étaient de braves et agréables compagnons. À plusieurs reprises ils firent preuve d'un dévouement touchant et j'en vins à avoir en eux une très grande confiance.



TRAÎNEAU.

1. ↑ Ces baleiniers chassent le sténatope mitré dans les parages du Grönland et de Jan Mayen. Nous désignons ces bâtiments sous le nom de baleiniers, faute d'une appellation française propre aux navires armés pour la chasse au phoque.
2. ↑ A.-E. Nordenskiöld, la *Deuxième Expédition suédoise* au Grönland. Traduit par Charles Rabot. Hachette et C^{ie}.
3. ↑ Sous ce nom, les Norvégiens désignent de longs et étroits patins en bois, en usage chez tous les peuples habitant le nord de l'ancien continent. M. Nansen donne plus loin une longue description. Dans cette traduction nous conserverons presque toujours le mot *ski*, réservant celui de raquettes pour traduire le vocable *snesko*. (*Note du traducteur.*)
4. ↑ Nom sous lequel les géologues Scandinaves désignent les calottes glaciaires. (*Note du traducteur.*)
5. ↑ 7 000 francs. La couronne vaut 1 fr. 40. (*Note du traducteur.*)
6. ↑ Je me proposais d'abord de débarquer plus au nord, dans le fjord de Scoresby, encore inconnu. Pour mettre à exécution ce projet, un vapeur aurait été nécessaire. La location d'un pareil bâtiment étant naturellement très onéreuse, je dus renoncer à cette idée.
7. ↑ Nous envisagions la possibilité d'atterrir. Pendant l'été 1884, les baleinières avaient pu approcher très près de la côte.
8. ↑ Glaces flottantes. (*Note du traducteur.*)
9. ↑ Raquettes formées d'un cercle de bois recoupé à l'intérieur par des lanières de saule. Dans la partie orientale de la Norvège, elles sont employées l'hiver pour les chevaux.
10. ↑ Laponie norvégienne. (*Note du traducteur.*)
11. ↑ À la demande du professeur Friis, je priai, après le retour, Balto d'écrire en lapon une relation du voyage, désir auquel il s'empressa de répondre. M. Friis a eu l'obligeance de traduire plusieurs passages de ce long récit, en suivant le texte de très près.
12. ↑ Ferme. (*Note du traducteur.*)



À TRAVERS UNE RÉGION ACCIDENTÉE DE L'INLANDSIS, VOISINE DE LA CÔTE OCCIDENTALE, 23 SEPTEMBRE 1888.

(DESSIN D'EIVIND NIELSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

CHAPITRE II

ÉQUIPEMENT

LE succès, le salut même d'une expédition arctique dépendent en grande partie de la qualité de son équipement. La rupture d'un

clou ou d'une courroie peut entraîner parfois les plus redoutables conséquences pour la caravane. Aussi, avant le départ, on ne saurait trop recommander d'examiner soigneusement chaque objet ; ni le temps ni la peine ne doivent être épargnés pour obtenir un matériel aussi soigné que possible. À mon avis, un grand nombre des expéditions précédentes ne se sont point préoccupées suffisamment de cette question, en apparence secondaire.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, j'avais tout d'abord l'intention de faire tirer nos traîneaux par des chiens ou par des rennes. Des voyageurs expérimentés ont nié les services que rendent les animaux de trait dans les expéditions arctiques, le renne ou le chien ne pouvant traîner, affirmaient-ils, que leur nourriture pour un temps très court. J'avoue ne pas comprendre cette objection. Ne peut-on pas, en effet, toujours employer les animaux un certain temps, et après cela les abattre ? Une expédition ayant un nombre de chiens ou de rennes suffisant pour haler tous les traîneaux, et emportant pour eux une certaine quantité de nourriture outre ses approvisionnements particuliers, peut avancer rapidement et sans fatigue pendant quelque temps. De plus, l'abatage successif des animaux lui procure de la viande fraîche : par suite, point n'est besoin de se charger d'une quantité considérable de conserves. Lorsque le moment arrive de tuer la dernière bête de trait, on a fait un bon bout de chemin, et, ayant mangé tout le temps de la viande fraîche, les hommes sont aussi vigoureux alors qu'au départ.

Une expédition arctique peut très bien n'employer que des chiens. La viande de cet animal est comestible pour des gens affamés ; les Eskimos la regardent même comme un mets de choix. Un homme qui ne pourrait manger de cet animal est indigne de faire partie d'une exploration.

J'avais le projet d'emmener de bons chiens de trait, si j'avais pu m'en procurer. Ces animaux ont sur les rennes l'avantage d'être faciles à transporter et à nourrir. Ils mangent comme nous, tandis que l'alimentation des rennes consiste en un lichen lourd et encombrant. Le temps m'ayant manqué pour me procurer des chiens, je songeai à acquérir des rennes. J'écrivis à ce sujet en Finmark et fis même acheter du lichen à Røraas ; mais, ayant reconnu bientôt les difficultés qu'eussent présentées le transport de ces animaux, puis leur débarquement au Grönland, je renonçai à cette idée et résolus d'avoir recours seulement à la vigueur de nos bras pour haler

les traîneaux. Lorsque le transport de chaque morceau de pain qu'on mangera coûte de pénibles efforts, il va de soi que les bagages seront réduits au strict nécessaire. Approvisionnements, traîneaux, instruments, vêtements, tout doit être aussi léger que possible. En pareil cas, la valeur d'une chose dépend de son poids. D'autre part, la légèreté n'est pas tout : il est nécessaire en outre que les objets d'équipement soient solides. Enfin nos vêtements devaient être chauds — nous ne savions quelle température nous trouverions sur l'inlandsis — et l'alimentation nourrissante et variée. Dans une entreprise comme la nôtre, un des engins les plus importants est le traîneau.

Les précédentes expéditions arctiques, surtout celles organisées par les Anglais, ont accompli de longs voyages en traîneau. Je pensai donc que le véhicule employé dans les explorations de ce genre avait été très perfectionné. C'était une erreur, et il est permis de s'étonner que des expéditions récentes, comme celles des Allemands sur la côte orientale du Grönland (1869-1870), de Payer et Weyprecht à la Terre François-Joseph (1872-1874) et de Nares (1875-1876), se soient servies de traîneaux fort inconfortables. L'expédition de Greely (1881-1884) et celle envoyée à sa recherche sous le commandement de Schley et Soley (1884) étaient sous ce rapport mieux équipées. Les traîneaux employés dans la plupart de ces explorations avaient l'inconvénient d'être lourds et trop grands ; de plus, garnis de patins étroits, ils enfonçaient profondément dans la neige.

Quelques voyageurs, notamment Franklin lors de sa première expédition, se sont servis des *toboggans*^[1], en usage chez les Indiens d'Amérique. L'Anglais Rac et plus tard Greely avaient des véhicules analogues montés sur des patins bas et étroits. Dans la neige pulvérulente, les tobaggans présentent des avantages, mais lorsque la neige est gelée, le frottement devient beaucoup trop considérable et retarde la marche. Un très petit nombre d'explorateurs ont songé à monter leurs traîneaux sur de larges patins. Cette omission nous frappe surtout, nous autres Norvégiens, habitués aux *skikjælk*.

Le *skikjælk* est un petit traîneau reposant sur de larges patins^[2] presque semblables aux ski, que les paysans de Norvège emploient pour transporter des charges de bois ou de foin. On le hale avec une corde, et à l'aide d'un bâton fixé sur le côté on le dirige pour l'empêcher d'arriver dans les jambes

du patineur lorsqu'il descend une pente à toute vitesse. Le skikjælk est en usage en Suède, en Finlande et jusque dans la Sibérie orientale^[3].

Ce traîneau servit de modèle pour construire ceux que nous avons employés. Les véhicules de notre expédition me paraissent réunir toutes les qualités requises : ils sont solides, légers et glissent facilement, quel que soit l'état de la neige. Certaines pièces secondaires furent copiées sur le traîneau décrit dans le récit de Greely et qui fut emporté par l'expédition envoyée à la recherche de ce voyageur^[4].

Pour la construction de nos skikjælk, je trouvai un collaborateur dévoué dans le menuisier Christiansen, aujourd'hui établi à Næs, dans le Telemark. Il n'épargna ni son temps ni ses peines pour nous livrer d'excellents véhicules.

Ce ne fut qu'après de nombreux essais, notamment à la suite d'un voyage à travers les montagnes entre Bergen et Kristiania, que j'adoptai la forme des traîneaux dont nous nous sommes servis.

Dans leur construction, des planches de frêne particulièrement saines et flexibles furent seules employées. Ce bois étant très résistant, le siège du véhicule put être établi légèrement sans diminuer pour cela la solidité de l'appareil. Les patins étaient en orme ou en érable, bois que le frottement sur la neige rend particulièrement lisse. Ils avaient été en outre recouverts d'une mince plaque d'acier, pouvant se dévisser à volonté. Une seule fois pendant le voyage nous enlevâmes cette plaque.

Le dessin de la page 18 représente très exactement le type de nos traîneaux. Aucune pièce n'était clouée, toutes étaient assemblées au moyen de courroies ; le véhicule avait par suite une grande élasticité et supportait très bien les chocs. Nos traîneaux mesuraient une longueur de 2,90 m. et une largeur de 50 centimètres. Les patins, longs de 2,89 m. et larges de 95 millimètres, étaient relevés aux deux extrémités. Cette disposition augmentait leur force de résistance et leur souplesse ; d'autre part, elle permettait, si un véhicule était avarié à l'avant, de s'en servir encore en employant l'arrière comme avant. Chaque traîneau était terminé par un dossier, disposition très pratique pour le diriger dans les passages difficiles, lorsque deux hommes le manœuvraient.

Sans patins d'acier, chaque skikjælk pesait 11,05 kil. ; avec ses patins, 13,75 kil. Ces patins portaient au milieu une petite quille en acier pour pouvoir gouverner les véhicules sur la glace vive et les empêcher de dévier. Il est très important que les traîneaux obéissent facilement sur les glaciers crevassés. Sans cela, on risque de les perdre dans quelque gouffre et d'être entraîné avec eux. Ces quilles nous furent très utiles ; malheureusement, dans les chocs éprouvés par les traîneaux pendant la traversée de la partie de l'inlandsis voisine de la côte, elles furent en partie brisées, surtout lorsque le temps devint très froid. Par des températures basses, l'acier devient cassant comme du verre. Afin d'éviter cet inconvénient, je conseillerai de tailler les quilles dans les mêmes plaques d'acier que les patins ; mais dans ce cas on ne pourrait les détacher à volonté. Sur chaque patin était fixé un morceau de bois très léger qui donnait au véhicule de la rigidité et de l'élasticité.

Nos traîneaux avaient été construits de façon à pouvoir être tirés par un seul homme. Comme il est utile, dans les passages difficiles, d'envoyer en avant un éclaireur reconnaître le terrain, et que sur la neige pulvérulente la marche est très pénible pour la tête de la caravane, je décidai que le premier véhicule serait tiré par deux hommes. Nous n'emportâmes par suite que cinq skikjælk. Il est, du reste, préférable d'avoir plusieurs petits traîneaux plutôt qu'un ou deux grands, comme les expéditions précédentes en avaient employé. Dans maintes circonstances, au cours de notre voyage, la manœuvre d'un grand traîneau aurait été beaucoup plus pénible que celle d'un petit, et en certains passages, si nous avions eu un véhicule de grandes dimensions, nous aurions été souvent obligés de le décharger tout au moins en partie pour pouvoir passer. En nous attelant deux ou trois à chaque skikjælk, nous avons toujours réussi à les faire avancer ; plusieurs fois, dans des endroits particulièrement accidentés, nous avons pu les porter à bras. Pour marcher à la voile, nous réunissions deux ou trois traîneaux côte à côte, passions en travers des ski ou des bâtons, et amarrions solidement le tout. Des bâtons en bambou servaient de mâts ; la toile du plancher de la tente ou deux prélaris, de voiles ; un autre bâton, placé en avant comme un timon de voiture, faisait office de gouvernail. Si l'on construisait un traîneau spécialement pour marcher à l'aide du vent, on obtiendrait sans nul doute de bien meilleurs résultats que nous. Ce mode de locomotion, qui a

été pratiqué par nous sur l'inlandsis du Grönland, pour la première fois, n'a pas jusqu'ici suffisamment attiré l'attention. On pourrait peut-être s'en servir avec succès dans l'exploration des terres antarctiques.



RAQUETTE NORVÉGIENNE ET MOCASSIN LAPON.

Pour une expédition de patineurs comme la nôtre, la construction des skis est une question aussi importante que celle des traîneaux. Dans le chapitre suivant je traiterai ce sujet.

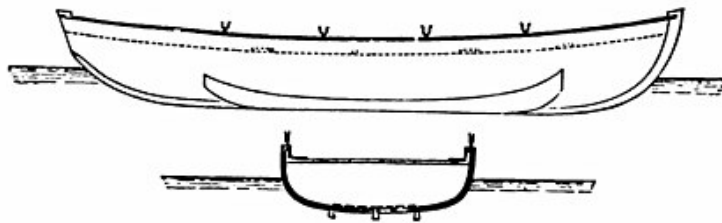
Outre des skis, nous emportons des raquettes canadiennes et norvégiennes. Les premières sont formées de nerfs d'animaux, d'élan principalement, tendus sur un châssis en frêne. Elles mesurent 1,06 m. de long sur 59 centimètres de large. Les secondes sont faites d'un cercle en bois sur lequel sont entre-croisées des lanières en saule. Celles que nous avons employées mesuraient une largeur de 26 centimètres et une longueur de 39 centimètres.

Dans quelques parties de la Norvège, ces raquettes sont d'un emploi fréquent, surtout au printemps, lorsque la neige ne porte pas. Par un pareil temps, les paysans les suspendent souvent aux fers de leurs chevaux. Les *tryger*^[5] pour les animaux ont la même forme que ceux dont se servent les hommes, ils sont seulement plus grands, et, comme cela se conçoit aisément, ont un système d'attache différent. Nos petits chevaux apprennent très vite à marcher avec ces raquettes, et, ainsi armés, peuvent avancer rapidement alors que d'autres chevaux ne pourraient bouger^[6].

Les raquettes ne rendent pas autant de services que les ski, surtout à un habile patineur. J'en emportai cependant, afin de faciliter sur les pentes rapides notre marche avec les traîneaux lourdement chargés. Plusieurs d'entre nous employèrent avec avantage les raquettes canadiennes. Un de nos compagnons ne put au contraire jamais s'en servir. Une certaine habitude est nécessaire pour pouvoir marcher avec ces engins. Les *tryger* norvégiens ont l'inconvénient d'enfoncer plus profondément dans la neige molle que les *snowshoes* (raquettes canadiennes).

Pendant notre traversée de l'inlandsis, peu de temps après avoir chaussé les raquettes, nous prîmes les ski et reconnûmes bientôt l'avantage qu'ils donnaient même pour gravir des pentes.

Par les temps doux, la neige forme des paquets sous les patins lorsqu'ils ne sont point recouverts de peau ; en pareils cas, les raquettes sont préférables aux ski. Les tryger ont en outre l'avantage d'être plus légers que les patins.



COUPE DE NOTRE EMBARCATION.

Pour débarquer sur la côte du Grönland nous avions besoin d'une embarcation tout à la fois légère, pour qu'elle pût être halée facilement sur la banquise, et solide, pour pouvoir supporter les chocs dans ce trajet. Je confiai à M. Hansen, directeur du chantier de Kristiania, le soin de construire un canot réunissant ces qualités.

Notre bateau était long de 5,96 m. Sa plus grande largeur était de 1,88 m. et sa profondeur de 65 centimètres.

La coque était garnie de deux patins en bois de pin, placés de chaque côté de la quille et destinés à protéger l'embarcation pendant le traînage sur la banquise. L'expérience nous a prouvé l'inutilité de ces appendices ; en cas de pression des glaces, ces patins peuvent être arrachés et endommager par suite la coque.

Le canot était solide et en même temps élastique lorsqu'il était pressé par les glaces. Il est préférable que l'embarcation n'ait qu'une seule coque : en cas d'avarie les réparations sont faciles à opérer. D'autre part, entre l'intervalle des deux coques l'eau pénètre toujours, ce qui alourdit le bateau.

Dans les expéditions arctiques, le sac de couchage est un effet d'équipement très important. Il doit être tout à la fois léger et chaud. Certains voyageurs l'ont fait confectionner en laine, d'autres en peau. La laine laissant passer la transpiration, en cas de grand froid il y a moins de produits de condensation dans un sac fait de ce tissu que dans un sac en peau. La laine a, par contre, l'inconvénient d'être lourde et moins chaude que les pelleteries. Je songeai d'abord à employer des sacs en laine, mais je me rendis bientôt compte de la faible protection qu'ils nous donneraient contre le froid. Si nous en avions emporté, nous serions probablement tous morts sur l'inlandsis.

Après mûres réflexions, je fis choix de la peau de renne pour la confection de nos sacs de couchage. Je ne pus, à mon grand regret, me procurer de la fourrure d'hiver de façon, particulièrement chaude et légère, et dus faire exécuter nos lits avec des peaux de femelles, qui sont beaucoup plus lourdes.

La peau de renne s'use rapidement et perd ses poils si elle est mouillée. Celle du chien est plus solide, mais pas aussi chaude. La peau du loup est excellente, mais très coûteuse.

La fourrure de nos sacs tint parfaitement pendant tout le voyage et durant l'hiver que nous passâmes sur la côte occidentale. Les peaux avaient été soigneusement préparées par le fourreur Brandt, de Bergen.

Nous avions deux sacs de couchage pouvant contenir chacun trois hommes. Il aurait été certainement préférable de n'en avoir qu'un seul pour toute la caravane, mais si le traîneau qui le portait était tombé dans quelque crevasse, notre position serait devenue très critique. Avec deux sacs, pareille éventualité n'était pas à craindre : si nous en perdions un, quatre hommes pouvaient prendre place dans celui qui restait, et nous aurions dormi à tour de rôle.



SAC DE COUCHAGE.

L'ouverture des sacs était munie d'une sorte de capuchon pouvant se fermer à l'aide de deux courroies. Tant que la température ne fut pas très rigoureuse, nous laissâmes la fermeture entre-bâillée ; mais lorsque le froid devint extrême, nous bouclâmes les courroies au dernier cran, l'aération étant assurée par les quelques ouvertures que nous ne parvenions pas à fermer.

Pour préserver les sacs de l'humidité, j'avais emporté des prélaris huilés. Par les grands froids, ils se déchirèrent. Nos sacs étant en peau de renne, je jugeai inutile de prendre des matelas aérifères en caoutchouc, qui sont toujours d'un certain poids.

Nous n'emportâmes que les plus indispensables vêtements de rechange ; tout le voyage, nous restâmes vêtus du même costume. J'étais muni, en outre, d'une petite jaquette doublée en peau d'écureuil, dont je me servis rarement ; les Lapons avaient leurs *pæsk*^[7] et leurs jambières en peau de renne. C'étaient les seules fourrures que nous avions.

Notre habillement consistait en une mince chemise de laine, un caleçon de même tissu, un jersey également de laine, un pantalon, une jaquette et des jambières en *vadmel*^[8].

La laine a sur le coton et les peaux l'avantage de laisser la transpiration s'exercer librement. Pendant le voyage il nous arriva de suer abondamment ; pour éviter les refroidissements, les précautions les plus minutieuses durent être prises ; sur le glacier, dans les endroits difficiles,

nous étions souvent obligés de quitter nos jaquettes, et nous transpirions comme par les grandes chaleurs de l'été.

Chaque homme était muni d'un léger pardessus en toile à voile. Ce vêtement n'était malheureusement pas imperméable, mais dans les tourmentes de neige il nous rendit de grands services, en arrêtant la fine poussière neigeuse que le vent chassait. Sans la protection de ce pardessus, ces fines particules auraient pénétré à travers tous nos vêtements et, en fondant au contact du corps, nous auraient trempés. Ce vêtement était garni d'un large capuchon, pouvant être rabattu sur la figure pour l'abriter des morsures de la gelée.

Nous étions chaussés de brodequins connus en Norvège sous le nom de



UN « LAUPARSKO ».

lauparsko. Ils étaient en cuir, au lieu d'être en peau brute, comme ils sont généralement. Ces chaussures, dont la forme rappelle les *komager* des Lapons et les *kamikkes* des Eskimos, sont faites d'un morceau de cuir, relevé sur les côtés et cousu à un second morceau qui recouvre la partie supérieure du pied. Les Islandais font usage de brodequins du

même genre très grossièrement confectionnés. Nous avons les pieds enveloppés de deux paires de bas épais, et sur le soufflet de la chaussure était appliquée une bande de peau de mouton destinée à tenir chaud et à absorber l'humidité.

Ces brodequins sont très pratiques pour la marche sur les ski ou sur les raquettes. Ils sont plus solides que les *hudsko*^[9] et les *komager* des Lapons, mais pas aussi chauds que les mocassins. Pendant le voyage sur l'inlandsis, à la fin de l'étape nous trouvions nos bas gelés à la semelle des souliers.

Les Lapons avaient chacun deux paires de *komager*. Balto en avait en outre apporté une troisième, à mon intention.

Les bons mocassins sont faits avec la peau des jambes des rennes mâles. La peau des membres postérieurs est employée pour la semelle et les côtés, celle des membres antérieurs pour le dessus de la chaussure ; le tout est

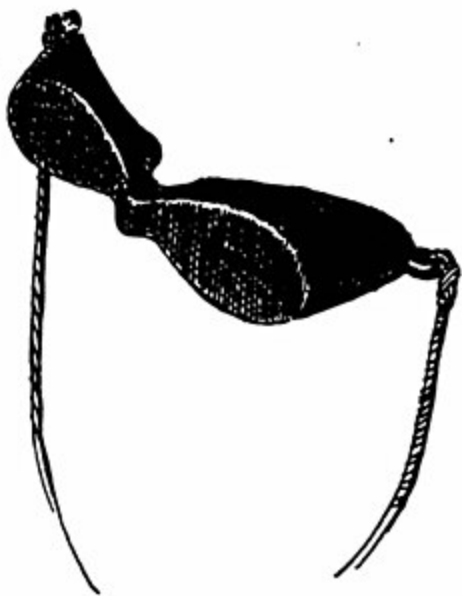
ensuite cousu ensemble, la fourrure tournée vers l'extérieur. La peau de la tête du renne sert également à fabriquer des mocassins ; mais ces chaussures ont l'inconvénient d'être moins solides que celles faites avec la peau des jambes.

Les komager, que les Lapons remplissent de *Carex vesicaria*, et dans lesquels ils ne mettent ni bas ni chaussettes, sont très chauds et très agréables dans les courses sur les ski. Ces chaussures se détériorant rapidement à l'humidité, je n'en avais pas emporté pour les membres de l'expédition. À quelques milles de la côte orientale je chaussai les mocassins dont m'avait fait cadeau Balto ; ils me servirent pendant tout le voyage et durant l'hivernage ; lors de notre retour en Norvège, ils n'étaient cependant pas complètement usés ; notez que Balto les avait déjà portés pendant un hiver. Les mocassins de ce genre sont très pratiques dans les expéditions arctiques ; leur légèreté permet d'en emporter plusieurs paires pour chaque personne, mais il est nécessaire d'en prendre grand soin si l'on veut qu'ils fassent un long service. Lorsque les komager sont mouillés, il faut, le soir, retourner la fourrure à l'intérieur et dormir ainsi chaussés : pendant la nuit l'humidité disparaît.

Nous avions les mains couvertes de moufles en laine ; par-dessus, quand le temps était très froid, nous mettions des gants en peau de chien garnis extérieurement de leur fourrure. Les Lapons employèrent les gants en peau de renne dont ils se servent l'hiver. Remplis de carex, ils sont, comme les komager, très chauds. Pour manier les instruments et pour dessiner, nous avions des doigtiers de laine.

Notre coiffure consistait en un bonnet également en laine, qu'on pouvait enfoncer jusqu'aux oreilles et dans le cou. Avec nos capuchons en vadmél, la figure était ainsi parfaitement protégée, même par les froids les plus rigoureux.

Une expédition qui se propose l'exploration des glaciers doit toujours emporter de bonnes lunettes fumées. Pour avoir oublié de s'en munir, Maïsseïev échoua dans son exploration, en 1859, à la Nouvelle-Zemble. Les verres fumés dont nous nous servîmes étaient les uns unis, les autres concaves, pour protéger les yeux de tous côtés. J'employai une paire de conserves de cette dernière forme, que m'avait donnée Nordenskiöld, et en fus toujours très satisfait. Nous mîmes également des lunettes en bois noir



LUNETTES EN BOIS.

percées d'un petit trou horizontal, semblables à celles en usage chez les peuples des régions polaires. Comme elles n'ont pas de verres, il ne s'y dépose pas d'humidité, dont la présence arrête la vue ; par contre, leur champ est étroit, ce qui est très gênant pour un patineur. On pourrait, il est vrai, remédier à cet inconvénient en perçant une fente perpendiculaire à la première.

Notre tente, faite à Copenhague sur le modèle de celle dont s'était servi le lieutenant de vaisseau Ryder pendant ses explorations sur la côte occidentale du Grönland, était divisée en cinq morceaux :

deux parois, l'entrée, le fond et un plancher en toile à voile imperméable. Je pensais que les différents fragments pourraient être employés comme voiles pour les traîneaux, mais je dus renoncer à cette idée : le morceau formant les parois, et le fond étaient en si mince coton que le vent aurait pu les déchirer. Que serions-nous alors devenus sans tente, au milieu du glacier, par des froids de 40 degrés ?

La question de poids étant toujours importante dans les expéditions arctiques, je recommanderai aux futurs explorateurs d'emporter des tentes dont toutes les pièces, même le plancher, soient cousues ensemble. Ces abris auraient la forme d'un sac et ne présenteraient d'autre ouverture que la porte ; dans le plancher seraient ménagés deux trous pour passer les montants. En cas de besoin, le plancher servirait de voile, après avoir eu soin d'attacher le toit de la tente à l'avant du traîneau, pour qu'il ne pût être déchiré par le vent. Dans une tente construite d'après ce modèle, la neige ne peut pénétrer par les ouvertures au bas des parois : c'est un grand avantage. Sur l'inlandsis, nos sacs de couchage étaient souvent, au réveil, recouverts de neige ; notre tente était juste assez large pour pouvoir étendre nos deux sacs en les plaçant tête-bêche. Elle était soutenue par deux bâtons réunis au sommet par une traverse. Ces bâtons nous servirent d'alpenstocks.

L'abri était assujéti sur le sol par des cordes fixées à des piquets en fer. Je ne me souviens plus du poids de la tente seule ; avec les piquets et les cordes, elle pesait 8 kilogrammes. Notre abri tint parfaitement sur la neige. Pendant plusieurs tempêtes, le vent faillit cependant l'enlever ; aussi je recommanderai à tous les voyageurs d'avoir des piquets supplémentaires, pour les cas de gros temps. Nous en avons bien emporté plusieurs, mais ils furent avariés et il ne nous fut pas facile de les réparer.

Dans une expédition arctique, l'appareil de cuisson est un objet de première importance. Sans une lampe, impossible en effet de se procurer une goutte d'eau dans ces déserts glacés. Avant tout, cet appareil doit utiliser entièrement les produits de combustion et donner la plus grande quantité possible de chaleur. On arrive ainsi à réduire la provision de combustible nécessaire et à diminuer le poids des bagages.

Le meilleur combustible est l'alcool. Outre l'avantage de la propreté, il présente celui de développer une somme considérable de chaleur comparativement à son poids. Pour éviter toute perte de ce précieux liquide, on doit le renfermer dans de solides réservoirs. Mais l'alcool est un grand tentateur, et dans les expéditions, les hommes n'ont que trop envie d'y goûter. Afin d'enlever pareil désir à mes compagnons, j'ajoutai à l'esprit-de-vin de l'alcool méthylique.

La disposition adoptée pour notre appareil de cuisson me fut suggérée par celui employé par Greely (voir la relation de ce voyage p. 207). Après plusieurs expériences, mon ami le chimiste Schmelck et moi dressâmes le plan de l'appareil représenté page 40. La partie inférieure est occupée par une lampe garnie de six mèches. Grâce à une aération suffisante dans cette chambre de chauffe, la combustion complète de l'alcool est assurée. Circulant autour de la flamme, l'air atteint rapidement une température élevée, et, une fois échauffé, empêche l'air froid de pénétrer. La chaleur devient-elle trop forte dans la chambre de chauffe, on ouvre alors les trous disposés sur les côtés. Le réservoir destiné à la cuisson des aliments présente une forme cylindrique et est en cuivre étamé ; il est traversé par une cheminée, également en cuivre, conduisant l'air chaud de la lampe à la partie supérieure de l'appareil, où se trouve un second réservoir, destiné à la fonte de la neige. De là, l'air chaud s'échappe par des trous situés au-

dessous de ce second réservoir. Tout l'appareil est enveloppé de feutre, et la partie supérieure garnie d'un couvercle.

Par des froids de 40 degrés, et en employant de la neige à la même température, une heure était nécessaire pour préparer 5 litres de chocolat et obtenir 4 litres d'eau un peu au-dessus du point de congélation. En moyenne, 35 centilitres d'alcool suffisaient pour la préparation de chaque repas.

Des expériences faites après notre retour par le professeur Sophus Torup, de Kristiania, montrèrent que, dans les circonstances les plus favorables, 48 pour 100 de la chaleur produite par l'alcool employé étaient perdus. C'est un déchet que les expéditions précédentes ne paraissent pas avoir évité. Des perfectionnements pourront probablement réduire la quantité d'alcool employée.

Chacun de nous portait sur la poitrine une petite bouteille en fer-blanc remplie de neige. La chaleur du corps servait ainsi à nous procurer un peu d'eau.

Dans une exploration en traîneau, la nourriture de la caravane consiste principalement en vivres secs ; les viandes conservées dans des boîtes en fer-blanc sont certes plus agréables et de digestion plus facile, mais elles ont l'inconvénient d'être très lourdes.

Nos rations devaient se composer d'environ 250 grammes de viande séchée, d'une égale portion d'aliments gras, d'une quantité supérieure de biscuit, et enfin de chocolat, de sucre, de peptones, de soupe aux légumes, etc. La ration journalière de chaque homme était de 1 kilogramme environ. Elle consistait en 200 grammes de matières albuminoïdes, 240 de matières grasses et 230 de farines et de sucre. Les expériences faites dans l'armée allemande montrent qu'un homme soumis à de dures fatigues a besoin par jour de :

Matières albuminoïdes	191	grammes.
Matières grasses	65	—
Farines et sucre	607	—

Comme 100 grammes de matières grasses ont une valeur nutritive égale à 250 grammes de farineux et de sucre, notre ration correspondait à :

Matières albuminoïdes	200	grammes.
Matières grasses	65	—
Farines et sucre	637	—

Par des froids aussi terribles que ceux que nous avons supportés, on a besoin d'une grande quantité de carbone ; nos rations furent, par suite, à peine suffisantes. Elles l'auraient été cependant, si elles avaient contenu les diverses matières alimentaires dans la proportion indiquée plus haut. Par suite d'une erreur, les substances grasses nous manquèrent.

La maison Beauvais, de Copenhague, chargée de me livrer notre provision de pemmican, m'avait informé qu'elle le préparait suivant la méthode américaine. Pensant que son pemmican était composé, comme les autres, de viande séchée mélangée de moitié ou d'un tiers de graisse, je commandai la quantité dont j'avais besoin sans demander aucune explication. Au dernier moment, lors de mon passage à Copenhague, j'appris que le pemmican en question ne contenait au contraire pas de graisse. C'était une nouvelle fort désagréable. Nos approvisionnements comprenant du beurre et des pâtes de foie, je pensai que nous pourrions suppléer ainsi à cette disette. Ce fut une erreur, et pendant le voyage nous souffrîmes beaucoup du manque d'aliments gras.

Sur le conseil du commandant Hovgaard, j'emportai des pâtés de foie de Beauvais. Dans des expéditions en traîneau, cet aliment n'est guère pratique : d'abord il n'est pas nourrissant comparativement à son poids ; en second lieu, l'eau qu'il contient venant à geler, le tout forme bientôt une masse dure comme la pierre. En essayant de découper ces pâtés, nous cassâmes plusieurs couteaux ; pour les partager, nous dûmes employer la hache.

Le chocolat à la viande de Rousseau a l'avantage d'être très nourrissant et d'avoir un goût agréable. J'en emportai 20 kilogrammes. Ce chocolat contient plus de 20 pour 100 de viande en poudre. Nous le mangions par petites portions pendant les marches et toujours il nous réconfortait. Comparé au pemmican, il est de digestion facile. Pour un aliment c'est tout à la fois un avantage et un inconvénient, car peu de temps après l'avoir absorbé on se sent de nouveau l'estomac vide. Certaines personnes digèrent difficilement le pemmican et ne se l'assimilent pas. Les expéditions

arctiques doivent emporter des vivres de digestion facile : les aliments présentant cette condition nourrissent beaucoup plus que les autres relativement à leur poids.

Nous avions une provision de *knækkebröd*^[10], qui est, comme on le sait, une galette légère et qui ne présente pas l'inconvénient d'exciter la soif ; nous prîmes aussi des biscuits à la viande (*meat-biscuits*), et des soupes de légumes allemandes connues sous le nom d'*Erbsenwurst*, de la maison A. Schörke et C^{ie}, de Görlitz. Nous emportâmes également des soupes de haricots et de lentilles (*Bohnenwurst, Linsenwurst*). Outre les légumes, ces conserves contiennent du lard et du jambon. J'essayai également des soupes du même genre fabriquées par une maison de Londres ; renfermant moins de lard, elles nous semblèrent moins bonnes.

Nos approvisionnements comprenaient 1 litre $\frac{1}{2}$ d'essence de café. Chaque fois que nous en bûmes dans l'après-midi ou le soir, nous dormîmes très légèrement et même pas du tout la nuit suivante. Nous en bornâmes alors l'emploi au déjeuner. Cette fois encore, l'essai ne nous réussit guère. Après cela je renonçai à l'usage du café, au grand désespoir des Lapons^[11].

À mon avis, le thé est une boisson préférable au café. Une fois notre provision de chocolat épuisée, nous prîmes le matin du thé léger avec du lait condensé.

Je suis absolument opposé à l'emploi des excitants, tels que le thé, le café, le tabac et l'alcool. L'alimentation doit toujours être simple et naturelle, surtout lorsque l'homme est soumis à de dures fatigues dans un climat très froid. Il faut ignorer la physiologie pour croire que les excitants ont une influence salutare sur le corps et l'esprit. Si les stimulants n'exercent pas sur une personne d'effets pernicieux, ils causent toujours une excitation temporaire suivie aussitôt après d'une dépression physique. Les excitants, à part le chocolat, ne contiennent du reste aucune matière nutritive.

Il peut arriver, m'objectera-t-on, qu'à un moment donné il devienne nécessaire de stimuler les forces de la caravane. Pareille éventualité ne se présente jamais pendant une expédition en traîneau, où tous les efforts doivent tendre à obtenir des hommes un travail réglé et soutenu.

Ces considérations paraîtraient peut-être superflues, si les dernières expéditions arctiques n'avaient pris de grandes provisions de tabac et de spiritueux. Lisez par exemple la liste des boissons alcooliques emportées dans la dernière expédition arctique allemande, à bord des navires *Germania* et *Hansa* (voir l'introduction, pages 44 et 46). On ne saurait trop déplorer l'usage des spiritueux lorsqu'il conduit à des drames comme ceux qui ont signalé le voyage de Greely. Ainsi nous voyons le brave sergent Rice, à moitié mort de faim et de froid, avaler du rhum mélangé d'ammoniaque, dans l'espoir de se soutenir, puis tomber dans les bras de son ami Frederick, qui, pour réchauffer son camarade, n'a pas craint de se dépouiller de tous ses vêtements par un froid terrible. Devant une pareille abnégation, l'émotion vous gagne ; et dire que tout ce courage a été dépense en pure perte ! Inutile de parler ici des scènes qui marquèrent la fin de cette expédition. L'alcool affaiblit en abaissant la température du corps et en diminuant les facultés digestives ; il fait en outre perdre l'énergie lorsqu'on est affamé et épuisé. Un explorateur expérimenté des régions arctiques, Jules Payer, affirme qu'une petite ration de rhum est nécessaire aux expéditions en traîneau, surtout par les basses températures. Mais c'est précisément par les temps froids que les spiritueux sont préjudiciables à la santé.

Beaucoup de personnes pensent que les boissons alcooliques peuvent rendre des services comme médicaments. C'est également une erreur ; qu'on me cite un cas où leur emploi ait eu un résultat efficace ! Tant qu'on ne m'aura pas fourni cette preuve, je serai d'avis de ne jamais emporter d'alcool dans les expéditions arctiques ^[12].

L'usage du tabac en voyage est beaucoup moins préjudiciable que celui des boissons fortes ; cependant, lui aussi exerce une influence fâcheuse sur l'organisme lorsque les hommes sont soumis à de dures fatigues et n'ont point une nourriture abondante. Il détermine notamment des troubles digestifs et affaiblit le corps et l'esprit. Si l'on veut interdire complètement l'usage du tabac aux membres de l'expédition, on ne doit pas oublier que la plupart des hommes ont une telle habitude de cet excitant qu'ils ne peuvent s'en passer. Par suite, pour ménager une transition, il est nécessaire de restreindre peu à peu l'emploi du tabac. Un chef d'expédition ne doit pas pour ce motif engager de fumeurs endurcis. Quatre de mes compagnons

fumaient ; seuls le vieux Ravna et moi n'avions point cette habitude. Notre provision de tabac était très petite, et pendant la traversée du Grönland j'autorisai seulement une pipe le dimanche et à la fin de chaque étape importante.

Outre les vivres dont je viens de donner la liste, nous emportons du beurre, du flétan séché qui était très gras et qui fut par suite pour nous un régal, une petite quantité de gruyère et du *mysost* ^[13], deux boîtes de biscuits de mer, de la confiture d'airelles rouges (*Vaccinium vitis idæa*), des peptones et quelques boîtes de lait condensé.

La fabrique de conserves de Stavanger nous fit en outre cadeau de boîtes de conserves, dont nous appreciâmes le contenu pendant notre dérive sur la banquise et notre navigation le long de la côte orientale du Grönland. Grâce à ce supplément de vivres, nos approvisionnements durèrent deux mois et demi. À notre arrivée à Godthaab nous avions encore une certaine quantité de viande séchée, qui servit pendant longtemps à la nourriture de plusieurs d'entre nous. Le jour de Noël nous mangeâmes même de cette viande qui avait fait le voyage de l'inlandsis.

Nous emportons en outre deux fusils avec des munitions. Chaque fusil avait deux canons, l'un du calibre de 9 millimètres pour la balle, l'autre de 20 pour le plomb. J'avais choisi de petits calibres pour que les munitions ne fussent pas trop lourdes. Ces armes étaient excellentes pour tuer les phoques et les oiseaux. Pour l'ours, elles auraient été également suffisantes entre les mains d'un bon tireur. Ces fusils devaient servir à nous procurer des vivres sur la côte orientale, notamment en cas d'hivernage. Dans ce but j'avais l'intention de laisser sur le littoral un fusil et un dépôt de munitions. Sur la côte occidentale, pour le cas où nous n'arriverions pas immédiatement à un établissement danois, ils devaient nous rendre les mêmes services. Avec un fusil et des cartouches, on a toujours chance, sur le bord de la mer, de se procurer des vivres.

Voici maintenant la liste des instruments que nous emportons :

1° Un excellent théodolite avec son trépied. Il ne pesait pas moins de 3 kilogr. 02. Les expéditions futures se serviront avec avantage d'instruments en aluminium, qui est, comme on le sait, un métal léger.

2° Un sextant avec un horizon artificiel. Jamais la température ne s'abaissa, à midi, jusqu'au point de congélation du mercure.

3° Un azimut avec trois boussoles pour la mesure de la déclinaison et les observations trigonométriques, cinq boussoles de poche, trois baromètres anéroïdes, un hypsomètre, instrument particulièrement recommandable pour sa légèreté, six thermomètres fronde — en enroulant un morceau d'étoffe mouillé autour de la houle de ce thermomètre on peut mesurer le degré hygrométrique de l'air en le comparant à un thermomètre sec, — un thermomètre à minima et un thermomètre à alcool.

4° Quatre montres à ancre. Pour une expédition comme la nôtre, les chronomètres de poche, s'arrêtant facilement dans certaines positions, ne sont pas pratiques. Nous ne fûmes pas précisément heureux avec nos montres. L'une s'arrêta à la suite d'un choc ; une autre marcha irrégulièrement après un accident du même genre ; la troisième, que je possédais depuis longtemps, s'arrêta également, probablement par suite de la présence de poussière dans les rouages ; la quatrième seule marcha bien tout le voyage et donna des résultats satisfaisants pour les observations. L'erreur dans la détermination de mes longitudes ne dépasse pas un demi-mille. L'expédition fut munie d'excellents instruments, grâce à l'obligeance du professeur Mohn, directeur de l'Observatoire météorologique de Kristiania, qui s'occupa avec le plus grand soin de cette partie de notre équipement.

À la demande du professeur Petterson, de Stockholm, j'emportai les instruments nécessaires pour recueillir au cours du voyage des échantillons d'air. C'étaient de petits tubes fermés à l'aide d'une soudure et dans lesquels le vide avait été fait. En les ouvrant, ils se remplissaient d'air, et pour les fermer, on ressoudait l'ouverture à l'aide d'un chalumeau et d'une lampe à alcool. Nous avons pu par ce procédé rapporter de l'air recueilli dans l'intérieur du Grönland.

Je me munis en outre d'un appareil photographique avec deux châssis renfermant des pellicules dites *Eastman's American stripping films*. Des glaces auraient été trop lourdes à transporter. Pour pouvoir changer les rouleaux de pellicules, je m'étais muni de deux lanternes rouges, l'une en

verre, l'autre en papier. Cette dernière nous rendit les plus grands services. Pour ces lanternes, j'avais cinq bougies.

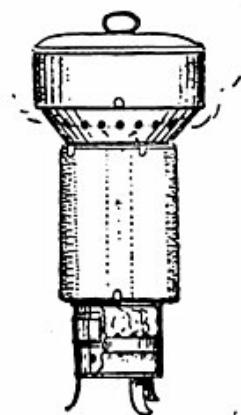
J'emportais en outre deux longues-vues en aluminium, deux podomètres, une hache, des couteaux, des pinces, des tournevis, des aiguilles, un gant de voilier, des clous, des balances pour peser les rations, des crampons tyroliens pour marcher sur la glace, des clous à glace pour nos chaussures, une corde en chanvre de Manille, des courroies de rechange pour halier les traîneaux, des haches à glace, des bâtons en bambou, une petite pelle pouvant se visser sur un de ces bâtons et destinée à creuser des grottes dans le glacier, au cas où notre tente serait déchirée, ou à aplanir la surface du glacier sur les points où nous camperions. Nous nous étions munis de plusieurs bâtons en bambou pour servir de mâts à nos embarcations et aux traîneaux et de gouvernails à ces véhicules lorsqu'ils marcheraient à la voile.

Nos bagages contenaient, de plus, des albums, des cahiers, des crayons, une table de logarithmes, la *Connaissance des temps* pour 1888 et 1889, un briquet, une provision d'allumettes renfermée dans de petites boîtes en métal, qui furent réparties entre les divers traîneaux, pour ne pas être exposés à en manquer si nous venions à perdre un véhicule ; ajoutez à cela trois réservoirs à alcool de 10 litres, des bâches en toile à voile et en toile huilée pour les traîneaux, six sacs pour transporter les bagages dans les endroits où il serait difficile de faire passer les traîneaux, de longues gaffes en bambou, d'autres plus courtes, garnies à leur extrémité d'une sorte de palette, et qui nous rendirent de grands services dans les étroits canaux ouverts au milieu de la banquise, où l'emploi des rames était impossible, des avirons et une pompe à main pour pouvoir enlever l'eau de l'embarcation lorsqu'elle serait chargée. Nous emportions enfin une petite pharmacie de voyage, contenant, avec les bandages nécessaires pour les fractures, du chloroforme, de la cocaïne, de la vaseline, etc. Tout cela aussi léger que possible.

Au mois d'avril, pour expérimenter notre matériel, nous allâmes passer une nuit dans les bois aux environs de Kristiania. Dans sa relation de voyage, Balto raconte ainsi cette excursion : « Un soir nous allâmes hors de la ville nous installer dans un bois et essayer de dormir dans les sacs faits de peaux de renne. Arrivés dans la forêt, nous dressons la tente. Puis nous nous

occupons de préparer le café dans une machine chauffée avec de l'esprit-de-vin. Le réservoir fut rempli de neige et les mèches allumées. La lampe brûla plusieurs heures sans que l'eau vînt à bouillir. Nansen versa alors dans l'eau tiède de l'essence de café : cette boisson presque froide n'avait aucun goût. Les quatre Norvégiens se glissèrent ensuite dans leurs sacs. Nansen nous engagea à suivre leur exemple ; pensant qu'il ferait trop chaud là dedans, Ravna et moi préférâmes nous coucher dessus. Le lendemain, lorsque je me réveillai, vers six heures, les autres dormaient profondément dans leurs sacs, comme des ours. Je me recouchai donc et dormis de nouveau jusqu'à neuf heures. J'éveillai alors les camarades, les chevaux de poste étant commandés pour dix heures. »

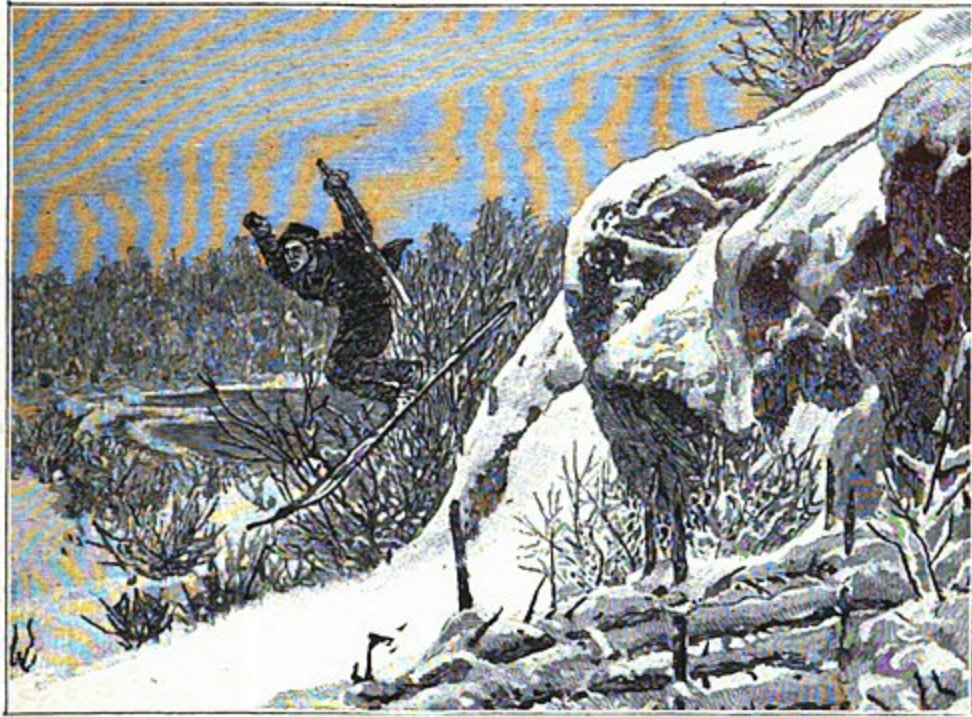
Cette relation montre que plusieurs objets de notre équipement n'étaient pas parfaits. Nous eûmes le temps d'y apporter les perfectionnements nécessaires, et, dans les premiers jours de mai, au moment de notre départ, tout notre matériel répondait à nos désirs.



APPAREIL DE CUISINE.

1. ↑ Traîneaux formés d'une simple planche de bouleau courbée en avant ; ces traîneaux mesurent une longueur de 2 m. 05 et une largeur de 46 centimètres, quelquefois plus.
2. ↑ Payer, dans la relation du voyage de l'expédition austro-hongroise, raconte que les larges patins facilitent la marche dans la neige profonde. Ils doivent mesurer, dit-il, une largeur de 7 centimètres.
3. ↑ Sur l'emploi des *skikjælk* en Sibérie, voir Nicolas Witzén, *Noord en Ost Tartarye*. Amsterdam, 1705, p. 820.

4. ↑ Greely, *Three years of Arctic service*. Londres, 1886, vol. 1, p. 199.
5. ↑ Nom norvégien des raquettes. (*Note du traducteur.*)
6. ↑ Quatre cents ans avant Jésus-Christ, les habitants des montagnes de l'Arménie avaient, croyons-nous, l'habitude d'attacher des raquettes ou quelque chose d'analogue aux pieds de leurs chevaux pour les empêcher d'enfoncer dans la neige. (Xénophon, *Anabase*, V, 5.)
7. ↑ Robe en fourrure. (*Note du traducteur.*)
8. ↑ Drap grossier, lissé par les paysans norvégiens. (*Note du traducteur.*)
9. ↑ Chaussures fabriquées avec un cuir de bœuf grossièrement tanné ou même de la peau de bœuf encore garnie de poil. Les patineurs emploient également beaucoup les komager.
10. ↑ Galette en orge qui remplace le pain en Suède. (*Note du traducteur.*)
11. ↑ Les effets de cette essence de café sur nous tous, même sur les Lapons, étaient frappants. Ils seraient dus, d'après les renseignements que m'a donnés le professeur Torup, à la caféine, qui est un poison très violent. Vraisemblablement l'essence de café contiendrait cette substance en beaucoup plus grande quantité que le café préparé suivant le mode habituel.
12. ↑ M. Sophus Torup, professeur de physiologie, m'a signalé d'intéressantes expériences, faites sur les soldats anglais. Il s'agissait de parcourir une distance dans le moins de temps possible. À quelques militaires on remit diverses quantités de cognac, à d'autres simplement de l'eau. Toujours les premiers arrivés furent ceux qui avaient absorbé la moindre quantité d'alcool.
13. ↑ Fromage de chèvre. (*Note du traducteur.*)



LE SAUT.

CHAPITRE III

LE PATINAGE SUR LES SKI — HISTORIQUE DE CE SPORT

LE projet de traverser l'inlandsis du Grönland m'a été suggéré par l'ingénieux emploi que les Scandinaves font des ski.

Pour ce motif, je placerais une description de ces patins en tête du récit de notre voyage. En dehors de quelques pays, les ski ne

sont, du reste, guère connus, et sans des explications préliminaires plusieurs passages de ma relation resteraient obscurs.

Les personnes qui n'ont pas été témoins des exploits de nos patineurs comprendront difficilement comment, à l'aide de deux simples morceaux de bois plat, on peut parcourir rapidement de vastes espaces recouverts de neige. — L'auteur anonyme du *Kongespeil*^[1] (Miroir du Roi) en avait fait déjà la remarque, il y a six cent quarante ans. À propos de l'existence de dragons ailés que les habitants de l'Inde auraient su domestiquer, il rapporte qu'en Norvège il existe également maintes choses merveilleuses non moins étonnantes pour les étrangers. « Voici, écrit-il, un fait qui semblerait tout aussi extraordinaire aux habitants des contrées éloignées de la Norvège s'ils l'entendaient raconter. Dans notre pays, il se trouve des hommes qui, lorsqu'ils marchent avec des chaussures ou nu-pieds, n'avancent pas plus vite que les autres, mais qui, à l'aide de simples morceaux de bois longs de sept à huit aunes, dépassent l'oiseau au vol ou le renne au galop. Cela paraîtra à coup sûr merveilleux, je dirai même incroyable, aux habitants des pays qui ne l'ont pas vu. Aucun être vivant ne peut dépasser un homme monté sur ces patins ; mais quand cet homme les quitte, il ne marche pas plus vite que les autres. Nous, nous savons tout cela, et dès que, l'hiver, la neige recouvre le sol, nous voyons des hommes très adroits se servir de ces patins. »

Les ski norvégiens sont en bois ; ils mesurent en général de 5 à 4 pouces de large et environ 8 pieds de long, quelquefois plus, quelquefois moins. Leur semelle est plate et lisse ; leur extrémité antérieure et quelquefois également leur extrémité postérieure, plus ou moins recourbée. Ils sont fixés au pied à l'aide d'une boucle en cuir placée à peu près au milieu du patin. Les bons patineurs entourent en outre le talon de leurs chaussures d'une courroie circulaire attachée à cette boucle.

Il est facile d'apprendre à se servir des ski, mais pour devenir habile dans cet exercice une longue pratique est nécessaire. Sur un terrain plat, le patineur avance par un mouvement lent des jambes et de la partie inférieure du corps. Les ski ne doivent jamais quitter la surface de la neige ; le patineur les fait glisser, les pousse devant lui en ayant soin de les maintenir toujours parallèles. On ne doit pas non plus jeter les pieds de côté, comme avec les patins ordinaires. Sur la piste laissée par un bon patineur, les traces

des ski doivent être deux lignes parallèles. Généralement le patineur est armé d'un bâton, très long dans certains districts de Norvège. Sur un terrain plat, lorsque la neige est bonne, on peut atteindre une très grande vitesse quand on sait se servir de ce bâton. La marche devient naturellement lente en gravissant un monticule ; dans cet exercice, les bons patineurs ont un avantage marqué. Le mamelon est-il escarpé, vous en atteignez le sommet en décrivant des lacets. Est-il, au contraire, peu élevé et vos ski pas trop longs, vous escaladez l'obstacle en plaçant successivement les patins obliquement à la ligne de pente, et en ne bougeant chaque jambe que l'une après l'autre. La trace laissée dans la neige a alors la forme d'un dé à coudre. « Il n'existe pas de montagnes qu'on ne puisse gravir avec des ski », écrivait Olaüs Magnus en 1555.



PATINEUR TRAVERSANT UNE PLAINE.
(DESSIN EXÉCUTÉ D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L. SZACINSKI.)

La descente est toujours facile, mais on doit ne pas se laisser entraîner par la pente, et pouvoir toujours diriger ses patins pour éviter les pierres et les arbres. Plus la colline est escarpée, plus rapide est naturellement la marche ; on peut alors dire, comme dans le *Kongespeil*, que le patineur sur ses ski dépasse la vitesse de l'oiseau au vol et de tout animal qui court sur le sol.

En Norvège, le patinage sur les ski est un sport national. Aucun exercice ne développe plus la vigueur du corps, le sang-froid et le coup d'œil. Vous parcourez les bois par un beau froid, vous vous trouvez au milieu d'une nature grandiose dans son linceul de neige éblouissante, vous courez par monts et par vaux, et quelle sensation plus agréable que celle de descendre à toute vitesse les collines, la figure fouettée par la bise, tout votre être attentif, prêt à imprimer aux patins une nouvelle direction à la vue d'un obstacle. Au milieu de la forêt, loin du tumulte des villes, vous éprouvez la délicieuse sensation de la solitude, et cette sensation exerce une influence profonde sur l'esprit.

Aucun pays ne présente un terrain plus favorable au patinage sur les ski que la Norvège. Partout, en effet, vous rencontrerez un sol accidenté et en hiver une épaisse couche de neige. Dès l'enfance, le Norvégien est habitué à marcher sur ces patins. Dans nombre de hameaux perdus au milieu des montagnes, les filles comme les garçons apprennent à se servir des ski presque aussitôt qu'ils commencent à marcher. Sans ces patins, il serait, pour ainsi dire, impossible de sortir de la maison pendant une grande partie de l'année. Durant de longs mois, tout autour de l'habitation, le sol n'est-il pas couvert d'une épaisse couche de neige, dans laquelle on enfonce profondément ! De route, il n'y en a pas entre ces pauvres hameaux perdus, et pour aller d'une ferme à l'autre, tous, hommes et femmes, doivent se servir de ski. Ces patins les empêchent de disparaître dans la neige jusqu'à la ceinture. Souvent, dès l'âge de trois ou quatre ans, les marmots commencent à marcher avec ces patins, et, dans beaucoup de localités, dès qu'ils ont un ou deux ans de plus, ils pratiquent continuellement cet exercice. Pour apprendre à se servir des ski n'y a-t-il pas, tout autour des habitations, de hautes collines sur lesquelles ils peuvent s'exercer à glisser ! C'est sur les ski que les enfants vont à l'école et qu'ils prennent leurs récréations, encouragés souvent dans cet exercice par le maître lui-même.

L'après-midi du dimanche, les garçons du village organisent des courses pour faire montre de leurs talents devant les jeunes filles, qui, elles aussi, sont d'habiles patineuses.

Telle est la vie de la jeunesse norvégienne en hiver. À dix ans, et même moins, un garçon sait déjà distinguer les qualités d'une paire de ski, celles du bois servant à les fabriquer, et façonner avec de l'osier la courroie nécessaire pour fixer aux pieds les patins. Tous apprennent à se tirer seuls d'affaire et à devenir des hommes. Tant que nos vallées seront habitées, le patinage sur les ski sera un sport national.

Les ski sont surtout utiles à la chasse, et cet exercice forme les meilleurs patineurs.

Autrefois en Scandinavie on poursuivait pendant l'hiver, sur les ski, l'élan et le renne. Lorsque la couche de neige est épaisse, un bon patineur peut facilement attraper à la course les animaux, qui, enfonçant profondément, ne peuvent s'enfuir rapidement. Pareille chasse exigeait une vigueur particulière et une grande habileté dans l'art du patinage. Aujourd'hui elle est défendue par la loi ; néanmoins, dans les parties plates de la Suède encore couvertes de forêts, des braconniers s'y livrent fréquemment. Aujourd'hui les paysans norvégiens ne vont guère à la chasse sur les ski que pour tuer des lagopèdes ou en prendre au lacet. Cette chasse n'est pas très pénible, cependant elle présente une certaine difficulté. Sur les montagnes, au milieu des broussailles chargées de neige, on peut faire une mauvaise chute, et quelle émotion en descendant à toute vitesse les pentes ! Sur les patins les paysans forcent souvent le lièvre ; quelquefois ils vont même attaquer l'ours dans sa caverne ; lorsque la neige est pulvérulente, ils poursuivent à la course le lynx et le glouton. Les Lapons ont l'habitude de chasser sur les ski le loup, l'ennemi acharné de leurs troupeaux de rennes ; ils le rejoignent facilement et d'un coup de bâton lui cassent les reins. La plupart des peuplades de Sibérie chassent avec ces patins. Comme l'hiver dure, dans cette région, la plus grande partie de l'année, les ski sont pour ces indigènes un objet de première nécessité.

En Norvège le patinage sur les ski est pratiqué depuis une très haute antiquité ; il était connu bien avant l'époque historique. Nor (le père de notre race) et ses compagnons, racontent les légendes, seraient arrivés dans le pays en patins. Auparavant ils se seraient arrêtés en Finlande pour

apprendre l'art du patinage, puis auraient continué leur route vers l'ouest en contournant le golfe de Bothnie. Ces légendes sont de date relativement récente.

Grâce à l'obligeance du professeur Gustave Storm, je puis donner quelques renseignements sur l'historique du patinage sur les ski en Norvège. Les plus anciens documents, m'écrit ce savant, prouvent que les Scandinaves ont emprunté ces patins aux Lapons. Deux auteurs du milieu du vie siècle, le Grec Procope et le Goth Jordanes, donnent aux Lapons le nom très caractéristique de *Skridfinner*. Les Norvégiens avaient appliqué aux Lapons et aux Finnois le surnom de *skrid*, frappés par l'agilité avec laquelle ils glissent sur les pentes des montagnes ; dans notre ancienne langue, le verbe *skrida* signifie marcher sur les ski. Le nom de *Skridfinner* disparut du vocabulaire de nos ancêtres lorsqu'ils eurent appris eux-mêmes à se servir de ces patins ; mais il demeura chez les peuples habitant plus au sud. Ainsi on le retrouve, pour désigner les Lapons, dans l'histoire des Longobards de Paulus Diaconus (796), dans le récit du roi Alfred (890), dans Adam de Brême (1070) et dans Saxo le Grammairien (1200).

Pendant longtemps les Norvégiens et tous les habitants du Nord considérèrent les Lapons comme les plus habiles patineurs, et l'emploi des ski comme particulier à cette race. Snorre Sturlassön, par exemple, fait dire à la reine Gunhild, élevée en Finmark par deux Lapons, que ces indigènes sont les plus habiles patineurs du monde, qu'aucun homme, même aucun animal, ne peut les dépasser lorsqu'ils glissent sur les ski, et qu'avec ces patins ils attrapent à la course tout être qui fuit devant eux. Les Norvégiens avaient l'habitude d'acheter des patins aux Lapons, et jusqu'au milieu du XVII^e siècle ils regardèrent ces indigènes comme les maîtres dans l'art de fabriquer les ski. Dans une histoire de Norvège datant du XIII^e siècle, les Lapons sont représentés comme des chasseurs très habiles, habitant des tentes en peau. Quand ils se déplacent, raconte ce document, ces indigènes chargent sur le dos leurs habitations, et, après avoir mis sous leurs chaussures des morceaux de bois, filent à travers les montagnes couvertes de neige avec la rapidité de l'oiseau. Le roi Harald vante son habileté dans l'art de se servir des patins avec lesquels les Lapons parcourent les montagnes couvertes de neige (saga du roi Harald et de Toke racontée par Saxo). Un recueil de lois islandaises remontant à 1250 condamne le

criminel à être banni «dans les régions lointaines où les Lapons ne peuvent arriver même en marchant sur les ski ». C'est certainement une formule judiciaire empruntée à d'anciennes lois norvégiennes.

On pourrait encore citer beaucoup de passages des anciennes sagas montrant l'usage que les Lapons savaient faire des ski. Ceux rapportés plus haut prouvent suffisamment que ces indigènes les ont introduits en Norvège.

Dès le X^e siècle, d'après Storm, ces patins étaient connus en Norvège, tout au moins dans le Nordland et les régions montagneuses du nord, peut-être jusqu'aux Opland. Des scaldes de cette époque comparent dans leurs poésies la marche du navire couvert de voiles à celle des patineurs. Guthorm Sindre, contemporain de Haakon le Bon, appelle un bateau les « ski de la mer ». Si ces patins n'avaient été connus des indigènes, ces figures poétiques n'auraient point été comprises. Les ski ont même été considérés comme un emblème des divinités païennes. Dans un poème dont la date peut être fixée à environ 900, Eyvind appelle la fille de Thasse, Skade, *on dur-dis*, c'est-à-dire la déesse des ski, et l'islandais Einav Skaaleglam, auteur d'un poème en l'honneur de Haakon Jarl (980), donne à Ullr le surnom d'Odin des ski. Skade appartient à la mythologie Scandinave ; les Normands ayant souvent pris les Lapons pour des démons, peut-être Eyvind croyait-il Skade d'origine laponne ? Quant à Ullr, il était considéré en Danemark comme la divinité du patinage sur la glace. « Ollerus, raconte Saxo, au lieu de naviguer sur un navire, traversait la mer sur un pied après avoir prononcé des formules magiques », c'est-à-dire qu'il chaussait des patins et passait ainsi sur la glace. Ullr fut regardé d'abord comme le dieu des patineurs sur les ski dans la Norvège septentrionale, puis comme celui des patineurs sur la glace en Danemark, où le climat rend inutiles les ski. On raconte que le roi danois Harald à la Dent bleue aurait descendu le Kullen, en Scanie, sur des ski ; cette légende ne prouve point que ces patins aient été employés dans cette région : le récit vient probablement de Norvège, où pareil exploit aurait été accompli par un roi Harald.

Les sagas historiques mentionnent fréquemment les ski. Ainsi, à propos d'Egil Skallagrimsön, un de ces documents rapporte que les envoyés du roi le quittèrent un peu à l'ouest de l'Eidskog et marchèrent sur leurs ski

jusqu'au nord du Dovrefjeld. L'usage des patins pénétra dès cette époque jusque dans le Romerike. Harald le Sévère, qui habita le sud de la Norvège de 1030 à 1046, avait appris dans le Ringerike à marcher sur les ski lorsqu'il était jeune. À cette époque se rapportent les chants héroïques relatifs à Hcming, qui a accompli dans le Nordland une course merveilleuse sur ces patins ; comme patineur il a encore aujourd'hui une place dans la poésie populaire. Des sagas postérieures contiennent également de nombreux passages relatifs aux ski ; ce patinage a donc toujours été pratiqué en Norvège. En hiver, quand il n'y avait pas de piste pour les traîneaux et pour les chevaux, le service de la poste était fait par les patineurs, ainsi que le prouvent des documents de 1525 et de 1535. Une lettre de 1535 rapporte qu'au commencement de décembre le postier devait traverser sur les ski le Dovrefjeld et toutes les forêts jusqu'à Throndhjem.

Aujourd'hui les Norvégiens sont aussi habiles patineurs que leurs ancêtres. Jamais Arnljot Gelline (vers le IX^e siècle) n'a pu patiner avec deux hommes placés derrière lui sur les ski, et marcher avec cette charge aussi rapidement que s'il n'avait traîné personne, comme le rapporte un chroniqueur. C'est une légende provenant d'Islande.

De nos jours, presque tous les Norvégiens savent marcher sur les ski ; dans la partie occidentale du pays, l'état souvent mauvais de la neige rend cependant leur usage moins fréquent qu'ailleurs. Beaucoup de Norvégiennes sont d'habiles patineuses aujourd'hui comme au temps d'Olaüs Magnus (1555), où les femmes chassaient quelquefois avec plus d'ardeur que les hommes. Heureusement pour l'avenir de la nation, le patinage est toujours en honneur chez nous.

On trouve les plus habiles patineurs dans le Telemark, à Kristiania et aux environs ; il y en a encore d'excellents dans l'Österdal, les Opland, le Numedal, le Hallingdal, le Valdres, le Gudbrandsdal, le pays de Throndhjem, le Nordland et le Finmark.

En Suède les ski ont été introduits à la même époque qu'en Norvège, mais l'usage en est peu répandu, le pays étant relativement plat. Ces patins ne sont guère employés que dans les régions forestières et montagneuses du nord, jusqu'au Helsingeländ, dans la Dalécarlie et le Vermland septentrional. En ces dernières années, la population des villes de la Suède

méridionale, notamment celle de Stockholm, s'occupe de ce sport. Les Norvégiens ont introduit jadis les ski en Islande, mais les indigènes ont bientôt, semble-t-il, perdu l'habitude de s'en servir. Les sagas islandaises ne mentionnent jamais que les habitants emploient ces patins pour traverser les montagnes ; au contraire, les Islandais consacrent de longs passages, dans les relations de leurs voyages en Norvège, à la description des ski, comme si ces patins étaient inconnus d'eux. Au XVIII^e siècle, ce patinage n'était plus pratiqué en Islande. Un décret de 1780 accorde une récompense au commis de marchand norvégien Buch, établi à Husavik, le seul habitant sachant marcher sur les ski, à charge par lui d'enseigner cet art à trois hommes. Dans le nord de l'île, m'a-t-on dit, on rencontre de bons patineurs, mais je doute qu'ils aient l'habileté des nôtres. Certaines habitations situées au centre de l'île, m'a raconté M. A. Hansen, voyageur en Islande, restent l'hiver sans aucune communication avec le reste du pays, les indigènes ne sachant pas marcher sur les ski.

Au Grönland les ski étaient inconnus avant l'arrivée d'Egede (1721). Maintenant ils sont employés par les quelques Danois habitant le pays et par les indigènes, mais aucun d'eux n'est très habile patineur. Le patinage est simplement ici un amusement de la population. Rarement les Grönlandais vont à la chasse sur les ski. Les Eskimos, qui vivent surtout des produits de la mer, ignorent les services que pourraient leur rendre ces patins. Un très petit nombre d'entre eux seulement chassent le renne sur les ski.

En Amérique, ces patins étaient également inconnus. Il y a quelques années seulement, l'usage en a été introduit par les Scandinaves, notamment dans le nord. Aujourd'hui, dans une partie des montagnes Rocheuses où il tombe beaucoup de neige, la population, m'a raconté le célèbre voyageur norvégien le capitaine A. Jacobsen, emploie les ski, pour porter la poste aux différentes mines. La plupart des facteurs seraient des Scandinaves. Dans le Wisconsin, le Minnesota et les États voisins, les Norvégiens ont importé les ski, et chaque hiver, dans plusieurs villes, il y a des courses de patineurs. En Californie, on fait également usage de patins. Enfin, il y a quelque temps, pour les travaux du chemin de fer de la Cordillère entre le Chili et la République Argentine, on recherchait des patineurs norvégiens^[2].

Les ski ont été souvent employés dans les guerres de la Scandinavie ; pendant une campagne d'hiver ils procurent en effet de grands avantages à ceux qui savent s'en servir. La célèbre carte des régions septentrionales d'Olaus Magnus (1539) est ornée d'une vignette représentant des habitants du Finmark, montés sur des ski, bataillant avec les gens du Helsingland.

Pour la première fois, sous le roi Sverre, des patineurs prirent part à une guerre. Ce monarque recruta un corps d'indigènes des Opland habitués aux ski, et, à la bataille d'Oslo, en mars 1200, ces patineurs escaladèrent les collines appelées Ryenberg pour reconnaître la force de l'ennemi. Plus tard, au cours de différentes guerres, les Scandinaves ont également employé les ski ; les relations de ces campagnes signalent à ce propos le rôle des Lapons. Au XV^e siècle, raconte-t-on, un Lapon du Finmark fut contraint de conduire à travers les montagnes une troupe d'envahisseurs russes. C'était par une nuit obscure : le guide marchait, une torche à la main, à la tête des soldats, qui suivaient dans des traîneaux tirés par des rennes. Allant à toute vitesse sur ses ski, le Lapon arrive devant un escarpement, saute dans le gouffre, et à sa suite toute là caravane culbute dans le précipice. Par ce noble sacrifice le guide aurait préservé son pays de l'invasion. D'après une autre légende, le Lapon aurait simplement jeté sa torche dans le gouffre, et la caravane, qui se guidait sur la lueur, aurait suivi. D'après une troisième tradition, les envahisseurs auraient été des Suédois qui marchaient sur des ski. Dans le Tysfjord (Nordland) on rapporte cette légende au temps de Frédéric III (1650), et dans les environs de Thronthjem aux guerres de Charles XII. Dans le pays de Solör on retrouve la même tradition. Dans ces divers récits le héros est toujours un Lapon marchant sur des ski. À cette époque ces indigènes avaient donc la réputation de bons patineurs. Au milieu du XVIII^e siècle furent organisées en Norvège des compagnies de patineurs qui s'exerçaient chaque hiver.

En dehors des pays Scandinaves, les ski sont également connus depuis les temps anciens. En Finlande, le *Kalevala* mentionne les ski ou *suksi*, comme on les appelle en finnois. Lisez par exemple le XIII^e chant de ce poème, la description de la chasse de Lemminkäinen à l'élan d'Hiisi. Le morceau débute ainsi : « Maintenant mon épieu est ferré, mes flèches sont en ordre, la corde est tendue sur mon arc, mais je n'ai point de *suksi* pour marcher^[3]. » Ce document fait à plusieurs reprises mention de ski

recouverts de peau. Il rapporte également que Lemminkäinen va trouver un Lapon pour lui acheter une paire de bons patins. D'après ce passage, les Finnois auraient, comme les Scandinaves, appris des Lapons l'art de se servir des ski. Dans sa forme actuelle, le *Kalevala* est de date récente, mais il remonte peut-être au XII^e ou XIII^e siècle.

En Russie on trouve les ski chez les Grands-Russiens, les Lettons, une partie des Polonais et chez toutes les races finnoises jusqu'au Volga. Herberstein, dans son célèbre ouvrage (*Rerum moscoviticarum commentaria*, 1549), raconte que les Permiens font usage de ces patins.

En Asie, toutes les populations habitant au nord des steppes emploient les ski. Les Ghiliaks et les Aïnos, m'a rapporté le capitaine Jacobsen, se servent de ces patins d'une manière très curieuse. Ils s'asseyent à califourchon sur un petit traîneau attelé de chiens, en laissant traîner par terre leurs pieds garnis de ski. Les Toungouses, racontait un cocher à Jacobsen, se font tirer sur leurs ski par un renne. De la main gauche ils tiennent une courroie à laquelle est attaché l'animal, et de la main droite dirigent ce singulier équipage. D'après la gravure japonaise reproduite par Nordenskiöld dans le *Voyage de la Vega*^[4], les Aïnos se font traîner sur leurs patins de la même manière. Quelquefois, m'a dit le professeur Friis, les Lapons usent également de ce mode de locomotion^[5] ; mais il ne serait employé que par les patineurs expérimentés.

Les renseignements que les livres donnent sur les ski remontent au plus à quelques siècles. Sur ces patins la linguistique comparée fournit des



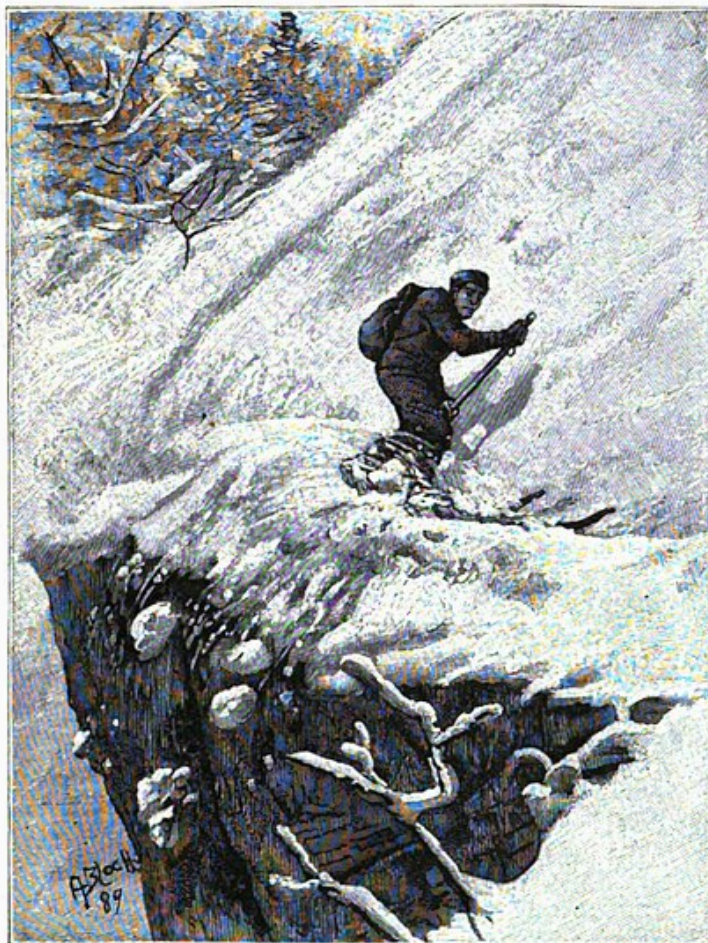
PATINEUR MONTANT ET DESCENDANT UN MONTICULE. (DESSIN D'EIVIND NIELSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

indications beaucoup plus anciennes. Trouve-t-on chez des populations éloignées les unes des autres le même vocable pour désigner les ski, il est permis de penser que ce mot remonte à l'époque où ces rameaux ethniques, aujourd'hui séparés, étaient réunis en un même peuple.

Mon ami M. Andr.-M. Hansen, conservateur à la Bibliothèque de Kristiania, m'a rendu le service de rechercher le nom des ski dans les langues des peuples habitant le nord de l'ancien continent. La comparaison de ces différents vocables a conduit à des résultats peut-être encore incertains, à coup sûr très curieux. Ce travail est trop spécial pour être reproduit ici. J'en donne simplement les parties les plus importantes.

Nos ancêtres ont appris des Lapons l'art de se servir des ski. Le nom de ces patins dans les langues Scandinaves n'est pourtant pas d'origine laponne. Les deux vocables par lesquels nous les désignons : *ski* et *aandre* en norvégien, *skidor* et *andror* en suédois, sont aryens. En russe nous trouvons le nom de *lusia*, en polonais celui de *luzwa*, et en letton celui de *lushes*, tous-mots d'origine aryenne.

Examinons maintenant le nom des ski dans les langues finno-ougriennes et sibériennes.



UN PATINEUR ARRÊTÉ À LA DESCENTE PAR UN ESCARPEMENT EN CÔTOIE LE SOMMET.
(DESSIN D'A. BLOCH.)

Les Lapons appellent les patins recouverts de peau *savek*, ceux en bois brut *golas*. Les Finnois ont plusieurs mots : *hiiden* et *suksi* désignent les ski en général, *lyly* ou *kalhu*, celui de gauche, *sivakka* et *potasma* celui de droite. *Kalhu* vient du lapon *golas*, lui-même dérivé du vocable russe *golusia*, signifiant des ski en bois brut (*golo*, nu, *lusia*, ski). Nous ne pouvons cependant admettre avec certitude que les Lapons aient appris des Russes à se servir de patins non recouverts de peau sous la semelle. *Savek* et *sivakka* sont le même mot et des formes modifiées de *suksi*, qui paraît être le nom original des ski en finnois. Cette hypothèse est confirmée par l'étude des langues du groupe finnois établi entre le lac Ladoga et la Lithuanie.

Chez les Votes, les Vepses, les Esthoniens et les Lives, nous trouvons les vocables *suhsi*, *suksi*, *suks* et *soks*. Ce mot remonte donc à l'époque où tous ces différents peuples formaient un même corps de population ; il est vrai que peut-être ultérieurement ce mot a pu passer par emprunt d'une langue à l'autre.

Examinons maintenant les idiomes des Finnois du Volga. Chez les Mordva ou Mordvines, à côté de la forme *tokh* nous trouvons de nouveau le mot *soks*. Les ski étaient donc employés lorsque les Finnois du Volga et ceux de la Baltique étaient réunis. Probablement *tokh* est le même mot que *soks*, l'*s* et le *t* étant souvent remplacés l'un par l'autre. Le radical *kok* du vocable *kokláske*, usité chez les Tchérémisses pour désigner les ski est probablement le même que le *tokh* mordva. Plus loin nous citerons d'autres présomptions en faveur de cette hypothèse.

Ces premières recherches linguistiques prouvent que les ski étaient déjà connus il y a plus de dix-sept siècles ; leur nom remonte à l'époque où toutes les races finnoises d'Europe se trouvaient réunies, et est par conséquent plus ancien que le vieux norvégien et le gothique. On doit repousser toute idée d'emprunt survenu à l'époque actuelle. Les Grands-Russiens, qui séparent ces diverses races, sont d'ailleurs, en grande partie, des Finnois slavisés dans les six derniers siècles, et le Volga a toujours été une grande route naturelle très fréquentée. Poursuivant notre étude linguistique, nous trouvons chez les Permiens ou Biarmes le vocable *artakh* pour désigner les ski (*takh* est vraisemblablement une forme parallèle du mordvine *tokh*), et chez les Syriens, dans le mot *kört-kok*, le radical *kok*, le même que nous rencontrons dans le tchérémis *kokláske*.

En des temps très éloignés les races finnoises connaissaient donc les ski. Nous allons maintenant prouver qu'à une époque encore plus lointaine ces races faisaient usage de ces patins.

Les Ostiaks, qui appartiennent au groupe ougrien, appellent les ski '*okh*. Ces patins étaient donc employés en Asie avant la séparation des peuples ouralo-altaïques en Finnois et en Ougriens.

L'étude des langues finno-ougriennes conduit encore plus loin. Continuant l'examen des différents idiomes de la Sibérie, nous trouvons

d'abord chez les races établies à l'est des Ostiaks des noms sans aucune parenté avec ceux en usage chez les populations de



PATINEUR DESCENDANT UNE COLLINE BOISÉE. (DESSIN D'A. BLOCH.)

l'ouest pour désigner les ski. Plus loin, chez deux tribus samoyèdes de la Sibérie méridionale, les Karagasses et les Soïots, nous rencontrons les formes *kok* et *hok*. Dans la Sibérie orientale, les Goldes emploient les vocables *suksylla* ou *soksolla*, les Toungouses Manikov celui de *suksildæ*, et les Kondogiri-Toungouses la forme *huksille*. La première partie de différents mots : *suk*, *sok* ou *huk*, dérive évidemment, comme Castren l'a indiqué, de *suks*, vocable usité chez

les Finnois de Finlande. C'est également une preuve que *suk* peut bien être le même mot que *kok*, puisque *suk* dans *suksildæ* s'est transformé en *huk* dans *huksille*. Les Karagasses ont la forme *hok* et les Soïots *kok* : la transition est donc indiquée ; à mon avis, il y a identité entre ces diverses formes^[6].

Comment expliquer que deux races aussi éloignées l'une de l'autre que les Finnois de la Baltique et les Toungouses de la Sibérie orientale désignent les ski par le même mot ?

Pour cela, examinons les routes suivies par les deux groupes ethniques dans leurs migrations. Tous deux sont, croit-on, venus de la région entre le Baïkal et l'Altaï. Un grand nombre de localités voisines des sources de l'Obi et du Iénisséï ont des noms d'origine finnoise : les Finnois ont donc occupé cette région. D'autre part, les Toungouses ont été chassés de leur pays d'origine vers le nord et l'est par les Iakoules et les Mongols.

Nous sommes ainsi conduits à ces temps préhistoriques où les groupes finno-ougriens et toungouses habitaient dans le voisinage l'un de l'autre la région du Baïkal et de l'Altaï. C'est dans ce pays que nous devons chercher l'origine des ski et que ces différents peuples ont appris à s'en servir. Là sont établis aujourd'hui les Karagasses et les Soïots, qui donnent à ces patins un nom dérivé de *suks*, le vocable primitif.

L'examen du nom des ski dans les langues des différentes races de Sibérie fournit une nouvelle preuve que ces patins viennent de la région de l'Altaï. Les Samoyèdes de l'Ob appellent les *ski* : *tolds*, *told*, *tolde* et *toldö*, mot que nous retrouvons dans la langue golde sous la forme *sok-solta* ou *suk-sulta*, dans le toungouse sous celle de *suk-sildæ* et *huksille*, et dans la langue des Ostiaks du Iénisséï sous celle de *a-sil*. *Solta* a pu devenir *tolda*, et *tolda* se changer en *toldö* ; d'autre part, *sylda* s'est transformé en *sildæ*, puis en *sille* et finalement en *sil*. La présence du même mot pour désigner les ski dans les langues de races aujourd'hui aussi éloignées les unes des autres que le sont aujourd'hui les Samoyèdes, les Ostiaks et les Toungouses, prouve qu'elles sont toutes originaires de la région de l'Altaï et du Baïkal.

Les Bouriates appellent ces patins *sana* ou *hana*, les Koïbals *sana*, et les Samoyèdes-tassor habitant dans le voisinage de l'Obi *talja*^[7]. Ces différentes races sont donc toutes originaires du pays du Baïkal où vivent

aujourd'hui les Bouriates et c'est dans cette région qu'a pris naissance le vocable commun. Outre les noms dont je viens de donner la liste, on en trouve d'autres chez les peuplades de Sibérie dont l'origine commune est inconnue. La plupart se rencontrent dans les langues de populations dont nous ne connaissons ni la parenté ni les migrations.

Les noms des ski chez les principales peuplades du nord de l'ancien continent dérivent de trois radicaux ; d'autre part, les peuples qui emploient aujourd'hui ces mots viennent tous de la région du Baïkal et de l'Altaï. Il est donc permis de penser que ces diverses populations ont appris à se servir des ski dans ce pays avant leur séparation suivant les directions les plus différentes.

Les peuples aryens — le groupe ethnique le plus important dont les langues n'ont pas pour les ski un dérivé des radicaux indiqués plus haut — doivent avoir appris, à une époque relativement récente, l'art de se servir de ces patins. Suivant toute vraisemblance, ils le tiennent des Finnois et des Lapons, dont les langues désignent les ski par un dérivé des radicaux primitifs. L'usage de ces patins a été répandu par les races qui, après avoir appris à s'en servir dans la région du Baïkal et de l'Altaï, se sont ensuite dispersées dans différentes directions. Venant du sud et marchant vers le nord, elles avaient vraisemblablement des moyens de traverser aisément les plaines de neige pour ne pas être arrêtées en hiver dans leurs migrations.

La linguistique ne peut fournir aucune indication sur la date probable de l'invention des ski. Ces patins remontent en tous cas à une haute antiquité.

Au début de notre ère, des tribus finnoises habitaient déjà les régions voisines de la Baltique (Tacite). Les migrations de ces peuples depuis le Baïkal ont duré longtemps ; c'est donc à une époque très ancienne que ces races étaient réunies dans la région de l'Altaï, et c'est en des temps véritablement fabuleux que les Finno-Ougriens, les Samoyèdes, les Mongols et les Tougouses habitaient la même région et ne formaient qu'une même population. À cette époque préhistorique les ski étaient déjà employés par ces peuples. Jusqu'ici les Norvégiens ont été portés à penser que ces patins étaient originaires de leur pays. Les recherches que nous venons d'exposer montrent, au contraire, que les Scandinaves n'ont appris l'usage des ski qu'à une époque relativement récente. Mais si nous n'avons

connu que tardivement ces précieux engins, nous savons maintenant nous en servir mieux que les autres peuples.

Il est difficile d'indiquer la forme primitive des ski. Sur ce point nous avons seulement quelques indications, dont je vais essayer de tirer parti.

Les instruments des populations se perfectionnent suivant les mêmes lois qui président au développement de la faune et de la flore.

Les espèces les plus hautes se rencontrent dans de vastes régions, favorables, par leur étendue, à la lutte pour la vie, tandis que les espèces simples vivent isolées dans des zones écartées. La même loi doit se retrouver dans le développement des objets de l'industrie humaine, notamment dans celui des ski. La difficulté qu'éprouve l'homme à marcher sur la neige épaisse et pulvérulente l'a conduit à imaginer des instruments qui l'empêchaient d'enfoncer dans celle neige. Dans les régions où l'hiver est long, les indigènes ont dû chercher les moyens de se mouvoir facilement pendant cette saison. Par suite, c'est dans le Nord que nous trouvons les ski, les meilleurs engins pour marcher sur la neige. Le pays que la linguistique nous a conduit à regarder comme le lieu d'origine des ski, se trouve au centre de l'immense région limitée au sud par l'isotherme annuel de ± 6 degrés. C'est là que les peuples qui ont répandu ensuite l'usage de ces patins dans l'ancien continent ont été amenés, par les conditions climatiques, à chercher le moyen de marcher sur la neige.

Dans l'Amérique boréale, l'usage des ski est inconnu. Perfectionnant des types très anciens et très imparfaits provenant de l'ancien monde, les indigènes de cette région ont inventé les raquettes, qui, à tort, sont comparées et même déclarées supérieures aux ski.

Nous n'arriverions à aucun résultat en recherchant les formes les plus voisines des types originaux des ski et des raquettes dans les régions où ces engins sont actuellement en usage. Imitant le naturaliste, nous devons au contraire aller chercher les types primitifs dans les régions écartées, par exemple dans les pays de montagnes situés en dehors de la zone des ski, mais dont le climat nécessite l'emploi de ces engins. Nous y trouverons plusieurs espèces de raquettes, de *tryger*, comme nous les appelons en norvégien.

Dans l'ancien monde, ces raquettes sont employées au Thibet, en Arménie, au Caucase, dans plusieurs pays d'Europe, en Scandinavie, par exemple, où à côté des ski on retrouve leur type original, enfin par les Tchuktchis et les Aïnos. Plusieurs ouvrages de l'antiquité grecque font mention de ces engins. Ainsi, quatre siècles avant notre ère, rapporte Xénophon (*Anabase*, IV, 5), les habitants de la région montagneuse de l'Arménie attachaient des sacs aux sabots de leurs chevaux pour les empêcher d'enfoncer dans la neige jusqu'au ventre. Au témoignage de Strabon, les indigènes des pentes méridionales du Caucase fixaient également à leurs pieds des disques de peau de bœuf non tannée. Aujourd'hui encore de pareilles raquettes sont en usage dans ces pays. En Arménie, d'après le même auteur, on employait des disques de bois garnis en dessous de pointes. Suivant Suidas, Arrianos (environ 140 ans av. J.-C.) raconterait, dans un ouvrage aujourd'hui perdu, que pendant une marche à travers des montagnes^[8], recouvertes d'une couche de neige épaisse de 17 pieds, les habitants de Brutio, qui étaient habitués à voyager l'hiver dans cette région, reçurent l'ordre de prendre la tête de la caravane. Ils portaient aux pieds des cercles en osier.

Ces descriptions d'anciennes raquettes peuvent nous mettre sur la voie pour résoudre la question de l'origine des ski.

Il s'agit de marcher sur la neige sans enfoncer, en donnant au pied le plus large point d'appui possible. D'après Xénophon, si du moins le passage est exact, aux animaux seulement les habitants de l'Arménie attachaient des sacs. Les Toungouses et plusieurs autres peuplades polaires emploient encore le même procédé pour préserver les pattes des chiens qui tirent leurs traîneaux. Après cela on a fixé aux pieds des lamelles de bois, et, pour faciliter la marche, ces lamelles ont été choisies longues.

Les perfectionnements ont pu être obtenus suivant deux méthodes différentes. On a passé des lamelles de bois aux appareils en osier, comme ceux décrits par Arrianos, et l'on a obtenu les raquettes dont l'usage s'est ensuite répandu dans les régions les plus diverses, à moins que dans ces différents pays les habitants n'aient su en imaginer de semblables, ou bien on a recouvert les lamelles de peaux pour les rendre plus résistantes. Ces lamelles pouvaient être garnies de pointes pour éviter de glisser sur les pentes escarpées. Dans les plaines, il est au contraire avantageux que les

raquettes glissent facilement, et pour obtenir ce résultat on les a recouvertes de peau : Strabon signale des patins de ce genre chez les populations du Caucase. Aujourd'hui les Indiens d'Amérique placent un morceau de peau sous leurs raquettes lorsqu'ils doivent descendre un monticule. Le nom eskimo des ski signifie mot à mot : peau pour glisser (les indigènes du Grönland emploient presque toujours des patins garnis en dessous de peau).

Du jour où l'on a essayé de faire glisser les raquettes, elles ont été transformées en ski.

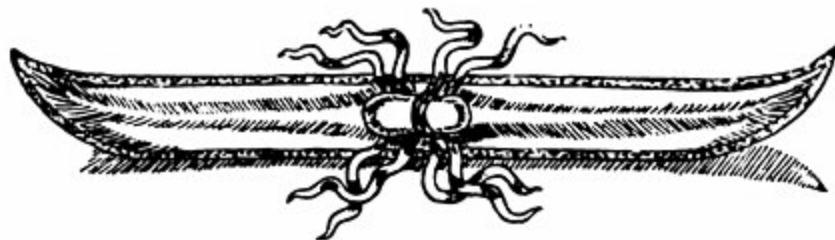
Pour appuyer cette hypothèse sur l'origine de nos patins, examinons maintenant s'il existe encore des ski qui, par leur largeur et leur défaut de longueur, rappellent la forme des raquettes.

En Sibérie, à mesure qu'on avance vers l'est, m'écrit le capitaine A. Jacobsen, les patins sont de plus en plus courts, et augmentent de largeur. À l'extrémité de l'ancien continent, ceux des Goldes et des Ghiliaks mesurent seulement de 1 m. 40 à 1 m. 60 de long et une largeur de 16 centimètres ^[9]. La proportion de la longueur à la largeur est dans le rapport de 9 à 1.

Entre les ski et les raquettes des Tchuktchis, la différence est très petite. La raquette est-elle entièrement en bois et recouverte de peau, on a un ski.

Sur la côte orientale du détroit de Bering, les Indiens de l'Alaska ont de longues et étroites raquettes, analogues à celles des Tchuktchis, et qui rappellent la forme des ski de la Sibérie orientale. Les peuples de l'Amérique ne connaissent pas l'usage des ski. Aux États-Unis ils ont été importés tout récemment par les émigrants Scandinaves.

Je ne puis expliquer pourquoi les raquettes de l'Amérique orientale sont longues et étroites comme les ski, ni dire si elles ont été copiées sur ces patins.



SKI NORVÉGIEN. (DESSIN DE 1644.)

Les ski de la Sibérie occidentale présentent une grande ressemblance avec ceux de nos pays. Au Musée ethnographique de Berlin figurent des patins samoyèdes longs de 2 m. 20 et larges de 15 centimètres [\[10\]](#).

Le plus ancien dessin exact [\[11\]](#) des ski norvégiens se trouve dans l'édition de Saxo publiée par Stephanus (1644). Comme le montre la gravure ci-dessus, ces patins offrent une grande similitude avec ceux des Toungouses et des populations de la Sibérie orientale. C'est une forme aujourd'hui disparue, très rapprochée du type original. Dans les hameaux écartés de Norvège, on peut encore trouver des patins d'un modèle bizarre, qui paraît très ancien.

À l'origine, les ski avaient, croyons-nous, la semelle garnie de peau. Aujourd'hui encore les patins de ce genre sont très communs en Sibérie. Les anciennes sagas désignent toujours ces engins par le mot *aandrer* [\[12\]](#), usité actuellement pour les ski courts et recouverts de peau dont se servent les Lapons et les habitants du Nordland.

L'origine russe du vocable *golas*, employé par les Lapons pour les ski, nous avait d'abord conduit à penser que ce peuple avait appris des Russes l'usage des patins non garnis de peau. Cette hypothèse ne nous paraît maintenant guère plausible, m'écrit le capitaine A. Jacobsen, après avoir montré que les patins de ce genre sont en usage dans toute la Sibérie. Ces patins ont la même forme que ceux garnis de peau, et ne sont employés que lorsque les indigènes n'ont pas de fourrures à leur disposition.

Les ski ont atteint le plus haut degré de perfection en Europe, où les peaux sont rares, et les bons bois abondants. Une fois que l'on a cessé d'employer la peau, ce qui a diminué leur poids, on a pu les faire plus longs ; par suite ils ont eu un point d'appui plus grand, ont moins enfoncé dans la neige et glissé plus facilement. En Scandinavie, en Norvège surtout, les ski construits sur ce modèle sont excellents.

Le tableau suivant résume l'historique du développement des ski :

Aandrer

(18 : 1)

Ski des Toungouses

(9 : 1) Raquettes des Indiens.

Lamelles de bois garnies de peau

Raquettes en osier (*tryger*).

Disques en bois.

Les ski, qui permettent la lutte pour la vie dans les régions glacées du Nord, n'ont point la place qu'ils doivent avoir dans l'histoire de l'industrie humaine. Sans ces patins, des espaces immenses auraient été fermés à l'homme ; sans eux, aucune communication ne pourrait exister l'hiver dans les régions du Nord. Il m'a paru, par suite, intéressant de présenter ici un historique du développement de ces engins si importants.

En Norvège, il existe différents modèles de ski. Les uns sont longs et étroits, les autres courts et larges, certains présentent sur toute la longueur de la semelle une large convexité, d'autres deux ou trois rainures, d'autres enfin sont en dessous complètement plats. La convexité ménagée sur la surface de la semelle empêche le patin de dévier, lorsque la neige est durcie par la gelée. Dans quelques localités du Nordland seulement, on emploie les *aandrer*. Grâce à la peau lisse qui recouvre leurs semelles, ces patins glissent plus facilement que les ski sur la neige humide. Les poils empêchent la neige de s'amonceler sous le patin, comme cela arrive avec les ski ordinaires. Les *aandrer* ont par contre l'inconvénient de ne pas glisser facilement en arrière.

La description des différents types de ski en usage en Norvège serait très longue. Je me bornerai ici à exprimer le regret qu'un ethnographe ne l'ait pas encore entreprise, et qu'on n'en ait point réuni une collection, d'autant plus que les patins de forme ancienne deviennent rares.

La longueur des ski varie de 2,20 m. à 5,1 m. En règle générale le patineur doit pouvoir en toucher l'extrémité supérieure, lorsqu'ils sont debout. On ne peut guère recommander une forme de préférence à une autre. Suivant l'état de la neige et la nature du pays, chaque type a ses avantages et ses inconvénients. Dans les régions de plateaux où l'on peut marcher longtemps en ligne droite, les patins longs et étroits sont préférables ; au contraire, dans les régions accidentées et couvertes de bois,

des ski larges et courts, qui décrivent plus facilement que les autres des conversions, offrent un grand avantage. Sur la neige pulvérulente les patins longs et larges en bois léger sont excellents. Les ski sont généralement en bois de pin ; on emploie également le sapin, le bouleau, le frêne, l'orme, le chêne, le sorbier, le peuplier et le saule. Aucune de ces essences ne peut être recommandée spécialement, toutes ont leurs avantages. Quelques-unes, l'orme notamment, fournissent des patins particulièrement lissés ; les ski faits de ce dernier bois sont même pour cette raison considérés comme dangereux. D'après une superstition populaire, le diable se tiendrait assis sur les patins en orme.

La neige ne présente pas toujours une surface favorable au patinage. Est-elle molle et humide, les ski dont la semelle n'est pas couverte de peau glissent difficilement ; sous le patin la neige s'agglutine en paquets épais de plusieurs pouces, parfois même d'un pied ; dans ces conditions la marche devient très fatigante. Pour remédier à cet inconvénient on enduit le bois d'huile de lin, de cire, de suif ou de stéarine. D'après mon expérience la stéarine est préférable ; les autres substances ont l'inconvénient de disparaître rapidement : par suite on est obligé de recommencer fréquemment le badigeonnage. Je recommanderai de chauffer les ski, puis de les enduire lorsque le bois est tiède, ou encore de les frotter avec un sac de sel humide. Après cela les patins peuvent glisser facilement pendant quelque temps ; puis il devient nécessaire de renouveler l'opération.

Sur la neige fraîche les ski glissent également avec difficulté ; lorsqu'elle tombe par un temps très froid, elle forme parfois des paquets sous les patins. La neige fouettée par le vent et celle qui n'a pas été exposée à un commencement de dégel présentent le même inconvénient. L'inlandsis du Grönland était presque partout recouverte de névé pulvérulent. Lorsque la neige est résistante, et que les patins n'enfoncent pas, la marche devient aisée. La neige tombée par le dégel, puis verglassée, offre les conditions les plus favorables pour le patinage. Si par-dessus la couche de verglas se trouve une mince épaisseur de névé pulvérulent, les patins glissent avec une merveilleuse facilité ; sur les pentes, on n'a qu'à se laisser entraîner. Si le verglas n'est pas recouvert de neige, les ski avancent de même aisément ; la couche de neige est-elle au contraire épaisse, il devient difficile de se diriger, surtout dans une région accidentée.

Ce patinage présente quelques dangers. Lorsque la neige est verglassée et que le terrain offre des déclivités, le patineur doit être sûr de lui ; dans ces passages un maladroit peut se casser bras ou jambes. De pareils accidents sont heureusement très rares. En cas de culbute, généralement les ski se brisent : le patineur évite ainsi un accident beaucoup plus grave.

Les ski cassent assez rarement, surtout sous les pieds d'un patineur expérimenté. Pareil accident arrive-t-il loin de toute habitation, lorsque la couche de neige est épaisse, la situation du voyageur n'est pas précisément agréable ; cependant elle n'est pas sans ressource. En pareil cas il adapte au pied le plus long fragment du ski et continue ainsi sa marche. Un patineur doit toujours avoir l'attention éveillée, et cette tension de l'esprit est un excellent exercice pour développer les facultés intellectuelles de l'homme.

Dans ces dernières années, le patinage sur les ski a pris en Norvège un grand développement, à la suite de l'organisation de courses dans différentes localités du pays, surtout à Kristiania. Les gens du Telemark venus pour prendre part au concours de la capitale ont étonné par leur habileté tous les jeunes gens de la ville ; ceux-ci ont alors redoublé d'efforts et bientôt sont parvenus à surpasser leurs maîtres. Sur les collines voisines de Kristiania, il y a une douzaine d'années, on ne rencontrait pas un patineur ; aujourd'hui partout on en voit de nombreuses bandes, de vieux comme de jeunes, de femmes comme d'hommes.



PATINEUSE NORVÉGIENNE. (DESSINS D'A. BLOCH.)

Autrefois les patineurs étaient toujours munis d'un bâton, dont ils se servaient à la descente des collines ou lorsqu'ils voulaient éviter quelque obstacle. L'homme avait par suite le corps rejeté en arrière, et ne pouvait exercer aucune action avec les jambes sur les ski. Les gens du Telemark ayant montré que, si on n'emploie pas le bâton à tout propos, il est possible de vaincre de plus grandes difficultés, cet usage s'est peu à peu perdu. En même temps qu'avait lieu cette innovation, se développait ce que l'on peut

appeler la haute école du patinage. On apprenait à sauter en hauteur et en longueur. Ce tour de force ne sert guère dans la pratique. Jamais en voyage un patineur ne s'amuse à franchir d'un bond de grandes distances du haut de quelque escarpement : toujours il évite les accidents de terrain qui l'obligeraient à sauter. C'est simplement une gymnastique excellente à mon avis. On apprend ainsi à conserver son équilibre, à gouverner avec sûreté ses patins, et l'on acquiert une grande assurance.



PATINEUR DESCENDANT UNE COLLINE EN S'APPUYANT SUR UN BÂTON. (DESSIN D'EIVIND NIELSEN.)

Pour se livrer à cet exercice, on choisit un escarpement du haut duquel on puisse sauter en longueur. Si l'on réussit à s'enlever en l'air au sommet de l'obstacle, on peut parcourir une distance très grande, par exemple 20 à 25 mètres. Il y a même des gens qui exécutent des bonds encore plus longs. Un célèbre patineur du Telemark a, dit-on, sauté un jour 30 mètres. La hauteur du saut varie de 8 à 12 mètres ; cela correspond à peu près à la chute que l'on ferait du second étage d'une maison. Pendant la durée du bond certains patineurs restent droits, tandis que d'autres rassemblent les jambes sous eux. Au moment de toucher terre, on avance généralement la jambe droite en avant en pliant un instant le genou gauche : cela permet de repartir de suite à toute vitesse. C'est l'impulsion que l'on a en arrivant au sommet du monticule, qui permet d'exécuter de pareils bonds. Dans un tel exercice les chutes sont naturellement fréquentes. Vous voyez tour à tour les bras, les jambes et les ski s'agiter dans un nuage de neige, puis bientôt après l'homme se relever. Fort heureusement les accidents sont rares.

C'est un très curieux spectacle de voir sauter un habile patineur. Vous le voyez arriver à toute vitesse au sommet du monticule ; quelques secondes avant d'atteindre l'escarpement, le coureur se ramasse sur lui-même, puis, arrivé devant le gouffre, saute en l'air, parcourt 20 à 25 mètres comme s'il volait, et aussitôt qu'il a touché terre continue sa course vertigineuse. Dès le xvi^e siècle, il y avait en Norvège des courses de patineurs (Olaus Magnus). Depuis 1862, dans les provinces méridionales, on en organise chaque hiver, auxquelles les plus habiles patineurs prennent part. L'un après l'autre ils bondissent dans l'espace, et c'est à qui sautera le plus loin. Les spectateurs attendent impatiemment le moment où le patineur touche le sol. Culbute-t-il, il est accueilli par des lazzis ; arrive-t-il, au contraire, debout sur les ski, tout le monde l'acclame.

Un bon patineur non seulement saule, mais encore peut changer de direction à chaque moment, tourner à angle droit et s'arrêter quand il veut. Autrement il serait exposé à aller se jeter sur les arbres, et culbutter dans un précipice. Dans les courses, les concurrents sont soumis à ces différents exercices, et en cela les gens du Telemark sont passés maîtres. Il est aussi curieux de voir un patineur arriver à toute vitesse, puis tourner à angle droit et s'arrêter, que d'assister à ses bonds à travers l'espace. Les ski sont avant tout un moyen de locomotion. Un patineur doit donc chercher à atteindre une grande vitesse. Aussi, dans les courses annuelles, la distance parcourue a une importance capitale. Il ne suffit pas d'être vigoureux pour franchir rapidement une grande distance sur les ski ; on n'obtient de bons résultats que si dès l'enfance on a eu l'habitude du patinage. Une longue pratique de ce sport, principalement lorsqu'on est jeune, développe les muscles et les qualités d'esprit nécessaires. Regardez marcher l'un à côté de l'autre un patineur expérimenté et un novice, du premier coup d'œil vous jugerez l'avantage qu'assure un long exercice. Le premier glisse sans effort, tandis que le second agile tout le corps et dépense en pure perte une partie de ses forces. Par suite, très rarement, les personnes qui ont commencé à patiner lorsqu'elles avaient un certain âge, deviennent de bons patineurs.

Cet exercice, en faisant travailler tout à la fois les jambes, les bras et le buste, surtout lorsqu'on glisse en s'appuyant sur deux bâtons, développe harmonieusement le corps. L'habitude de marcher avec deux bâtons, empruntée aux Lapons, s'est répandue dans tout le pays, surtout pour les

courses rapides. Pendant notre traversée du Grönland, chacun de nous avait deux bâtons.

La vitesse du patineur dépend de l'état de la neige et de la nature du terrain. Lorsque la neige est bonne et le pays accidenté, il peut parcourir une centaine de kilomètres par jour. Dans un concours organisé à Kristiania, en février 1888, la piste tracée à travers une région de collines et de forêts accidentées avait une longueur de 50 kilomètres. Différents obstacles avaient été préparés en route, pour éprouver l'habileté des concurrents. Le vainqueur parcourut les 50 kilomètres en quatre heures vingt-six minutes.

La plus longue course fournie sur les ski est celle organisée par les soins de MM. Oscar Dickson et Nordenskiöld, à Jokkmokk (Suède septentrionale). Le premier prix fut remporté par le Lapon Lars Tuorda, âgé de trente-sept ans, qui avait accompagné l'expédition de Nordenskiöld dans son exploration de l'inlandsis. D'après les arbitres, il aurait parcouru 220 kilomètres en vingt et une heures vingt-deux minutes. Il fut suivi à cinq secondes d'intervalle par un second Lapon, âgé de quarante ans. Le dernier des six concurrents arriva quarante-six minutes après le vainqueur. La piste traversait une région plane et de grands lacs couverts de glace. Le terrain devait être facile et l'état de la neige excellent, pour que pareille distance ait pu être parcourue aussi rapidement.

Les expéditions arctiques précédentes n'ont guère fait usage des ski. Sur l'inlandsis du Grönland quelques voyageurs seulement les ont employés.

Je dois, à ce sujet, attirer l'attention sur un projet d'exploration au Grönland, publié en Danemark en 1728 : « Si l'on veut pénétrer dans l'intérieur de ce pays, porte le document en question, il serait bon d'engager quelques jeunes et vigoureux Norvégiens habitués à parcourir l'hiver les montagnes sur les ski. Ils pourraient certainement explorer une bonne partie des glaciers. » Ce projet ne fut jamais mis à exécution par les Danois.

Dans les *Nachrichten von Island, Grönland und Strasse Davis*, Johann Anderson (Hamburg, 1746) rapporte qu'un capitaine de navire essaya de s'avancer sur l'inlandsis du Grönland « à l'aide de ces patins dont font usage l'hiver les Lapons et autres populations du Nord. À peu de distance de l'extrémité inférieure du glacier, il dut battre en retraite, un de ses compagnons étant tombé dans une crevasse d'où il fut impossible de le

relever. Il avait, du reste, perdu l'espoir d'avancer plus loin, après cette courte excursion. »

L'expédition commandée par le capitaine Jensen (1878) porta des ski, mais ne bois de chauffage.

Les deux Lapons qui accompagnaient Nordenskiöld (1885), puis Peary et Maigaard employèrent ces patins sur l'inlandsis.

Je termine ce chapitre par la description des ski dont nous nous sommes servis. Ils ne se rapportent à aucun type en usage en Norvège et ont été construits d'après un modèle que je pensai devoir être excellent sur l'espèce de neige particulière à l'intérieur du Grönland.

Nous en emportâmes neuf paires : deux en chêne et les autres en bouleau. Les premières mesuraient une longueur de 2,50 m. ; à la courbure d'avant, leur largeur était de 0,092 m. ; au milieu, de 0,08 m. La surface de ces patins présentait une arête de bois destinée à leur donner de la rigidité sans augmenter leur poids.

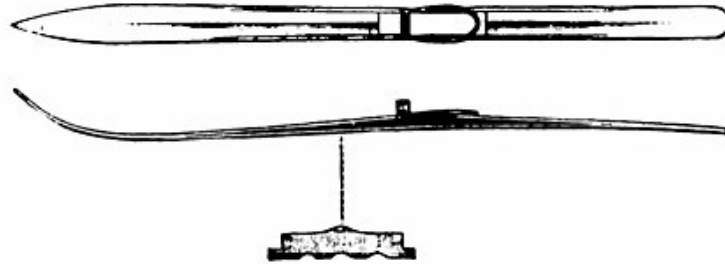
Leurs semelles étaient découpées par trois rainures parallèles. Nos ski, en bouleau, avaient à peu près la même forme et la même longueur. Par suite d'une malfaçon, ils avaient partout la même largeur. L'avant de pareils patins offre l'inconvénient de pénétrer s'en servit pas. dans la neige au lieu de glisser par-dessus ; la marche est par suite plus pénible.

Les semelles des ski, en bouleau, étaient recouvertes de minces plaques d'acier, et, sous l'emplacement du pied, d'un morceau de fourrure d'élan. J'avais fait placer ces plaques dans la pensée que nous trouverions du névé



PATINEUR SAUTANT. (DESSIN D'EIVIND NIELSEN, D'APRÈS
UNE PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE.)

détrempé, sur lequel les ski ordinaires en bois ne glissent pas. La peau d'élan était destinée à empêcher les patins de glisser en arrière. Nous ne rencontrâmes pas de neige de cette espèce, par suite toutes ces précautions furent inutiles.



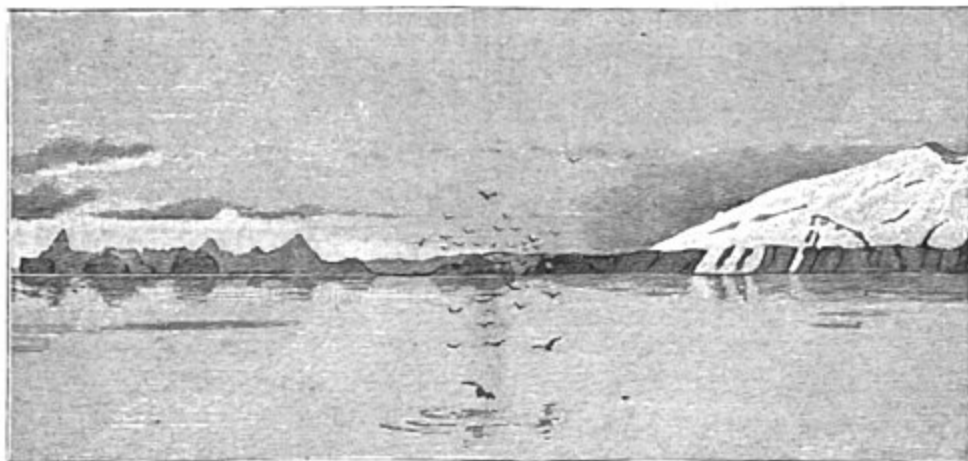
« SKI » DE L'EXPÉDITION.

Les deux paires de ski en chêne nous ayant rendu d'excellents services, je crois devoir recommander leur usage aux expéditions futures. Les patins étaient fixés au pied par une courroie épaisse et une lanière de cuir circulaire attachée à cette courroie. D'après mon expérience, il n'est pas pratique, dans les longues courses sur de grands plateaux, d'avoir le pied solidement attaché et serré au ski par une courroie en osier comme les patineurs en emploient en Norvège lorsqu'ils doivent sauter. Pour être maître de ses patins, cette disposition n'est pas du tout nécessaire : elle fatigue du reste beaucoup plus le pied qu'une courroie relativement souple.



UN « LAUPARSKO »

1. ↑ Le *Kongespeil* a été composé vers 1260 par un habitant du Namdal septentrional (*Arkiv f. nord. Filologi*, I, 205-209).
2. ↑ Je lis dans un article de M. A.-G. Guillemard sur les grandes cascades du globe (*Den norske Turistforenings Aarbog*, 1889, p. 17) que la neige est inconnue en Australie, excepté en hiver sur la montagne Kosciusko et les sommets voisins des Alpes de l'Australie méridionale. Dans le district montagneux de Kiandra les habitants se servent de raquettes qui présentent une grande ressemblance avec les ski norvégiens. L'auteur ne dit pas d'où proviennent ces ski ; il est permis de penser qu'ils ont été introduits par des Scandinaves.
3. ↑ Passage emprunté à l'excellente traduction du Kalevala par L. Léouzon-Leduc (Paris, Marpon et Flammarion, 1879).
4. ↑ A.-E. Nordenskiöld, *Voyage de la « Vega »* (trad. par Ch. Rabot et Ch. Lallemand, librairie Hachette), t. II, p. 103.
5. ↑ Voir son livre *Laila*.
6. ↑ Le mot mandchou *suatakha* contient la même racine *takh* que la forme mordvine et ostiake *sokh*, et que la forme permiaké *artakh*.
7. ↑ I. Il est douteux que les mots samoyèdes *tudo* et *tuta* soient le même vocable.
8. ↑ Probablement en Arménie.
9. ↑ Au Musée ethnographique de Berlin figurent des ski des Goldes. Ils ont une longueur de 1 m. 45 et une largeur de 16 centimètres, sont en bois de pin et garnis de peau de renne. Ils présentent une courbure légère en avant, et peu accusée à l'arrière.
10. ↑ Ils sont recouverts de peau de phoque, portent un taquet d'écorce de bouleau à l'endroit où repose le pied, et présentent une large saillie dans toute la longueur. Leur courbure est très marquée en avant.
11. ↑ Les dessins d'Olaus Magnus (1539 et 1555) ne sont pas exacts.
12. ↑ L'origine de ce mot est assez difficile à débrouiller.
13. ↑ Les chiffres entre parenthèses indiquent le rapport de la longueur à la largeur.



LES ÎLES VESTMANNA ET L'YAFJALLAJÖKULL AU COUCHER DU SOLEIL.

CHAPITRE IV

DE NORVÈGE EN ISLANDE — L'ÉCOSSE ET LES FERÖ

POUR gagner la côte orientale du Grönland, je devais me rendre d'abord en Islande, puis là m'embarquer sur un baleinier norvégien.

Il avait été convenu avec le propriétaire du *Jason*, de Sandeljord, que ce navire prendrait l'expédition en Islande et essaierait ensuite de la débarquer sur la côte du Grönland, à condition qu'aucun préjudice pour l'armateur ne résultât de cette tentative.

Le capitaine du *Jason*, M. Mauritz Jacobsen, était un bon marin, habitué à la navigation dans l'océan Glacial.

Au commencement de juin, le navire, en se rendant de Jan Mayen dans le détroit de Danemark, devait venir nous chercher en Islande dans l'Isafjord, ou, si les glaces interdisaient l'accès de cette baie, dans le Dyrafjord.

Le 2 mai, je quittai Kristiania pour me rendre par Copenhague et Londres à Leith, où avaient rendez-vous les autres membres de l'expédition. Le lendemain mes camarades s'embarquèrent pour l'Écosse. En nous faisant leurs adieux, beaucoup de gens hochaient la tête d'un air de doute. On n'osait pas nous l'avouer, mais tout le monde pensait ne plus nous revoir.

Balto raconte en ces termes le départ de la caravane : « Un grand nombre de messieurs et de dames nous suivirent au quai d'embarquement, pour nous souhaiter un heureux voyage. Lorsque le vapeur se mit en marche, tous poussèrent plusieurs hourras en noire honneur. Dans les petites villes situées entré Kristiania et Kristianssand, les habitants vinrent également nous saluer, pensant que nous ne reviendrions jamais. »

À Copenhague je m'entretins avec le commandant Holm, le chef de l'expédition danoise de 1885-1885 sur la côte orientale du Grönland. Il eut la bonté de me donner d'importants renseignements sur la banquise de la côte. Je vis également M. Maigaard, fonctionnaire danois, qui avait accompagné l'Américain Peary dans son exploration de l'inlandsis (1886). C'était une des rares personnes qui auguraient bien du résultat de notre voyage, et qui ne doutaient pas de la possibilité de traverser le Grönland.

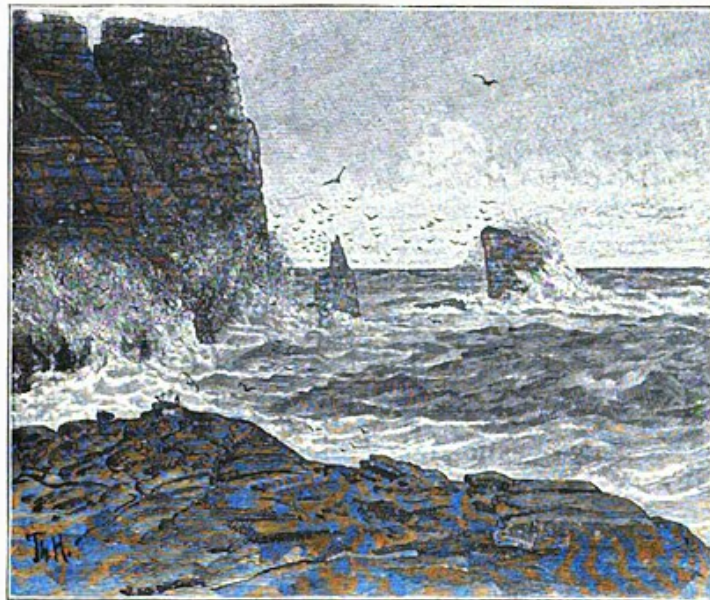
À Leith je retrouvai mes compagnons, auxquels nos compatriotes résidant dans cette ville avaient fait un chaleureux accueil. Le consul de Norvège, raconté Balto, a été pour nous un second père. Au cours du voyage, notre Lapon a trouvé des « pères » dans beaucoup d'endroits.

Le 9 mai au soir nous nous embarquâmes à Granton sur le vapeur danois *Thyra*, appartenant à la *Forenede dampskib Selskab* de Copenhague. Ce navire entretient avec un autre vapeur le seul service régulier existant actuellement entre le Danemark et l'Islande.

Vers minuit, après avoir dit adieu aux derniers amis qui étaient venus nous conduire à bord, nous sortîmes du port pour faire route vers le Nord.

Au milieu de l'Atlantique nord, est situé l'archipel des Ferö. Il y a plus de mille ans, nos ancêtres découvraient ces îles et s'y établissaient.

Longtemps ils possédèrent ce pays, et chaque année des navires norvégiens venaient le visiter. Ce temps-là est loin ; aujourd'hui nos compatriotes abordent rarement aux Ferö. Actuellement les Feröiens vivent au milieu de la mer, séparés pour ainsi dire du monde ; ils forment là en plein océan une petite tribu isolée de la race Scandinave. Ils ont assez bien conservé le caractère des anciens Normands et parlent encore la vieille langue de nos pères, que nous autres Norvégiens avons oubliée. Vivant dans l'isolement, ayant toujours présent à la mémoire les exploits des anciens Scandinaves, ce petit peuple a une individualité marquée comme le pays qu'il habite.



LA FALAISE « KODLEN » AVEC LES RÉCIFS « RISEN ET KJELLINGEN » SUR LA CÔTE SEPTENTRIONALE DES FERÖ. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Les Ferö sont constituées par des roches volcaniques, principalement par du basalte sorti jadis de la terre à l'étal fluide comme les laves émises par les volcans actuels. En s'écoulant, ces courants de basalte se sont entassés les uns par-dessus les autres. Ces différentes couches ont donné naissance à de grandioses escarpements, formant de gigantesques escaliers, balafrés de lignes de stratification d'une remarquable régularité. À l'origine, les Ferö formaient une grande terre comme aujourd'hui l'Islande. Dans le cours des

âges, des érosions l'ont peu à peu morcelée en archipel. Ces îles, vestiges de cette terre disparue, présentent des paysages grandioses, surtout sur les côtes nord et ouest, particulièrement découpées. Là les falaises s'élèvent à des centaines et même des milliers de pieds à pic au-dessus de la mer ; en avant de ces escarpements, les vagues furieuses de l'océan Glacial se



brisent contre des rochers aux formes fantastiques ; sans cesse la lame attaque ces récifs, et ses chocs répétés les entament lentement sans cependant pouvoir les faire disparaître.

Lorsque les hautes vagues se brisent en mugissant contre ces rochers crevassés, lorsque le flot jaillit en longs panaches d'écume blanche, ah oui ! c'est un beau spectacle dont aucune description ne peut donner l'idée. Sans cesse l'océan bat les rochers en poursuivant son œuvre de destruction, et d'année en année les îles deviennent plus petites. Dans cet archipel des Ferö vous ne voyez que des pierres et l'océan écumant, et à ce paysage extraordinaire un monde d'oiseaux donne une animation extraordinaire. Les terrasses des falaises vers nous un canot offrent de nombreuses places de pontes aux

MONTAGNE À OISEAUX DES FERÖ.

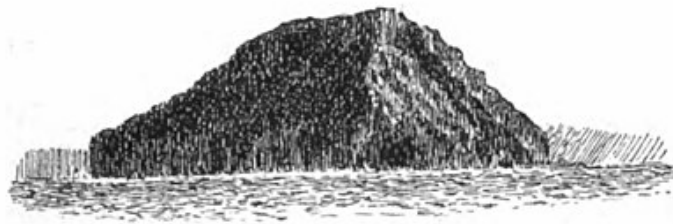
palmipèdes très abondants dans la région. Partout les rochers, le ciel et la mer grouillent d'oiseaux ; à voir tous ces corps blancs voler dans l'air on dirait des flocons de neige.

C'est vers cet archipel pittoresque que nous nous dirigeons. Après une traversée de deux jours, favorisée par un temps magnifique, nous arrivons à Trangisvaag, hameau de Suderö, l'île la plus méridionale. Le village, situé sur les bords d'une petite baie, dans un cadre de collines de basalte, ne présente rien d'intéressant que je sache.

Aussitôt que le vapeur a mouillé, arrive ramé par six jeunes et robustes indigènes en costume national. Ce costume se compose d'une culotte et d'une jaquette brune, ainsi que d'un bonnet garni d'un petit ruban bleu, rouge ou brun. Les Feröiens sont chaussés d'un mince morceau de peau attaché au pied comme une sandale. L'embarcation amenait à bord le



NOTRE PILOTE FERÖIEN EN
COSTUME NATIONAL.



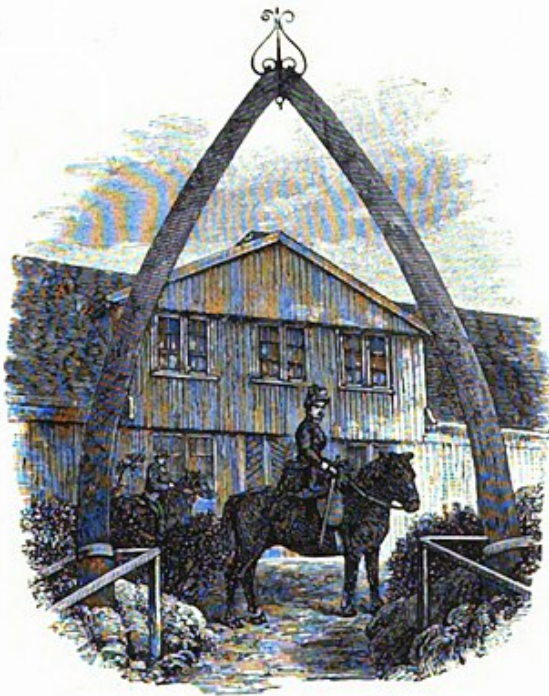
LA PETITE DIMON.

médecin et le maire du pays. Pendant qu'ils restèrent à bord, j'essayai de converser avec les indigènes. Je savais qu'ils parlaient un dialecte dérivé de l'ancien norvégien, présentant, m'avait-on dit, une grande affinité avec nos patois ; toutefois au début je ne compris rien du tout à ce que me dirent les bateliers.

Après une relâche de plusieurs heures, le vapeur poursuit sa route. Au delà de Trangisvaag nous rencontrons de la brume et du gros temps ; néanmoins nous pouvons apercevoir la Grande et la Petite Dimon, deux îlots basaltiques s'élevant à pic au milieu de la mer. Sur la Grande Dimon se trouve seulement une habitation, située dans la partie méridionale de l'île. Les rochers sont tellement escarpés que les ballots doivent être descendus à l'aide d'une corde et que, pour parvenir au sommet de l'île, les indigènes doivent entreprendre une véritable escalade par un sentier de chèvres. La côte étant partout accore, il est impossible d'y conserver, l'hiver, des canots. En cette saison, si les habitants viennent à manquer de quelque chose, ils

doivent faire un signal aux indigènes des autres îles, et ceux-ci viennent à leur secours quand l'état de la mer le permet. Notez que du commencement de novembre à la fin de mars il est très difficile d'atterrir à la Grande Dimon. Pendant tout ce temps les habitants sont pour ainsi dire séparés du reste du monde. Il y a quelques années, au commencement de novembre, m'a-t-on raconté, ces pauvres gens avaient laissé leur feu s'éteindre, ils n'avaient point d'allumettes et pendant six mois ils durent rester sans feu et sans lumière.

C'est sur la Grande Dimon que le héros des Ferö, le Norvégien Sigmund Bresteson, fut battu par son ennemi Trand, et c'est là qu'après sa défaite il sauta à la mer avec ses frères Thorer et Einar, pour gagner à la nage Suderö, située à un « mille » au sud. Si la légende est vraie, ce dont je doute, le héros aurait accompli un véritable exploit. Sigmund porta à la nage son frère Einar jusqu'au moment où ce dernier rendit le dernier soupir, puis son frère Thorer jusqu'au rivage, distant encore d'environ 2 kilomètres. Ce



PORTE FAITE D'UN MAXILLAIRE DE BALEINE.

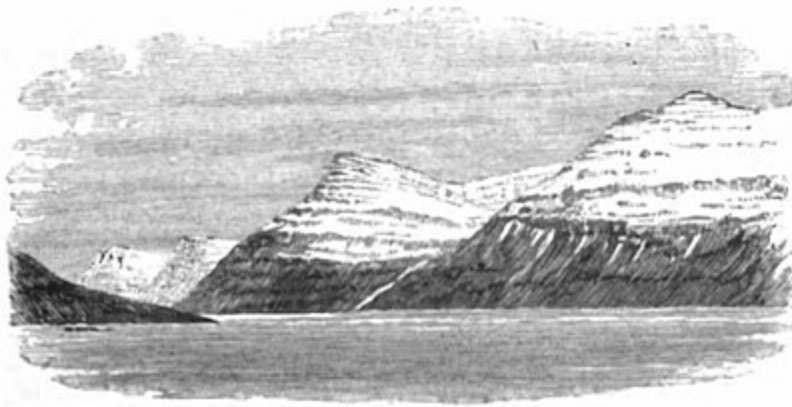
dernier fut roulé par le ressac pendant que Sigmund prenait pied. Ce tour de force aurait été accompli en hiver dans un bras de mer où les courants sont particulièrement violents. Voilà des hommes vigoureux dignes de faire partie d'une expédition polaire !

Dans l'après-midi nous arrivâmes à Thorshavn, la capitale des Ferö, résidence du préfet et des autres fonctionnaires de l'archipel. Dans cette ville importante se publie un journal, le *Dimmalætting*, imprimé en feröien et paraissant chaque samedi. Thorshavn est défendu par un fort renfermant trois canons. La garnison a un effectif de douze hommes,

m'ont dit certains indigènes ; suivant d'autres, il n'y aurait dans l'île aucune force armée. Ayant trouvé les portes de la forteresse fermées, nous pûmes pénétrer dans l'enceinte en sautant par-dessus les remparts. La ville est bâtie

sur les bords de deux baies, sur un terrain très accidenté, dans un cirque de collines. Au loin apparaissent des montagnes qui lors de notre passage étaient couvertes de neige. De la mer, Thorshavn ressemble à une petite ville de la côte occidentale de Norvège.

Les habitants de cette capitale, comme tous ceux de l'archipel, vivent principalement des produits de la pêche et de l'élevage du mouton. Nulle part ailleurs dans le monde, ces animaux ne sont aussi nombreux qu'ici ; pour un habitant on compte dix-huit moutons.



MONTAGNES DE BASALTE DU KVRALSUND, À L'OUEST DU KLAKSVIG.

Une tempête ayant retenu le vapeur à Thorshavn du samedi au lundi matin, nous eûmes l'occasion de voir danser les indigènes. Chaque dimanche soir, à dix heures, s'ouvre le bal. La danse feröienne est fort curieuse. Hommes et femmes confondus forment un grand rond ou une chaîne. Le pas est celui d'une sorte de polka, rythmé par un air ancien chanté en chœur, presque toujours en feröien, quelquefois en danois, sur un ton très monotone. Tout ce monde fait un bruit épouvantable, chacun crie comme s'il voulait couvrir la voix de son voisin. La ronde continue jusqu'à une heure ou deux heures du matin, quelquefois plus tard dans les grandes circonstances. A-t-on envie de danser, on rompt le cercle et l'on y prend place. C'est ce que firent plusieurs membres de l'expédition, en ayant soin de se mettre entre deux jolies filles.

Cette ronde, la seule danse des Feröiens, provient des anciens Normands. Aux siècles passés, les Islandais en pratiquaient une du même genre, connue sous le nom de *vikivaka*. En Norvège, elle a disparu depuis longtemps. Les Feröiens se réunissent chaque dimanche soir pour se livrer à cette danse, depuis longtemps tombée en désuétude dans les autres pays scandinaves, et pour chanter des airs anciens.

Dans la matinée du lundi nous arrivâmes à Klaksvig, le port le plus septentrional que le vapeur visite aux Ferö. Il est entouré par de hautes montagnes de basalte qui s'élèvent en terrasses, disposition topographique qu'on observe rarement sur ces îles.

Après une relâche de plusieurs heures, le paquebot continue sa route vers le nord ; après avoir admiré les pittoresques falaises de la côte septentrionale de l'archipel, nous faisons route vers la pleine mer.

Au delà des Ferö baisse le thermomètre. Enveloppés dans leurs päsk en fourrure, nos deux Lapons ne s'apercevaient pas de ce rafraîchissement de la température ; quelques-uns d'entre nous, au contraire, commençaient à trouver l'air un peu froid. Cela fit faire à Ravna de sérieuses réflexions, qu'il s'empressa de confier à son ami Balto, et l'autre à son tour n'eut rien de plus pressé que de nous faire part de ces confidences. « Ravna, nous raconta-t-il, vient de me dire : « Pourquoi diable sommes-nous partis avec ces gens-là, qui sont si peu vêtus ? Je le vois bien, ils grelottent maintenant et certainement ils trouveront tous la mort au Grönland, où il fait si froid. Mais alors, nous aussi, nous mourrons, dans l'impossibilité où nous serons de trouver notre chemin vers les lieux habités. » Ajoutons que la vie maritime ne convenait pas très bien à Ravna. Au début il avait été malade, et, d'autre part, il ne pouvait reposer dans l'entrepont, où il faisait trop chaud pour lui. Il alla alors s'installer dans un coin sur le pont ; après avoir tiré son päsk par-dessus la tête, il y dormit aussi bien que nous dans les cabines.

Pendant la traversée d'Écosse en Islande et durant le voyage d'Islande au Grönland je pris tous les jours des échantillons d'air pour pouvoir déterminer la quantité d'acide carbonique qu'il contient. Ces échantillons furent pris dans des tubes spéciaux, dont j'ai donné la description dans le chapitre II.

Aux Ferö nous avons appris l'état défavorable des glaces autour de l'Islande. De mémoire d'homme, la banquise, disait-on, n'était jamais descendue aussi loin vers le sud que celle année, et l'accès de la côte orientale de l'île était barré par les glaces. Ces prédictions étaient vraies ; après vingt-quatre heures de route nous rencontrâmes la glace à 120 milles au large de la côte est. Pensant trouver dans la banquise une ouverture qui nous permettrait d'atteindre la côte, nous poursuivîmes notre route vers le nord. Cette tentative demeura sans résultat : partout nous nous heurtâmes à une nappe de glace impénétrable. Les équipages de plusieurs voiliers rencontrés dans ces parages nous racontèrent que la banquise s'étendait très loin vers le nord.

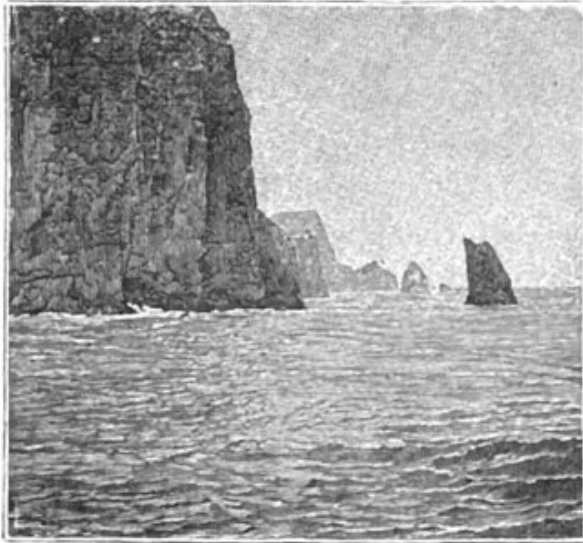
Le 16 mai au matin, la *Thyra* essaye de nouveau d'atteindre la coteau large du Beruffjord ; à 20 milles de terre, la route lui est fermée par les glaces. Dans ces conditions il ne nous reste qu'à faire route au sud et à suivre la côte d'Islande. Vers le soir nous passons devant l'Oræfajökull, la plus haute montagne de l'Islande ; elle s'élève à pic à environ 2000 mètres, paysage particulièrement grandiose avec les neiges empourprées par les rayons du soleil descendant dans la mer.

L'Oræfajökull est situé dans la partie méridionale du Vatnajökull, le plus vaste glacier de l'Islande et même des terres arctiques après l'inlandsis du Grönland. C'est un ancien volcan. Depuis l'arrivée des Normands en Islande il n'a eu qu'un petit nombre d'éruptions, néanmoins il a causé d'importants dégâts^[1]. Au milieu du XIV^e siècle il détruisit deux paroisses ; d'après l'ouvrage de Thorvaldur Thoroddsen, *Lysing Islands*, il détruisit tout le Litlahérad. Quarante fermes furent anéanties et un grand nombre d'indigènes périrent dans le désastre. Le volcan rejeta une telle quantité de pierres et de sables, qu'une grève se forma à un endroit où la mer était profonde de trente brasses. La dernière éruption de l'Oræfajökull date de 1727 ; elle détruisit également un grand nombre d'habitations et beaucoup de bétail.

À l'ouest de l'Oræfajökull, mais plus loin dans l'intérieur du pays, est situé le Lakis, une série de cratères, qui produisirent en 1785 la plus formidable éruption dont l'Islande ait été le théâtre depuis l'époque de l'occupation normande. Aucun autre volcan de la terre n'a rejeté, écrit

Thoroddsen, autant de lave que le Lakis lors de cette éruption. Le cube de tous ces matériaux est, dit-on, égal à celui du mont Blanc ^[2].

Les régions sud-ouest et centrale de l'Islande sont particulièrement volcaniques. Les agents qui ont formé jadis les Ferö et l'Islande sont encore en activité dans ce dernier pays. Depuis les temps historiques les laves ont recouvert dans cette dernière île une surface de 9000 kilomètres carrés, s'étendant sur des tufs, des basaltes et des laves dont l'émission est antérieure à la période glaciaire. Tandis que les Ferö ne sont plus qu'une



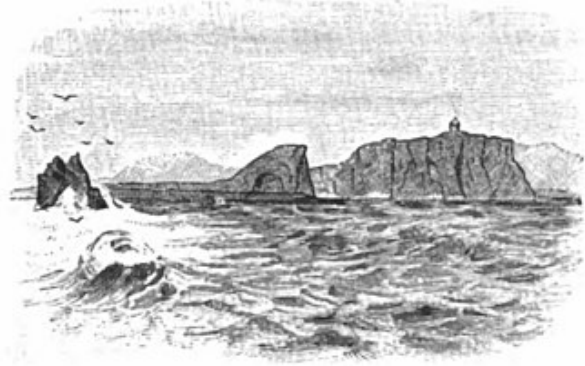
CÔTE NORD DES ÎLES VESTMANNA.

ruine, l'Islande est encore intacte. En Islande les couches inclinent vers le centre de l'île, dessinant une sorte de coupe ; la même disposition se retrouve au Ferö, mais il n'y a plus là que les débris de la coupe. Si l'on admet que la terre se soulève par suite de la dilatation subie par les couches inférieures au fur et à mesure de la disparition des masses superficielles, la théorie proposée par M. Andréas Hansen dans un article sur les anciennes lignes de rivage (*Strandlinier*) (*Nyt archiv for matematik og naturvidenskab*, Kristiania) me paraît exacte ^[3]. Lorsque la mer érode une terre comme aux Ferö et en Islande, les couches supérieures des côtes disparaissent peu à peu, la pression supportée par les couches inférieures devient par suite moins forte, et le sol éprouve un mouvement d'exhaussement. Aux Ferö, les côtes septentrionale et occidentale sont particulièrement soumises à l'érosion, et c'est là précisément qu'a eu lieu le soulèvement le plus marqué. En Islande, l'océan agissant avec une grande énergie sur le littoral, les côtes se sont exhaussées tandis que le centre du pays est resté en place.

Le lendemain matin, 17 mai, les îles Vestmanna sont en vue. Par un soleil étincelant et sur une mer unie comme un miroir, le navire glisse entre des escarpements de basalte pour atteindre le port de Heimaey, la plus grande des îles de l'archipel et la seule habitée. En attendant le canot qui doit venir

de terre, nous avons le temps de contempler le paysage et de le photographier.

Les îles Vestmanna présentent de magnifiques escarpements de basalte découpés de grottes et de portes. Avec la belle lumière qui luit aujourd'hui, le paysage volcanique a un aspect tout méridional : il rappelle les sites pittoresques de Capri. Le navire passe au pied de hautes murailles de basalte, contre lesquelles la mer se brise en panaches d'écume. Tout autour tourbillonnent des nuées de palmipèdes dont les cris produisent un vacarme étourdissant. Le soleil est étincelant, la mer transparente comme un beau cristal, et tout là-bas, sur la côte d'Islande, brillent dans la radieuse lumière d'une belle journée d'été les neiges de l'Eyafjallajökull (1 700 mètres). Plus loin, dans l'intérieur du pays, on voit d'autres glaciers ; la coupole blanche de l'Hekla attire surtout les regards.



LE REYKJANÆS ET LE SEUL PHARE DE L'ISLANDE.

(DESSIN DE TH. HOLMBOE, D'APRÈS UN CROQUIS DE

M. NANSEN.)

Nous continuons à longer la côte, et bientôt ce beau panorama disparaît dans la mer. Seuls l'Hekla, le Tinnfjallajökull et l'Eyafjallajökull sont encore visibles au-dessus de l'horizon. Dans l'après-midi le vapeur double le Reykjanæs. Sur ce cap se trouve le seul phare de l'Islande, bâti sur un escarpement dominant à pic la mer. Dans ces dernières années, plusieurs tremblements de terre se sont produits sur ce point ; lors du dernier, la tour du phare s'est écroulée, en même temps qu'une masse énorme de rochers s'écroulait dans la mer. Un jour prochain, tout ce morceau de terre sera englouti. Le phare est situé sur un sol essentiellement volcanique^[4].

Il y a six ans, j'ai visité ce promontoire. De ma vie je n'ai vu paysage aussi triste. Rien que des rochers de lave nus, ici rouges, là jaunes, au milieu la maison du gardien du phare perdue dans cette solitude. Seuls plusieurs moutons, en quête de nourriture, animaient ce désert. Au-dessus de sources sulfureuses éparses sur la presqu'île s'élevaient des fumerolles, bleuâtres comme celles des fours à chaux.



REYKJAVIK. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Devant le Reykjanæs se trouvent plusieurs récifs. Le plus curieux est le Melsæk (Sac de Farine), dont la silhouette rappelle en effet vaguement celle d'un sac placé sur la mer. Ces rochers étaient fréquentés jadis par le grand pingouin (*Alca impennis*).

Après avoir lutté contre le vent et la mer, qui parfois arrêtaient complètement sa marche, la *Thyra* arriva dans la nuit à Reykjavik. Notre relâche devant être courte dans la capitale de l'Islande, nous nous levâmes le lendemain de grand matin pour la visiter.

Trois ou quatre cents baraques en bois disséminées sur une plaine, voilà tout Reykjavik. On y voit seulement quelques constructions en pierres, l'*Alting* — le Parlement islandais — et la cathédrale, tous deux en lave du pays. Il est curieux qu'on ne bâtit pas davantage avec ces matériaux, alors qu'on doit faire venir les bois de construction de l'étranger, principalement de Norvège. Devant l'*Alting* se trouve une place couverte de gazon, l'*Austurvöllur*, ornée d'une statue en bronze de Thorvaldsen, né, paraît-il, de parents islandais.

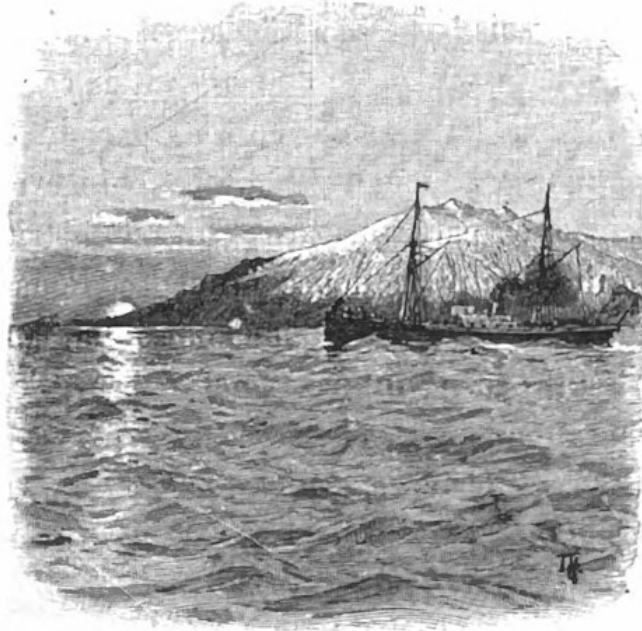
La capitale de l'Islande est une petite ville de trois à quatre mille habitants. Dans ce nombre on ne compte pas moins de quarante fonctionnaires : un fonctionnaire pour cent habitants ! Pauvres Islandais, on pourrait croire que votre pays est riche, en voyant qu'il peut donner des rentes à tant de gens inutiles !

Dans l'après-midi nous quittons Reykjavik après avoir salué les officiers du croiseur danois *Fylla* qui entrait dans le port juste au moment où nous en sortions.

Une fois en mer, le cap est mis sur le Snefellsnæs, d'où nous nous dirigeons vers l'Isafjord. Le soir, au moment du coucher du soleil, nous doublons le grandiose Snefellsjökull, ancien volcan situé à l'extrémité

même du promontoire. S'élevant à pic à 1 500 mètres au-dessus de la mer, il constitue un excellent point de repaire pour les marins.

Dans la matinée du 19, lorsque nous montons sur le pont, le temps a changé. Aujourd'hui soufflent du nord de violentes rafales, accompagnées de grains de neige et de grêle. De la base au sommet les montagnes sont toutes blanches, et en mer apparaissent quelques glaçons. La banquise ne doit pas être loin. Le temps grossit toujours, bientôt le vent souffle en tempête : dans ces conditions le capitaine juge prudent d'aller mouiller dans l'Önundarfjord. La brise fraîchit toujours ! quelle violence elle a dans ces régions du Nord ! Sur le pont personne ne se hasarde à moins d'y être forcé : à peine peut-on y tenir debout. Le mouillage est bon et, comme c'est le jour de la Pentecôte, nous prenons nos mesures pour passer gaiement le temps. La neige qui tombe masque la plus grande partie du paysage environnant. Toute la région semble constituée par le basalte et est encore revêtue du linceul blanc de l'hiver.



LA « THYRA » DEVANT LE SNEFELLSNÆSS.

(DESSIN EXÉCUTÉ D'APRÈS UNE ESQUISSE DE M. NANSEN.)



L'EXTRÉMITÉ SUPÉRIEURE DU DYRAFJORD ET LE GLÁMUJÖKULL.

(DESSIN EXÉCUTÉ D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NANSEN.)

Le lendemain, au réveil, nous sommes dans l'Isafjord, où nous devons débarquer. Ici comme dans l'Önundarfjord une épaisse couche de neige recouvre le sol. Le hameau, construit sur les bords de la baie entre de hautes montagnes, est la seconde ville d'Islande.

La banquise se trouve, nous dit-on, au sud du cap Nord. Sous la poussée de tempêtes du nord elle peut dériver plus loin et bloquer l'entrée du fjord. En pareil cas, l'embarquement à bord du *Jason* serait très difficile. Pour ne pas être exposé à pareille éventualité je pris le parti d'aller attendre le baleinier dans le Dyrafjord qui, lui, n'est jamais barré par les glaces. Je laissai à Isafjord une lettre pour le capitaine du *Jason* l'avertissant de cet itinéraire.

Le lendemain nous entrons par un temps magnifique dans le Dyrafjord et bientôt arrivons à Thingeyre. Autour de cette baie la neige a en partie disparu ; dans ce district le printemps commence à faire sentir sa douce influence. Nous disons adieu au capitaine de la *Thyra*, le remercions de son aimable accueil à bord, et bientôt après le navire s'éloigne au bruit des acclamations poussées en notre honneur par l'équipage.

Le négociant de Thingeyre, M. Gram, nous offrit la plus cordiale hospitalité pendant notre relâche. Le nom de Thingeyre est composé de deux mots, *Thing* et *eyre*. Ils rappellent qu'autrefois le tribunal (*Thing*) se réunissait sur un banc situé au milieu du fjord qui découvre à basse mer (*eyre* en islandais). Ce banc est une ancienne moraine de l'époque glaciaire. En arrière se sont échelonnées d'autres moraines, les unes émergées, les autres recouvertes d'eau. Tous les matériaux qui en ont été arrachés encombrant le fjord et en rendent la navigation difficile pour les embarcations. Le Dyrafjord est entouré d'escarpements de basalte aussi abrupts que ceux des Ferö, et barré à son extrémité supérieure par le puissant Glámujökull. Cette montagne, dont l'altitude ne dépasse pas, d'après mes observations, 910 mètres, est le point culminant du Vestfirðir, la grande presque île du nord-est de l'Islande que réunit au reste de l'île un isthme large de 10 kilomètres. Le Glámujökull est constitué par des basaltes comme toute la région environnante.



LA PARTIE MÉRIDIONALE DU VESTFIRDIR, VUE PRISE DE GLÁMUJÖKULL
(DESSIN EXÉCUTÉ D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NANSEN.)

Un jour nous fîmes l'ascension de ce glacier. Nous prîmes les ski et en outre des raquettes, pensant trouver là-haut une neige épaisse et détrempée. La neige était au contraire sèche et glissante, beaucoup trop glissante même, comme l'un de nous put en faire l'expérience à ses dépens. Favorisés par un temps magnifique, nous eûmes du sommet une vue magnifique. À perte de vue s'étendait un immense plateau couvert de neige tombant de tous côtés à pic sur la mer. Dans le lointain apparaissait au sud le Snefellsjökull, reconnaissable à son sommet en forme de dôme.

À la vue de ce paysage on comprend comment le pays s'est formé. Les courants de basalte se sont épanchés dans toutes les directions les uns par-dessus les autres et ont finalement constitué un plateau. Puis les agents météoriques, ensuite les glaciers pendant la période quaternaire ont érodé les bords de cette surface, et y ont creusé les fjords et les vallées. Le travail de délitement ne s'est guère exercé que sur la lisière de la formation ; depuis l'époque de sa constitution le sommet du plateau a subi peu de modifications.

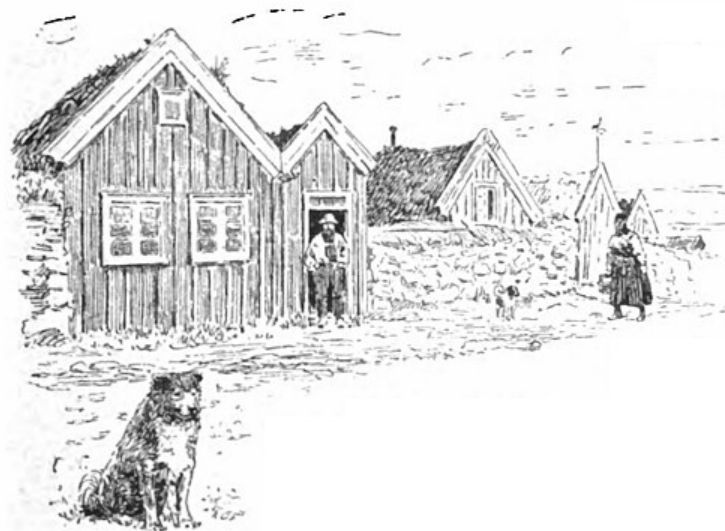
Après avoir contemplé cet intéressant panorama, nous descendons à toute vitesse les pentes du Glámujökull sur nos ski. La neige verglassée est glissante comme une nappe de verre. Tout à coup Balto, qui s'était lancé imprudemment, culbute par-dessus un petit rocher, et dans sa chute se donne une entorse. Pendant l'ascension il s'était vanté tout le temps d'être un bon patineur ; nous autres Lapons, racontait-il, nous passons partout, nous mettons notre bâton entre les jambes et jamais il ne nous arrive aucun

accident. Ce fut précisément en voulant nous montrer cette manœuvre que Balto tomba.

Pendant quelque temps notre compagnon resta invalide et nous craignîmes de ne pouvoir l'emmener avec nous. Je songeai même à engager un Islandais pour le remplacer. Grâce à des massages quotidiens, un mieux sensible s'étant produit, nous pûmes espérer son rétablissement. Lui n'y comptait guère et ne cessait de se lamenter.

Pendant notre séjour à Thingeyre nous passâmes notre temps à gravir des montagnes, à chasser, à faire des excursions à cheval, et à visiter les habitations du voisinage. Les promenades sur les poneys nous amusaient particulièrement. Aux premiers pas sur ces petits chevaux vous éprouvez un sentiment de méfiance, vos jambes touchent presque terre et vous vous demandez si l'animal pourra longtemps vous porter. Mais, lorsque vous le voyez galoper au milieu de pierres roulantes, traverser des marais où il enfonce profondément, gravir des pentes escarpées et lisses, passer sans broncher partout où un autre cheval se casserait les jambes au premier pas, votre sentiment change et vous reconnaissez que le poney islandais est le meilleur cheval de montagne qui existe au monde. Avez-vous à traverser une rivière, votre monture la passe à gué ou à la nage pendant que le cavalier s'arrange de son mieux pour ne pas être trempé. Si le cours d'eau n'est pas profond, on place les jambes sur le cou du cheval : mais en pareil cas il faut se garder de tout mouvement brusque pour ne pas prendre un bain complet dans la rivière. En Islande, il n'existe ni route, ni pont : tous les voyages se font à cheval ou à pied.

J'achetai un poney chez un fermier habitant près du Dyrafjord. « J'avais l'intention, écrivais-je en Norvège, de m'en servir pour traîner nos canots et nos bagages sur la banquise de la côte orientale du Grönland et ensuite de l'employer comme bête de bât pour transporter les bagages aussi loin que possible sur les montagnes du littoral. En tout cas, si nous ne pouvons l'utiliser, il nous fournira un jour à venir une bonne provision de viande fraîche. » Ce poney ne nous fut guère utile, comme on le verra par la suite. En Islande, le fourrage étant fort rare, je ne pus en emporter que pour un mois environ. Notre petite bête, ayant été attelée à la charrue, avait l'habitude de tirer, ce qui n'est pas commun en Islande, les chevaux du pays n'étant employés que comme bêtes de bât ou de selle.



UNE FERME ISLANDAISE.

(DESSIN EXÉCUTÉ D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Un matin, arriva dans le Dyrafjord le croiseur danois *Fylla*. Dans la société des aimables officiers de ce navire, que d'heures agréables nous passâmes !

Maintenant, d'un jour à l'autre, le *Jason* pouvait paraître et nous commencions à être impatients de le voir arriver. Le 5 juin dans la matinée, un petit vapeur est en vue, se dirigeant vers le fond du

fjord. Pendant quelque temps, tout le monde se demande quel peut bien être ce bateau ; enfin on reconnaît un des petits baleiniers appartenant à la compagnie norvégienne établie dans l'Isafjord. Le navire hisse le pavillon norvégien, jette bientôt l'ancre dans le port et envoie un canot à terre. Quelle n'est pas notre joie lorsque nous voyons débarquer le capitaine du *Jason* ! Le *Jason* était venu nous chercher dans l'Isafjord ; ne nous y trouvant pas, il allait se diriger vers le Dyrafjord lorsqu'un vent contraire très violent s'éleva. Avec sa haute mâture, ce navire n'aurait pu avancer que très lentement contre cette brise. Le directeur de l'établissement norvégien dans l'Isafjord eut alors l'amabilité d'envoyer le vapeur *Isafold* nous embarquer.

Immédiatement nous nous occupons de porter à bord notre matériel, aidés dans cette besogne par un grand nombre d'indigènes. Tout le monde s'intéresse particulièrement à l'embarquement du poney. Pauvre bête, s'il eût connu le sort qui l'attendait, il ne se serait pas laissé conduire aussi docilement.

Une fois les bagages dans les cales, et nos adieux faits aux habitants du Dyrafjord, le navire lève l'ancre et fait route au nord au son de l'hymne national norvégien, joué par la musique de la *Fylla*.

Dans la soirée nous arrivons dans l'Isafjord, au bruit des saluts que nous envoient l'*Isafold* et le *Jason*. En notre honneur, le bâtiment est pavoisé ;

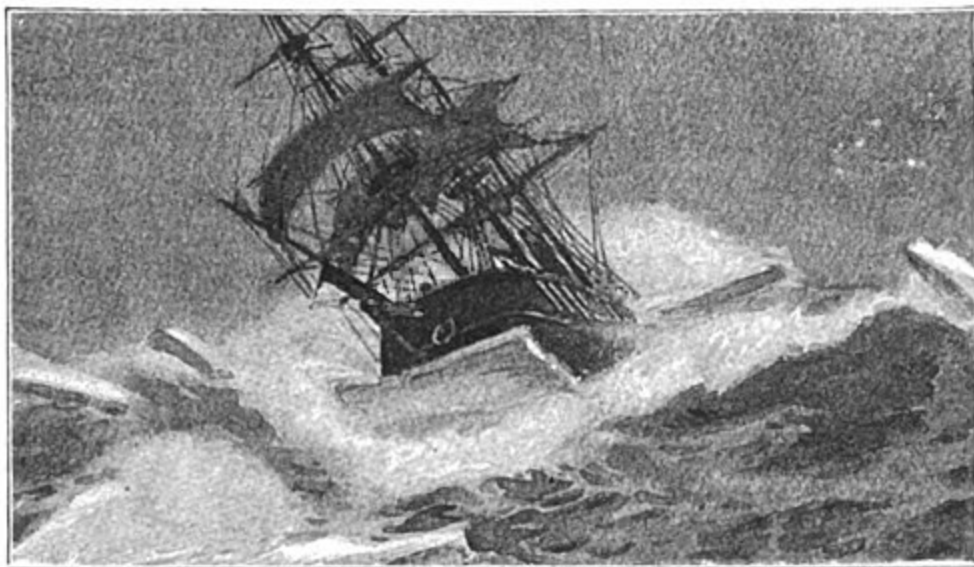
tous ces pavillons font l'effet, d'après Balto, de mûres rouges éparses au milieu d'un marais ; lorsque nous mettons le pied sur le pont, les soixante-trois hommes de l'équipage nous saluent d'un vigoureux hurra.

Le *Jason* avait fait relativement bonne chasse : autour de Jan Majen, il avait capturé environ seize cents phoques.



PAYSANNE ISLANDAISE EN COSTUME NATIONAL.
(DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

1. ↑ Dans les éruptions de volcans recouverts de glaciers, la lave est transformée en poussière. En même temps une certaine étendue du glacier fond, et de grands blocs s'en détachent en roulant sur les pentes. Toute une masse épaisse de glace, de grosses pierres et de boue s'écoule vers les régions inférieures, en renversant tout sur son passage. C'est le phénomène appelé *Jökulhlaup*. La rapidité avec laquelle ils se meuvent rend les *Jökulhaup* beaucoup plus redoutables que les courants de lave.
2. ↑ Voir A. Helland, *Lakis Kratere. Unir, program.*, Kristiania, 1886.
3. ↑ D'après certains géologues, le soulèvement survenu depuis l'époque glaciaire serait dû à la dilatation des couches supérieures du sol, qui s'est produite après la disparition de la carapace de glace dont elles étaient recouvertes.
4. ↑ Le Reykjanæs est une plaine de lave située au milieu de la mer.



MA PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LES GLACES, 1882. (DESSIN DE TH. HOLMBOE.)

CHAPITRE V

D'ISLANDE À LA CÔTE ORIENTALE DU GRÖNLAND — ESPOIR DÉÇU

DANS la soirée du 4 juin, après une belle journée ensoleillée, le *Jason* quittait l'Isafjord. Au moment où le navire sortait de la baie, le soleil envoyait un dernier rayon sur les plaines de basalte qui s'élèvent au-dessus du fjord. Leur face occidentale reluisait de lumière ; en même temps des nuages froids sortaient des crevasses creusées par l'eau sur leurs pentes, faisaient apparaître encore plus distinctement que d'habitude les lignes de stratification.

Nous envoyons un dernier salut à l'Islande, cette pauvre île perdue dans l'océan Boréal, puis faisons route vers la pleine mer.

Des centaines de mouettes tridactyles escortent le navire de leur caquet continuel. Voilà l'occasion d'essayer notre adresse. Nous prenons des revolvers et des flobert, et commençons un feu roulant. Rarement nos balles atteignent les mouettes, le plus souvent l'oiseau, frôlé par le plomb, secoue seulement ses ailes, puis continue sa route. Une mouette est blessée, elle tombe à la mer les ailes étendues. Pauvre victime de notre cruauté, le navire ne s'arrête pas pour la recueillir. Pendant longtemps nous la voyons, entourée de ses camarades, battre l'eau de ses ailes. Sommes-nous inhumains de prendre plaisir à torturer ces pauvres oiseaux !

Avant de quitter la région des bancs, nous faisons une provision de poissons frais. À 4 milles environ de la côte, le *Jason* s'arrête ; tout de suite les lignes sont mises à l'eau. On attend quelques minutes et voici qu'on ressent une secousse dans la main. On hale vite et vite pour relever de l'eau une belle morue. Après ce premier succès, on en prend une, deux, trois et cela mord toujours. Maintenant nous voudrions bien prendre des flétans. Le vapeur avance dans la direction où se trouvent, croyons-nous, les bancs fréquentés par ces poissons. Les lignes sont mises à l'eau, mais cette fois la chance ne nous est pas favorable. Le navire change de place, même résultat. Après cet insuccès, le navire continue sa route vers l'ouest.

La nuit est magnifique. Le soleil s'est couché, laissant dans le nord et l'ouest une traînée lumineuse ; devant nous s'étend l'océan uni comme un miroir, sur lequel se réfléchissent les colorations du ciel. Entre ces deux plans éblouissants de couleurs se dresse la haute masse noire du *Jason*. Derrière nous disparaît la masse violette de la côte d'Islande. Nous quittons nos familles, nous abandonnons la vie civilisée. Que trouverons-nous dans quelque temps ? Nul ne le sait, mais à coup sûr cela doit être très beau. Un départ par une belle nuit est toujours plein de promesses. Parmi les choses grandioses, en est-il de plus impressionnante qu'une belle nuit comme celle d'aujourd'hui. Dans la vie, l'espoir et les souvenirs tiennent la plus grande place. L'espoir, on l'a le matin, et le soir, les doux souvenirs nous reviennent à la mémoire.

Le lendemain (le mardi 5 juin), nous rencontrons la glace, qui se trouve cette année très loin dans le sud. L'impression produite par la vue de la

banquise sur celui qui la voit pour la première fois est très différente de celle à laquelle il s'attendait. Dans son imagination, le novice dans la navigation sur l'océan Glacial suppose au monde des glaces des formes fantastiques et une lumière non moins extraordinaire. Tout différent est l'aspect de la banquise : ses grandes lignes et sa coloration générale sont uniformes, néanmoins elle produit une impression profonde. Mais examinez de près les glaçons, vous verrez combien leurs formes sont variées et leurs couleurs différentes ; ils présentent toutes les teintes intermédiaires entre le bleu et le vert. L'ensemble du tableau est simple, et l'effet résulte du contraste des principaux éléments du paysage. Vous voyez une immense plaine de glace réverbérant sur le ciel une lueur blanche, à côté la sombre nappe de la mer, souvent noire comme de l'encre, et au-dessus de cette uniformité, un ciel divers en ses aspects, tantôt d'un bleu laiteux par les belles journées, tantôt embrumé d'épaisses nuées grises, ou bien encore illuminé par les teintes empourprées de l'aurore ou du crépuscule des nuits de l'été polaire. Puis, durant la longue nuit d'hiver, au-dessus de l'étendue blanche de la banquise, triste comme la mort, à travers le scintillement des étoiles, plus vif ici qu'ailleurs, l'aurore boréale promène ses banderoles lumineuses, ou c'est encore la lune qui blanchit cette nature blanche. Dans les régions arctiques, les lignes du paysage ne sont guère variées, le ciel seul donne au tableau sa couleur et son expression.

Non, jamais je n'oublierai ma première impression à la vue de la banquise. C'était par une sombre nuit de mars 1882, à bord d'un navire norvégien qui allait chasser le phoque autour de Jan Mayen. Tout à coup la vigie signale la glace à l'avant : immédiatement je quitte la cabine et grimpe sur le pont. Là-haut, tout est noir, impossible de distinguer quelque chose. Tout à coup une masse lumineuse émerge de l'obscurité, elle grandit et blanchit, elle est toute blanche au-dessus de l'eau noire. Après cela, il en arrive d'autres dont l'apparition est signalée par un bruit extraordinaire, puis elles disparaissent derrière nous. Au nord s'élève vers le zénith une lumière étrange, très vive au ras de l'horizon ; du même côté on entend un bruit analogue à celui du ressac. Ce roulement sourd s'entend souvent à grande distance.

À mesure que nous avançons, le bruit augmente et les *drifis* deviennent plus nombreux. Le navire rencontre des plaques de glace, et les culbute

d'un coup de sa solide étrave. Quelquefois le choc, très violent, secoue le navire tout entier : les hommes sur le pont tombent. Nous sommes sur un océan étrange, au milieu d'une nature inconnue. Le capitaine donne l'ordre de changer la route et de suivre l'*iskant*^[1]. Pendant plusieurs jours nous longeons la banquise, puis voici qu'un soir le vent fraîchit et que la tempête menace. Nous allons alors chercher un refuge au milieu des glaces, mais, avant d'avoir pu nous abriter, la tempête éclate. La voilure est réduite aux huniers, néanmoins le bâtiment avance rapidement, en culbutant les glaces qui lui barrent la route. La situation devient grave : la mer est très grosse, les glaçons se brisent, s'entre-choquent avec fracas, les ordres du capitaine lancés de la passerelle dominant tout ce bruit, et dans le plus profond silence l'équipage les exécute avec précision. Tout le monde est sur le pont, personne n'a voulu rester en bas dans le poste, à ce moment solennel où le navire craque dans son être entier. Le bâtiment continue sa marche, il va entrer au milieu de la banquise, lorsque surgit devant nous une énorme masse blanche. On réussit à l'éviter. Mais voici qu'une vague s'abat sur le navire, un craquement terrible se fait entendre, puis un second : les bordages sont enlevés des deux côtés.

Une fois au milieu des glaces, la mer tombe, on n'entend plus que le bruissement de la tempête encore plus violente qu'auparavant. Grand avait été le danger couru, mais nous étions maintenant à l'abri. Le lendemain matin, lorsque je montai sur le pont, un beau soleil brillait au-dessus de la blancheur éblouissante des glaces, seules les avaries rappelaient la terrible lutte de la nuit. Voilà l'histoire de ma première rencontre avec les glaces.

Qu'elles étaient différentes les circonstances lorsque je vis la banquise pour la seconde fois. Le soleil luisait et la mer s'étendait dans un calme majestueux autour de la nappe blanche.

La banquise ne forme pas une masse compacte d'un seul tenant. Elle se compose de blocs juxtaposés de différentes dimensions, dont l'épaisseur varie de 6 à 12 ou 15 mètres. Nul ne sait encore leur lieu d'origine et leur mode de formation. Suivant toute vraisemblance, ces glaçons proviennent de la partie la plus septentrionale de l'océan polaire, où nul navire n'a encore pénétré. Entraînés par le courant, ils descendent vers le sud le long de la côte orientale du Grönland. Dans ce voyage, la mer brise les gros glaçons, et, à mesure qu'ils arrivent sous des latitudes plus méridionales, les

fractionne en morceaux de plus en plus petits. Sous l'action de la houle et des pressions les blocs montent les uns par-dessus les autres et forment des monticules appelés *iskos* par les marins norvégiens, s'élevant de 6 à 8 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La glace ainsi morcelée forme la banquise que rencontrent les chasseurs de phoques dans le détroit de Danemark, et c'est à travers les canaux qui la divisent que ces hardis marins poursuivent les stemmatopes mitrés, au risque de perdre leur navire, quelque solide qu'il soit.

Pendant plusieurs jours, le *Jason* fait route dans le sud le long de l'iskant. Le mercredi, le Staalbjerghuk de la côte d'Islande est en vue à une distance de 32 milles. Le jeudi 7 juin, nous entrons dans une baie de la banquise où la glace est morcelée. Quelques stemmatopes mitrés (*Cystophora cristata* Erxl.) sont en vue. C'est bon signe de trouver des phoques à la lisière de la banquise. Les matelots songent au temps passé où la chasse donnait de si beaux résultats : c'est que tous sont intéressés au succès de l'entreprise. Le capitaine, apercevant un certain nombre de phoques sur la glace, donne l'ordre de mettre les embarcations à la mer. Le quart de service part aussitôt à la chasse. Sverdrup et Dietrichson, qui ne se sont jamais trouvés à pareille fête, font partie de l'expédition sous la direction de chasseurs expérimentés. Bientôt les détonations retentissent, les coups se succèdent lentement : aucun feu de salve ne se fait entendre comme lorsque la chasse est heureuse. Évidemment les chasseurs poursuivent de jeunes phoques disséminés. Les canots reviennent bientôt ; l'après-midi, l'autre moitié de l'équipage se met à son tour en campagne. Toute la journée je restai à bord ; installé à l'arrière, je réussis à tirer quelques animaux. Il est assez curieux que les canots effrayent plus les phoques que les navires. Ainsi ils plongent souvent alors même que l'embarcation est encore loin d'eux, tandis que le navire peut arriver jusque sur les glaçons où ils se trouvent, avant qu'ils prennent la fuite.

Nos hommes abattirent cent quatre-vingt-sept phoques, presque tous des jeunes, un maigre butin !

Dans l'ouest se trouvent d'autres bâtiments en chasse. Le lendemain nous communiquons avec plusieurs. Tous les marins désirent rendre visite à notre expédition. Avant notre départ pour la côte orientale du Grönland, un capitaine vient chercher le courrier destiné à la flottille dont nous sommes

porteurs. Dans quelques heures, nous allons nous séparer des autres navires et nous ne savons trop quand nous les reverrons. Dans l'océan Glacial, le service de la poste a une organisation particulière. Un bâtiment va-t-il faire un tour en Islande, il en rapporte le courrier destiné à tous les autres bateaux. La mer est vaste et il ne doit pas être facile de s'y rencontrer, pensera-t-on. Détrompez-vous : la région où se fait la chasse au phoque n'est pas très étendue, et chaque équipage est au courant des faits et gestes de ses voisins comme les curieux d'une petite ville. Un navire ne s'éloigne du reste jamais des autres, dans la crainte qu'en son absence ses concurrents ne trouvent du gibier.

Dans l'après-midi nous rencontrons le *Geysir*, de Tönsberg. Le capitaine vient à bord souper avec nous. Il est gai et joyeux, ce brave homme : nul d'entre nous n'a le courage de lui apprendre la mort de trois de ses enfants enlevés par la diphtérie depuis son départ. Ici on vit heureux dans l'ignorance de tout ce qui se passe dans le monde : la chasse seule cause des joies ou des tristesses.

La nuit nous croisons le *Morgenen*, un des navires de Svend Foyn. Il sortait de la banquise, traînant à la remorque les peaux de trois ours blancs. Cette vue excite l'envie de Dielrichson et de Sverdrup ; mes camarades brûlent du désir d'abattre ou tout au moins d'apercevoir un de ces mammifères. Pendant plusieurs jours le Jason fait ensuite route dans l'ouest. Un vent contraire retarde notre marche ; nous perdons en outre du temps à explorer les baies de la banquise pour voir s'il n'y a pas par là des phoques. Nous n'en aperçûmes pendant ce trajet qu'un très petit nombre.

Nombreux au contraire sont les *Hyperoodon diodon*. Ils nous suivent par troupes de cinq ou six, en nageant le long du navire ; ce sont des animaux tout à fait extraordinaires, avec leur haut monticule de graisse sur le front et particulièrement proéminent chez les mâles.

L'hyperoodon appartient au groupe des denticètes : il a en effet deux petites dents, qui souvent font défaut chez les animaux âgés. Ces dents ne leur sont d'aucune utilité : elles sont simplement un héritage de leurs ancêtres, qui eux possédaient une mâchoire bien garnie, comme les autres denticètes. Une modification dans les conditions d'existence de ces animaux a rendu leurs dents inutiles ; peu à peu elles ont disparu et maintenant il ne leur en reste plus que deux. Les fœtus de ces animaux ont

encore une mâchoire disposée pour recevoir une série complète de dents ; c'est un phénomène d'atavisme. Les hyperoodon se nourrissent de céphalopodes et d'autres petits animaux qu'ils avalent entiers ; les dents sont donc inutiles pour la préhension des aliments. J'en eus la preuve il y a quelques années lorsque je travaillais au Muséum de Bergen. On m'envoya alors un de ces animaux, dont la couronne des dents était couverte d'une colonie de cirripèdes de tout âge. Quelques-uns étaient si grands qu'ils sortaient de la bouche de l'animal. Si l'hyperoodon se servait de ses dents, ces parasites n'auraient pu s'y établir. La pièce est conservée au Muséum de Bergen. De pareilles observations, quelque inutiles qu'elles paraissent au public, sont particulièrement intéressantes pour le naturaliste. Elles prouvent combien est fausse cette idée généralement répandue que dans la nature tout a une utilité.

Nous rencontrons également des balénoptères de Sibbald, le géant du monde animal actuel. Le jet d'eau lancé par cette baleine est visible de très loin ; à grande distance également on entend le bruit de sa respiration. Le monstre approche, sa tête apparaît au-dessus de l'eau en forme de toit, puis son dos, hérissé d'une petite nageoire ; le voici maintenant tout près du navire, il respire, un nuage de vapeur s'élève, l'air vibre comme lorsqu'on ouvre le ventilateur d'une chaudière. La baleine fait un mouvement ondulant et disparaît.

Le dimanche 10 juin, le temps est brumeux ; n'ayant pu prendre aucune observation depuis plusieurs jours, nous ignorons notre position. Le courant, violent dans ces parages, doit avoir entraîné le bâtiment dans le sud-ouest. Nous nous trouvons probablement dans la région où, s'il était possible d'atteindre maintenant la côte orientale du Grönland, se trouverait l'iskant avec une direction ouest ou nord-ouest. Aucune apparence n'indique que les glaces aient cette position, et un débarquement ne me paraît guère possible.

Le lendemain, à travers une éclaircie apparaît pour la première fois la côte orientale du Grönland, hérissée de hauts pics pointus. Nous voyons probablement la partie du littoral située au nord du cap Dan. 60 milles environ nous en séparent ; nous sommes donc plus près de la côte que nous ne le croyions. Apercevant au milieu de la banquise une longue baie dont on ne distingue pas l'extrémité supérieure du haut du nid-de-pie, le capitaine

prend la résolution d'essayer d'atterrir. Poussé par un vent favorable, le navire avance rapidement. Bientôt la glace se présente en masse serrée, mais pour un navire solide comme le *Jason* l'obstacle offre peu de résistance. De sa solide étrave il culbute les glaçons et pénètre dans un large bassin d'eau libre. Du côté de terre, aucune glace en vue. À midi nous nous trouvons par 65°18' de latitude nord et 54°10' de longitude ouest, à environ 52 milles de terre.

Après avoir fait route pendant plusieurs heures, nous apercevons de nouveau la glace. Le navire réussit d'abord à pénétrer à travers cette banquise, mais bientôt il est arrêté. Nous sommes encore à 36 milles de la côte environ ; le *päck* situé devant nous est très accidenté : par suite la traversée à pied présenterait de grosses difficultés. Dans cette situation, il nous paraît préférable de ne pas tenter le débarquement, et d'attendre que l'été soit plus avancé : la glace sera alors moins inégale. Plus au nord il eût été, croyons-nous, facile d'approcher davantage de terre, mais, comme je l'ai dit, le *Jason* devait aller chasser le phoque. En faisant une nouvelle tentative, nous risquions d'être emprisonnés et de laisser passer la saison favorable de la chasse. Nous virons de bord et bientôt nous perdons de vue la terre dans la brume.

À propos de cette tentative de débarquement, voici ce qu'en raconte le Lapon Balto dans sa relation de voyage : « Pendant plusieurs jours le navire marcha à la voile dans la direction du Grönland jusqu'à ce que la terre fût en vue. Lorsque nous aperçûmes la côte, nous nous en trouvions à une distance d'environ 60 milles ; devant nous s'étendait la banquise. Cette partie du Grönland n'est pas précisément belle, partout ce ne sont que des montagnes pointues, à pic, des clochers d'église et dont la cime est cachée dans les nuages. »

Le lendemain nous eûmes la preuve de la force des courants dans ces parages. Toute la nuit le bâtiment avait tiré des bordées vers le nord-est avec une fraîche brise d'est ; néanmoins, le matin, la côte était encore en vue, le navire avait été refoulé par le flot. Pendant quelque temps le *Jason* louvoya le long de l'iskant, sans gagner beaucoup : le vent et le courant arrêtaient sa marche. Dans ces parages, nombreux étaient les cétacés ; surtout des balénoptères de Sibbald qui se dirigent dans l'ouest et qui émigrent, suivant toute vraisemblance, vers le Grönland. Ces gros animaux accomplissent très

certainement des migrations, mais sur ce point nous ne savons rien ou du moins très peu de chose. Nous vîmes également des baleines d'une autre espèce, de taille plus petite ; d'après les marins, elles se tiennent dans le voisinage des points où l'on chasse le stemmatope mitré. Ce sont probablement des *Balænoptera borealis*.

Nous aperçûmes également des orques (*Orca gladiator*), facilement reconnaissables de loin. Ces vigoureux nageurs, armés de puissantes mâchoires, sont les ennemis redoutés des baleines. Un seul de ces épaulards suffit à mettre en fuite une troupe de ces gros cétacés. Les orques, lorsqu'elles attaquent les baleines, ne manquent jamais de leur enlever de larges morceaux de chair. Ces animaux poursuivent également les phoques. Les Eskimos m'ont raconté avoir vu des épaulards avaler d'un seul coup un de ces amphibies.

Sur les côtes de Norvège l'épaulard, particulièrement abondant dans les eaux fréquentées par les harengs, paraît plus pacifique ; dans cette région il ne se nourrit, croit-on, que de harengs et de morue noire (*Gadus carbonariux*). Dans ces parages il n'attaque pas la baleine, et ce gros mammifère ne semble pas non plus le fuir. Ayant à discrétion du poisson, peut-être l'orque ne se soucie-t-elle pas du lard de cétacé ; peut-être aussi n'a-t-elle pas l'habitude d'attaquer les espèces de baleines qui accompagnent les bancs de harengs, le *Balænoptera musculus* et le *Balænoptera rostrata* ; ces cétacés sont, d'autre part, beaucoup plus agiles et beaucoup plus forts que le balénoptère de Sibbald et le *Megaptera boops*.

Çà et là nagent des phoques, ailleurs nous en voyons couchés sur les glaçons épars. Cette rencontre en mer indique que des troupes nombreuses de ces amphibies doivent se trouver plus avant sur la banquise, malheureusement le temps est bouché et d'autre part nous avons hâte de rejoindre les autres bâtiments.

Le vent se lève enfin de l'ouest, et quelques jours après nous rejoignons la flottille des baleiniers. Quelle joie à bord du *Jason* à la nouvelle que les autres n'ont rien pris depuis notre départ !

Pendant de longs jours nous louvoyons le long de l'iskant au milieu de la brume : toujours pas de phoques ! Le jour de la Saint-Jean, affirment les matelots, le gibier se montrera. La Saint-Jean passe et, après, bien des jours

sans qu'on en voie. Heureusement les brouillards se sont dispersés, le temps est maintenant magnifique et le soleil brille éclatant.

Toute la flottille des baleiniers du détroit de Danemark se trouve réunie. Nous sommes là quatorze ou quinze navires. Si l'un vient à se déplacer, tous les autres le suivent ; on passe ainsi le temps. Pourquoi les stemmatopes mitres, si nombreux auparavant dans ces parages, sont-ils aujourd'hui devenus rares ? Les baleiniers se creusent en vain la tête pour chercher le motif de leur absence.

Dans la pensée que des lecteurs liront avec intérêt des détails sur le phoque à capuchon, ses migrations et la chasse acharnée qu'on lui fait, j'ai réuni dans le chapitre suivant mes observations sur ce sujet.



NOTRE PREMIÈRE VUE DE LA CÔTE ORIENTALE DU GRÖNLAND, PRÈS DE LA MONTAGNE D'INGOLF.
(DESSIN EXÉCUTÉ D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NANSEN.)

1. ↑ Lisière de la banquise. (*Note du trad.*)



MATELOTS PRÉPARANT DES PEAUX DE PHOQUE.
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NANSEN.)

CHAPITRE VI

LA CHASSE AU STEMMATOPE MITRÉ OU PHOQUE À CAPUCHON

LE stemmatope mitré ou phoque à capuchon (*Cystophora cristata* E rxl.) est un gros phoque très rapproché des éléphants de mer de la côte occidentale de l'Amérique et de l'océan Antarctique. Comme les amphibiens du Pacifique et de l'océan Austral, le mâle a sur le sommet de la tête un gros capuchon ; cet appendice donne au stemmatope un aspect très différent de celui des autres phoques de l'océan Glacial Arctique. La femelle a simplement la peau de la tête distendue et

plissée^[1]. Après le phoque barbu, c'est le plus gros phoque des mers d'Europe.

Dès qu'il vient au monde, le stemmatope peut aller à l'eau ; il est alors couvert de poils lisses, gris sur le dos et blancs sous le ventre. Après la première mue, sa fourrure devient mouchetée de taches noires ; chaque année le nombre de ces plaques augmente, et, à l'état adulte, l'animal a une robe blanchâtre parsemée de taches plus ou moins grandes. Généralement ces plaques clairsemées sur la tête deviennent, sur les flancs, si rapprochées les unes des autres que celle partie du corps semble absolument noire. Le mâle, en gonflant son capuchon, donne à sa tête des dimensions énormes. Il ne prend cet aspect que lorsqu'il est irrité. En temps ordinaire la peau distendue lui tombe sur le museau. Il est assez difficile d'expliquer l'utilité de cet appendice. Peut-être destiné à préserver le nez, le point le plus vulnérable de l'animal, a-t-il atteint dans le cours des âges son développement actuel à la suite des combats que se livrent les mâles pour la possession des femelles. Ceux qui ont le museau bien protégé survivant aux autres, cet appendice se serait fixé avec le temps.

Cette hypothèse ne repose, à mon avis, sur aucun fondement. Les mâles ont certainement entre eux des luttes très vives pour s'emparer des femelles, mais leur museau n'est pas plus exposé dans ces combats qu'une autre partie du corps. Peut-être cette excroissance est-elle considérée comme un ornement et s'est-elle développée grâce à cette circonstance que ceux qui en étaient pourvus étaient recherchés par les femelles.

Le stemmatope mitré est très fort ; c'est un adversaire dont on aurait tort de faire fi. Sur la glace il se meut difficilement, mais, une fois dans l'eau, il peut être dangereux. Les Eskimos, qui le chassent dans leurs frêles *kayaks*, prennent leurs précautions pour l'attaquer ; beaucoup d'entre eux ont été tués ou noyés par ces phoques. En 1882, un mâle blessé se jeta dans l'embarcation où je me trouvais, en ouvrant la bouche pour me mordre, et avec ses crocs fit de profondes entailles dans le bordage.

Le phoque à capuchon nage et plonge avec une merveilleuse aisance. Pour aller chercher sa nourriture composée de poissons, il descend à de grandes profondeurs. La preuve m'en est fournie par la découverte, dans l'estomac d'un animal tué entre le Spitzberg et Jan Mayen, d'un *Sebastes*

norvégicus, poisson qu'on trouve à une profondeur de 50 à 80 brasses^[2]. Dans ces fonds la pression est d'environ quatre atmosphères ; pour la supporter, ce phoque doit avoir de bons poumons. Comme exemple de sa force je citerai ce fait qu'il peut sauter d'un seul bond de la surface de la mer sur un glaçon haut de 6 à 8 pieds au-dessus de l'eau.

Le stemmatope est une espèce de haute mer. Il ne recherche pas, comme d'autres espèces, le voisinage des côtes, et suit la banquise dans ses déplacements. On le trouve dans tout l'océan Glacial, entre le Spitzberg, le Labrador et la baie de Baffin. Il ne dépasse pas, je crois, vers l'est, le Spitzberg ; en tout cas il ne se rencontre pas à la Nouvelle-Zemble.

Le stemmatope mitré recherche la société de ses semblables, et chaque année, en troupes plus ou moins nombreuses, entreprend des migrations. Ces phoques abandonnent, à certaines époques, la côte occidentale du Grönland pour aller on ne sait où^[3]. L'hiver ils s'éloignent probablement de la côte pour gagner au large la banquise et y mettre bas en paix à la fin de mars. Un mois plus tard ils reviennent sur la côte occidentale du Grönland, puis s'éloignent de nouveau en juin ou au commencement de juillet et s'établissent sur la banquise. C'est l'époque de la mue ; tout le temps de sa durée ils ne vont pas volontiers à l'eau et restent couchés sur les glaçons. Pendant cette période, les stemmatopes mangent peu et deviennent très maigres. Je n'ai pu m'assurer si le stemmatope de la côte orientale du Grönland est le même que celui de la côte ouest, je le crois cependant.



STEMMATOPES MITRÉS, FEMELLE ET JEUNES.
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UNE ESQUISSE DE M.
NANSEN.)

Voici d'intéressants renseignements que m'a donnés un métis grönlandais, Lund de Sydpröven, sur les migrations du stemmatope dans le Grönland occidental. Ce phoque se montre sur la côte sud-ouest généralement en mai, quelquefois à la fin d'avril. À cette époque il paraît venir du Nord, du Labrador probablement. Ce qui prouverait qu'il vient en

effet de cette direction, c'est qu'on le rencontre quelque temps auparavant plus au nord sur le littoral du Grönland, par exemple près des colonies de Sukkertoppen, Godthaab, Frederikshaab. Les troupes les plus nombreuses arrivent de la fin de mai au milieu de juin pour disparaître ensuite du 20 au 25 juin. Vers le 15 juillet le stemmatope reparaît sur la côte sud-ouest pour y rester jusqu'à la fin d'août. Il est sans doute attiré dans ces parages par la grande banquise qui, après avoir longé la côte orientale, double le cap Farvel. Dans le détroit de Danemark, on rencontre ces phoques en mai ou au commencement de juin. En 1882 j'ai chassé cet amphibie précisément à cette époque dans cette région. Avant le 24 juin le baleinier sur lequel je me trouvais en avait pris trois à quatre mille. À la fin de juin, après la Saint-Jean, ces animaux se rassemblent en troupes très nombreuses, puis vers le milieu de juillet se dispersent de nouveau. Le 22 juillet j'ai rencontré une masse de stemmatopes sur des glaces, entre le 64^e et le 63^e degré de latitude ouest, au large de la côte orientale. (Voir plus loin, chapitre ix.)

Voici, à mon avis, l'itinéraire probable suivi par ces phoques. Après la naissance de leurs petits sur la banquise du Labrador, les stemmatopes remontent vers le nord le long de l'iskant, traversent le détroit de Davis, puis gagnent, dès la fin d'avril, la côte occidentale du Grönland vers la latitude de Sukkertoppen, suivant toute vraisemblance. De là ils longent la côte dans la direction du sud^[4], doublent ensuite le cap Farvel vers le milieu de juin, et atteignent la banquise du détroit de Danemark, où le gros de leur troupe arrive à la fin de ce mois. Après la mue ils se dirigent de nouveau vers le sud, et au milieu de juillet commencent à paraître sur la côte ouest du Grönland.

Le détroit de Danemark^[5] est la région de l'océan Glacial où le stemmatope initié est le plus abondant à l'époque de la mue. Dans ces parages cet animal est poursuivi principalement par des navires norvégiens. La chasse ouvre le plus souvent en juin, lorsque les bâtiments reviennent de Jan Mayen où ils sont allés capturer le phoque du Grönland (*Phoca Grönlandica* O. F. M.). *Quelques navires vont auparavant chasser l'Hyperoodon diodon au nord-est de l'Islande.*



À LA CHASSE DU STEMMATOPE MITRÉ.
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NANSEN.)

Il est assez difficile de trouver les phoques dispersés par troupes isolées sur la banquise. Souvent les baleiniers les cherchent pendant des semaines. Les navires suivent l'iskant, pénètrent dans chaque baie du *päck*^[6] pendant qu'une vigie observe les champs de glace de la tonne vide placée au sommet du grand mât. Découvre-t-elle des troupes de phoques sur la banquise, les feux de la machine sont immédiatement poussés, et si la glace n'est pas trop compacte, le bâtiment se fraie au plus vite un passage du côté du gibier, pour qu'un compétiteur ne vienne pas lui enlever sa part de butin. Les chasseurs comme les joueurs n'ont aucun égard pour les amis. Tous les baleiniers de l'océan Glacial pratiquent l'égoïsme le plus brutal ; chacun cherche à tromper son voisin. Si au moment où la vigie découvre des phoques, d'autres navires se trouvent dans le voisinage et ne les ont pas aperçus, on a recours pour les tromper aux stratagèmes les plus ingénieux. On fait, par exemple, route dans une direction opposée à celle où se trouve le gibier, comme si on en apercevait de ce côté, et lorsqu'on a entraîné les autres sur cette fausse piste, on revient dans la direction première pour être seul à profiter de l'aubaine.

Dès que les phoques sont en vue, grande est l'animation à bord. Tout le monde se tient debout sur les bordages pour découvrir le gibier. Leur curiosité satisfaite, les matelots préparent les embarcations, y déposent des vivres, des munitions, nettoient une dernière fois les fusils, affilent les couteaux pour pouvoir dépecer rapidement les phoques. Ces préparatifs achevés, les hommes observent de nouveau la banquise, regardent dans

quelle direction est braquée la longue-vue de la vigie, et essaient de découvrir quelque chose. Aperçoivent-ils un phoque, la conversation s'engage aussitôt ; en voient-ils plusieurs, la joie devient générale. Du haut du nid-de-pie, le capitaine commande la manœuvre. La barre à bâbord ! la barre à tribord ! la barre droite ! et les deux timoniers font tourner sans relâche la roue du gouvernail. Dans la chambre de chauffe les feux sont activés. L'hélice bat la mer à coups redoublés en laissant un sillage bleu que la glace, un instant repoussée, recouvre bientôt. Le bâtiment heurte les glaçons ; les chocs sont si violents que parfois il est impossible de rester debout sur le pont. Les phoques ne sont maintenant plus loin. Du nid-de-pie le capitaine ne les perd pas de vue, cherche les passages les plus faciles et prend ses dispositions pour les atteindre rapidement. Préparez-vous à mettre les embarcations à la mer ! À ce cri, tous les hommes accourent joyeux. Dans le poste la confusion est extrême ; les dormeurs se réveillent, tout le monde s'habille en hâte, en même temps le cuisinier s'occupe de servir un solide repas aux chasseurs avant leur départ. Souvent il est nécessaire de naviguer pendant une demi-journée au milieu des glaces avant d'arriver jusqu'aux phoques.

Une fois dans les environs de la région où les phoques sont cantonnés, le baleinier pousse encore plus avant au milieu de la glace pour parvenir au milieu d'eux. Alors le capitaine commande : Les embarcations à la mer ! et tous les hommes se précipitent dans leurs canots respectifs. Le tireur^[7] de chaque bateau reçoit ses instructions, le capitaine lui indique la direction qu'il doit suivre, et les embarcations du navire prennent la mer. Chaque canot a un équipage de cinq ou six hommes, un tireur qui se place à l'avant, un barreur et trois ou quatre rameurs.

Dès que les bateaux sont arrivés près des phoques, commence une fusillade nourrie, comme dans une bataille.

Lorsque le soleil brille au-dessus de la banquise et que les phoques sont nombreux, le spectacle est émouvant : jamais il ne s'effacera de votre mémoire si vous en avez été témoin.

Chaque tireur, voulant être le premier à revenir à bord avec son canot plein de gibier, s'efforce de communiquer son ardeur à ses hommes. Pour approcher des phoques on ne doit pas se dissimuler derrière les glaçons, de

manière que les animaux perdent de vue le canot après l'avoir aperçu une première fois. On se dirige, au contraire, droit sur eux, pour qu'ils puissent découvrir l'embarcation de loin. Dès que les phoques ont aperçu le bateau, ils lèvent la tête, mais, le voyant encore à une bonne distance, ils s'étendent de nouveau sur la glace. Pendant ce temps le canot ramé vigoureusement avance, les animaux lèvent de nouveau la tête, mais cette fois avec un air d'inquiétude ; ils regardent tantôt l'embarcation, tantôt la mer, puis s'approchent du bord du glaçon, allongent le cou et font mine de vouloir se jeter à l'eau. Alors tout



COMBAT D'UN OURS BLANC ET D'UN PHOQUE.

(DESSIN D'E. NIELSEN.)

l'équipage, sur l'ordre du tireur, pousse un hurlement frénétique : étonné de ce bruit, le phoque s'arrête un instant, puis recommence à glisser vers le bord du glaçon. Un nouveau hurlement plus retentissant que le premier se fait entendre : l'animal s'arrête une seconde fois, regarde le canot qui arrive à toute vitesse, puis continue sa marche : il va plonger et l'on n'est pas encore à bonne portée. Le tireur envoie alors une balle sur le glaçon juste au-dessous de l'animal ; éclaboussé, le phoque recule aussitôt. Le canot avance toujours rapidement et arrive bientôt à portée ; les avirons s'arrêtent, le chasseur lire, et la balle va frapper en plein la tête du phoque.

Si des stemmatopes mitrés se trouvent réunis en troupe sur un même point, on peut en très peu de temps en abattre un grand nombre. Pour arriver à ce résultat, le premier animal doit être tué raide. En 1882, j'ai ainsi tiré sur le même point une grande quantité de phoques, j'aurais pu en abattre davantage si je n'avais dû rentrer à bord pour vider mon canot. On peut tuer un grand nombre de ces animaux, sans que le reste de la troupe prenne la fuite. Voyant les morts immobiles, les survivants les croient encore en vie.

Si le chasseur a la mauvaise chance de blesser le premier animal qu'il lire, immédiatement il saute hors du glaçon et plonge, entraînant à sa suite tous ses compagnons. Il est donc très important d'avoir pour cette chasse de bons tireurs.

Dès que le phoque est abattu, on le dépèce le plus rapidement possible, pour continuer de suite la chasse et ne pas se laisser devancer par les autres canots. En quelques minutes celle besogne peut être faite ; après avoir ouvert l'animal, on donne ensuite quelques coups de couteau autour de la tête et de la queue, puis sur les flancs ; on sépare la graisse de la chair, et la peau se trouve ainsi détachée. On prend seulement la peau et le lard qui y adhère : le restant de l'animal est abandonné sur les glaces aux mouettes.



DÉPÈCEMENT DE JEUNES PHOQUES SUR LA GLACE.
(DESSIN D'E. WERENSKIOLD, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

La chasse au stemmatope mitré dans le détroit du Danemark date de 1876. Pendant les huit premières années, de nombreux baleiniers norvégiens^[8] l'ont faite avec grand succès. Les phoques étaient alors très nombreux, et on les tuait par milliers. Pendant cette période on en a bien abattu 500 000 ; autant à peu près ont dû périr de blessures qu'ils avaient reçues sans profit pour les chasseurs. Depuis, les temps sont changés ; maintenant les baleiniers ne réussissent plus à capturer qu'un très petit

nombre de phoques à capuchon, en dépit de la hardiesse avec laquelle ils s'aventurent au milieu de la banquise. Les chasseurs attribuent l'insuccès des dernières campagnes aux gros temps, ou à un état particulièrement défavorable de la banquise. Pareil fait a pu très bien arriver un an ou deux, mais cela ne peut expliquer que les phoques aient pour ainsi dire déserté ces parages depuis quatre ou cinq ans. Plusieurs fois cette année le *Jason* a rencontré des fragments de banquise, présentant d'excellentes conditions pour le séjour des stemmatopes ; quelques années auparavant ces « champs » auraient été couverts de phoques, aujourd'hui ils n'en portaient pas un. Ces animaux se tenaient toujours sur la glace compacte ; lorsqu'elle s'ouvrait, immédiatement ils disparaissent pour aller s'installer plus loin, dans une partie de la banquise absolument fermée.

Dans ces parages le phoque à capuchon a considérablement diminué depuis la chasse acharnée qui lui a été faite pendant plusieurs années. En 1882, lorsque le navire entra dans la banquise, de tous côtés on en apercevait : en 1888, à peine en voyait-on quelques-uns. Au début de notre croisière, les phoques m'avaient semblé moins nombreux qu'ils ne l'étaient en réalité. Le 3 juillet, nous aperçûmes une masse considérable de stemmatopes : jamais auparavant je n'en avais vu autant, mais ils se trouvaient sur une masse de glace absolument impénétrable.

La diminution des phoques dans ces parages doit être attribuée pour une part à la chasse acharnée qui leur a été faite, pour une autre à une modification survenue dans leurs habitudes à la suite de cette guerre sans pitié.

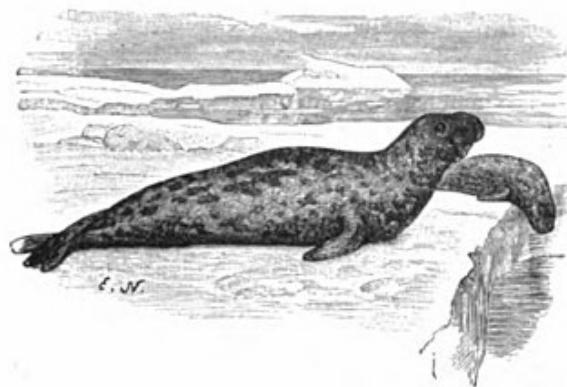
Les animaux raisonnent, et savent tirer des conclusions de leurs observations. Les sens les instruisent aussi bien que nous, sinon mieux. Ce qui arrive pour les stemmatopes mitrés dans le détroit de Danemark en est une preuve.

Il y a une quinzaine d'années, ces animaux vivaient bien tranquilles sur la banquise. L'ours blanc seul venait de temps en temps troubler leur quiétude. Maître Martin n'est point un bon nageur, et il ne se hasarde guère sur les glaces au large, que recherchent les phoques à capuchon. En 1876, l'arrivée du premier baleinier norvégien mit fin à cette existence paisible. Dans cette première campagne, il captura une quantité énorme de phoques. A partir de cette année, chaque printemps une flottille de baleiniers vient leur donner la

chasse. À cette époque, les stemmatopes n'étaient pas farouches ; pour les tuer, point n'était besoin de fusils ; on les assommait sur la glace. Cet âge d'or pour les baleiniers fut de courte durée. Les phoques apprirent bientôt à connaître les dangers qui les menaçaient lorsqu'ils voyaient arriver les navires ; à partir de ce moment il ne fut plus aussi facile de les approcher. Il fallut dès lors se servir de fusils et souvent les tirer de fort loin. Non seulement les vieux phoques, mais encore les jeunes étaient farouches ; les premiers ont donc enseigné aux seconds le résultat de leur expérience ; peut-être encore cette crainte est-elle un effet d'atavisme. En tout cas, d'année en année, les stemmatopes sont devenus plus farouches ; très rapidement ils ont appris à se méfier d'un ennemi qu'ils ne connaissaient pas auparavant. L'expérience leur a également enseigné qu'ils étaient particulièrement exposés sur les glaçons voisins de la lisière de la banquise, où jusque-là ils avaient coutume de se tenir, et que, pour être à l'abri des attaques, ils devaient rester au milieu des glaces compactes. Là, il est vrai, ils peuvent être attaqués par l'ours blanc, mais c'est un ennemi moins dangereux que les chasseurs norvégiens.

Une autre explication peut être proposée. Tous les stemmatopes ne sont pas également farouches ; naturellement ceux qui le sont le moins ont été les premières victimes des baleiniers, tandis que les autres, plus sauvages, ont pu échapper au massacre et se reproduire. Par suite, d'année en année, la sauvagerie est devenue par sélection un caractère héréditaire chez ces animaux. Ceci n'explique cependant pas pourquoi ces phoques se tiennent maintenant au milieu de la banquise. Si l'on admet que, lorsque la chasse a commencé dans ces parages, tous les stemmatopes n'étaient pas également farouches, on peut supposer avec autant de vraisemblance qu'à cette époque certains individus recherchaient la glace compacte au milieu du *pack* tandis que d'autres préféraient la lisière de la banquise. Il s'est également produit un autre phénomène de sélection. Les phoques ayant l'habitude de vivre sur l'iskant ont été décimés, il n'est plus resté que ceux qui vivaient au milieu de la banquise, et qui ont transmis cette habitude à leurs petits.

Quelle est la plus exacte de ces deux explications ? il n'est pas facile de le dire. Probablement chacune contient une part de vérité. Toutes deux en tout cas montrent avec quelle rapidité une espèce animale peut modifier son genre de vie.



STEMMATOPE MITRÉ MÂLE.
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UNE ESQUISSE DE M. NANSEN.)

1. ↑ Robert Brown (*Artic Manual and Instructions*. London, 1875. *Natural History*, p. 64) commet une erreur en affirmant que les femelles ont également un capuchon.
2. ↑ Quelquefois, il est vrai, ce poisson se rencontre à une profondeur moindre.
3. ↑ Les stemmatopes de la côte occidentale du Grönland vont probablement s'établir sur la banquise du Labrador. En tout cas à cette époque on en capture une grande quantité dans cette région.
4. ↑ Ils se tiennent généralement à une certaine distance de la côte. Les chasseurs de Kangek (localité située près de Godthaab) m'ont raconté qu'ils devaient aller les chercher à plusieurs milles au large.
5. ↑ On donne le nom détroit de Danemark au large bras de mer séparant l'Islande de la côte orientale du Grönland. Il est toujours encombré de banquises redoutables qui interdisent de ce côté l'accès du Grönland. Jusqu'ici Nordenskiöld est le seul navigateur qui ait réussi à rompre cette barrière de glaces.
6. ↑ Banquise. (Note du traducteur.)
7. ↑ Dans chaque embarcation il n'y a qu'un seul tireur, et c'est à lui qu'appartient le commandement.
8. ↑ Quelques baleiniers anglais et américains ont pris part à cette chasse à la suite des Norvégiens.



LE « JASON » SE FRAYANT UN CHEMIN À TRAVERS LA BANQUISE.
(DESSIN DE TH. HOLMBOE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

CHAPITRE VII

À BORD DU « JASON »

À bord du Jason, notre vie était calme et agréable. Nous vivions sans soucis, sans nous préoccuper du résultat de la chasse au phoque ni de l'avenir de celle industrie dans l'océan Glacial. Parfois seulement, nous éprouvions une contrariété, lorsque nos fusils n'avaient pas toute la précision désirable.

Pour la plupart d'entre nous, cette existence à bord offrait un grand intérêt. Que d'observations curieuses n'a-t-on pas l'occasion de faire sur la banquise et sur la mer ! De plus, si l'on est chasseur, l'abondance du gibier rend les distractions faciles. Les phoques font-ils défaut, on a la ressource d'abattre des guillemots, et ils ne sont pas rares, ces palmipèdes : en quelques instants on peut en tuer une cinquantaine. En tirant ces oiseaux, lorsqu'ils passent en bandes nombreuses le long de la banquise, on remplit en peu de temps sa carnassière. À mon avis, la chasse la plus intéressante dans ces régions est celle du phoque, un excellent exercice pour apprendre à tirer avec calme et sang-froid. Généralement on tire le phoque à une centaine de mètres, mais il faut l'atteindre dans la tête ou au cou. Le frappe-t-on dans le corps, il plonge et coule de suite. Lorsque l'animal est farouche, les distances peuvent être plus grandes que celle indiquée plus haut. Les bons tireurs de phoques sont rares ; il est difficile, en effet, de tirer d'un canot qui éprouve un certain mouvement ; de plus, sur la glace, il se produit de singulières illusions d'optique. Souvent des gens très adroits lorsqu'ils s'exercent à la cible, tirent très mal le phoque. Cette chasse est émouvante, et si les résultats en sont bons, tous ceux qui y ont pris part compteront comme moi, j'en suis sur, ce temps au nombre des moments les plus agréables de leur vie. Vous vous trouvez là en pleine nature, au milieu de la banquise et de l'océan, en proie à toutes les excitations d'une chasse émouvante. Si vous n'êtes point trop amolli par les douceurs de la civilisation, vous éprouvez à la vue de tout ce gibier une émotion fébrile, une surexcitation qui donne une vie intense à tout votre être. Vous n'avez plus alors qu'une seule pensée, tuer le plus grand nombre possible de phoques. Ce sentiment est sans doute un héritage de nos ancêtres, du temps où ils vivaient exclusivement des produits de la chasse et de la pêche. En tout cas, cette vie active en plein air est saine pour l'esprit et le corps.

Quand nous étions fatigués des émotions de la chasse et de la vue de la mer, nous organisions des jeux. Le spectacle de l'océan est certes grandiose, mais à la longue il fatigue ; l'esprit le plus enthousiaste en est lassé après un long séjour sur mer.

Une de nos grandes distractions était de nous exercer à lancer un lazo, fait d'un bout de corde terminé par un nœud coulant.

Les Lapons, habitués à employer cet engin pour prendre leurs rennes, furent nos maîtres dans cet exercice. Le vieux Ravna surtout était particulièrement adroit. La ligne enroulée autour de la main droite, il avançait, l'œil fixé sur la victime qu'il avait choisie parmi l'équipage, puis d'un mouvement rapide lançait le lazo, qui venait s'enrouler autour de l'individu. Jamais Ravna ne manquait son coup. Balto, qui était un Lapon sédentaire, ne maniait pas le lazo avec la même sûreté que son compagnon, mais il ne voulait pas reconnaître son infériorité, et lorsque l'un d'entre nous la lui faisait remarquer, sa physionomie prenait une expression de mauvaise humeur qui excitait l'hilarité générale.



À LA CHASSE DES PHOQUES.
(DESSIN DE M. NANSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Pour passer le temps, nous nous livrions à d'autres exercices ; nous éprouvions, par exemple, la force musculaire de nos bras. D'autres fois nous jouions au palet. On dessinait sur le pont des figures et des cercles, ayant chacun une valeur déterminée, et il fallait lancer les disques de plomb dans l'intérieur des cercles sans toucher les figures, sinon on perdait un certain nombre de points. Quand le temps était beau et le mouvement du navire pas trop accentué, il y avait sur le pont plusieurs parties engagées. L'enjeu consistait toujours en tabac.

D'autres fois, nous jouions au whist ou à des jeux de cartes norvégiens. Plusieurs d'entre nous n'avaient pas grand goût pour cette distraction ; il arrivait cependant que des parties commencées le soir se prolongeaient jusqu'au matin. Nous n'avions qu'un jeu de cartes ; à la fin du voyage il était si sale qu'il était difficile de distinguer la valeur des cartes.

Quand nous n'étions pas encore couchés à minuit, nous restions debout jusque vers quatre heures, pour prendre part au premier déjeuner. À cette heure-là le café était servi à l'équipage ; jamais Balto ne manquait de se lever pour aller boire sa tasse. Comme tous les Lapons, il aimait beaucoup le café et jamais ne laissait échapper l'occasion d'en boire.

Notre bibliothèque n'était pas très riche. Un de nos amis, M. Cammermeyer, l'éditeur de Kristiania, nous avait donné quelques livres, mais nous les eûmes bientôt lus. Nous demandâmes alors aux matelots les feuillets qu'ils possédaient ; quand nous les eûmes terminés, nous allâmes emprunter sur les autres bâtiments les quelques livres qui s'y trouvaient.

La monotonie de notre vie était seulement interrompue par les visites que nous faisions de temps à autre les capitaines des autres navires, et celles que nous leur rendions. Spectacle curieux que de voir tous ces marins groupés sur le pont, au soleil, buvant et fumant au milieu de cette mer couverte de glaces étincelantes.

Une de nos distractions était de tirer à la cible sur les glaçons.

Ravna seul ne s'accommodait guère de la vie du bord. Habitué à errer sur les montagnes avec son troupeau de rennes, il se trouvait à l'étroit sur le navire et désirait fouler la terre ferme. Balto s'accommodait au contraire très bien de cette existence ; toujours gai et plein d'entrain, il était devenu le favori de l'équipage. Sa jambe était maintenant complètement remise.

Tout le monde à bord prenait le plus grand soin de notre poney, même trop grand soin, car à chaque instant on lui donnait un peu de foin et il arriva bientôt que la provision fut épuisée. Nous lui donnâmes alors de la viande fraîche de phoque, puis, quand il en fut fatigué et n'en voulut plus, de la viande séchée. Au bout de quelques jours il refusa cette alimentation ; on lui présenta ensuite des guillemots, puis du goémon. Parmi ces herbes marines, il recherchait particulièrement une espèce de fucus. Nous

parvînmes ainsi à conserver pendant quelque temps ce brave petit animal. Le 9 juillet, n'ayant plus rien à lui donner à manger, il fallut se résoudre à l'abattre. Le seul service qu'il nous rendit fut de nous donner une bonne provision de viande fraîche, dont nous mangeâmes une partie sur la banquise après avoir quitté le *Jason*.

Dans les régions arctiques l'air est très pur, il n'existe aucun bacille, par suite la viande peut rester longtemps exposée à l'air sans se gâter. La putréfaction ne se produit que si des germes apportés de terre se trouvent à bord.

Les gens du peuple ont souvent une aversion incompréhensible pour certains aliments. Après que le poney eut été abattu et découpé suivant les règles de l'art, un matelot m'en demanda un morceau. Immédiatement j'accédai à son désir. De suite notre homme goûta cette viande crue, mais à peine en avait-il avalé un morceau qu'il fit une grimace affreuse et déclara ne plus en vouloir. Comme nous avions maintenant plus de viande fraîche que nous n'en avions besoin, j'en offris à l'équipage, mais personne n'en accepta ; aucun matelot ne voulut consentir à manger du cheval. Plus tard, un homme m'en demanda un morceau pour le saler. Dans ma joie de trouver un gaillard qui ne partageait pas le préjugé général, je lui fis observer que la viande serait meilleure fraîche. « Cela se peut, me répondit-il, mais ne croyez pas que je sois assez glouton pour manger une pareille saleté. Je désire simplement de cette viande pour nourrir mes porcs à notre retour en Norvège. »

À bord des baleiniers les matelots se plaignent souvent de troubles digestifs, dus à une alimentation de conserve, et jamais ils ne voudraient toucher à la viande de phoque. Seulement avec les animaux que nos marins tuent dans une journée de chasse, une tribu d'Eskimos pourrait longtemps vivre dans l'abondance^[1]. Aussi, grand fut l'étonnement de l'équipage lorsqu'il me vit recueillir le sang d'un jeune stemmatope, et le porter au cuisinier pour qu'il nous en fit un pudding. Il ne fut pas facile de décider plusieurs de nos amis à en manger ; ceux qui en goûtèrent déclarèrent le mets excellent, mais refusèrent d'en prendre une grande portion ; ils savaient que le pudding était fait avec du sang de phoque et cette pensée leur enlevait tout appétit. Plusieurs de mes camarades ne se montrèrent pas

si difficiles, et, un soir, l'un d'eux n'avalait pas moins de dix-huit petits pâtés au sang de phoque sans éprouver le moindre écœurement.

À bord j'avais une occupation qui ne laissait pas de me prendre du temps. Le personnel du carré m'appelant toujours docteur, l'équipage était persuadé que j'étais médecin et à chaque instant un matelot venait me consulter ; il m'arrivait même des clients des autres bâtiments. Impossible de faire comprendre à ces braves gens que je n'étais pas médecin. N'étais-je pas docteur, disaient-ils, et il était impossible de leur persuader que ce titre n'est pas synonyme de médecin ; si je ne voulais pas leur donner une consultation, c'est que j'y mettais de la mauvaise volonté. Il fallut donc me résigner. De tous temps les médecins ont été un peu charlatans : je ne crois donc pas en cette circonstance avoir porté atteinte au prestige de l'art. L'influence que les médecins exercent sur leurs malades vient en grande partie de la confiance qu'ils leur inspirent. Tout le monde à bord m'accordait cette confiance : pour le reste il me suffisait de prendre de grands airs. La plupart de mes clients venaient me trouver en se tenant le ventre, ce qui indiquait suffisamment la nature de leur indisposition. « Avez-vous la tête lourde ? demandai-je. — Oui, je crois, me répondait-on généralement. — Ne souffrez-vous pas de constipation ? — Cela pourrait être. » Je formulais alors mon ordonnance : « Votre indisposition provient de votre genre de vie à bord. Mangez moins, nourrissez-vous de vivres frais, de viande de phoque par exemple, faites de l'exercice sur le pont. Si dans quelques jours vous ne vous trouvez pas mieux, revenez me voir, je vous donnerai des sels ou de l'huile de ricin. » Inutile d'ajouter que personne ne revenait, effrayé par la perspective d'une bonne purge.

Beaucoup se plaignaient de maux de tête, la plupart souffraient de constipation. Tous ces gens mangeaient et dormaient trop. Pour eux, même prescription que pour les autres. Parfois j'ordonnais des massages sur le ventre.

Un jour il m'arriva d'un autre navire un matelot qui pouvait à peine marcher ; il avait la figure rouge, des plaques sur les joues et se plaignait de vives douleurs dans la poitrine et dans le ventre. Évidemment il était atteint de consommation. Je lui recommandai de manger du lard et de boire de l'huile. Il avait précisément bu, quelques jours auparavant, de l'huile de

souffleur. Or cette huile est plus laxative que celle de ricin. Ainsi s'expliquaient ses douleurs d'entrailles.

Comme chirurgien, je rendis plus de services à ces braves gens que comme médecin. Dans leur dur métier ils se faisaient souvent des blessures aux mains, dont la plupart du temps ils ne prenaient aucun soin. Presque toujours ils ne venaient me trouver que lorsque les plaies étaient devenues mauvaises. Je les faisais d'abord laver soigneusement, puis les traitais par des antiseptiques. Généralement les guérisons furent rapides ; j'eus cependant à soigner un cas très grave.

Un jour un matelot vint se plaindre à moi d'une courbature générale ; il souffrait, disait-il, particulièrement dans le dos. Ennuyé de toutes ces consultations, je ne l'examinai guère, et crus qu'il avait simplement des rhumatismes. En conséquence, je lui recommandai de se couvrir chaudement et de ne pas s'exposer au froid. Quelques jours après je vis reparaître mon homme, qui, cette fois, se plaignait de douleurs intolérables au bras. Le bras était en effet enflé, particulièrement au-dessus du coude. Du coup, mon attention fut éveillée. Le malade s'était, quelques jours auparavant, écorché un doigt, n'avait pas soigné sa blessure : tout le mal venait de là. Un empoisonnement du sang était survenu. Pour le moment je ne crus pas pouvoir faire quelque chose, et me bornai à recommander au patient de porter son bras en écharpe et de ne pas s'en servir. Mais chaque jour son état empira, en même temps l'enflure et les douleurs augmentèrent. Pour diminuer ses souffrances je lui appliquai des compresses froides ; bientôt la fièvre se déclara et le malade perdit l'appétit. Le bras était devenu gros comme la cuisse : évidemment une opération allait devenir nécessaire, et cette perspective ne me souriait guère. Tout le monde croyait sa fin prochaine. Pour consoler le pauvre homme j'allais le voir plusieurs fois par jour. Le malheureux était fort mal installé, couché sur un cadre étroit dans le poste, où toute la journée soixante hommes fumaient et faisaient du bruit. À chaque instant, lorsque le navire heurtait des glaçons, le patient éprouvait de dures secousses, ses souffrances devenaient alors atroces, et lui faisaient pousser des cris déchirants. C'est dans ces conditions que je dus l'opérer. Un canif affilé sur une meule grossière était le seul instrument de chirurgie que je possédais, et je fis l'opération à la lueur d'une petite lanterne. Tout le monde refusa d'y assister et il ne me fut pas facile d'avoir un aide, ne fût-ce

que pour tenir le luminaire. Enfin tout est prêt ; je fais une large piqure au bras malade ; le malheureux, en proie à une douleur terrible, s'écrie : « Arrêtez, vous me tuez ». Quelques gouttes de sang tombent, suivies d'un flot de matière blanche. Le malade perdit connaissance et durant plusieurs jours eut le délire. Pendant ce temps les matelots ne voulaient plus descendre dans le poste, dans la crainte de voir mourir leur camarade. À la même époque, un autre matelot fut frappé d'aliénation mentale : leur frayeur augmenta encore. Il n'est pas agréable, je dois le reconnaître, de se trouver dans une étroite cabine en compagnie d'un fou et d'un malade qui délire.

Plus tard je dus faire subir au malade une nouvelle opération. Cette fois encore, des litres de pus sortirent de la blessure. La convalescence fut longue, mais avant de quitter le *Jason*, j'eus la satisfaction de voir mon homme debout. Jamais je n'oublierai l'expression de reconnaissance que prit sa physionomie lorsqu'il me fit ses adieux au moment de notre débarquement sur la banquise.

Pour cette période du voyage mon journal n'offre aucun intérêt, sauf pour les marins de l'océan Glacial. Peu d'incidents à noter ; nous louvoyons le long de l'iskant, en essayant de pénétrer au milieu de la banquise. Tantôt les glaces s'ouvrent, tantôt elles se ferment ; un jour nous voyons un petit nombre de phoques, un autre jour un grand nombre, parfois même des troupes considérables couchées au loin sur la banquise. Le navire se dirige de ce côté en se frayant un passage au milieu des glaces compactes, et, au moment où il approche du troupeau, tous disparaissent.

Le 26 juin, nous sommes au milieu de la banquise, par 66° 24' de latitude nord et 29° 45' de longitude ouest. Au nord, la terre est en vue. Nous reconnaissons deux hautes montagnes situées vraisemblablement sur la côte de Blossville ; elles se trouvent plus à l'ouest que les deux pics marqués sur les cartes dans cette partie du littoral. Plus tard j'eus l'occasion de m'entretenir à ce sujet avec le capitaine Inersen du *Staerkodder*, qui s'était engagé à une grande distance au milieu des glaces, au nord de nous. Il avait aperçu également la côte ; d'après sa description, elle est très montagneuse, et ne ressemble pas au littoral situé plus au sud, vers le 67° de latitude nord, dont il s'était approché en 1884. Ce renseignement concorde avec ceux recueillis par le commandant Holm de la bouche des Eskimos

d'Angmagsalik, à l'aide desquels il a dressé son esquisse de la côte orientale au nord de ce dernier point. Cette région est une des parties les moins connues de notre globe.

Dans la soirée du 28 juin, des phoques sont en vue. Chaque jour nous en apercevons sans pouvoir en approcher. Le 3 juillet, nous avançons au milieu de la banquise vers une nombreuse troupe de stemmatopes, mais la glace est si compacte qu'il est impossible de leur donner la chasse. Dans la nuit, lorsque le soleil apparaît au-dessus de l'horizon, la vue s'étend au loin sur la banquise. Partout on voit des troupes considérables de phoques ; jamais auparavant je n'en avais vu autant. Du nord-ouest au nord-est, partout jusqu'à l'extrême horizon, la banquise est couverte de leurs masses noires ; vraisemblablement, au delà de notre champ de vision il doit s'en trouver autant.

Le lendemain, brouillard épais. La glace est toujours compacte, la houle se lève sur ces entrefaites et nous oblige à sortir de la banquise.

Le 11 juillet, la banquise éprouva un mouvement violent produit par les courants. Pendant que nous étions tranquillement assis dans la cabine, un grand glaçon vint frapper si violemment l'étrave du *Jason* que le bâtiment recula. Nous sautons de suite sur le pont. Un autre gros glaçon arrive droit sur l'arrière à grande vitesse, il frappe le navire avec un craquement sinistre et enlève le gouvernail ; le *Jason* n'éprouva heureusement aucune autre avarie. Eut-il reçu le choc sur le côté, nous ne savons trop ce qui serait arrivé, les flancs étant la partie faible des baleiniers.

La journée du lendemain fut employée à installer le gouvernail de rechange dont sont toujours munis les baleiniers.

L'été était maintenant avancé, et il n'y avait plus guère espoir de chasse fructueuse. À la satisfaction de tous, le capitaine décida, le 13 juillet, de sortir de la banquise et de faire route vers la côte du Grönland.

Ce jour-là et le lendemain, nous capturâmes le long de la glace une centaine de phoques.

Dans la nuit du 14 au 15 et de grand matin, le second avait aperçu terre. Le brouillard nous ayant enveloppés dans la matinée, nous ignorons à quelle distance nous nous trouvons de la côte. Tous les bagages sont montés sur le pont ; tout est paré pour le débarquement.

Vers midi j'étais occupé à écrire des lettres, lorsque tout à coup j'entends le cri de la vigie : *Terre !* De suite je grimpe sur le pont. Devant nous, sous un dais de brume, se lève la côte du Grönland dorée par un beau soleil. Nous sommes sur le travers de la montagne d'Ingolf, à environ 32 milles de terre. En avant s'étend une masse de glace. Dans ces conditions nous faisons route dans le sud en nous rapprochant de la côte.

Nous croisons plusieurs grands isbergs, quelques-uns chargés de pierres et de gravier. À une grande distance, ces colossales montagnes semblent des fragments de terre détachés du continent ; plusieurs fois il nous arriva de prendre ces énormes glaçons pour des îles situées sur notre route. Plus au sud, près du cap Dan, un grand nombre d'isbergs sont échoués.

Ce jour-là et le lendemain, le débarquement ne put être opéré. La banquise était large de 16 à 20 milles ; il était donc préférable de reconnaître l'état des glaces plus au sud.

Le 16, nous doublons le cap Dan, reconnaissable à la forme arrondie de son sommet. Dans ces parages, la banquise s'étend également à une grande distance en mer, sa largeur est d'environ 16 milles. Plus à l'ouest s'élève au-dessus de la glace une buée bleuâtre, indice de l'existence d'un golfe ouvert au milieu du pack dans la direction de terre. Immédiatement nous faisons route de ce côté, dans l'espoir de pouvoir atterrir. Dans la nuit, le navire atteint cette baie. Le 17 au matin, en montant sur le pont, je reconnais de suite que l'heure du débarquement est arrivée. L'inspection de la banquise du haut du nid-de-pie me confirme dans cette pensée. Les montagnes des environs du Sermilikfjord s'élèvent devant nous et pour la première fois nous apercevons dans l'ouest l'inlandsis. L'immense glacier s'étend à l'horizon comme une énorme protubérance blanche, doucement arrondie. Cette vue accroît encore notre ardeur.

Un pack large de 10 milles environ nous sépare seulement de la terre. Sur la lisière, la navigation semble possible ; plus loin, la glace est plus compacte, mais reste parsemée de flaques d'eau libre. La banquise, formée de petits glaçons, ne paraît pas mauvaise. Sur de pareils *drifts* ^[2] le halage des canots est certainement plus pénible que sur de grandes flaques, mais il est facile de frayer un passage aux embarcations en poussant les glaçons avec des gaffes. Du nid-de-pie, j'avais aperçu le mirage d'une nappe d'eau

libre située le long de terre ; il est donc probable qu'après avoir traversé le milieu du pack, nous trouverons les glaces clairsemées.

Un navire solide comme le *Jason* se serait facilement frayé un passage à travers cette banquise. Souvent auparavant il avait culbuté des glaces autrement résistantes : mais alors il s'agissait d'aller chasser le phoque. Aujourd'hui le cas est différent. Si le *Jason* m'eût appartenu, je n'aurais pas hésité un instant à le lancer contre les glaces : mais nous n'étions que des passagers ; de plus, le navire n'était pas assuré pour tenter un atterrissage sur la côte du Grönland. Enfin nous ne connaissions ni le régime des courants, ni la profondeur de la mer dans ces parages. Si un glaçon avait enlevé l'hélice, il n'aurait guère été possible d'installer un nouveau propulseur, et cette avarie pouvait entraîner la perte du bâtiment. Dans ce cas les soixante-quatre hommes de l'équipage n'auraient pu que difficilement gagner les établissements danois avec les faibles approvisionnements du bord. Voyant que nous pourrions nous tirer d'affaire nous-mêmes, je priai le capitaine de nous conduire à l'iskant et de faire embarquer les bagages dans nos canots.

Comme je l'ai dit plus haut, l'expédition avait emporté une embarcation spécialement construite pour elle. Comme elle aurait été lourdement chargée par nos bagages, j'acceptai avec reconnaissance l'offre du capitaine de nous donner un des petits canots du *Jason*. Les deux bateaux sont amenés le long du bord, et bientôt tout le monde est au travail, l'équipage, comme les membres de l'expédition, occupés à ouvrir les caisses et à en empiler le contenu dans les deux canots.

Nous écrivons ensuite des lettres ; chacun de nous désire envoyer un dernier mot d'adieu à ses amis et amies. Tous les membres de l'expédition sont pleins d'entrain. Après un mois et demi d'attente, l'heure solennelle du départ est enfin arrivée.

Avant de quitter le *Jason*, j'adressai la lettre suivante au journal le *Morgenblad*, de Kristiania :

« À bord du *Jason*, 17 juillet 1888.

« Une banquise côtière large de 16 à 20 milles nous a empêchés de débarquer hier et avant-hier. Elle était parsemée de flaques d'eau à travers

lesquelles il eût été possible de faire facilement passer les embarcations ; mais nous désirions avancer plus à l'ouest au delà du cap Dan. Nous voulions atteindre les environs d'Inigsalik, à l'ouest du Sermilikfjord, où le terrain est beaucoup moins accidenté que plus à l'est. La région située au nord du cap Dan est couverte de montagnes très abruptes ; partout s'élèvent des pics escarpés, découpés en aiguilles fantastiques. Nulle part en Scandinavie, ni même dans les Alpes, il n'existe de massifs présentant des formes aussi hardies. Ces pics ne sont pas, il est vrai, très élevés ; un des principaux sommets, la montagne d'Ingolf, une aiguille reconnaissable de très loin, atteint l'altitude de 2000 mètres environ. Pendant notre navigation le long de la côte, nous l'avons eue en vue jusqu'à hier soir. Quelques montagnes situées au nord et peut-être plus avant dans l'intérieur du pays m'ont paru plus élevées. La région qui s'étend au nord du cap Dan est encore inconnue. Après avoir doublé hier ce promontoire, nous nous trouvons maintenant à quelques milles de la côte par le travers du Sermilikfjord, prêts à quitter le navire. Nous allons nous diriger vers terre à travers la banquise. À gauche se trouve le pays d'Inigsalik ; derrière les montagnes, pour la première fois nous voyons l'inlandsis, ce mystérieux désert de glace qui va être notre champ d'exploration pendant plus d'un mois.

« Le pays d'Inigsalik paraît assez plat ; de là il sera facile d'atteindre l'inlandsis. Le commandant Holm, le chef de l'expédition danoise de 1881-1885 sur la côte orientale, m'a recommandé ce point de départ. En tout cas, du bord, nous ne croyons pas marcher à un insuccès en attaquant le glacier de ce côté.

« Je m'arrête ; les deux canots sont maintenant chargés et parés.

« Comme la banquise est formée de petits glaçons, j'emmène, outre le canot construit spécialement à Kristiania, une des embarcations du *Jason*. Il sera plus commode d'avoir deux bateaux, et en même temps plus prudent, pour le cas où l'un d'eux viendrait à être brisé par les glaces.

« Maintenant le moment des adieux est arrivé. Désormais nous compterons comme des amis particulièrement chers le capitaine Jacobsen et tout son équipage, et nous conserverons toujours le souvenir des heures agréables que nous avons passées à bord du *Jason*. Nous nous embarquons avec le ferme espoir du succès. Suivant les paroles d'un sage grec :

« L'espérance est le rêve d'un homme éveillé ; quelquefois le rêve devient une réalité ». Je crois qu'il en sera ainsi pour nous.

« J'espère atteindre Christianshaab en septembre, avant le départ du dernier bâtiment danois. Nous pourrons ainsi revenir en Norvège en automne ; dans tous les cas vous nous reverrez l'été prochain.

« Adieu !

« Votre dévoué,

« FRIDTJOF NANSEN. »

Vers sept heures du soir tout est paré en vue du départ. Nous nous trouvons juste en face de l'embouchure du Sermilikfjord, à une distance d'environ 10 milles. Je monte une dernière fois dans le nidde-pie pour reconnaître la direction que nous devons suivre. Le mirage produit par l'existence d'eaux libres dans le voisinage de la côte est encore plus intense qu'auparavant. Les glaces paraissant un peu clairsemées à l'ouest du Port-Oscar, je résols de nous diriger de ce côté.

Après cette inspection de la banquise, je redescendis sur le pont, plus assuré que jamais du succès. Maintenant le moment de la séparation est arrivé. L'équipage entier, rassemblé sur le pont, est joyeux de nous voir commencer le voyage dans des conditions favorables ; cependant un certain sentiment de tristesse est visible sur tous les visages. Ces braves gens songent que c'est peut-être la dernière fois qu'ils nous voient. Nous prenons congé de ces matelots qui sont devenus pour nous de bons amis, puis nous serrons la main au capitaine Jacobsen. Cet excellent homme nous adresse, avec son calme habituel, un adieu bien senti et nous exprime ses souhaits de succès. Nous descendons l'escalier, et embarque ! Je prends la direction du canot du *Jason* ramé par Dietrichson et Balto, Sverdrup celui de l'autre embarcation, où se trouvent Ravna et Kristiansen.

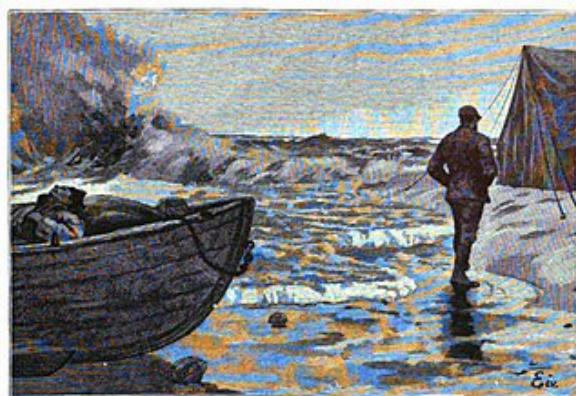
Paré ! Avant partout ! et les canots glissent sur la surface sombre de la mer. En même temps les soixante-quatre hommes du *Jason* poussent trois hourras, et les deux canons du navire nous envoient un dernier adieu dont le grondement roule longtemps dans cet air humide. Les derniers liens qui nous rattachaient au monde civilisé sont maintenant rompus. Adieu tous ! Nous sommes confiants dans le succès ; nous aurons à endurer des

souffrances, à affronter des dangers, mais nous avons le ferme espoir de sortir victorieux de la lutte.



LE CAPITAINE D'UN BALEINIER EXAMINANT LA BANQUISE.
(DESSIN DE M. NANSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

1. ↑ Les Eskimos du cap Dan trouvent parfois sur la banquise des corps de phoques tués par les baleiniers. Eux n'ont garde de les perdre ; ils les recueillent soigneusement et s'en régalent.
2. ↑ Glaces flottantes en général de petite dimension. (*Note du traducteur.*)



SVERDRUP DE QUART PENDANT LA NUIT DU 10 JUILLET.
(DESSIN d'E. NIELSEN, D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NANSEN.)

CHAPITRE VIII

EN ROUTE VERS LA CÔTE ORIENTALE DU GRÖNLAND — DÉRIVE SUR LA BANQUISE

À quelque distance du navire nous fûmes rejoints par un canot du *Jason* monté par douze hommes sous le commandement du lieutenant. Le capitaine Jacobsen avait envoyé cette escouade à notre aide. Ces braves amis nous accompagnèrent quelque temps, mais voyant qu'ils ne pouvaient nous être d'une grande utilité, je les renvoyai bientôt à bord, après les avoir remerciés de leur bonne volonté.

Au début, la glace est clairsemée ; nous avançons rapidement et à la rame. La route nous est-elle fermée, nous nous ouvrons un passage avec le pic et la hache. En quelques endroits seulement il devient nécessaire de

haler les canots à travers de petits glaçons. Au moment où nous quittons le *Jason*, il commençait à tomber une petite pluie, maintenant elle augmente, en même temps le ciel noircit et prend mauvaise apparence. C'était à coup sûr un curieux spectacle de nous voir travailler à nous frayer un passage à travers la banquise, couverts de nos imperméables noirs et de nos capuchons, qui nous donnent l'air de moines. Les canots avancent dans le sillage l'un de l'autre au milieu de glaçons dont la blancheur immaculée contraste étrangement avec la noirceur du ciel. Sur les pics décharnés des bords du Sermilikfjord s'étendent de sombres nuées, déchirées par endroits ; à travers ces trouées le ciel apparaît dans le lointain illuminé par un rayonnant coucher de soleil. Mais cela ne dure pas longtemps, les trous se ferment, les nuages deviennent plus sombres et la pluie s'abat sur nous.

Plus loin la marche devient pénible. Souvent, pour reconnaître la meilleure route à suivre, nous devons escalader un monticule de glace ; du haut d'un de ces mamelons nous saluons une dernière fois le *Jason* en agitant le drapeau national. On nous voit de là-bas et le navire nous rend notre salut en abaissant son pavillon. Maintenant en avant ! nous n'avons pas de temps à perdre.

Au début un grand isberg se trouvait dans l'ouest ; bien que nous nous dirigions toujours vers l'est, nous nous en rapprochons de plus en plus. Évidemment un courant nous poussait vers l'ouest. Nous faisons alors rouler pour passer à droite de cette montagne de glace. Tout à coup, dans son voisinage nous fûmes pris par un tourbillon terrible. Les glaçons jetés les uns sur les autres tournoyaient sur eux-mêmes, et se renversaient en menaçant de briser nos deux canots. Sverdrup parvint à mettre en sécurité son canot sur un glaçon pendant que nous faisons tous nos efforts pour atteindre une flaque d'eau. À chaque instant notre embarcation risquait d'être brisée. En pareille circonstance, on doit se réfugier, si l'on peut, soit au-dessus des *isfod*^[1], soit dans une anse creusée dans l'épaisseur des glaçons. Au prix de grands efforts nous réussissons à nous tirer de ce mauvais pas et à atteindre une grande nappe d'eau ouverte sous le vent de l'isberg où nous sommes en sécurité. Il faut maintenant songer à Sverdrup. Nous lui faisons signe de nous suivre, et bientôt il nous rejoint.

Au delà nous rencontrons une série de flaques d'eau libre. De temps en temps les glaçons qui nous entourent sont violemment agités et jetés les uns

contre les autres ; toujours ces mouvements dans la banquise se produisent près des nombreux isbergs échoués dans ces parages ; dès que nous avons dépassé ces montagnes déglacé flottante, tout redevient calme. Maintenant nous avons bon espoir de réussir et sommes tous pleins d'entrain. La pluie a cessé ; le soleil rougit les nuages amoncelés sur le Sermilikfjord et enflamme les sommets neigeux de la côte.

Apercevant des flaques d'eau libre, je pense découvrir bientôt le chenal ouvert entre la côte et la banquise. Nous nous trouvions alors tout près de la rive occidentale du Sermilikfjord, nous distinguons même les pierres et toutes les aspérités de la montagne. Aucun obstacle ne semble devoir arrêter notre marche. Nous nous occupons de choisir l'endroit où nous pourrions faire le café une fois à terre.

Tout à coup les glaçons s'entre-choquent ; en toute hâte, nous cherchons un refuge sur l'un d'eux. Après cette alerte, en remettant à l'eau mon embarcation dans un chenal très étroit, une langue de glace pointue vient en percer la coque. Le canot menaçant de couler, il faut le décharger de suite et le remonter sur un glaçon pour le réparer. Sverdrup et Kristiansen viennent à notre aide et très habilement remettent en état l'embarcation sans grande perte de temps à l'aide des quelques outils qu'ils ont seulement à leur disposition : un marteau en bois, une hache et quelques clous. (Une planche de pin fut employée comme bordage.

Cet accident nous coupa la veine. Pendant que nous étions occupés à réparer le canot, les glaces s'étaient remises en mouvement, le ciel assombri, et la pluie avait repris. Toute vue est désormais masquée. Dans cette situation nous dressons la tente et attendons une embellie. Il est dix heures du matin (18 juillet). Depuis quinze heures nous travaillons à nous frayer un chemin à travers la banquise. Nous avons donc bien gagné quelques heures de repos.

Avant de nous endormir une éclaircie nous permet d'apercevoir le *Jason* sous vapeur ; bientôt après il disparaît sur l'océan. Probablement à bord on nous croyait à terre depuis longtemps, sains et saufs. « Lorsque Ravna vit le navire pour la dernière fois, écrit Balto dans sa relation de voyage, il médit : « Sommes-nous bêtes d'avoir quitté le vapeur pour venir mourir ici. La grande mer sera notre tombeau. — Cela aurait été très mal d'agir ainsi, répondis-je. Nous n'aurions reçu aucun paiement à notre retour et peut-être

le consul norvégien nous aurait rapatriés à Karasjok aux frais du bureau de bienfaisance. Ce qui aurait été une grande honte pour nous. »

Pendant que nous dormons, un de nous reste debout, chargé de nous réveiller si la glace s'ouvrait assez pour nous permettre de continuer vers la côte. Dietrichson s'offrit pour faire le premier quart.

Les glaces ne s'écartèrent que très peu, une seule fois et encore pendant un instant. Je pensais profiter de cette occasion pour nous remettre en marche, mais bientôt les pressions recommencèrent. D'autre part les glaçons étaient trop petits pour qu'il fût possible de haler les canots. Tant que la pluie tombait, nous pouvions dormir et attendre. Nous étions déjà à ce moment emportés par un courant !

Nous sommes entraînés à toute vitesse au milieu d'un large banc de glace à l'ouest du Sermilikfjord. Là un courant nous porte dans le sud et nous éloigne de la côte, en dépit de tous nos efforts pour nous en rapprocher. Si nous n'avions pas été retardés par l'accident arrivé au canot, nous aurions pu traverser ce banc, où le courant est très violent, et atteindre ensuite des eaux plus calmes le long de terre.

La vitesse du courant dépassait toutes mes prévisions. Que ce courant fût rapide, je le savais, mais si j'avais connu sa véritable force, j'aurais pris d'autres dispositions. Il eût été par exemple préférable de débarquer sur la banquise plus à l'est, par le travers du cap Dan ; là nous aurions, suivant toute probabilité, traversé la barrière de glaces, sans être entraînés à l'ouest, au delà de l'embouchure du Sermilikfjord, dans le grand banc où le courant porte vers le sud. Dans notre position nous pouvions seulement examiner la situation dans laquelle nous nous serions trouvés si nous avions agi ainsi. Si, pendant une heure seulement, le chenal avait été un peu ouvert.

nous aurions été hors de danger. Mais l'entrée du paradis nous est fermée ; nous dérivons maintenant vers le sud.

Tout en faisant ces réflexions nous travaillons à enlever du plancher de la tente l'eau qui filtre à travers les ouvertures de la partie inférieure. Après vingt-quatre heures d'attente, la glace s'ouvre tout à coup. Immédiatement, avec un nouveau courage et de nouvelles forces, nous essayons, le 19, à six heures du matin, d'atteindre terre. La pluie ne tombe plus aussi dru ; à travers une éclaircie nous apercevons la côte aux environs du

Sermilikfjord : nous en sommes maintenant éloignés de 16 milles. Si nous ne pouvons atterrir à Inigsalik, à l'ouest du Sermilikfjord, eh bien, nous aborderons au sud, à Pikiudtlek. Nous travaillons vigoureusement pour nous frayer, un passage à travers les glaces. Près d'un grand isberg nous rencontrons des nappes d'eau libre, dans lesquelles nous engageons les canots. Tout à coup les glaces s'entre-choquent ; en toute hâte nous devons nous réfugier sur une grande plaque de glace. Maintenant le soleil perce les nuages, nous tirons les embarcations hors de l'eau, dressons la tente, et installons un campement relativement confortable. Nous revêtons des vêtements secs et faisons sécher ceux qui sont mouillés, changement que j'apprécie tout particulièrement, ayant eu la mauvaise chance de tomber à l'eau. J'allais m'élancer de la pointe d'un glaçon dans le canot, lorsque ce point d'appui céda sous mon poids. Pendant la traversée de la banquise, pareille chute fut du reste un incident journalier. Dans la journée nous nous chauffons aux rayons du soleil. Les conserves données à l'expédition par la Compagnie de Stavanger sont excellentes, l'eau abondante, et le tonnelet du canot du *Jason* contient de la bière. (Chaque embarcation des baleiniers pour la chasse au phoque est munie d'un barillet de bière et d'un caisson rempli de pain et de lard.) Le capitaine du *Jason* avait eu l'amabilité de faire déposer ces excellentes provisions dans le canot qu'il nous avait donné, et maintenant elles faisaient nos délices.

Sur ces entrefaites nous commençons à entendre le bruit d'un fort ressac du côté de l'iskant, mais pour le moment nous n'y prêtons pas attention. Nous dérivons à vue d'œil, et les montagnes du Sermilikfjord nous apparaissaient de plus en plus petites.

Le soir, tandis que mes compagnons dorment, je reste longtemps debout pour prendre quelques esquisses. La soirée est magnifique, partout le ciel s'étendent des teintes d'une douceur infinie. Au nord, les montagnes du Sermilikfjord découpent leurs lignes hardies sur un ciel pourpre, et à l'ouest la grande plaine de l'inlandsis ferme l'horizon en traçant sa ligne molle sur le jaune du couchant.

Pendant que je dessine, mon attention est attirée par une grosse houle qui se fait sentir jusque dans la banquise. Du côté de la mer, le ciel est un peu sombre ; il y a sans doute du gros temps sur l'océan ; mais je suis bien loin de supposer qu'il peut nous arriver quelque aventure de ce côté, et, l'esprit

tranquille, je vais prendre place dans le sac de couchage à côté de mes compagnons.

Le lendemain matin, 20 juillet, je suis réveillé par des chocs violents qu'éprouve notre glaçon. La houle est donc devenue plus forte. Je sors alors de la lente et reconnais que notre radeau de glace est fendu tout près, de notre abri. Des points les plus élevés du glaçon, les Lapons aperçoivent la mer éblouissante sous un soleil clair. Depuis notre départ du *Jason*, nous l'avions perdue de vue.

Pour le lendemain et les jours suivants, mon journal de voyage contient ces passages :

« La mer grossit et bal constamment notre glaçon. Les fragments de glace et la bouillie glaciaire détachés des drifis amortissent heureusement les chocs. La situation devient mauvaise, notre glaçon dérive rapidement vers la pleine mer. Nous chargeons alors les canots et essayons de les haler vers terre. C'est peine perdue. La dérive est plus forte que notre marche. Le courant nous refoule dans la direction diamétralement opposée à celle que nous suivons. Il s'agit maintenant de trouver un glaçon solide sur lequel nous nous établirons en attendant les événements. Quand nous avons campé l'avant-veille, le bloc sur lequel la tente a été dressée mesurait, dans sa plus grande largeur, environ 30 mètres ; la nuit dernière, une partie a été enlevée et maintenant il est attaqué d'un autre côté. Tout près de nous, il y a une grande flaque épaisse encore intacte ; nous nous y réfugions.

« Le bruit de la mer grandit, les vagues déferlent autour de nous et viennent battre jusque sur notre glaçon. La position devient critique.

« Les Lapons ne sont pas d'humeur gaie. Ce matin, ne les apercevant pas, je me demandais où ils pouvaient bien être, car, sur notre petit glaçon, il n'y a pas beaucoup d'endroits pour se cacher. Voyant un des canots soigneusement recouvert de prélaris, je vais à la découverte de mes gens, je soulève une toile avec précaution, et que vois-je dessous ? nos deux bonshommes blottis au fond de l'embarcation, Balto lisant à haute voix à son vieux camarade l'*Ancien Testament*. Sans attirer leur attention, je laissai retomber le prélaris qui recouvrait la petite église. Nos deux camarades avaient fait l'abandon de leur vie et se préparaient à la mort. Plus tard Balto me raconta qu'ils avaient alors pleuré en se reprochant amèrement d'avoir

abandonné leur vie paisible. Après tout, ils pouvaient bien être effrayés dans cet inconnu.

« Aujourd'hui le temps est magnifique et le soleil éblouissant ; il devient nécessaire de porter des lunettes fumées. Nous profitons du soleil pour déterminer notre position. Nous nous trouvons maintenant par 65° 8' de latitude nord et 38° 20' de longitude ouest, à 30 milles de l'embouchure du Sermilikfjord et à 23 ou 25 milles de la terre la plus rapprochée.

« Comme à l'ordinaire, le dîner est préparé. Pour occuper notre temps nous faisons une soupe aux légumes. Depuis notre départ du *Jason*, c'est la première fois que nous pouvons prendre des aliments chauds. Pendant que la soupe est sur le feu, le roulis augmente, plusieurs fois notre appareil de cuisine manque de tomber. Les Lapons mangent en silence tandis que les autres causent et plaisantent comme d'habitude. À chaque choc violent que reçoit notre glaçon, partent des lazzis. Par leur gravité, les Lapons paraissent désapprouver cette gaieté ; à leur avis, ce n'est ni le moment ni le lieu pour plaisanter.

« Du point le plus élevé de notre radeau, nous voyons les glaçons de l'iskant couverts par la mer, le flot brise dessus et jaillit en panaches d'écume blanche vers le ciel bleu. Aucun être vivant ne doit pouvoir résister à ces avalanches d'eau. Nous dérivons toujours vers la pleine mer. Notre glaçon est épais, il pourra soutenir le choc quelque temps, espérons-nous ; en tout cas nous sommes décidés à ne l'abandonner que lorsque nous y serons absolument forcés. Quand nous ne pourrons plus tenir sur le glaçon, nous tenterons de mettre à l'eau les canots au milieu de cette mer furieuse. Nous serons trempés, mais nous sommes bien décidés à lutter pour la vie jusqu'à la dernière extrémité.

« Au milieu des vagues, il sera impossible de lancer les deux canots. Si nous sommes obligés d'en arriver là, nous abandonnerons une embarcation et tenterons de nous sauver sur l'autre. Nous verrons la situation quand nous serons arrivés à l'iskant.

« Maintenant, 300 mètres seulement nous séparent de la mer. Dans quelques heures nous naviguerons le long de la banquise vers le sud, ou bien nous serons noyés.

« Ravna est le plus abattu de tous, il n'est pas habitué à la mer et à ses colères. Il ne souffle mot, monte de temps en temps sur un des points les plus élevés du glaçon, et regarde tristement la ligne du ressac ; il songe évidemment à son troupeau de rennes, à sa femme, à ses enfants, à sa tente installée tout là-bas sur les montagnes du Finmark, où règne maintenant le plein été. Pourquoi a-t-il quitté tout cela ? Est-ce parce qu'on lui a offert de l'argent ? Ah non ! la vie calme dans la tente est préférable à la fortune.

« Dans les moments de danger, l'homme aime à se rappeler les belles heures de sa vie, et quelles plus belles heures, Ravna, as-tu passées, si ce n'est l'été au milieu des montagnes baignées par le soleil.

« Ici, sur la banquise, luit également un beau soleil. La soirée est magnifique comme hier soir. Le soleil se couche tout rouge, empourprant le ciel et illuminant de lueurs radieuses la terre, la glace et la mer, jusqu'au moment où il disparaît derrière l'inlandsis. Pas un souffle de vent ; la mer agitée par la houle se plisse en longues ondulations jaunes.

« Oui, le spectacle est beau. Voyez ces hautes et longues vagues, elles arrivent les unes derrière les autres en énormes crêtes mobiles dont aucun obstacle ne semble pouvoir arrêter la marche, elles rencontrent la banquise et s'y brisent en longues fusées d'eau bleue, arrachent des morceaux de glace et jettent des tourbillons d'écume sur la neige blanche. C'est étrange qu'une si belle chose puisse causer la mort. Un jour pourtant, sonnera l'heure de la mort ; non jamais à ce moment solennel le décor ne sera aussi beau qu'aujourd'hui.

« Nous nous rapprochons de plus en plus de l'iskant. Le roulis est maintenant très fort. Lorsque notre glaçon se trouve dans le creux d'une vague, toute vue nous est masquée ; nous sommes dominés par deux murs d'eau, nous n'apercevons que le ciel au-dessus de nos têtes. Autour de nous, les glaçons culbutent, craquent et se brisent ; dans la tourmente, notre radeau a été également fêlé, mais il tient encore ferme. Si nous arrivons bientôt en pleine mer, nous devons lutter pendant plusieurs jours. Pour réparer leurs forces, tous les hommes dorment maintenant profondément. Notre tente est la seule chose qui n'ait pas encore été pliée dans les canots. Sverdrup, le plus flegmatique d'entre nous, et en même temps le marin le plus expérimenté de la bande, prend le premier quart ; dans deux heures, Kristiansen le remplacera.

« La physionomie de mes camarades n'exprime pas le moindre signe d'angoisse, et la conversation est aussi animée que d'habitude. Seuls Balto et Ravna sont tristes, mais calmes et résignés, persuadés que leur dernière heure est arrivée. Malgré le bruit du ressac, tout le monde est bientôt endormi. Les Lapons sont de trop solides gars pour que la crainte trouble leur sommeil : Balto, redoutant sans doute que la tente ne soit trop exposée, se couche dans un canot ; il ne se réveille même pas lorsque les vagues menacent d'enlever l'embarcation. Pour éviter un accident, Sverdrup doit se cramponner au canot, et pendant ce temps le bonhomme ne se réveille même pas.

« Après avoir dormi je ne sais combien de temps, je suis réveillé par le bruit du ressac qui bal tout près de ma tête. Notre glaçon monte et descend sur la vague comme un navire secoué par une grosse mer. Le mugissement des flots est devenu assourdissant. À chaque instant, je m'attends à voir Sverdrup venir nous réveiller ou la tente balayée par la vague. Rien de tout cela n'arriva. J'entendais le bruit du pas cadencé de notre camarade sur le mamelon déglacé situé entre notre abri et les canots ; il me semblait le voir calme, le dos légèrement voûté, les deux mains dans les poches, regardant tranquillement la mer en mâchant une chique. Ensuite je ne me souviens plus de rien, je me rendormis.

« Le lendemain je me réveillai tout étonné ; on n'entendait le bruit de la mer que comme un roulement lointain. Nous étions maintenant loin de l'iskant. Mais dans quel état se trouvait notre glaçon ! Des fragments de glace de toutes tailles, retournés les uns par-dessus les autres, formaient une murette autour de nous ; seul le petit renflement où se trouvaient la tente et un canot n'avait pas été balayé par la mer.

« Pendant la nuit, Sverdrup s'était rapproché plusieurs fois de notre abri pour nous réveiller, nous raconta-t-il. Une fois il avait même défait une agrafe de la tente, puis il était retourné examiner l'état de la mer et avait attendu ; mais, par mesure de prudence, il n'avait pas remis l'agrafe. Nous étions alors arrivés à l'iskant, et à ce moment roulait un gros glaçon qui menaçait à chaque instant de tomber sur notre drifis, De tous côtés la lame balayait notre radeau.

« Plus tard la situation devint encore plus critique. Sverdrup retourna alors à la tente, enleva une seconde agrafe, puis réfléchit encore un instant :

il voulait voir l'effet de la prochaine vague.

« Notre camarade ne défit aucune autre agrafe. Au moment où la mer était le plus terrible, tout à coup la direction de la dérive change, et, avec une vitesse extraordinaire, notre radeau est porté dans la direction de terre. Il semblait, suivant l'expression de Sverdrup, qu'une main invisible l'eût saisi et dirigé.

« Lorsque je sortis de la tente, nous étions en sécurité au milieu de la banquise. Seul le bruit du ressac nous faisait souvenir des dangers de la nuit. Nous n'eûmes point ainsi à mettre à épreuve nos canots et notre expérience dans l'art de la navigation.

« 21 juillet. — Après les émotions de la veille, un jour calme. Le soleil est chaud, la banquise s'étend tout autour uniforme, dans un calme absolu. Les Lapons paraissent moins soucieux. Nous dérivons toujours du côté de terre.

« Une seule pensée nous attriste : le succès du voyage pourrait bien être compromis par ce retard. Maintenant attendons, et advienne que pourra. Nous profilons du beau temps pour déterminer notre position ; nous nous trouvons par 64° 59' de latitude nord et 39° 15' de longitude ouest. Nous apercevons les montagnes riveraines du Sermilikfjord et, depuis Pikiudtlek jusqu'à Inigsalik, la rondeur de l'inlandsis ; on dirait une immense mer blanche. Aucun *nunatak*^[2] n'est en vue. Sur les bords de l'immense glacier paraissent quelques rochers (près de Pikiudtlek se trouve le nunatak le plus saillant).

« Cette région a un caractère tout différent de celle située plus au nord. Du côté de Sermilik et d'Angmagsalik s'élèvent, à pic au-dessus de la mer, de hautes montagnes sauvages, finement découpées en aiguilles, et par derrière cette rangée de pics, dont la sublime beauté captive l'œil, s'étend la plaine unie de l'inlandsis. Le glacier n'a pas détruit les lignes hardies des montagnes et ne les a pas recouvertes de son manteau uniforme. Devant nous, au contraire, la terre est basse ; l'inlandsis, ayant pu s'étendre jusqu'à la mer, a poli et arrondi les quelques rochers qui font saillie sur la côte. La puissante masse déglacé a tout submergé ; le paysage est sauvage, mais uniforme ; nulle part une silhouette hardie.

« La terre est trop éloignée pour que nous puissions l'atteindre. Quelle malechance d'avoir approché si près du but et ensuite dérivé si loin en mer.

« La glace présente quelques ouvertures ; immédiatement nous mettons à l'eau une embarcation : mais c'est en vain que nous essayons d'avancer. L'épaisse bouillie de neige et de glace flottant à la surface de l'eau arrête les canots lourdement chargés. D'autre part, les glaçons sont trop dispersés, pour que nous puissions haler les traîneaux et les embarcations. On entend le ressac, et la houle secoue toujours la mer et la banquise. »

Depuis que nous avons quitté le *Jason*, c'est le premier jour où nous pouvons songer à autre chose qu'à travailler pour sauver notre vie, ou à dormir pour réparer nos forces. En conséquence, nous commençons notre journal météorologique. Les observations ont été presque toujours faites par Dietrichson, même dans les circonstances les plus difficiles, avec un soin auquel je me plais à rendre hommage. Notre camarade notait la température de l'air, la pression atmosphérique, l'humidité de l'air, la direction et la force du vent, la nébulosité et la forme des nuages. Dans une expédition aussi fatigante que la nôtre, le journal météorologique contient naturellement des lacunes, surtout pour la nuit, lorsqu'on doit se reposer des fatigues d'une pénible journée. Grâce au zèle de Dietrichson, nos observations météorologiques sont assez complètes et fournissent de nombreux renseignements intéressants.

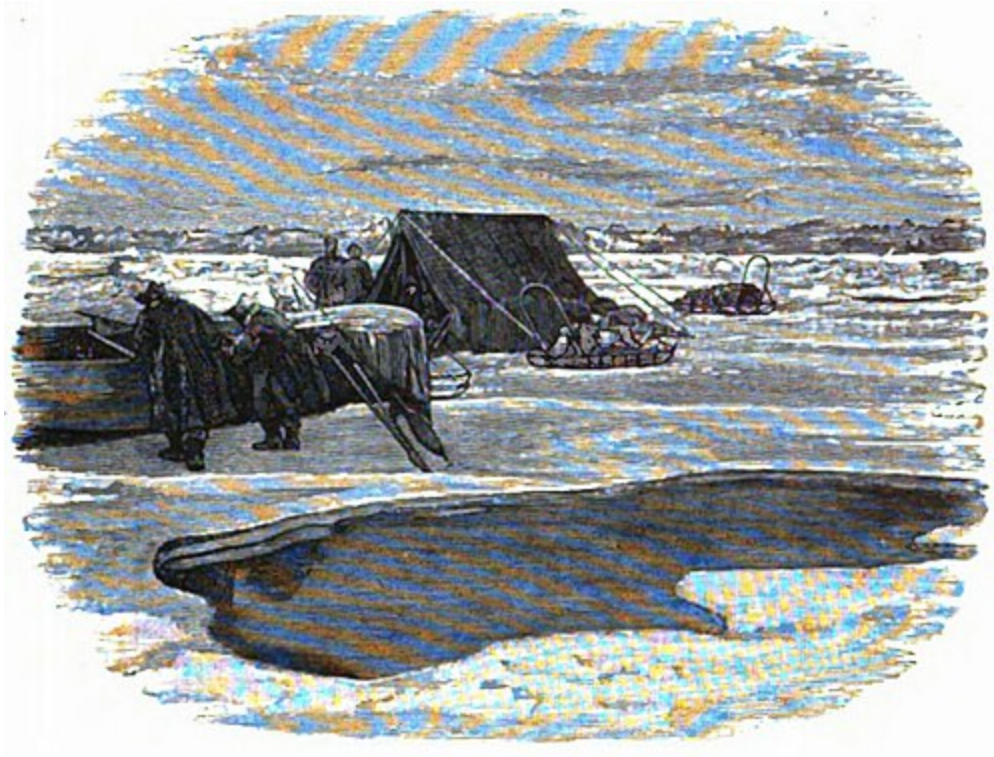


HALAGE DU CANOT À TRAVERS LA BANQUISE.
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

1. ↑ L'eau de mer érode les glaçons, principalement à leur ligne de flottaison. À la partie du glaçon proéminente en dessous de cette ligne on donne le nom de « pied » (*isfod*). En cas de

pression, ce pied constitue un excellent abri ; la portion du glaçon avançant sous l'eau arrête les autres drifis et les empêche d'atteindre le canot abrité dans la flaque d'eau libre située au-dessus de cette langue de glaces. Les échancrures des glaçons offrent également un abri sûr, leurs bords empêchant les drifis de pénétrer au fond de ces ouvertures.

2. [↑](#) Monticule rocheux isolé au milieu de l'inlandsis. (*Note du traducteur.*)



CAMPEMENT SUR LA BANQUISE.
(DESSIN EXÉCUTÉ D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

CHAPITRE IX

TOUJOURS EN DÉRIVE

LES jours suivants, notre dérive continue vers le sud, le long de la côte orientale du Grönland. Pendant ce temps, aucun incident important à noter : chaque jour qui s'écoule ressemble au

précédent. On observe la direction de la dérive, celle du vent, les mouvements de la glace, la couleur du ciel au-dessus de la banquise^[1], pour découvrir si quelque chance favorable ne se présente pas. Nous sommes toujours partagés entre la crainte et l'espérance, et ces émotions ne sont pas sans attrait pour quelques-uns d'entre nous. Dans la pensée que les renseignements que nous avons recueillis intéresseront les spécialistes, je donne ici des extraits de mon journal de voyage. Les gens du monde pourront les passer sans inconvénient.

« 21 juillet. — Dans l'après-midi, du haut d'un glaçon élevé, nous apercevons dans le sud une longue et étroite ouverture à travers la banquise. La dérive nous porte dans la direction de son extrémité supérieure. Peut-être pourrions-nous atteindre terre.

« 22 juillet. — Dans la nuit survient un épais brouillard. Impossible de reconnaître de quel côté pousse le courant. Le bruit du ressac est aussi violent que les jours précédents. Pendant la nuit, le bruit semble diminuer et la houle tombe un peu.

« Toute la journée, houle et brouillard. Vers midi une éclaircie se produit ; en me servant d'une flaque d'eau de notre glaçon comme d'horizon artificiel, je détermine la latitude. Nous nous trouvons par 64° 18' de latitude nord : nous avons donc fait un bon bout de chemin dans le sud. Depuis hier midi la dérive a dépassé 60 milles.

« Pendant la matinée la glace s'ouvre un peu : de suite un canot vide est mis à l'eau. En dépit de nos efforts, la marche est très lente ; la bouillie de glace qui couvre les canaux ouverts entre les glaçons arrête l'embarcation. Dans cette situation, il est préférable de réserver nos forces. Avec ce diable de brouillard, impossible de reconnaître la direction la plus avantageuse. Peut-être atteindrons-nous bientôt la côte ; nous aurons alors besoin de toute notre énergie.

« Dans l'après-midi, éclaircie ; il semble que nous soyons maintenant plus rapprochés de terre. Une faible brise souffle, nous espérons qu'elle fraîchira et chassera la glace ; la houle est toujours forte. Qu'une tempête vienne à souffler de terre, elle ferait tomber la mer qui pousse la glace de ce côté, et disperserait la banquise vers la pleine mer. Nous pourrions alors avancer à travers les glaçons.

« Autour de nous apparaissent sur la glace un grand nombre de phoques à capuchon (*Cystophora cristata*). Lorsqu'ils plongent dans les flaques d'eau voisines de notre campement, ils élèvent au-dessus de l'eau leurs grosses têtes pour nous examiner ; évidemment ils se demandent quels sont les êtres étranges qui sont venus s'établir sur la banquise. Après nous avoir contemplés, ils disparaissent en faisant bouillonner l'eau bruyamment. Nous pourrions facilement en abattre, mais comme nous avons encore de la viande fraîche en quantité suffisante, nous laissons en paix ces beaux animaux ; nous avons emporté du *Jason* un gros gigot du poney. Dans l'après-midi, la glace est très épaisse.

« 23 juillet. — Dans la nuit, un service de garde est organisé ; chaque quart est de deux heures. À ce propos Ravna nous amusa beaucoup. Ne sachant se servir d'une montre, il ignore quand son quart est terminé, et de crainte de commettre une faute, il reste debout quatre ou cinq heures avant de se décider à réveiller celui qui doit lui succéder : encore à ce moment-là n'est-il pas certain que son temps de garde soit fini.

« A sept heures et demie, Dictrichson nous réveille. La glace s'est ouverte. Quoique les canaux soient encore couverts de bouillie glaciaire, il est possible d'avancer. Nous chargeons les canots, puis, les glaces s'étant de nouveau rapprochées, attendons encore une demi-heure avant de nous mettre en route. Ayant réussi à gagner quelques bassins d'eau libre, nous avançons assez rapidement pendant quelque temps. Au moment de quitter le glaçon où nous avons passé la nuit, passe un vol de canards noirs en route vers le nord. C'est un indice du voisinage de la côte, et cette vue ranime les courages. Dans cette région, la faune ailée est très pauvre : nous n'y aperçûmes pas même une mouette.

« Toute la journée nous peinons pour faire route dans la direction de terre. Quand la glace se referme, nous attendons patiemment, puis nous nous remettons courageusement au travail dès qu'elle s'écarte.

« Nous nous rapprochons de la côte ; l'espoir grandit. Un corbeau venant du sud-ouest passe au-dessus de nos têtes en route vers le nord.

« Sur les glaçons voisins de nous apparaissent plusieurs gros phoques à capuchon (des adultes). La tentation est trop forte pour un chasseur, et,

accompagné de Sverdrup, je pars tirer un « vieux » qui est là tout près de nous.

« Après avoir rampé quelques instants, je lâche mon coup de fusil. L'animal, frappé en plein, reste sans mouvement. Cependant, lorsque nous arrivons pour l'emporter, il n'est pas encore mort. Dans mon zèle de naturaliste, je veux profiter de l'occasion pour observer sur un sujet vivant la couleur des yeux et la forme du capuchon, encore incomplètement connues des zoologistes. Pendant que je suis occupé à ces études, l'animal fait un mouvement de bascule sur le bord du glaçon et glisse dans l'eau. En même temps je le frappe d'un harpon et Sverdrup d'une gaffe. C'est alors entre nous une lutte terrible. Nous essayons de maintenir hors de l'eau la partie inférieure du phoque, où réside toute sa force. Un moment nous avons le dessus : mais l'animal, quoique mortellement atteint, est encore vigoureux. Les points d'appui que nous avons pris sur le stemmatope sont malheureusement mauvais, j'en fais de suite l'observation à Sverdrup et l'invite à tirer une seconde balle. Mon compagnon, de son côté, pensant que mon harpon est moins solidement enfoncé dans le corps du phoque que sa gaffe, m'engage à lui donner le coup de grâce. Tout à coup les deux points d'appui manquent à la fois, on entend un clapotement dans l'eau : notre phoque a disparu. Tout déconfits nous nous regardons l'un l'autre, et examinons la flaque d'eau, à la surface de laquelle viennent crever de petites bulles d'air. Nous n'avions pas besoin de ce gibier pour vivre, néanmoins nous ne pouvons nous consoler d'avoir perdu une si belle pièce d'une manière aussi ridicule. Sverdrup affirmait ne jamais avoir vu un aussi gros phoque. Que les âmes sensibles ne s'affligent pas, l'animal n'a pas souffert longtemps ! Les efforts qu'il avait faits pour se dégager étaient les dernières convulsions de l'agonie. La balle qui l'avait frappé était de petit calibre, mais elle l'avait atteint en plein dans la tête.

« Dans la soirée nous sommes arrêtés par des glaçons bosselés serrés les uns contre les autres, formant ce que les marins anglais appellent un *pack d'hummocks*. Sur un pareil terrain le halage des canots est impossible. Nous installons alors le bivouac. La tente est étendue sur la glace en genre de matelas, et par-dessus on place les sacs de couchage. Nous serons ainsi tout prêts pour le cas où la banquise s'ouvrirait. Nous nous endormons pendant

qu'un homme veille debout, mais la glace reste immobile ! Dans la nuit, la rosée est très abondante, et le lendemain matin les sacs sont tout humides.

« 24 juillet. — La banquise est aussi compacte qu'hier. Nous prenons alors la résolution de haler les canots et les traîneaux. La plus grande partie de nos bagages sont placés sur les traîneaux, tout prêts à être chargés dans les embarcations lorsque nous arriverons à l'eau libre. Juste au moment où nous allons nous mettre en marche, la glace s'ouvre. Nous naviguons quelque temps ; plus loin il devient nécessaire de haler les embarcations. La banquise est accidentée et par suite la marche lente, mais cela vaut mieux que de rester en place. Nous approchons de la portion de la côte au nord d'Igdloluarsuk. Déjà dans notre espoir d'atterrir bientôt nous dissertons sur la durée probable du voyage de ce point à Pikiudtlek, où doit commencer l'escalade de l'islandsis. Dans la journée nous apercevons un corbeau et un vol de stercoraires. La vue de ces oiseaux nous tire de notre isolement.

« Dans la journée, comme la banquise devient d'un parcours difficile et que le soleil est chaud, nous faisons halte et dressons la lente pour le dîner. Le repas n'est ni long ni difficile à préparer. Du gigot de poney je découpe un morceau suffisant pour six hommes, puis le divise en tranches, sur le plat d'une rame, mets la viande dans une gamelle de notre appareil de cuisson, ajoute un peu de sel, verse ensuite le contenu de plusieurs boîtes de légumes, remue le tout et maintenant à table, le dîner est prêt. Pendant que je me livrais à cette importante besogne, Balto observait mes mouvements, toujours prêt à donner un coup de main ; il avait faim, me dit-il, et se réjouissait de faire un bon repas. Comme tous les Lapons et comme du reste tous les gens ignorants, notre compagnon avait une aversion profonde pour la viande de cheval ; néanmoins, lorsqu'il me vit verser les légumes, il déclara que le plat lui semblait très appétissant.

« Quand tout fut prêt, j'apportai la gamelle devant mes camarades assis sous la lente et les engageai à se mettre à table. Non, jamais je n'oublierai la figure de Balto à ce moment-là. Lorsqu'il vit que la viande n'était pas cuite, sa physionomie témoigna d'abord le plus profond étonnement, puis un dédain insolent. Il apprit alors à Ravna ce qu'il en retournait, et celui-ci, qui jusque-là n'avait pas paru prendre intérêt à la chose, me tourna le dos avec un air de profond mépris.

« Quant à nous quatre, nous fîmes bon accueil à la gamelle, et trouvâmes le mets excellent. »

Je n'avais pas fait cuire le dîner pour économiser notre provision d'esprit-de-vin. Durant la dérive sur la banquise, nous ne nous donnâmes que rarement le luxe de cuire nos aliments. Comme boisson, nous avions l'eau claire des flaques éparses sur les glaçons ; mélangée à du lait condensé, elle fournissait une excellente boisson très agréable. Ce jour-là, à la place de viande de cheval, les Lapons reçurent, à leur grande satisfaction, des conserves de bœuf ; pareil festin leur fit oublier leur premier désappointement. Le bœuf, c'était, disaient-ils, de la viande propre et fortifiante.

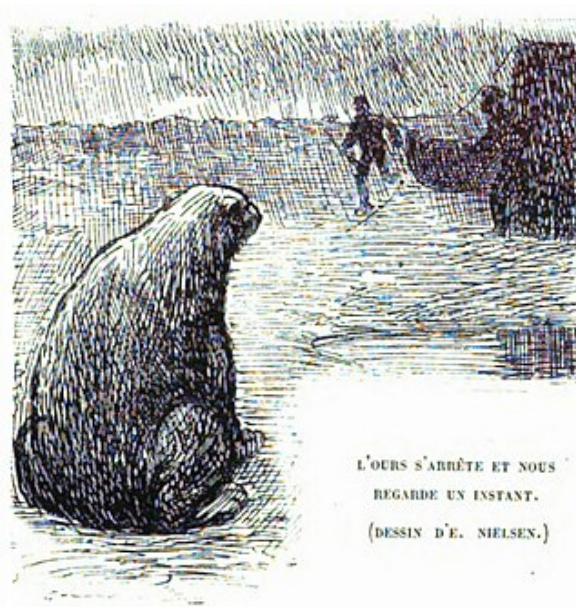
À ce propos, il me paraît intéressant de reproduire la réponse faite par Balto, à son retour en Norvège, lorsqu'on lui demanda quel avait été à son avis le temps le plus dur pendant le voyage. « Le pire, raconta-t-il, ce fut lorsque nous dérivions sur le Grand Océan. Un jour, pendant que nous étions sur la banquise, je dis à Nansen : « Pensez-vous que nous puissions atteindre la terre ? — Oui », me répondit-il. Je lui demandai ensuite ce que nous ferions alors. « Nous nous dirigerons en canot vers le nord », reprit notre chef. « Très bien ; mais si nous ne pouvons traverser le grand glacier et arriver sur la côte ouest, de quoi vivrons-nous ? ajoutai-je. — « Nous tuerons du gibier, me répondit Nansen. — Mais avec quoi le cuirons-nous ? demandai-je. — Mais nous le mangerons cru », repartit-il. Pareille perspective avait découragé Balto.

« Dans la soirée nous réussissons à faire encore un peu de route. Le soir nous campons.

« Le ciel est couvert d'un épais brouillard humide qui nous transperce ; avec cela il souffle une brise piquante du nord-ouest ; peut-être disloquera-t-elle la banquise.

« 25 juillet. — A quatre heures et demie du matin, l'homme de quart me réveille pour m'annoncer l'approche d'un ours. Je le prie d'aller prendre de suite un fusil dans les canots, pendant que je passe en toute hâte mes bottes et sors de la tente sans prendre le temps de m'habiller. L'animal arrivait droit de notre côté, au moment où Kristiansen m'apporte le fusil ; il s'arrête, nous regarde un instant, puis prend la fuite. Encore une mauvaise chance !

mes camarades avaient eu au moins le plaisir de voir un ours blanc, ce qu'ils désiraient depuis longtemps.



L'OURS S'ARRÊTE ET NOUS
REGARDE UN INSTANT.
(DESSIN D'E. NIELSEN.)

L'OURS S'ARRÊTE ET NOUS REGARDE UN INSTANT.
(DESSIN D'E NIELSEN.)

« Après avoir déjeuné, nous nous remettons à la laborieuse besogne du halage. À quelques pas du campement, la houle nous oblige à nous arrêter ; depuis le jour où nous avons été entraînés jusqu'à l'iskant, la houle persiste et amoncelle la banquise du côté de la côte.

« Pendant la journée, des ouvertures se produisent à plusieurs reprises au milieu de la glace, mais se referment bientôt. Il est absolument impossible d'avancer ; la bouillie glaciaire qui couvre les canaux ouverts entre les glaçons arrête la marche des embarcations, et avec ce roulis les canots peuvent être brisés lorsque la glace se referme avec rapidité.

« Pour passer le temps, nous nettoyons les patins des traîneaux ; débarrassés de rouille, ils pourront glisser plus facilement sur la glace. Ce travail achevé, on prépare le dîner, composé d'une soupe de haricots et de viande crue. À midi je prends la latitude. Nous nous trouvons par 63°18'. L'observation de la longitude, faite dans l'après-midi, donne comme

résultat : 40'15°. Nous sommes à 18 milles de terre. Depuis hier soir la dérive nous a éloignés de la côte. Dans la journée, vu un corbeau.

« Le repas est servi dans les quelques tasses que nous possédons et dans des boîtes de conserves vides, qui remplacent pour nous la vaisselle. Tout le monde, même les Lapons, déclare le dîner excellent. Tout à coup grand émoi de Ravna ; reconnaissant que la viande de la soupe est incomplètement cuite, il déclare ne plus vouloir en manger et fait une mine qui nous amuse tous. Maintenant Balto, lui aussi, n'a plus faim ; il avale la soupe, lui trouve même très bon goût ; mais la viande, il la dépose près de lui dans une flaque d'eau, pensant que je ne verrai pas son manège. Il peut dire, déclare-t-il, comme le prophète Élie : « Seigneur, ce que j'ai à manger, je ne puis le manger ». Je m'efforce de lui prouver que le prophète n'a jamais rien dit de pareil, et qu'il s'empressait d'avaler ce que le Seigneur lui envoyait. L'apôtre Pierre a bien formulé une pareille plainte, mais c'était en rêve, ces mots sont employés au figuré. Voilà ce que je m'efforce de faire comprendre à Balto, mais je n'y réussis guère. Le bonhomme hoche la tête d'un air de doute ; et seuls les « païens » et les animaux, affirme-t-il, mangent de la viande crue. Pour consoler les Lapons, nous leur donnons à chacun un biscuit.

« Aujourd'hui Dietrichson et Kristiansen se plaignent de douleurs dans les yeux. Je recommande en conséquence à tout mon monde de porter toujours des conserves.

« Aucun changement dans l'étal des glaces. Durant l'après-midi, dérive rapide vers le sud. La nuit dernière, le courant nous avait éloignés de terre, maintenant nous nous en rapprochons.

« Dans l'après-midi, nous sommes par le travers de Skjoldungen, une île souvent mentionnée dans le voyage de Graah. Depuis Igdloluarsuk, la côte est hérissée de pics aigus aux formes fantastiques. Le soir surtout, au coucher du soleil, le panorama est particulièrement grandiose.

« La houle augmente toujours, bien que nous soyons loin de l'iskant ; au large la mer doit être forte.

« Maintenant les nuits sont froides ; sous les sacs de couchage nous entassons tout ce que nous pouvons, des prélaris, des imperméables, afin de

rendre notre installation aussi confortable que les circonstances le permettent.

« Je veille le premier quart, pour achever le croquis de la côte. À la latitude où nous nous trouvons maintenant, les nuits commencent à devenir obscures : pareil travail est par suite difficile à cette heure tardive.

« L'air est calme, seul le bruit du ressac trouble le silence de la nuit. Au-dessus des champs de glace, la lune s'est levée toute rouge ; et, dans la direction du nord, s'étend une lueur jaune crépusculaire. Sous la lune, par delà la banquise, miroite la pleine mer, tandis que vers l'ouest les pics élancés de la côte se détachent sur un ciel clair obscur ; tout autour de nous rien que de la glace et de la neige. C'est une belle nuit d'été, mais dans le paysage rien ne rappelle que nous sommes en été.



CLAIR DE LUNE SUR LA BANQUISE.
(DESSIN d'E. NIELSEN, D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NANSEN.)

« Devant moi se trouvent les embarcations, les traîneaux et la tente où reposent mes camarades. À côté s'étend une petite flaque d'eau dans laquelle la lune se reflète.

« Nous sommes contraints à l'inaction. Les glaçons sont trop écartés les uns des autres pour que nous puissions haler les embarcations et les traîneaux, et en même temps trop serrés pour qu'il soit possible de naviguer.

« La pluie nous oblige à rester dans la tente.

« Nous nous occupons de remonter le moral des Lapons. Craignant d'atteindre de nouveau la pleine mer, ils sont découragés. Nous sommes persuadés que nous pourrions débarquer près du cap Farvel. Nous calculons la date probable de notre arrivée dans ces parages et reconnaissons que nous aurons ensuite le temps de remonter la côte orientale et d'entreprendre la traversée du Grönland. Quelques-uns sont d'avis que si, à l'époque où nous débarquerons, la saison est trop avancée pour tenter l'aventure, nous n'en devons pas moins faire route vers le nord, aussi loin que possible. Nous hivernerions sur la côte orientale, et au printemps ferions route vers l'ouest. Ce plan me paraît bien hasardeux, car en pareille circonstance nous ne pourrions conserver intactes les provisions que nous avons apportées, et sans elles, la traversée de l'inlandsis sera impossible. Dietrichson se déclare partisan résolu de ce plan. « Après tout, dit-il, nous risquerons simplement nos vies. » Pendant cette discussion, Balto prend, lui aussi, la parole : « Ne parlons pas de ce que nous ferons plus tard, dit-il, jamais nous n'atteindrons la côte ; dans quelques jours nous serons tous noyés dans le Grand Océan. Mon seul désir est que le Seigneur me fasse la grâce de me laisser mourir en bon chrétien, je me repens de mes fautes, et j'espère ainsi gagner le ciel. J'ai commis dans la vie bien des mauvaises actions, combien maintenant je les regrette, car je crains bien de n'être pas sauvé. » Je demandai alors à Balto s'il ne croyait pas qu'il dût se repentir de ses fautes, au cas où la mort ne serait pas prochaine : « Oui, me répondit-il, mais dans ce cas le repentir n'est pas urgent. » Il promit cependant de devenir meilleur, s'il échappait à la mort. Conception bien naïve du christianisme, assez répandue toutefois ! « Eh bien, Balto, si tu reviens en Finmark, boiras-tu encore ? » lui demandai-je. Non jamais, il ne prendrait plus que quelques petits verres. C'était la faute de son penchant pour l'eau-de-vie, me confessa-t-il tristement, s'il était venu avec nous et s'il se trouvait maintenant sur la banquise. « Comment cela est-il donc arrivé ? lui répliquai-je. — J'étais ivre, me raconta Balto, lorsqu'un nommé X... me demanda si je voulais accompagner l'expédition au Grönland. Me sentant alors plein courage, je répondis affirmativement. Mais le lendemain, lorsque dégrisé je me souvins de ma promesse, je me repentis fort d'avoir fait une pareille réponse. Il était alors trop tard pour revenir sur ce que j'avais dit, et maintenant je donnerais volontiers 2000 couronnes pour ne pas être ici. »

« Quoi qu'il en soit, le moral de la petite caravane est excellent. Nous nous trouvons très bien sous la lente. Quelques-uns lisent, d'autres écrivent leur journal. Balto raccommode des chaussures, Ravna, comme d'habitude, reste inactif dans son coin. La perspective de dériver bientôt en pleine mer n'est pas très réjouissante.

« Nous prenons alors la décision de continuer notre route à travers la banquise. L'entreprise est certes dangereuse, mais il faut la risquer en présence de notre dérive rapide vers la pleine mer.

« La glace ne s'ouvre pas ; dans ces conditions nous sommes obligés de recommencer la pénible opération du halage, et ce n'est pas un travail facile avec cette diable de houle qui tantôt éloigne les glaçons, tantôt les fait se choquer et se briser. Il n'est pas aisé surtout de faire passer les traîneaux d'une flaque sur l'autre sans les laisser tomber à l'eau. Souvent nous devons attendre quelque temps avant de pouvoir retourner sur le glaçon où nous avons abandonné les bagages que nous n'avons pu faire passer une première fois. En agissant avec précaution, ces transbordements s'effectuent assez vile. Mais à quoi servent ces efforts ? Rien qu'à nous donner du mouvement, car le courant, plus rapide que nous, nous entraîne du côté de la pleine mer, en sens inverse de la direction que nous suivons. Après tout, laissons-le agir ; occupons-nous seulement de trouver un solide radeau de glace. Nous examinons soigneusement tous les glaçons situés dans notre voisinage ; nous savons maintenant à quels signes se reconnaît un glaçon résistant. Nous en choisissons un petit, très épais, de glace bleue, ayant la forme d'un navire, il pourra par suite naviguer en mer sans se briser ; il est de plus garni de bords élevés qui nous protégeront contre les vagues ; en un point seulement ce bourrelet présente une solution de continuité ; par là en cas de besoin il sera facile de mettre les embarcations à l'eau. Aucun autre glaçon ne nous a offert une meilleure installation ; aussi, si le courant nous entraîne vers l'iskant, sommes-nous bien décidés à y rester jusqu'à la dernière extrémité. Bien entendu, avant de nous installer sur ce radeau, nous nous sommes assurés que nous y trouverions de l'eau. La plupart des glaçons sont parsemés de petites nappes d'eau alimentées par la fusion de la couche superficielle de neige ou de glace. Une fois notre marmite remplie, nous nous apercevons que cette eau est salée. Nous n'avions pas songé qu'à cette époque avancée de l'été, la neige a fondu sur presque tous les glaçons.

Heureusement pour nous, sur les points élevés du radeau se trouve encore du névé dont la fusion procure une très bonne boisson. »

28 juillet. — Aujourd'hui comme hier, inaction complète. Notre crainte d'arriver une seconde fois à l'iskant était justifiée. Notre radeau a approché de moins de 500 mètres de la lisière de la banquise. Nous désirions même l'atteindre et être entraînés ensuite en mer pour voir se terminer enfin cette ennuyeuse dérive au milieu de la banquise. La houle était faible, le vent favorable ; nous aurions pu dans ces circonstances arriver en vingt-quatre heures au cap Farvel où il aurait été certainement possible de débarquer.

« Il était écrit que nous ne devions pas arriver à la pleine mer. Après avoir dérivé pendant quelque temps le long de l'iskant, notre glace fut entraînée au milieu d'un large champ de drifis vers le sud. La banquise est ici étroite. Nous sommes devant le fjord Mogens Heinessön, à 15 milles de terre, et l'iskant est tout près de nous.

« Hier le temps était froid, et couvert comme en hiver ; aujourd'hui le soleil luit. Au nord comme au sud de Karra Akungnak s'étend la nappe blanche de l'inlandsis d'ici. Elle semble une plaine unie que l'on pourrait parcourir en voiture. Ça et là s'élèvent des nunataks plus nombreux que ne l'indique la carte de Holm. La vue du glacier entraîne nos pensées vers l'intérieur du Grönland.

« Notre tour viendra bientôt de le parcourir. » Cette pensée, qui peut paraître téméraire après toutes nos désillusions, termine la partie de mon journal relative à la dérive de la banquise. Le 31 juillet seulement, je pus reprendre ma relation, elle commence par cette phrase : « Quelle différence entre notre situation présente et celle où nous nous trouvions lorsque j'ai écrit les lignes précédentes. Autour de nous c'était alors la solitude de la banquise et de la mer, maintenant nous sommes entourés par des Eskimos et des chiens, puis voici des bateaux, des tentes ; un beau soleil d'été reluit, et nous avons sous les pieds le sol du Grönland. »

Ces lignes ont été écrites durant notre balle au premier campement d'indigènes que nous avons rencontré, maintenant je dois raconter comment nous y sommes parvenus.

Le 28 juillet au soir, un brouillard épais nous avait enveloppés, dérobant la vue de la côte à nos regards. Plusieurs fois dans le courant de la journée,

la glace s'était ouverte près de l'iskant alors que, suivant toute prévision, la houle aurait dû la maintenir en masses compactes. La dislocation n'avait cependant pas été assez grande pour que nous ayons pu mettre les embarcations à l'eau surtout avec la grosse mer. Le soir, pendant que nous faisions notre promenade habituelle avant d'aller nous coucher, nous remarquâmes un nouveau mouvement de dislocation dans les glaçons. La houle semblait ouvrir la banquise du côté de la pleine mer, ce qui nous parut extraordinaire. Nous étions alors fatigués et n'avions nulle envie de nous mettre au travail ; nous pensions, du reste, atteindre bientôt la pleine mer et dériver ensuite vers le sud sur notre radeau de glace. Nous allâmes nous coucher après avoir donné ordre à la vigie de nous réveiller au cas où la banquise s'ouvrirait davantage. Dans la nuit le brouillard épaissit, et masqua toute vue.

Sverdrup faisait le quart dans la matinée, lorsque tout à coup il entend le bruit du ressac dans la direction de la terre, c'est-à-dire à l'ouest : jusque-là nous l'avions toujours entendu dans l'est, c'est-à-dire du côté de l'iskant. Il consulte la boussole, le grondement vient bien en effet de l'ouest. Le compas est donc faux ou bien il est victime d'une illusion des sens. Quelques heures après, Sverdrup put reconnaître la justesse de ses observations : le bruit provenait bien du battement de la lame contre le rivage et non contre la banquise, ainsi qu'il était permis de le penser au milieu du brouillard. Le matin je paressai quelque temps dans mon sac de couchage. Ravna était alors en vigie ; comme d'habitude il avait fait un quart de quatre heures au lieu de deux. Je m'amusai à le voir passer sa petite tête par la porte de la tente, pour demander si son temps de garde était terminé et s'il pouvait réveiller Kristiansen qui devait prendre le quart après lui. Sa physionomie exprimait un sentiment de vague inquiétude qui me frappa. Je lui demandai alors s'il apercevait la côte. « Oui, me répondit-il, elle est tout près. — Et la glace, ajoutai-je, est-elle ouverte ? — Oui », me répondit-il. Du coup je saute hors de la tente. Oui, en vérité, nous sommes tout près de la côte ; la banquise est clairsemée, et près de la côte s'étend un chenal d'eau libre. Je réveille tout le monde ; à la hâte on s'habille, on prépare le déjeuner, on met les embarcations à l'eau, on les charge, et bientôt nous voici parés. Avant de quitter le glaçon qui nous a conduits ici et qui sera probablement notre dernier radeau de glace, je monte sur le point le

plus élevé pour reconnaître notre route. Un changement extraordinaire s'est produit dans la banquise ; toute la masse de glace a dérivé pendant la nuit vers le sud-est. De ce côté, à perte de vue, de la glace, et au-dessus un ciel tout blanc. Dans le sud, du côté de la côte, non loin de nous, la mer semble complètement ouverte ; plus au nord ce chenal est barré par une nappe de drifis. Nous nous trouvons maintenant sur la lisière occidentale de la banquise, vers l'est elle s'étend à perte de vue. Quel étrange changement depuis hier ! Dans quelques heures nous débarquerons, et hier soir aucun de nous ne pouvait espérer pareille chance.

Les canots avancent rapidement. Partout se trouvent des canaux assez larges pour qu'on puisse y ramer ; en quelques endroits seulement il est nécessaire de se frayer un passage à travers la glace.

Après quelques heures de travail, les dernières glaces sont dépassées. Non, jamais je ne pourrai trouver une expression assez vive pour dépeindre notre enthousiasme à ce moment. Nous éprouvons la même impression que ressent le prisonnier à sa sortie de prison ; maintenant l'avenir s'ouvre plein de promesses devant nous. Nous sommes heureux. Peut-on en effet être plus satisfait que le jour où l'on voit la possibilité de mettre à exécution un projet longtemps caressé ?



HALAGE DES CANOTS À TRAVERS LA BANQUISE. (DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NANSEN.)

1. [↑] La présence d'une buée de couleur foncée au-dessus de la banquise indique l'existence de flaques d'eau ouvertes ou de glaces clairsemées. La couleur sombre de l'eau donne cette teinte à l'air ambiant. Une apparition de ce genre porte, dans le vocabulaire arctique, le nom de « ciel d'eau » (*vand himmel*).



RUINES D'ÉDIFICES NORMANDS AU GRÖNLAND.
(GRAVURE EXTRAITE DE LA RELATION DE VOYAGE DE LA « HANSA ».)

CHAPITRE X

HISTORIQUE DES EXPÉDITIONS ENTREPRISES POUR TRAVERSER LA BANQUISE DE LA CÔTE ORIENTALE DU GRÖNLAND

NOUS avons réussi à traverser la banquise du Grönland oriental et à atterrir sur cette côte que tant de marins, avant nous, ont essayé d'atteindre. Nous avons dû, il est vrai, débarquer beaucoup plus au sud du point que nous avons choisi, et nous arrivons au Grönland beaucoup plus tard que nous ne l'avions espéré. Avant de poursuivre le récit de notre voyage, je présenterai un résumé des nombreuses explorations organisées avant la nôtre dans ces parages. C'est pour nous un devoir de rendre hommage à nos courageux devanciers dans cette voie, quel qu'ait été le résultat de leurs efforts.

Un petit nombre d'expéditions ont atteint la côte orientale du Grönland. Presque toutes ont été arrêtées par la banquise plus ou moins large amoncelée par le courant polaire pendant la plus grande partie de l'année le long de ce littoral.

Les anciens Normands connaissaient les difficultés de la navigation dans ces parages^[1], comme le prouvent les nombreux récits de voyages au Grönland et de naufrages survenus au milieu des glaces contenus dans les *sagas*.

Quelques-uns de ces hardis marins ont, croyons-nous, atteint la côte orientale.

En 998, rapporte la *Flóamannasaga* (le manuscrit date du XIII^e siècle), l'islandais Thorgils Orrabeinsfostre, assailli par une tempête, dans une traversée à la côte occidentale, fit naufrage sur la côte est, près des « glaciers du Grönland », dans un golfe sur une plage de graviers. Des deux côtés de la baie descendaient à la mer de grands glaciers. Le naufrage eut lieu au milieu d'octobre, précisément à l'époque où la côte est le plus accessible.

Thorgils était accompagné de sa femme, de ses serviteurs, et de la famille d'un nommé Jostein. Thorgils passa quatre hivers et quatre étés dans cette région inhospitalière en se nourrissant des produits de la chasse et de la pêche. Du désastre il n'avait pu sauver qu'un canot, quelques brebis et un peu de farine.

Pendant deux ans Thorgils séjourna sur le lieu du naufrage^[2]. Au début du premier hiver, sa femme, nommée Thorey, mit au monde un garçon. Un peu plus tard, Jostein, sa femme, ainsi que ses compagnons, moururent, du scorbut vraisemblablement. Jostein ne paraît pas, d'après le récit de la saga, avoir su astreindre ses gens à une règle de conduite. Au printemps qui suivit le second hiver, un jour que Thorgils et ses hommes étaient allés sur une montagne observer les mouvements de la glace, Thorey fut assassinée par ses esclaves ; le crime accompli, les meurtriers s'enfuirent vers le sud avec le canot et les approvisionnements que possédaient les naufragés. À son retour, Thorgils trouva sa hutte pillée, sa femme assassinée, l'enfant tétait le cadavre de sa mère. Pour sauver son fils, il se frappa la poitrine d'un coup de couteau : aussitôt le sang qui coula de la blessure se changea en lait.

Thorgils et ses compagnons vécurent ensuite des produits de la chasse, puis construisirent une embarcation en peau.

Plus tard, la banquise s'étant disloquée, les naufragés se mirent en route vers le sud en suivant la côte ; après une pénible navigation qui dura deux étés, ils arrivèrent à une maison^[3] construite près du cap Farvel par un exilé, Rolf de l'*Osterbygd*. Après avoir passé chez lui l'hiver, ils arrivèrent l'été suivant à l'*Osterbygd*.

Le récit des événements fabuleux contenus dans cette saga peut faire douter de la véracité du narrateur. La description du pays se rapporte si exactement à la côte orientale du Grönland que ce document n'a pu cependant être inventé de toutes pièces. On voit, par exemple, que les naufragés ont au printemps gravi les montagnes pour suivre les mouvements de la glace ; aujourd'hui les voyageurs n'agissent pas autrement. La saga rapporte également que Thorgils longea des glaciers et des montagnes escarpés, passa dans la dernière partie du voyage devant une région découpée par de nombreux fjords et qu'enfin presque toute l'année la banquise reste amoncelée près de terre, tous renseignements qui ne peuvent s'appliquer qu'à la côte orientale du Grönland. Le récit des événements extraordinaires arrivés à Thorgils a pu être imaginé en tout ou en partie, mais l'auteur ou les auteurs de la saga en devaient connaître le théâtre. Très certainement les anciens Normands ont fait naufrage sur la banquise ou sur la côte orientale du Grönland, et se sont ensuite réfugiés à terre^[4].

Plusieurs passages du *Kongespeil* (1250) prouvent que les Scandinaves connaissaient au moyen âge cette côte. « Sur cette mer, lit-on dans ce document, se produisent des phénomènes absolument extraordinaires. Nulle part ailleurs dans le monde on ne rencontre une masse de glace aussi considérable. Quelques-uns des glaçons sont absolument plats, comme si la surface de la mer avait été congelée ; leur épaisseur varie de 4 à 5 aunes. Il est parfois nécessaire de naviguer pendant plusieurs jours au milieu de ces blocs avant de pouvoir atteindre la côte. Cette banquise est beaucoup plus compacte au nord et au nord-est que vers le sud, le sud-ouest ou l'ouest. Pour cette raison, les marins qui veulent atterrir doivent contourner la côte vers le sud-ouest et l'ouest, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé les glaces ; après cela seulement ils doivent se diriger vers terre. Des navires qui n'ont pas

suivi cette route ont été plusieurs fois pris au milieu de la banquise. Des marins nous ont fait eux-mêmes le récit de leurs aventures. Pour se sauver, ils avaient dû abandonner leurs navires et gagner la côte dans des canots. Avant de pouvoir atterrir, quelques-uns sont restés quatre à cinq jours sur la glace, d'autres même plus longtemps.

« Souvent les glaces sont immobiles, mais il peut arriver qu'elles se déplacent. La vitesse de leur marche peut dépasser celle d'un navire poussé par une bonne brise. La banquise dérive parfois en sens inverse de la direction du vent. On rencontre encore sur cette mer des glaçons d'une autre espèce que ceux dont nous venons de parler, et que les habitants du Grönland appellent *fall-jökla* ^[5]. On dirait de hautes montagnes s'élevant au milieu de la mer. Généralement, elles ne se trouvent pas avec les autres glaces et restent isolées. »

On pourrait croire cette description de la banquise du Grönland écrite de nos jours. Le régime des glaces dans ces mers était donc au moyen âge le même qu'aujourd'hui ^[6].

Peu de temps après la composition du *Kongespeil*, les communications entre l'Europe et le Grönland cessèrent, les colonies Scandinaves tombèrent en décadence et les marins oublièrent ces renseignements sur la navigation dans ces parages.

Le souvenir du Grönland se maintint toujours dans la mémoire des Scandinaves, et pendant longtemps la question fut agitée d'envoyer des navires à la recherche des « colonies perdues ». Sous le règne de Kristian II, par exemple, l'archevêque norvégien Valkendorf proposa de rattacher le Grönland à son diocèse, mais ce projet n'eut même pas un commencement d'exécution. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle seulement furent organisées les premières expéditions pour retrouver le Grönland. La côte est étant plus rapprochée d'Europe, ce fut de ce côté que les premières tentatives furent dirigées.

En 1579, l'Anglais James Allday ^[7] fut mis à la tête de deux navires et chargé d'atteindre le Grönland ^[8]. Un journal, tenu à bord du bâtiment sur lequel Allday se trouvait, est le seul document que nous possédions de ce voyage ^[9]. Le 26 août à six heures du matin, sept jours après avoir quitté l'Islande, l'expédition arriva en vue de la côte orientale. Il est impossible de

déterminer avec certitude le point où elle parvint. A mon avis, elle serait arrivée un peu au nord du cap Dan. Elle lit ensuite route au sud-ouest et, le 29, s'approcha à 2 milles de terre, mais là elle fut arrêtée par la glace.

S'étant éloignés de la côte, les navires d'Allday rencontrèrent du gros temps, et après avoir couru de grands dangers battirent en retraite sans avoir aperçu une seconde fois la côte.

Suivant toute vraisemblance, les renseignements donnés dans le journal du bord sont exacts. Cette expédition serait donc celle qui, jusqu'en 1883, aurait le plus approché de la côte orientale du Grönland. A la fin d'août, dans les parages du cap Dan, la banquise est en effet généralement peu compacte. Dans le courant de ce mois, notre expédition trouva la mer complètement libre dans cette région [\[10\]](#).

Allday attribua l'insuccès de son entreprise à son départ tardif. L'année suivante, une nouvelle expédition fut organisée ; elle n'eut aucun résultat, croit-on ; en tout cas, il n'existe aucun document sur ce voyage.

En 1581, le Norvégien Mogens Heinessön [\[11\]](#) entreprit à ses frais un voyage pour retrouver les « colonies perdues ». Leroi de Danemark lui avait promis une récompense en cas de succès. Mogens Heinessön prit la route suivie jadis par les Normands, et après avoir aperçu le « Hvidsærk » parvint en vue de la côte orientale. Le récit de son voyage, contenu dans la *Grönlandske Chronica* [\[12\]](#), fournit une nouvelle preuve qu'à cette époque la banquise était aussi dangereuse que maintenant. D'après ce document, Heinessön, en partant d'Islande, fit route vers l'ouest, puis, après avoir doublé le Hvidsærk, serait arrivé en vue de terre. C'est probablement l'auteur du récit qui a placé ce Hvidsærk entre l'Islande et le Grönland, d'après l'opinion commune du temps. Il me semble peu plausible d'admettre que ce fut un isberg. Le navire de Heinessön, ajoute ce document, aurait été arrêté dans sa marche vers la côte par un aimant placé au fond de la mer. Le courant qui porte dans le sud-ouest aura probablement empêché le navire d'avancer vers le nord-est. Les marins qui ont essayé de remonter ce courant connaissent sa violence.

Les expéditions équipées par le Danemark en 1605 et commandées par l'Écossais John Cunninghams [\[13\]](#), les Anglais James Hall et John Knight et le Danois Godske Lindcnov, n'essayèrent point de débarquer sur la côte

orientale. Celle de 1606, commandée par ce dernier marin, ne fit également aucune tentative pour y atterrir. A mon avis, Godske Lindenov n'a point atteint pendant son premier voyage la partie méridionale du littoral est, comme quelques auteurs le croient. Ces expéditions ont débarqué seulement sur la côte occidentale. Le résultat de ces explorations n'ayant point répondu à l'attente, on resta persuadé que les explorateurs n'avaient point découvert la riche *Österbygd*.

En 1602, pour retrouver les anciennes colonies Scandinaves, fut organisée une nouvelle expédition commandée par Carsten Richardsen et l'Anglais James Hall. On était par avance si assuré du succès, que des Norvégiens et des Islandais furent embarqués à bord des navires pour servir d'interprètes avec les descendants des anciens colons. On ignorait alors la position de l'*Österbygd*, comme l'indiquent les instructions remises aux voyageurs par Christian IV. L'Eriksfjord, écrivait le roi, est situé sur la côte sud-est entre le 60° et le 61° degré. Richardsen devait explorer cette région où se trouvait, croyait-on alors, l'*Österbygd*, et après cela remonter la côte orientale.

D'après la *Grönlandske Chronica* de Lyschander, Richardsen arriva en vue de la côte orientale, le 8 juin, par 59° de latitude nord. La banquise l'empêcha d'aborder. Il remonta ensuite vers le nord le long de terre, toujours d'après le récit de Lyschander, et essaya plusieurs fois de se frayer un passage à travers les glaces. Le 1^{er} juillet, entre le 63° et le 64° degré, il fit une nouvelle tentative, mais sans plus de succès que les précédentes. Après cela, par suite du manque d'eau ou du mauvais temps, le navire se dirigea au sud et revint en juillet à Copenhague.

En 1652, 1653 et 1654, Henrik Möller, haut fonctionnaire des douanes danoises, envoya trois expéditions au Grönland, sous la direction du Hollandais David Danell.

Au cours de son premier voyage, Danell essaya à diverses reprises d'atteindre la côte orientale^[14]. Après avoir contourné l'Islande par le nord, il fit ensuite route vers le sud-ouest et arriva le 29 mai par 64° 19', à 50 milles, croyait-il, du Reykjanæs. Le 2 juin, il était en vue de la côte orientale, probablement dans les parages du cap Dan^[15] ; mais à 4 ou 7 milles de terre^[16], les glaces l'arrêtèrent. Le 9 juin, Danell voulut chercher

un mouillage, vraisemblablement au sud du cap Dan ; là également la banquise, large de 2 milles, l'empêcha d'approcher de terre. Un canot fut alors mis à l'eau et quelques matelots essayèrent de le traîner sur la glace jusqu'au rivage, mais cette tentative ne réussit pas. L'expédition se dirigea alors vers le sud ; trouvant partout la côte barrée par la glace, elle doubla le cap Farvel et atteignit le littoral occidental.

Pendant le voyage de retour ; à la fin de juillet, Danell fit une nouvelle tentative pour atteindre la côte orientale ; cette fois, semblerait-il, il faillit réussir. Le 23 juillet, il se serait trouvé à l'entrée d'un fjord complètement libre, et si la nuit n'était pas arrivée, il y aurait pénétré à toutes voiles. Plus au nord, vers le 63^e degré de latitude, il aurait approché à 1 mille de terre.

Au xvii^e siècle, l'état des glaces était donc le même en juin et juillet qu'à l'époque actuelle.

L'année suivante (1653) en juin, Danell longea la côte orientale du Grönland jusqu'au cap Farvel ; partout la glace l'empêcha d'atterrir. Le 19 juin, par 64° de latitude nord, il avait cru reconnaître dans un cap le Herjolfsnæs des anciens Scandinaves ; à 5 ou 6 milles de ce point il fut arrêté par les glaces. Après cette navigation sans résultat, l'expédition se dirigea vers la côte occidentale.

Plus tard, au mois d'août, en revenant en Danemark, Danell fit, croit-on, une nouvelle tentative pour atteindre le littoral est. Sa ^[16] relation ne le dit pas expressément, elle rapporte seulement que l'expédition revint en Islande, la glace barrant toujours l'accès de la côte orientale.

En 1654, Danell retourna au Grönland. Cette fois il semble avoir simplement longé la partie méridionale du pays en faisant route vers la côte ouest.

En 1670, un capitaine nommé Otto Axelsen fut envoyé par le roi de Danemark à la recherche du Grönland. Sur ce premier voyage nous n'avons aucun renseignement. L'année suivante, Axelsen repartit, mais ne revint plus. Son navire fut probablement brisé par les glaces. Sans aucun motif plausible, Danell avait placé sur la côte orientale l'ancien Herjolfsnæs. Trompé par cette identification, Theodor Thorlacius plaça de ce côté l'Österbygd sur sa carte du Grönland (1668 ou 1667), et désormais pendant longtemps les érudits furent induits en erreur sur la véritable position de

l'ancienne colonie normande. Les marins n'ayant pas trouvé de descendants des Scandinaves sur la côte occidentale, Thorlacius avait accepté avec d'autant plus de confiance le renseignement donné par Danell. Désormais les expéditions essayèrent d'atterrir sur la côte orientale pour rechercher l'*Österbygd*.

En 1721, Hans Egede arriva au Grönland et y fonda plusieurs colonies. Notre compatriote avait entrepris ce voyage pour apporter les lumières du christianisme aux descendants des colons Scandinaves. N'en ayant pas trouvé sur la côte occidentale, il resta persuadé qu'ils habitaient la côte orientale.

La compagnie de Bergen qui avait envoyé Egede au Grönland fit explorer la côte orientale par un navire, l'*Egte Sophia*, commandé par le capitaine Hans Føester^[17]. Du 60° au 66° 50', partout il trouva les approches de la terre barrées par les glaces. Le 12 mai, le navire arriva en vue de la côte, et pendant trois mois croisa le long de la banquise, approchant parfois à 1 mille de terre ; nulle part il ne trouva une ouverture pour se glisser à travers les drifis.

L'exploration de la côte orientale paraît avoir été ensuite abandonnée pendant longtemps. En 1786, à l'instigation de l'évêque Paul Egede, fils de Hans Egede, deux navires commandés par le capitaine lieutenant Paul de Löwenörn furent expédiés pour rechercher l'*Österbygd*.

Le 3 juillet, l'expédition aperçut une région montagneuse entre le 65° et le 66° degré de latitude nord. Toute la journée et le lendemain matin, la terre resta en vue. Löwenörn fut sans doute effrayé par la banquise, car après cette tentative il revint en Islande, où il mouilla quelque temps dans le Dyrafjord. Ce fut la seule fois qu'il parvint en vue de la côte orientale. Le 23 juillet, il reprit la mer ; mais le lendemain, ayant rencontré des glaces au large de l'Islande, il ne persévéra pas dans sa tentative et retourna en Danemark avec le plus grand des deux bâtiments qui lui avaient été confiés. Ce navire, précédemment employé comme baleinier, était très solide ; néanmoins Löwenörn approcha moins près de la côte orientale que ses prédécesseurs. Ce marin n'avait pas, il est vrai, l'habitude de la navigation au milieu des glaces. Après le départ de Löwenörn, le second navire de l'expédition, le *Jakt. Den nye Prove*, commandé par Christian Thestrup

Egede (un des fils de l'évêque Paul Egede), fit route vers la côte est du Grönland. Egede avait choisi pour second le lieutenant en second C.-A. Rothe.

Entreprenant et courageux, Egede s'occupa avec toute l'ardeur de la jeunesse de retrouver l'*Österbygd* et de réaliser le rêve de son père. Le 8 août, le jour même où Löwenörn parlait pour le Danemark, il prenait la mer sur son *jakt* pour essayer d'atteindre la côte orientale du Grönland.

Arrivé le 16 en vue de terre, probablement au nord du cap Dan, il fut arrêté par la banquise, large en cet endroit de 28 milles. Quatre jours plus tard, au sud de ce point, devant un fjord large de 4 milles, vraisemblablement le Sermilikfjord, il approcha de la côte à une dizaine de milles.

Des tempêtes obligèrent ensuite Egede à revenir en Islande.

En 1787, Egede et Rothe ne firent pas moins de six tentatives^[18] pour atteindre la côte orientale du Grönland en partant d'Islande. Une seule fois ils réussirent à arriver en vue de terre. Pendant cette campagne, ils avaient à leur disposition deux navires. Le 17 et le 18 mai, en s'engageant dans une large baie de la banquise, ils réussirent à approcher à 24 ou 28 milles de la côte, au nord du cap Dan^[19].

La dernière tentative eut lieu du 11 au 29 septembre. D'après les renseignements que nous possédons sur la marche des glaces au sud du cap Dan, il paraît extraordinaire qu'Egede n'ait pu débarquer cette époque. Il se trouvait, il est vrai, au nord et à l'est de ce promontoire, de plus le temps était gros et brumeux.

En 1855, le 28 et le 29 juillet, le lieutenant de vaisseau français Jules de Blosseville aperçut la côte orientale entre le 68° et le 69° degré, mais ne put y débarquer, toujours à cause des glaces. Il alla ensuite en Islande réparer des avaries, puis en repartit le 5 août pour le Grönland. Au cours de cette nouvelle tentative, le navire se perdit corps et biens^[20].

En 1859, le colonel américain Schaffner vint au Grönland avec le trois-mâts barque *Wyman*, reconnaître si un câble reliant l'Amérique à l'Europe pourrait y atterrir. Partant de Julianehaab le 10 octobre, il doubla le cap Farvel et remonta la côte orientale jusqu'à la hauteur du fjord Lindenov

(60° 25' de latitude nord). Nulle part il ne rencontra de glaces, comme cela arrive à cette époque avancée de l'année, mais une tempête du nord-est l'empêcha de débarquer et l'obligea à prendre le large.

Le 18 juillet 1860, Mac Clintock arriva avec le *Bulldog* en vue du cap Walloë (60° 34' de latitude), et y fut arrêté par la banquise. Après cette tentative, il se dirigea vers la côte occidentale, puis vers l'Amérique. Revenant en Angleterre après avoir relâché à Julianehaab, il s'approcha une seconde fois de la côte orientale. Le 8 octobre, le *Bulldog* se trouvait dans le voisinage du détroit du Prince-Christian très près de terre (60° 2' de latitude nord) ; la glace était très clairsemée. Dans la nuit une violente tempête obligea le navire de gagner la pleine mer.

La même année, le 11 septembre, le colonel Schaffner revint sur la côte orientale, à bord du *Fox*, vapeur en bois, commandé par le célèbre explorateur polaire sir Allen Young. Il réussit seulement à approcher du cap Bille (62° de latitude nord). Cette expédition et celle du *Bulldog* avaient été entreprises pour s'assurer de la possibilité de faire atterrir un câble télégraphique au Grönland. D'après les renseignements que m'a donnés Allen Young, il aurait pu débarquer au cap Bille, néanmoins le navire en resta éloigné de plusieurs milles.

Le 12 septembre, par 61° 54' de latitude nord, la glace était compacte le long de terre.

Le lendemain, le navire fut arrêté par la banquise à trois-quarts de mille de la côte près d'Omenarsuk. La couleur foncée du ciel au-dessus du fjord de Lindenov fit penser au capitaine Allen Young que la mer était libre dans cette direction et que l'atterrissement était par suite possible. Dans la soirée, une tempête obligea le *Fox* à prendre le large.

En 1863, deux vapeurs en fer, le *Baron-Hambro* et la *Caroline*, essayèrent d'atteindre cette côte. Ils avaient été armés par une maison anglaise qui avait obtenu du gouvernement danois le privilège de fonder un comptoir sur la côte orientale du Grönland. L'expédition, commandée par l'Anglais Taylor, partit de Hambourg le 21 août, pensant trouver la mer libre à cette époque tardive. Cet espoir fut déçu : partout l'accès de la côte était barré par des masses de glace impénétrables pour des navires en fer.

En 1865, Taylor revint dans ces parages avec l'Erik, un vapeur en bois construit pour la navigation dans les mers polaires. Par deux fois il ne put réussir à traverser la banquise qui bloquait la côte sous le 65° degré de latitude nord.

Du 6 au 10 juillet 1879, le croiseur danois *Ingolf*, commandé par le commandant A. Mourier (second, lieutenant Wandel), longea la côte orientale du Grönland du 69° degré de latitude nord jusqu'aux approches du cap Dan. Le navire entra dans une ouverture de la banquise et s'approcha de la montagne Ingolf à une distance de 16 à 20 milles sans pouvoir atterrir.

À la suite de cette expédition, le commandant Mourier affirma qu'il était impossible d'aborder la côte orientale du Grönland par la pleine mer^[21]. Quatre ans après, l'événement devait démentir ses prévisions.

Comme je l'ai déjà raconté, je me trouvais, en 1882, à bord du baleinier *Viking* devant la côte est du Grönland. Le 25 juin, le navire fut pris dans les glaces entre le 66° et le 67° degré et pendant plusieurs jours dériva vers terre. Le 7 juillet, par 66° 50' de latitude nord et 32° 35' de longitude ouest, nous nous trouvions à environ 24 milles de terre. Nous dérivâmes ensuite vers le sud-ouest jusqu'au 17 juillet, date à laquelle nous sortîmes de la glace^[22].

En 1883, Nordenskiöld fit, avec le vapeur en fer *Sofia*, deux tentatives pour atteindre la côte orientale. Le 12 juin, il arriva en vue du cap Dan ; arrêté par la banquise, il fit route vers le sud le long de la côte jusqu'au cap Farvel. Partout la banquise était compacte. Nordenskiöld entreprit ensuite sur l'inlandsis une exploration dont nous parlerons plus loin, puis au commencement de septembre il essaya de nouveau d'aborder sur la côte orientale.

Le 1^{er} septembre, au sud du 62° degré de latitude nord, la Sofia rencontra un large « champ » de drifis (il s'étendait à 25 ou 50 milles en mer) devant le glacier de Puisortok. Au sud de cette masse de glaces « la mer paraissait libre dans la direction de terre^[23] ». Près de la côte, la route fut barrée par une banquise large seulement de 6 milles. Le navire aurait pu traverser ces glaces sans trop de difficulté, mais M. Nordenskiöld ne voulut pas l'exposer aux dangers qu'entraîne toujours pareille entreprise, cette partie du littoral n'étant pas habitée.

En 1888, les glaces présentaient un peu au sud de Puisortok sensiblement la même disposition que lors de la croisière de la *Sofia*. Nous rencontrâmes en effet un « champ » s'avancant au large et un banc de drifis le long de la côte. Dans cette région les courants me paraissent avoir, tout au moins de temps à autre, un régime irrégulier.

Au nord du 62° degré, ayant aperçu une profonde échancrure qui paraissait s'étendre jusqu'à la côte, Nordenskiöld fit route vers terre ; cette fois encore, une mince bande de glaces l'empêcha de débarquer. Désirant atterrir sur un point du littoral situé plus au nord, il n'essaya pas de se frayer un passage à travers ces drifis, « opération qui, suivant toute probabilité, n'aurait présenté aucune difficulté sérieuse ».

Le 4 septembre enfin, le vaillant explorateur réussit à traverser un banc de glaçons assez clairsemés immédiatement à l'ouest du cap Dan, et fit entrer la *Sofia* dans une baie qu'il appela port du Roi Oscar. Ce jour-là et le lendemain matin, les membres de l'expédition s'occupèrent à terre de diverses recherches scientifiques. Ils trouvèrent de nombreuses traces fraîches du passage d'indigènes, mais n'en aperçurent aucun, ce qui est assez curieux, cette région étant habitée par plusieurs clans d'Eskimos. L'arrivée de l'expédition échappa à l'attention des naturels. Le seul vestige laissé par les savants suédois était une bouteille vide de bière, provenant de la brasserie de Carlsberg, que les Eskimos trouvèrent et qu'ils remirent l'année suivante au commandant Holm comme un objet surnaturel.

Le 5 septembre, la *Sofia* reprit la mer pour tenter d'atteindre une seconde fois la côte au nord du cap Dan. Cette tentative ayant échoué et la provision de charbon étant très entamée, l'expédition battit en retraite ^[24].

En 1884, l'état des glaces ayant été particulièrement favorable dans le détroit du Danemark, plusieurs baleiniers norvégiens purent approcher à petite distance de la côte, au commencement de juillet, sous le 67° degré de latitude nord. L'un d'eux, le capitaine A. Krefting, captura des phoques à capuchon tout près de terre, et aurait pu atterrir si cela avait été utile.

La côte orientale du Grönland a été le théâtre de luttes désespérées contre les éléments, dont je dois rapporter ici les principaux incidents.

L'année 1777 est une année de deuil dans les annales des expéditions arctiques ; elle a été marquée par une des plus terribles catastrophes

survenues dans les régions polaires. Cette année-là, les glaces étaient particulièrement compactes le long de la côte orientale du Grönland. Du 24 au 28 juillet, vingt-sept ou vingt-huit baleiniers appartenant à diverses nationalités^[25] furent bloqués dans la banquise entre le 74^e et le 75^e degré^[26]. En août, une partie de ces navires parvinrent à se dégager, mais douze^[27] restèrent emprisonnés. Dérivant avec la banquise vers le sud, ils furent les uns après les autres broyés par les glaces. Le 19 et le 20 août, six bâtiments furent brisés à peu près au même endroit entre le 67° 30' et le 68°, à une distance de 12 à 14 milles de terre. A la fin de septembre, les navires encore intacts se trouvaient entre le 65° et le 64° degré. Le 11 octobre, à 5 ou 6 milles de terre, par 61° 30' environ, c'est-à-dire près d'Anoritok, où nous-mêmes avons débarqué, le dernier navire fut coulé. Depuis le commencement de juin, les naufragés avaient dérivé pendant cent sept jours, sur une distance d'environ 1080 milles marins. La vitesse de la dérive avait été, en moyenne, d'environ 10 milles par jour, et pendant les dernières semaines beaucoup plus rapide qu'au début du blocus. Durant cette période elle avait atteint 18 milles.

Des naufragés, les uns se réfugièrent sur ceux des navires qui n'étaient pas encore brisés, les autres campèrent sur la banquise^[28]. Parmi ces malheureux la détresse était grande ; beaucoup mouraient de privations, d'autres de froid, d'autres enfin se noyaient. Une petite quantité de provisions ayant été seulement sauvée, tous souffraient de la faim. Sur le dernier navire échappé au désastre on ne comptait pas moins de deux cent quatre-vingt-six hommes. Les vivres manquaient pour ainsi dire ; à la fin, la ration journalière de chaque homme se composait de 10 cuillerées de bouillie de farine ou de légumes.

Au commencement d'octobre, douze hommes essayèrent de gagner terre en traversant la banquise (65° de latitude nord). Arrivés à une île, ils ne purent traverser le chenal qui les séparait de la côte et battirent en retraite vers le navire. C'est la première fois, dans les temps modernes, qu'on avait pu atteindre un point de la côte orientale du Grönland par la pleine mer^[29]. Après le naufrage du dernier navire, les équipages s'établirent pendant plusieurs jours sur la banquise. Pensant, avec juste raison, que si une troupe aussi nombreuse arrivait dans les établissements danois ou chez des

Eskimos, il serait impossible de la nourrir, ils se divisèrent en plusieurs caravanes. Une se dirigea vers le nord ; une autre, la plus nombreuse, voulut atteindre la côte occidentale en traversant l'extrémité méridionale du Grönland. Ces deux caravanes périrent entièrement. Un troisième groupe, composé d'environ cinquante hommes, longea la côte vers le sud, et rencontra des Eskimos au nord du cap Farvel, probablement à Alluk. Les indigènes accueillirent cordialement les naufragés, leur donnèrent des vivres et leurs *oumiaks* pour continuer le voyage. Cette troupe arriva finalement aux établissements danois du littoral ouest. Un quatrième groupe, également de cinquante hommes, dériva sur la banquise et doubla le cap Farvel. Après de dures privations qui réduisirent son effectif, les uns réussirent à atteindre Frederikshaab. les autres Godthaab.

Plusieurs escouades qui n'avaient pas pris place sur le navire reste le dernier intact se laissèrent dériver sur la banquise jusqu'au cap Farvel et, en octobre et novembre, arrivèrent aux établissements danois. Une troupe de six matelots, montés dans deux embarcations, atterrit au nord de Godthaab. Au moment du naufrage de leur navire, ces six hommes avaient sauvé deux canots et une grande quantité de vivres. Au lieu d'aller, comme leurs camarades, chercher un refuge sur un autre bâtiment, ils étaient restés sur la banquise. Ils prirent ensuite la mer, doublèrent le cap Farvel, remontèrent la côte occidentale, et finalement atterrirent sur un petit îlot au nord de Godthaab. Ne sachant où ils se trouvaient, les naufragés résolurent d'hiverner sur ce récif. A l'aide de rames et de voiles ils établirent un abri, et vécurent là des provisions sauvées du naufrage. Les malheureux eurent à souffrir du froid et du manque d'eau ; lorsque la mer était grosse, les vagues balayaient leur récif et menaçaient de les emporter. A la fin de mars, des Grönlandais découvrirent la retraite des naufragés et les conduisirent à Godthaab. Ces six hommes avaient parcouru une distance de 682 milles marins, soit sur la banquise, soit en canot.

Dans cette catastrophe de 1777, trois cent vingt hommes environ périrent, cent cinquante-cinq seulement atteignirent les établissements danois, d'où ils revinrent l'année suivante en Europe. Inutile d'ajouter qu'ils furent admirablement accueillis, aussi bien par les Eskimos que par les Danois ^[30].

Pendant l'hiver 1869-1870, un événement non moins dramatique se passa sur la banquise de la côte orientale. Nous voulons parler du voyage de la

Hansa, un des navires qui transportaient la deuxième expédition polaire allemande à la côte est du Grönland.

La *Germania* réussit, comme on le sait, à se frayer un chemin à travers les glaces vers la côte. Pendant ce temps, la *Hansa*, commandée par le capitaine Hegcmann, était bloquée dans la banquise le 6 septembre, par 74° 6' de latitude nord et 16° 50' de longitude ouest^[31], à environ 38 milles de terre. Le navire dériva ensuite vers le sud le long du littoral, à une petite distance de la côte. Le 19 octobre, il fut brisé par les glaces et coula par 70° 50' latitude nord et 20° 30' longitude ouest, à quelques milles de la côte de Liverpool. L'équipage, ayant réussi à sauver des vivres, bâtit sur la glace une hutte, à l'aide de l'approvisionnement de charbon. Il passa dans cet abri la première partie de l'hiver, tout en dérivant vers le sud. Pendant une tempête, le 15 janvier (66° de latitude nord), le radeau de glace ayant été fendu précisément sur l'emplacement de la hutte, les naufragés se réfugièrent dans les canots. Plus tard ils construisirent un second abri sur un autre glaçon. Leur dérive continua vers le sud, jusqu'au 7 mai, date à laquelle l'expédition se trouvait par 61° nord, à quelques milles de la côte, non loin d'Anoritok. Abandonnant alors leur glaçon, les naufragés se mirent dans les embarcations, et le 4 juin réussirent à débarquer sur l'île Huilek, située par 60° 55' de latitude nord environ. Continuant ensuite leur route vers le sud, ils arrivèrent le 15 juin à la mission des Frères Moraves de Friedrichsthal, à l'ouest du cap Farvel.

Des premiers jours de septembre, date à laquelle la *Hansa*, fut bloquée dans les glaces, jusqu'au moment où l'équipage abandonna la banquise^[32], le 7 mai 1870, la dérive fut d'environ 1080 milles marins. La banquise parcourut ces 1080 milles en deux cent quarante-six jours ; sa vitesse de déplacement a donc été de 4,4 milles par vingt-quatre heures, vitesse inférieure de plus de moitié à celle observée en 1777. Peut-être le courant est-il moins violent en hiver et dans le voisinage de la côte. En novembre fut notée la vitesse moyenne de dérive la plus élevée, 7,8 milles marins. Le glaçon de la *Hansa* se trouvait alors au nord de l'Islande.

Le glaçon de la banquise, sur lequel nous dérivâmes pendant onze jours, se mouvait en moyenne à raison de 24 milles par vingt-quatre heures ; le plus souvent nous observâmes une vitesse de 28 milles. Vraisemblablement le courant est plus fort en été et sur la lisière de la banquise. Le long de la

partie méridionale de la côte, la dérive des naufragés de 1777 fut beaucoup plus rapide au sud qu'au nord ; au sud du 64° degré de latitude nord, elle atteignit 18 milles marins par vingt-quatre heures ^[33].

Sous le 61° et le 62° degré de latitude nord, la direction et la vitesse du courant paraissent très irrégulières, probablement sous l'influence d'un courant dirigé vers le nord. Ce courant, agissant sur la banquise, pousse la glace vers le large. Au nord du cap Dan, le courant paraît également irrégulier.

Tous les renseignements hydrographiques que nous possédons sur la côte orientale du Grönland prouvent qu'au sud du 69° degré de latitude nord le courant polaire subit des variations périodiques, qui sont probablement la résultante de variations éprouvées par le courant portant vers le nord.

Les expéditions dont nous venons de présenter un résumé n'ont pas contribué à nous faire connaître la côte orientale du Grönland. Les renseignements que nous possédons sur ce littoral, principalement sur sa partie méridionale, nous les devons à quelques explorateurs dont nous allons maintenant rappeler les voyages. Leurs travaux, surtout ceux de l'expédition danoise dirigée par le commandant Holm, ont rendu possible notre succès. C'est donc pour nous un devoir de les mentionner ici. Les voyages de Danell ayant, croyait-on, prouvé l'impossibilité d'atteindre la côte orientale par la pleine mer, on songea tout naturellement à partir de la côte ouest et à avancer vers l'est en longeant la côte. Pareil plan de voyage fut exposé dès 1664 par P.-H. Resen ^[34], et en 1703 par Arngrim Vidalin.

Hans Egede, l'apôtre du Grönland, supposant, comme nous l'avons raconté plus haut, que l'*Österbygd* avait dû être située sur la côte orientale, entreprit en 1723 un voyage pour atteindre cette partie du littoral. Arrivé le 26 août à Nanortalik, près du cap Farvel, il rebroussa chemin, faute de provisions suffisantes. Le meilleur moyen pour atteindre l'*Österbygd* était à son avis de longer la côte dans des embarcations grönlandaises.

En 1753 Mathias Jochimsen partit de Godthaab pour mettre ce plan à exécution ; par 61° de latitude nord, il fut arrêté par les glaces.

Plus heureux fut le brave Peder Olsen Wallöe. En août 1751, il quitta Godthaab dans un *oumiak* ^[35] monté par quatre Eskimos et deux Européens.

Cette année-là, il atteignit seulement la région où se trouve aujourd'hui Julianehaab, y fit des recherches et y hiverna. L'année suivante, il doubla le cap Farvel, remonta la côte orientale jusqu'à une île qu'il appelle « Nenese », située par 60° 56' (?) de latitude nord, puis là battit en retraite. Walløe est le premier Européen qui ait atteint la partie méridionale de la côte est. Ce brave voyageur ne fut guère récompensé de son succès : revenu en Danemark, il vécut misérablement et mourut en 1795 à l'hôpital Vartov, à Copenhague, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

A la fin du XVIII^e siècle, Eggers prouva que l'*Österbygd* était situé sur la côte sud-ouest et qu'on avait été jusque-là trompé sur sa véritable position par une interprétation erronée des anciens documents.

En 1829-1850, le capitaine de la marine royale danoise W.-A. Graah accomplit son célèbre voyage en oumiak, le long de la côte orientale du Grönland^[36]. Le 1^{er} avril, il atteint ce littoral et le 20 juin, par 61° 49', prend le parti de se séparer de ses compagnons européens et de poursuivre seul le voyage dans un oumiak monté par six Eskimos. Sept jours après, par 63° 37', les Grönlandais l'abandonnent, sauf trois jeunes filles qu'il décide à venir avec lui comme rameuses. Le 23 juillet, Graah campe sur une île qu'il appelle *Vendom* (Retour), située par 65° 13' de latitude nord, et le 18 août bâtit un cairn sur l'île du Dannebrog (65° 19'), le point le plus septentrional qu'il ait atteint ; au delà, la glace lui barrait la route. Battant ensuite en retraite, il hiverne dans une localité appelée par lui Nukarbik et qui actuellement porte le nom d'Imarsivik (65° 22'). Pendant tout l'hiver Graah fut malade et souffrit de cruelles privations ; il n'en perdit pas pour cela courage, et le 5 avril se remit en route pour essayer de pousser au delà du point atteint par lui l'été précédent vers le nord. Le 25 juillet, il dut battre en retraite sans avoir même pu arriver à l'île du Dannebrog. Le 16 octobre, l'expédition rallia Frederikshaab, sur la côte occidentale.

Cette exploration particulièrement remarquable rapportait des documents précis sur la côte est du Grönland jusqu'au 65^e degré de latitude. Nulle part Graah n'avait rencontré de ruines nordiques ; il semblait donc prouvé que l'*Österbygd* n'était pas situé sur le littoral oriental. Le seul objet européen trouvé par Graah est un canon découvert à Koremiut, dans l'Uarketfjord

(61° 17'), provenant probablement de quelque navire pris dans la banquise et échoué ensuite sur la côte.

En 1881 eut lieu la troisième expédition dirigée vers la côte orientale du Grönland. Elle fut entreprise par le missionnaire morave Brodbeck. À Narsak, sur la rive nord du fjord Lindenov ou Kangerdlugsuatsiak (60° 30'), Brodbeck découvrit une ruine nordique, la seule connue sur cette côte. Dès le commencement du siècle elle avait du reste été signalée par Giesecke, d'après le témoignage des Eskimos.

La dernière exploration entreprise sur cette côte est celle du commandant Holm, de la marine royale danoise. Elle n'a pas duré moins de trois ans, de 1883 à 1885. Les collaborateurs de Holm étaient : le lieutenant de vaisseau V.-Th. Garde, commandant en second ; M. Peter Eberlin, botaniste et géologue ; le Norvégien H. Knutsen, géologue ; deux Grönlandais, les frères Petersen, engagés comme interprètes.

Le premier été, l'expédition, montée sur quatre oumiaks et dix *kayaks* ^[37], atteignit Iluilek, sur la côte orientale (60° 52'), où elle établit un dépôt de vivres. Le 10 août, elle rebroussa chemin pour aller hiverner à Nanortalik, son quartier général.

L'année suivante, Holm se remit en route. Il avait avec lui quatre oumiaks et sept kayaks, montés par trente et un indigènes. Le 18 juillet, à Karra Akungnak, il renvoya une partie des équipages grönlandais et le 28 arriva à Tingmiarmiut. Là, le lieutenant Garde repartit à Nanortalik pour compléter les observations faites en chemin, pendant que le commandant Holm, avec Knutsen, l'interprète Johann Petersen, poursuivait sa route vers le nord.

Le 25 août, cette expédition parvint à l'île du Dunnebrog, le point le plus septentrional atteint par Graah, et le 1^{er} septembre à Angmagsalik, près du cap Dan, où était établie une population relativement nombreuse (400 habitants).

Le commandant Holm hiverna sur ce point, et le 9 juin suivant battit en retraite vers le sud. Le 16 juillet, il rencontra à Umanak le lieutenant Garde venu au-devant de lui, et le 18 août l'expédition entière rentra à Nanortalik, d'où elle revint en Danemark.

Les résultats scientifiques de cette exploration ont été considérables. Ces voyageurs ont étudié avec le plus grand soin la côte orientale du Grønland jusqu'au 66° degré de latitude nord, recueilli de précieux renseignements sur la population éparsée dans cette région et exécuté des cartes exactes qui nous ont permis de nous diriger pendant notre navigation le long de celle côte.



ENFANTS ESKIMOS

1. ↑ Les anciennes colonies normandes au Grønland étaient situées sur la côte occidentale ; l'*Osterbygd* dans le sud, dans le district actuel de Julianehaab, et le *Vesterbygd*, plus au nord, sur les séries des fjords voisins de Godthaab.
2. ↑ Il a été impossible de reconnaître le point atteint par Thorgils à l'aide des renseignements contenus dans la saga. En tout cas, la description donnée par ce document s'applique très exactement à la côte orientale.
3. ↑ Sur la côte orientale du Grønland, on ne connaît qu'une seule ruine normande, à Narsak, dans le fjord Lindenoy.
4. ↑ Les sagas contiennent le récit de plusieurs naufrages survenus sur la banquise.
5. ↑ Isbergs.
6. ↑ Une saga islandaise en fournit une preuve pour le détroit de Danemark. Un habitant de cette île, raconte-t-elle, gravit les montagnes pour reconnaître si la glace s'éloignait de la côte. La banquise s'étendait cette année-là jusqu'à l'Islande.
7. ↑ Les documents norvégiens l'appellent encore Jacob Aldax ou Aldag.

8. ↑ L'expédition d'Allday n'est peut-être pas la première qui ait été organisée pour retrouver le Grönland. D'après une proclamation de Frédéric II aux habitants du Grönland, en date du 12 avril 1568, un navire commandé par un certain Kristiern Aalborg devait partir cette année-là pour les anciennes colonies perdues ; nous n'avons aucun renseignement sur cette expédition. Plus tard, Frédéric II a également entamé des négociations avec un Russe, Peder Nichetz, qui prétendait connaître la route du Grönland. (Il confondait probablement avec le Spitzberg ou la Nouvelle-Zemble.) Nous ignorons également le résultat de ces négociations.
9. ↑ Il est reproduit dans les *Grönlands historiske Mindesmærker*, Copenhague, 1845, vol. III, p. 641-647.
10. ↑ A peu près à la même époque (1576 à 1578), l'Anglais Martin Frobisher avait déjà accompli trois voyages pour découvrir le passage du nord-ouest. Au cours de ces explorations, il avait aperçu la côte sud-ouest du Grönland qu'il crut être le Friesland des Zeni, et qu'il appella la Nouvelle-Angleterre.
11. ↑ Mogens Heinessøn était à cette époque inscrit comme bourgeois à Bergen. Il est né aux Ferö de parents norvégiens, et est regardé comme le second héros national par les habitants de ce pays, la première place appartenant à Sigmond Brestesøn.
12. ↑ Lyschander, *Grönlandske Chronica*, Copenhague, 1608.
13. ↑ Antérieurement à ces expéditions, John Davis avait retrouvé la côte occidentale du Grönland (1585-1587), et l'avait longée jusqu'au 72° degré de latitude nord. C'est, croyons-nous, le premier Européen qui ait abordé sur cette terre depuis les Normands.
14. ↑ Le seul document existant sur ce voyage est une relation adressée à Frédéric III et écrite par un certain Christian Lund d'après les journaux de Danell. Elle est conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque royale de Copenhague. En 1787, John Erichsen imprima un extrait de ce récit. (Voir les *Grönlands butor. Mindesmærker*, III, p. 715-720.)
15. ↑ Je n'ai pu découvrir dans quel document le capitaine A. Mourier avait reconnu que Danell avait signalé un promontoire situé par 67° et un second par 65° 30'. (Voir l'article sur la croisière de l'*Ingolf* en 1879, publié dans le *Geografisk Tidsskrift*, Copenhague, vol. IV, p. 51, 1880.)
16. ↑ Dans sa relation, Danell mentionne un groupe d'îles qui seraient situées à 3 ou 4 milles de la côte au sud du cap Dan, et auxquelles il avait donné les noms de *Hvidsa Ilen* (Selle blanche) et de *Maelelöst skib* (le Navire démâté). C'étaient vraisemblablement de gros isbergs, très abondants dans ces parages. Il arrive du reste à de plus expérimentés de commettre de pareilles erreurs. Des cinq îles aperçues par Danell le 6 juin, « cinq étaient entièrement couvertes de glace ; une seule, très haute, ayant 1 mille (?) de tour, avait un aspect noirâtre ». Cette description s'applique très exactement à des isbergs. Le dernier était vraisemblablement couvert de débris morainiques, ce qui est assez fréquent dans ces parages. En 1882, je vis précisément sur la côte orientale une de ces montagnes de glace toute noire de pierres, et que fout d'abord je pensai être une île. (Voir le travail que j'ai publié sur ce sujet dans le *Nyt Magazin for Naturvidenskab*. Krisliania, 1836.) En 1829, Graah prit probablement les sommets du cap Dan pour les îles de Danell qu'il crut avoir retrouvées. Il est en effet peu plausible qu'un explorateur aussi expérimenté ait confondu des isbergs avec des terres. Le commandant Holm croit que l'île appelée par Danell *Hvidsadle* est un nunatak de l'inlandsis (piton rocheux isolé au milieu du glacier). (Meddelelser om Grönland, vol. IX, p. 201.) Après avoir aperçu ce rocher pendant notre dérive sur la banquise le long de la côte, je ne crois pas pouvoir partager l'opinion de mon collègue danois. Cela me paraît d'autant plus impossible que Danell affirme s'être approché à 3 milles de son île. Le pic en question ayant l'aspect d'une selle blanche, on peut lui conserver le nom donné par le commandant Holm.
17. ↑ D'après un document en date du 29 août 1724, reproduit dans les *Meddelelser om Grönland*, Copenhague, 1889, vol. IX, p. 28-29.

18. ↑ La première fui entreprise du 1^{er} au 12 avril, la seconde du 8 au 18 mai, la troisième du 8 juin au 3 juillet, la quatrième eut lieu du 20 juillet au 10 août, la cinquième du 26 au 31 août, et la sixième du 11 au 29 septembre.
19. ↑ La relation d'Egede renferme une remarque intéressante sur la force du courant dans ces parages : « Les deux journées précédentes, le courant se mouvait dans la direction du nord ; chaque fois, en effet, pendant ces deux jours, nous trouvâmes, en faisant le point, le navire à 7 milles 1/2 plus au nord que ne l'indiquait le livre de loch. Je crois que le golfe de la banquise, dans lequel je me suis engagé pour approcher de terre, a été formé par ce courant. » En 1879, à peu près au même endroit, l'*Ingolf* trouva une baie dans la banquise, et le 11 juin nous-mêmes en rencontrâmes une à peu près à la même place. En 1882, j'eus l'occasion d'observer un régime des courants très curieux entre le 66° 40' et le 66° 50', c'est-à-dire bien au nord du point où se trouvait Egede. Bloqué le 25 juin, le navire sur lequel je me trouvais dériva le long de la côte jusqu'au 9 juillet, à l'ouest et un peu au nord, à raison de 2 milles par vingt-quatre heures, plus tard nous dérivâmes dans une direction méridionale. Le régime des courants le long de la côte orientale du Grönland me paraît très variable.
20. ↑ M'occupant ici seulement de la partie méridionale de la côte orientale, je ne parlerai pas des expéditions qui ont exploré la région nord de ce littoral, telles que celles de Scoresby, Sabine et Clavering, etc.
21. ↑ A. Mourier, *Orlogsskonnerten Ingolfs Ekspeditioni Daneniarks strædel*, 1}, 1879. *Geografisk Tidsskrift*, vol. IV, 59, Copenhague, 1880.
22. ↑ Voir *Longs Grönlands Östkysl. Geografisk Tidsskrift*, vol. VII, p. 76-79, Copenhague, 1884.
23. ↑ A.-E. Nordenskiöld, *la Deuxième Expédition suédoise au Grönland*. Traduit par Rabot, p. 371. Hachette.
24. ↑ On raconte en Islande qu'en 1756 plusieurs bateaux pêcheurs mouillèrent sur la côte orientale du Grönland, au nord-ouest du Vestfirðir (Island). Ce renseignement ne mérite peut-être pas une très grande confiance. (Voir *Geografisk Tidsskrift*, Copenhague, vol. VII, p. 117 et 176.)
25. ↑ Cette flottille comprenait, croit-on, 9 hambourgeois, 8 anglais, 7 hollandais, 2 suédois, 1 danois et 1 brémois.
26. ↑ Souvent, dans ces parages, des navires ont été bloqués par des glaces, mais jamais il n'est arrivé une aussi terrible catastrophe que celle de 1777. Ainsi, en 1769, au commencement de juillet, quatre bâtiments furent pris dans la banquise par le 76° degré de latitude nord et dérivèrent jusqu'au milieu de novembre. À cette époque ils se trouvaient par 69° de latitude. Deux réussirent à se dégager ; sur le sort des deux autres, on ne sait rien.
27. ↑ Six hollandais et six hambourgeois, croit-on. Les équipages étaient composés en majorité de Danois de la cote du Jutland, du Slesvig et du Holstein.
28. ↑ Deux navires réussirent plus tard à sortir de la banquise.
29. ↑ 24 hommes, appartenant à une troupe de 160 hommes établis dès le 30 septembre sur la banquise, essayèrent, dit-on, d'atteindre la côte sur le 63° degré de latitude nord. Cette tentative n'eut, croit-on, aucun succès.
30. ↑ Jules Payer, dans la relation très inexacte qu'il a publiée de cette catastrophe (*Die Österreichisch-ungarische Nordpol-Expedition in den Jahren 1872-1874, Vienne, 1876, p. 481*), affirme que les survivants, dont il fixe bien à tort le nombre à douze, auraient été fort mal traités dans les colonies danoises et pendant leur voyage de retour en Europe. Le capitaine C. Normann, dans un article publié sur ce naufrage dans le *Geographisk Tidsskrift*, vol. II, p. 49-63, Copenhague, 1878), a rétabli la vérité, et il faut espérer qu'elle ne sera plus contestée. Son travail, auquel nous avons fait plusieurs emprunts, contient de nombreux extraits des récits publiés jadis sur ce dramatique événement.
31. ↑ Le navire fut ainsi pris dans les glaces à peu près au même point où l'avaient été les baleiniers en 1777.

32. ↑ L'expédition de la *Hansa* abandonna son radeau de glace à peu près dans les mêmes circonstances que nous, le 29 juillet 1888. Le 6 mai, les naufragés ne soupçonnaient guère qu'ils pourraient bientôt quitter leurs glaçons ; le lendemain, quel ne fut pas leur étonnement de trouver des nappes d'eau libre s'étendant jusqu'à la côte, et en même temps de reconnaître qu'ils avaient dérivé de 8 milles dans la direction du nord depuis la veille. Également sous cette latitude le courant paraît avoir un régime irrégulier. La nuit qui précéda le jour où nous abandonnâmes notre glaçon pour nous diriger vers terre, le mouvement de dérive vers le sud fut très faible.
33. ↑ Un peu au nord du cap Dan la vitesse du courant est inférieure à celle observée près de ce promontoire et plus au sud. Les baleiniers norvégiens qui fréquentent le détroit de Danemark savent tous que le courant devient de plus en plus rapide à mesure qu'ils approchent du Dan. Plusieurs de ces bâtiments ont été bloqués pendant un temps plus ou moins long dans la banquise, mais la dérive n'a jamais été, que je sache, très considérable.
34. ↑ *Meddelelser om Grönland*, Copenhague, 1889, vol. IX, p. 26.
35. ↑ Grand canot indigène en peau de phoque. (*Note du traducteur.*)
36. ↑ W.-A. Graah, *Undersøgelses-Reise til Ostkysten af Grönland*, Copenhague, 1832.
37. ↑ Longue péroissoire en peau dans laquelle un seul homme peut prendre place, et sur laquelle les Eskimos chassent et pêchent. (*Note du traducteur.*)



L'ÎLE KUTDLEK ET LE CAP TORDENSKJOLD VUS DE KEKERTARSUAK.
(D'APRÈS UNE ESQUISSE DE L'AUTEUR.)

CHAPITRE XI

AU NORD LE LONG DE LA CÔTE ORIENTALE ENTREVUE AVEC LES ESKIMOS

A PRÈS avoir traversé la banquise, nous nous dirigeons de suite vers la côte. Nous brûlons du désir de fouler le sol du Grönland et en même temps nous voulons faire un bon repas. Depuis longtemps j'ai promis à mes camarades de les régaler d'un festin le jour où nous atterrirons.

Tout près devant nous se trouve la haute montagne ronde de l'île Kutdlek. Pour ne pas perdre de temps, nous ramons droit vers l'île Kekertarsuak, située plus au nord.

Sur notre route se dresse un grand isberg échoué. Son dôme est couvert de centaines de mouettes qui mouchettent de points noirs sa masse blanche.

Au moment de notre passage, un fragment se détache avec fracas de la montagne de glace flottante, les bandes de mouettes s'enlèvent et tournoient en poussant leurs cris plaintifs. Quel spectacle nouveau pour nous de voir ces oiseaux et quel plaisir de pouvoir ramer au milieu de la mer libre !

Plus loin s'étend le long de la côte, dans la direction du sud, une seconde bande de drifis. Elle est heureusement étroite, et ne présente aucun obstacle ! Bientôt nos canots, battant les pavillons norvégien et danois, abordent contre un beau rocher noir dont le reflet assombrit la surface de la mer. Hurrah ! trois fois hurrah ! Au nord se trouve un petit port où les canots seront à l'abri. C'est à qui sautera le plus vite à terre pour avoir la satisfaction de fouler le sol. Le premier mouvement de joie passé, nous escaladons les rochers afin de prendre connaissance du pays. Nous sommes comme des enfants : la vue d'une mousse, d'un brin d'herbe, nous amuse ; inutile ici de parler de fleurs. Tout cela est absolument nouveau pour nous, après la longue détention sur la banquise. Les Lapons, non moins joyeux, s'en vont gravir les montagnes et il s'écoule quelque temps avant qu'ils reviennent. Maintenant il faut songer au festin. Sur un rocher tout près des canots, la cuisine est installée, et bientôt un chocolat appétissant est sur le feu. Pendant qu'il cuit, je vais en reconnaissance pour étudier du haut des montagnes la route que nous devons suivre vers le nord.

Je gravis d'abord des roches escarpées, traverse ensuite un petit glacier, puis une petite plaine couverte de mousses et d'arbrisseaux, et parsemée de grands blocs erratiques. Quelle chose nouvelle pour nous que le spectacle d'un panorama étendu ! J'aperçois la mer, la banquise, tout cela éblouissant de lumière, puis des pics et enfin l'inlandsis. Au sud apparaît l'île de Kutdlek, plus loin le cap Tordenskjold. Non seulement le nom de ce promontoire me rappelle la patrie, mais encore sa forme ; on dirait un rocher des côtes de Norvège. Je m'assois sur une pierre pour prendre le croquis de ce beau paysage. Pendant que je suis absorbé dans la contemplation de ce panorama grandiose, qu'est-ce que j'entends et qu'est-ce que je sens ? Un moustique ! Puis en voici un second et bientôt tout un essaim. Je les laisse me piquer, c'est pour moi un plaisir : leurs piqûres sont une nouvelle preuve que je suis réellement sur la terre ferme. Il y a sans doute longtemps que ces pauvres petites bêtes ne se sont repues de sang

humain. Plus tard nous eûmes ce plaisir, plus fréquent et plus complet que nous ne le désirions.

J'étais assis là depuis quelque temps, lorsqu'une emberize nivéale vint se poser sur une pierre à côté de moi. Quelle joie de voir ce joli petit oiseau lorsqu'on est resté si longtemps isolé dans la froide solitude des glaces.

Le panorama est étendu dans la direction du nord. Près du point où nous avons débarqué, la glace est clairsemée ; au delà d'Inugsuit, elle est plus compacte : peut-être sera-t-il difficile de la traverser.



DÉBARQUEMENT DE L'EXPÉDITION SUR LA CÔTE ORIENTALE DU GRÖNLAND.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Maintenant il est temps de rejoindre mes compagnons, le chocolat doit être prêt. À mon retour au bivouac l'eau ne bout pas encore ; nos cuisiniers sont évidemment encore inexpérimentés. L'expérience nécessaire, ils n'ont pu l'acquérir sur la banquise ! En attendant que le dîner soit prêt, je prends une photographie de cette localité particulièrement importante dans l'histoire de notre voyage.

Le chocolat est enfin cuit. Pour fêter le débarquement, des portions plus copieuses qu'à l'ordinaire sont distribuées ; de plus, j'autorise pour la circonstance des extras, des biscuits, du gruyère, du *mysost*^[1] et de la confiture d'airelles rouges. C'est en vérité un festin comme nous n'en avons pas eu depuis longtemps.

Nous mangeons sans nous presser et jouissons en paix des joies du temps présent. Après ce moment de sybaritisme, il faudra redoubler d'ardeur et de courage. Désormais nous dormirons seulement quelques heures par jour, mangerons peu et rapidement, et travaillerons le plus possible. Notre nourriture consistera en biscuit et viande séchée, et notre boisson sera l'eau fraîche provenant de la fusion de la glace. Nous n'avons pas le temps de cuire les aliments ou de chasser le gibier, très abondant dans ces parages.

L'époque la plus favorable pour exécuter le voyage est maintenant passée et le court été du Grönland déjà avancé ; nous pouvons encore espérer atteindre la côte occidentale en employant judicieusement notre temps, seulement il n'y a pas une minute à perdre.

A cinq heures du soir nous sommes prêts. Embarque et en route pour le nord le long de la côte !

Tout d'abord les eaux sont libres et nous pouvons avancer rapidement. Dans la soirée, la situation change, la glace devient épaisse ; à plusieurs reprises nous sommes obligés de nous frayer un passage de vive force. De distance en distance se trouvent de longues avenues d'eau dans lesquelles il est possible de ramer. Le soleil se couche tout rouge derrière les montagnes. Pendant la nuit nous travaillons au milieu de la glace, mais à minuit il est difficile de reconnaître la route. Heureusement la réflexion des lueurs rouges du ciel dans l'eau permet de voir la position des glaces.

J'avais le plus vif désir d'arriver promptement au fameux glacier de Puisortok qui, en 1884, avait arrêté pendant dix-sept jours l'expédition du commandant Holm. Devant ce glacier, croyais-je, les courants amoncelaient probablement les glaces en banquise ; de là provenait sans doute sa mauvaise réputation. Je voulais atteindre le plus tôt possible ce point, afin de pouvoir profiter de la première occasion pour franchir ce mauvais passage.

Dans la nuit nous atteignons le cap Kangek ou cap Rantzau ; là, la glace très compacte nous arrête. Il faut se tailler un passage à coups de haches et en repoussant les glaçons à l'aide de gaffes. L'existence de « jeune glace » entre les drifis ajoute encore aux difficultés. Cette couche augmentant d'épaisseur pendant la nuit arrête les canots, elle ne disparaît que plusieurs heures après le lever du soleil. Vers le matin nos forces commencent à

faiblir, il y a longtemps que nous travaillons et depuis notre festin de la veille nous n'avons pas mangé. Quelques-uns d'entre nous ont une telle envie de dormir qu'ils peuvent à peine tenir les yeux ouverts. Dans notre désir de pousser en avant et dans le premier mouvement de joie que nous procure notre nouvelle existence, nous avons oublié les besoins de notre pauvre corps ; et maintenant il se rappelle à notre souvenir.

Nous faisons halte sur un glaçon pour nous reposer et prendre un léger déjeuner. Avec quel appétit nous mangeons ! Volontiers nous nous arrêterions quelques heures. Mais ce n'est pas le moment de perdre du temps, nous le sentons tous. La lueur de l'aurore grandit, le ciel rougit au nord-est, et le soleil se lève éclatant derrière la banquise blanche. Cette belle lumière fait disparaître toute fatigue. Au travail !

La glace est de plus en plus épaisse, et pas à pas nous avançons vers le nord. Souvent la situation est tout à fait critique, mais il faut marcher en avant quand même, et nous marchons en avant. Nous doublons le cap Rantzau, le Karra akungnak, mentionné dans le voyage de Holm et de Garde, puis atteignons le cap Adelaer. Là la glace devient très mauvaise ; de grands glaçons épais forment un pack. Avec nos gaffes nous essayons de les séparer ; peine perdue ! De toutes nos forces nous poussons encore une fois ; une fente large de quelques centimètres s'ouvre, cela donne du courage. Nous recommençons la même manœuvre ; les glaçons s'écartent davantage. Bientôt ils sont assez séparés pour livrer passage aux canots après qu'on a abattu les langues de glace proéminentes. Un peu plus loin, même exercice. Toutes nos forces réunies sont nécessaires pour nous frayer un passage. Ce n'est certes pas une manœuvre facile de faire passer les embarcations au milieu d'une pareille glace. Tout d'abord il est nécessaire de reconnaître le côté par lequel il faut attaquer les glaçons ; puis il faut choisir le point où toutes les forces doivent être appliquées ; ensuite, lorsqu'on a séparé les blocs, il faut haler immédiatement les embarcations avant que les glaces se rapprochent. Si les canots étaient pris entre elles, ils seraient infailliblement broyés. Plusieurs fois celui de Sverdrup, qui venait en dernier, fut serré entre les blocs. Ses bordages craquèrent ; heureusement le bois était élastique, et le bateau sortit sans dommage de ces mauvaises passes.

Après avoir doublé le cap Adelaer, à travers une glace épaisse, nous nous dirigeons vers un promontoire auquel j'ai donné le nom du lieutenant Garde. Nous débarquons sur ce point à midi pour prendre un peu de repos et de nourriture. Voilà près de vingt-quatre heures que nous naviguons au milieu de la glace ; nous avons donc bien gagné quelques heures de sommeil. Nous tirons au sec les embarcations, dressons la tente et commençons les préparatifs du dîner, lorsque se produit un événement absolument inattendu.

Mon journal rapporte cet incident en ces termes :

« Hier, vers onze heures du matin, après avoir travaillé pendant de longues heures à nous frayer un chemin au milieu des glaces, nous avons abordé sur la face nord de Kara akungnak pour dîner et dormir ensuite quelque temps. Nous nous trouvions tout près du glacier de Puisortok ; dans la journée nous pensions pouvoir le doubler. Pendant que nous préparions notre maigre repas, j'entendis à travers le piaillage des mouettes un autre cri ; on eût dit une voix humaine. De suite j'attire l'attention de mes camarades sur ce bruit ; suivant toute vraisemblance le pays n'est pas habité, et nous attribuons ces cris à des *Colymbus*, qui peut-être n'existent pas plus dans le pays que des êtres humains. À tout hasard, nous répondons. Mais voici que les cris se rapprochent ; au moment où nous finissons de dîner, nous en entendons un si distinct et si rapproché que tous nous nous levons. Ce ne peut être des colymbus. Balto court aussitôt avec la lunette sur un rocher et annonce bientôt qu'il aperçoit quelque chose comme deux hommes ; immédiatement je vais le rejoindre, et, à mon tour, je distingue deux taches noires en mouvement au milieu des glaçons, tantôt séparées, tantôt l'une près de l'autre. Elles semblent chercher un passage à travers la banquise ; tantôt elles marchent en avant, tantôt elles reculent. Un instant après, elles se dirigent de notre côté, en agitant des rames. Ce sont deux hommes en kayak. Ils approchent, et Balto commence à faire grise mine ; il a peur, dit-il, de ces êtres étranges. Maintenant les voilà tout près ; l'un d'eux s'incline comme pour nous saluer (ce qui n'est certes pas son intention), l'autre ne bouge pas. D'un seul coup de rame les indigènes poussent leurs kayaks jusqu'aux rochers de la rive, puis sortent de leurs embarcations ; l'un tire son canot au sec, l'autre le laisse dans l'eau. Voici devant nous deux représentants des fameux païens de la côte orientale du

Grönland. Leur physionomie toute souriante fait excellente impression. L'un est vêtu d'une sorte de jaquette et d'un pantalon en peau de phoque et chaussé de kamikkes^[2] ; entre le bas du pantalon et le haut des bottes, les cuisses sont à découvert. En fait de coiffure, le bonhomme a simplement quelques colliers de verroterie. »

Mon journal ne contient pas d'autres détails sur celle entrevue, mais le souvenir m'en est resté précis dans la mémoire comme si elle avait eu lieu hier ; il ne m'est donc pas difficile de combler les lacunes de mon carnet.

Ceci dit, je continue la description de nos deux visiteurs. L'autre a des vêtements de fabrication européenne, à notre grand étonnement, notamment un anourak^[3] de cotonnade bleue ; comme son camarade il porte un pantalon en peau de phoque et des kamikkes. Une partie de ses jambes est également à l'air. Sa coiffure consiste en un large bonnet plat formé d'un cercle en bois sur lequel est cousu un morceau de cotonnade bleue et garni d'une visière en forme d'abat-jour. Sur le sommet de ce couvre-chef est tracée une croix rouge et blanche. Un grand nombre d'Eskimos de la côte orientale portent des coiffures de ce genre quand ils vont en kayaks : sans doute pour se préserver des rayons du soleil, peut-être aussi les regardent-ils comme des ornements. Plus tard plusieurs indigènes me montrèrent de ces bonnets comme des objets auxquels ils attachaient un grand prix et qu'ils étaient très fiers de posséder.

Nos deux nouveaux amis sont de petits bonshommes d'apparence très jeune. Celui dont les cheveux sont ornés de verroterie a une physionomie agréable et de jolis traits. Sa peau est presque brune ; sa chevelure, rejetée en arrière par les colliers de perles, lui tombe sur le cou et dans le dos ; son visage est ovale, ses traits réguliers et doux. De prime abord, en le voyant, nous ne savons trop si c'est un homme ou une femme. Il est lesté et gracieux dans ses mouvements.

Une fois près de nous, les indigènes nous envoient un bon gros sourire, puis commencent à gesticuler et à babiller dans une langue dont nous ne comprenons naturellement pas un mot. Ils nous montrent le nord, le sud, la banquise, la terre, les canots, tout cela accompagné d'un bavardage inintelligible. Nous répondons à leur politesse en souriant.

Pendant ce temps les Lapons ne sont pas à leur aise ; ils ont un peu peur des « sauvages » et se tiennent à l'écart.

Tirant alors quelques feuilles de papier sur lesquelles un ami avait écrit un vocabulaire eskimo contenant quelques phrases usuelles pour nous, j'adressai aux indigènes plusieurs demandes dans ce que je crus être d'excellent grønlandais. C'est maintenant au tour des indigènes de ne rien comprendre. Je renouvelle ma tentative, je leur demande l'état des glaces plus au nord : même résultat, point de réponse. Après plusieurs autres essais tout aussi infructueux, j'ai recours à la pantomime ; elle réussit mieux. J'apprends par ce moyen qu'un certain nombre d'indigènes habitent au nord du glacier de Puisortok, et que pour doubler ce glacier il est nécessaire d'en suivre de près le front. En désignant le Puisortok, ils font force gestes et prennent une mine sérieuse ; ils veulent sans doute indiquer par là que le passage est dangereux et qu'il faut prendre des précautions. Les indigènes de la côte orientale ont de nombreuses légendes et croyances superstitieuses sur ce glacier. Nous essayons ensuite de leur faire comprendre par signes que nous ne venons pas du sud en longeant la côte, mais de la pleine mer ; ils nous répondent par un long grognement sourd comme le beuglement d'une vache. Par ce cri ils veulent évidemment témoigner de leur étonnement. Ils se regardent ensuite l'un l'autre, puis nous lancent des regards d'un air de doute. Peut-être ne comprennent-ils pas le sens de notre pantomime, ou bien peut-être nous prennent-ils pour des êtres surnaturels, ce qui n'est pas improbable après tout.

Nos deux Eskimos examinent ensuite soigneusement notre équipement ; les canots, leurs ferrures, excitent leur admiration et les étonnent. Nous faisons présent à chacun d'un morceau de biscuit de viande : immédiatement leur physionomie s'éclaire d'un rayon de joie ; ils goûtent la friandise, puis conservent le reste, sans doute pour le montrer à leur famille, une fois de retour au campement. Tout le temps qu'avait duré cette pantomime nous étions restés immobiles, et nos nouveaux amis, qui avaient une partie du corps à l'air, commençaient à grelotter. Ils nous firent alors comprendre que le temps était trop froid pour rester ainsi sans bouger et qu'ils désiraient remonter dans leurs kayaks. Ils nous demandèrent ensuite, toujours par signes, si nous nous dirigeons vers le nord. Sur notre réponse affirmative, ils nous engagent à nous méfier du Puisortok, et après cela

descendent au rivage. Ils disposent leurs embarcations, s'y glissent avec l'agilité d'un chat, donnent ensuite quelques coups de rames, puis filent rapidement sur la surface de la mer. Tantôt ils avancent en faisant mouvoir leurs avirons comme les ailes d'un moulin, tantôt ils s'arrêtent afin de découvrir un passage moins encombré. Par moments ils restent un instant immobiles, lèvent le bras, agitent le haut du corps en arrière et lancent un harpon ou une fouène ; puis, au moment où l'arme sort du levier servant à la projeter, ils partent en avant et rattrapent le harpon lorsqu'il vient frapper l'eau. Les kayaks avancent rapidement ; bientôt ils ne forment plus que deux points noirs au milieu des glaçons entassés devant le glacier, puis disparaissent derrière un isberg. Nous réfléchissons quelques instants à cette rencontre inattendue. D'après Holm et Garde, cette région était déserte. Probablement ce sont des indigènes en voyage. Maintenant il est temps d'aller dormir. Nous entrons dans la tente et prenons place dans les sacs de couchage.

Balto donne dans son journal la relation suivante de notre entrevue avec les Eskimos. Ce récit, écrit à Karasjok un an après le voyage, concorde avec le mien ; je ne puis résister au plaisir de le citer : « Nous étions en train de manger, lorsque nous entendîmes un cri qui ressemblait fort à un cri humain. Nous n'y fîmes d'abord pas attention, croyant que c'était un oiseau. Ayant pris la lunette, je montai sur un rocher pour examiner la mer ; j'aperçus alors quelque chose de noir en mouvement près d'un glaçon. — Je crois voir deux hommes sur la glace, criai-je aux camarades. Nansen accourut aussitôt et prit à son tour la lunette. Nous entendîmes ensuite ces sauvages chanter leurs psaumes païens (? !), et à notre tour nous criâmes. Les Eskimos firent aussitôt route de notre côté, et arrivèrent devant nous quelques instants après. En approchant, l'un d'eux s'inclina profondément ; lorsqu'ils furent tout contre la rive, ils prirent chacun leurs kayaks à la main et montèrent ainsi sur les rochers. Une fois devant nous, ils se mirent à pousser une sorte de beuglement. « Ieu ! Ieu ! » criaient-ils, pour témoigner leur étonnement de nous voir. Nous essayâmes de causer avec eux, mais nous ne comprîmes pas un mot de leur langue. »

Vers six heures du soir, je me réveille. Aussitôt je sors de la tente pour voir la position des glaces. Une fraîche brise soufflant de terre a ouvert la

banquise. La route vers le nord me semble libre. De suite j'appelle mes compagnons.

Bientôt tout le monde a pris place dans les canots et nous nous dirigeons vers le Puisortok. Nulle part auparavant nous n'avions rencontré moins de glace qu'en cet endroit redouté. Je craignais néanmoins de trouver plus loin une banquise compacte ; mes craintes furent heureusement vaines. Nous rangeâmes seulement des blocs plus ou moins gros détachés du glacier. Pour de solides canots en bois qui ne peuvent être déchirés par les aspérités des glaçons comme les embarcations des indigènes, ces drifis n'opposent pas autant d'obstacles à la marche que la glace de mer. La traversée de quelques passages entre de gros glaçons, au milieu de petits fragments de glace, fut cependant assez laborieuse. Somme toute, nous doublons le Puisortok sans trop de difficultés. A plusieurs reprises nous longeons de près la haute falaise terminale des glaciers. Elle présentait toutes les différentes teintes du bleu, depuis le bleu azur dans les crevasses jusqu'au bleu laiteux sur les couches supérieures, couvertes encore de neige.

Je ne puis comprendre la mauvaise réputation du Puisortok. Son mouvement est très lent, comparé à celui des autres glaciers du Grönland ; par suite, il *vêlé*^[4] rarement, et les fragments qui s'en détachent sont relativement petits. D'autre part, on ne voit devant le Puisortok aucun grand isberg ; la mer est trop peu profonde pour que des glaçons de cette taille puissent se rencontrer sur ce point. Enfin, ce glacier n'est pas assez puissant pour descendre sur tout le périmètre de son front jusqu'à la mer. En plusieurs endroits, le sous-sol sur lequel il repose est visible.

Graah et avant lui d'autres auteurs, Walløe, par exemple, signalent la crainte que le glacier de Puisortok inspire aux indigènes. A chaque instant, prétendent les naturels, il s'en détache des fragments qui culbutent les embarcations ; de plus, au large, de grosses masses de glace montent des profondeurs à la surface de la mer et font chavirer les malheureux qui se hasardent dans ces parages. Le nom de Puisortok est d'ailleurs caractéristique ; il signifie un endroit où quelque chose émerge. Cette dénomination se retrouve sur plusieurs points de la côte orientale, et il n'est pas facile de savoir au juste son sens précis. Holm et Garde rapportent également que leurs équipages grönlandais manifestaient une crainte superstitieuse de ce glacier. Les Eskimos du district de Julianehaab, raconte

Garde, croient que, pour passer le Puisortok, il est nécessaire de ramer au pied d'une muraille de glace branlante et au-dessus de glaçons immergés qui peuvent remonter à la surface de la mer et renverser les canots. Les habitants de la côte sud-ouest ont appris ces légendes des indigènes de la côte orientale. Ces derniers ont une série de règles dont l'observation est nécessaire pour éviter un accident devant le glacier. On ne doit ni parler, ni crier, ni manger, ni fumer, ni priser, quand on double le glacier ; on ne doit pas non plus le regarder, ni le nommer ; sinon il se met en colère, et mort d'homme s'ensuit.

En tout cas, la mauvaise réputation du Puisortok n'est pas justifiée. Il constitue, je crois, un glacier local situé sur une montagne séparée de l'inlandsis par une vallée couverte de neige. C'est là la raison de son faible mouvement [\[5\]](#).

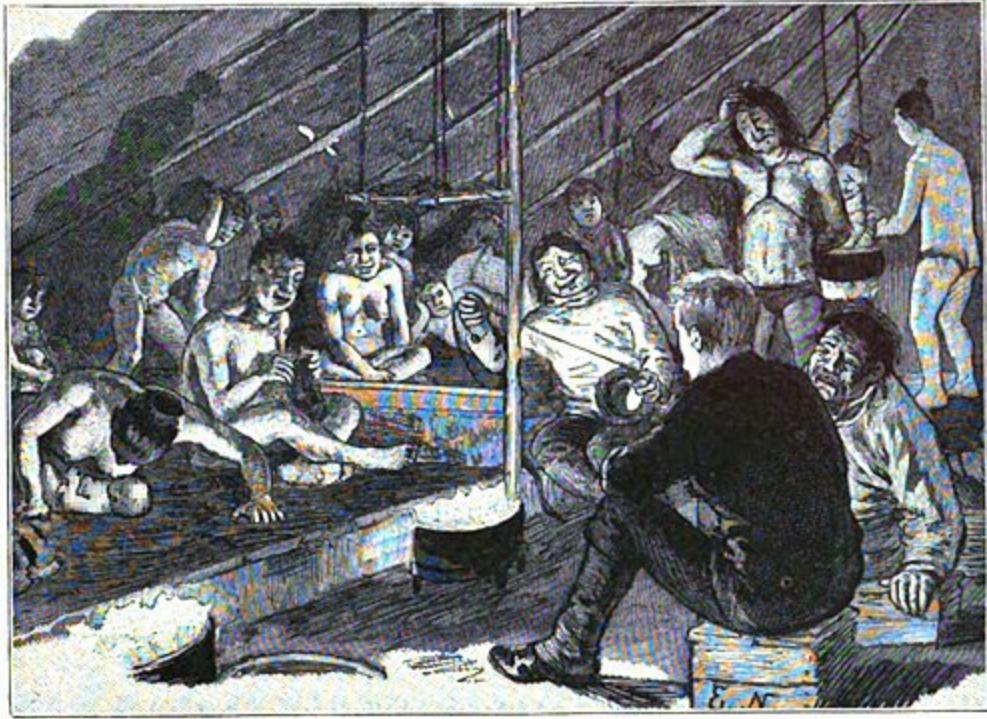
Ce glacier est large de 5 kilomètres, d'après le calcul du lieutenant Garde. Cette évaluation m'a paru exacte. Comme le pense cet explorateur danois, les craintes des Eskimos proviennent vraisemblablement de l'absence dans ces parages d'un archipel côtier protecteur et de ce que les indigènes doivent passer au pied du mur de glace terminal. En général, les Eskimos ne se hasardent pas volontiers devant les glaciers ; et, après tout, ils n'ont pas tort. Si une embarcation se trouve devant un glacier au moment où le vêlage se produit, elle échappe difficilement au naufrage. Si elle n'est pas écrasée par la pluie de blocs de glace, elle est coulée par les énormes vagues soulevées par la chute des glaçons et les chocs des drifis les uns contre les autres.

Presque tous les grands glaciers sont situés à l'extrémité supérieure de fjords étroits que la masse de glace en mouvement a en partie creusés dans le cours du temps. Les Eskimos s'aventurent rarement au fond de ces baies ; ils ne sont donc pas obligés de passer devant ces grands courants de glace, dont ils connaissent les dangers. Il ne faut pas, par suite, s'étonner qu'ils craignent de doubler un glacier comme le Puisortok.



NOUS FRAYONS UN PASSAGE AUX EMBARCATIONS.
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

1. ↑ Fromage de lait de chèvre fabriqué en Norvège. (*Note du traducteur.*)
2. ↑ Mocassins en peau de phoque employés par les Eskimos du Grönland. (*Note du traducteur.*)
3. ↑ Jersey porté par les Eskimos du Grönland. (*Note du traducteur.*)
4. ↑ On dit qu'un glacier *vèle* lorsque de son extrémité inférieure s'écroulent dans la mer des blocs de glace. (*Note du traducteur.*)
5. ↑ Le mouvement d'écoulement de ce glacier, mesuré par le lieutenant Garde, est de 60 centimètres par vingt-quatre heures. Sa forme et sa forte pente sont des preuves que ce glacier est distinct de l'inlandsis.



INTÉRIEUR D'UNE TENTE. CAMPEMENT DES ESKIMOS DU CAP BILLE.
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

CHAPITRE XII

UN CAMPEMENT ESKIMO

ARRIVÉS près du cap Bille, situé au nord du glacier de Puisortok, nous entendons du côté de terre un brouhaha de voix humaines et d'aboiements. Faisant immédiatement route dans la direction d'où

vient ce bruit, nous apercevons bientôt plusieurs points noirs en mouvement. En les examinant attentivement, nous reconnaissons des hommes disséminés sur la rive. Tous crient et agitent les bras. Plus haut, sur les roches, apparaissent des tentes en peau, et, en approchant, il nous arrive une odeur d'huile très caractéristique. Balto décrit cet incident en ces termes dans sa relation de voyage : « Après avoir dormi, nous continuons notre route vers le nord. Sur ces entrefaites, nous sentons une puanteur de lard de phoque, et quelque temps après apercevons des indigènes et des tentes. »

Nous ne savons pas résister à la tentation de rendre visite à ces naturels. Au moment où ils voient que nous nous dirigeons de leur côté, le bruit redouble et tous gesticulent de plus belle. Les uns dégringolent vers la rive, tandis que d'autres grimpent sur les rochers pour pouvoir mieux voir. Sommes-nous arrêtés par un gros glaçon et prenons-nous les gaffes pour nous frayer un passage, le tumulte devient assourdissant, ce sont des hurlements frénétiques. Quand nous approchons du rivage, plusieurs indigènes viennent en kayaks à notre rencontre. Parmi eux se trouve un des



ESKIMO DU CAP BILLE.

Eskimos rencontrés le matin. Ils sont tout heureux de nous voir. Pour nous souhaiter la bienvenue, ils nous sourient et font manœuvrer leurs embarcations autour de nous. Ils nous indiquent la route, que, du reste, nous trouvons facilement, et manifestent leur étonnement de voir nos solides canots briser des morceaux de glace qui perceraient leurs kayaks. Le dernier glaçon dépassé, une scène absolument extraordinaire s'offre à nos yeux dans la demi-obscurité du soir. Sur les rochers se pressent de longues files d'hommes, de femmes et d'enfants à la mine sauvage, tous aussi peu vêtus les uns que les autres. Tout ce monde gesticule et pousse le grognement sourd que nous avons entendu ce matin. Il semble que nous ayons à nos trousses un troupeau de vaches beuglant en chœur, comme lorsqu'on ouvre le matin la porte de l'étable pour donner à manger au bétail. Sur la rive, un groupe d'hommes agitent les bras pour nous indiquer le meilleur point d'atterrissage^[1]. Plus haut, sur les rochers, se trouvent plusieurs tentes jaunâtres, et près de la mer, des kayaks, des oumiaks disséminés. avec des

engins de poche et d'autres instruments. Tout autour de nous les eaux grouillent de kayaks. Comme cadre de cette scène pittoresque, figurez-vous un grand glacier, la mer parsemée de glaces et un ciel empourpré ; au milieu mettez nos deux canots montés par six hommes qui n'ont guère la mine de gens civilisés. Voilà le tableau.

Quel mouvement se donnent tous ces pauvres indigènes, et qu'ils font plaisir à voir après un long séjour dans la solitude !

Dès que nous avons débarqué et solidement amarré les canots, une foule de naturels nous entoure, nous contemplant avec étonnement. Tout le monde rit et se montre empressé à nous rendre service. Le sourire aux lèvres, c'est la salutation des Eskimos, leur idiome n'ayant aucun terme pour souhaiter la bienvenue. Ces pauvres gens paraissent mener une vie assez heureuse au milieu de ce monde de neige et de glace ; et, ma foi, en les voyant, il nous vient le désir de rester quelque temps parmi eux.

Nous étant arrêtés à l'entrée de la plus grande tente, on nous invite par signes à y entrer ; immédiatement nous acceptons l'offre. Après avoir passé la porte, puis nous être glissés sous un rideau en peau d'intestins de phoque, en baissant la tête à cause du peu d'élévation du passage, nous voici dans une sorte de chambre éclairée par plusieurs lampes à huile.

Quel spectacle et quelle odeur ! Les récits des voyageurs nous avaient bien appris que les Eskimos de la côte orientale avaient l'habitude d'être peu vêtus dans leurs tentes et que l'air de ces habitations ne fleure pas précisément la rose ; mais que ce fût à ce point, nul d'entre nous ne se l'était imaginé. La puanteur était épouvantable, l'odeur de l'huile dominait, et à celle-ci s'ajoutaient les exhalaisons des habitants et de certain liquide soigneusement conservé : par respect pour le



ENFANT ESKIMO DU
CAP BILLE. (D'APRÈS
UNE
PHOTOGRAPHIE.)



ESKIMOS DU CAP BILLE. (DESSIN D'E.
NIELSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

lecteur, je ne puis en dire plus long. On s'accoutume cependant rapidement à ce milieu, peut-être même finit-on par le trouver agréable. Tout le monde n'est cependant pas capable de cette adaptation, et plusieurs d'entre nous ne firent qu'un court séjour dans la tente.

Pour mon compte, l'odeur ne m'incommodait pas au point de m'empêcher d'observer ce qui se passait autour de moi. J'étais entouré de gens nus, les uns assis, les autres couchés ou debout. Tous portaient simplement autour des reins le *natit*, un mince ruban, particulièrement étroit chez les femmes. Les représentants du beau sexe étaient en outre parés d'un second ruban autour de la touffe de cheveux proéminente au sommet de la tête. Quelques hommes mettent également des ornements de ce genre dans la chevelure et autour de la poitrine. Chez ces gens, aucune honte de se montrer nus ; le naturel avec lequel ils se livrent à leurs occupations dans le costume paradisiaque nous paraît fort étrange à nous autres civilisés.

Au milieu de toutes ces nudités, les Lapons avaient une mine fort embarrassée. Voici qu'une jeune mère arrive, se déshabille et grimpe sur le lit près de son enfant également nu, et s'accroupit pour lui donner le sein. Toute personne un tant soit peu libre de nos préjugés aurait été touchée par cette scène d'amour maternel. La pauvre femme reste longtemps dans cette position, puis, sentant le froid, ramène sur elle et son marmot un beau tapis de peau de phoque, bordé d'une belle peau blanche de fœtus de cet animal.

D'autres indigènes arrivent bientôt et remplissent la tente. On nous a fait asseoir sur des boîtes placées le long du rideau à l'entrée de la tente. C'est la place des visiteurs ; les habitants, eux, s'assoient sur le lit qui occupe le fond de la tente. Ce lit, fait de planches et recouvert de plusieurs couches de peau de phoque, est assez long pour que les indigènes puissent s'y étendre tout de leur long. Sa largeur dépend de celle de la tente et du nombre des habitants. Sur ce lit les Eskimos passent tout le temps qu'ils restent dans la tente ; ils y mangent, ils s'y reposent, ils y donnent, et les femmes travaillent dessous, accroupies sur les jambes.

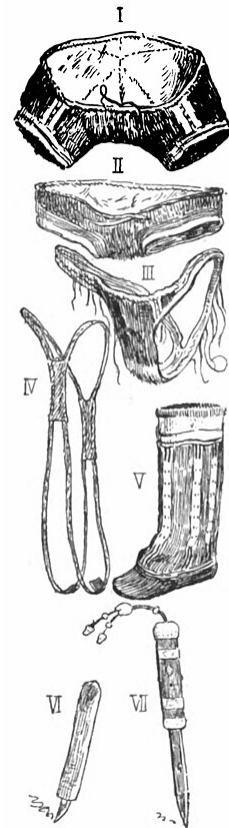
Les tentes des Eskimos présentent une forme très curieuse. L'appareil se compose d'un fronton en bois sur lequel viennent converger des perches disposées sur le sol en demi-cercle. Sur ce châssis est étendue une double couverture de peaux, la première formée de peaux dont la fourrure est placée du côté de l'intérieur de l'habitation, la seconde de peaux tannées

provenant généralement de vieux oumiaks ou de vieux kayaks. La porte se trouve au-dessous du fronton, auquel est suspendu un rideau en peau d'intestins de phoque.

Dans la tente où je me trouve habitent quatre ou cinq familles ; chacune d'elles a sur le lit son petit compartiment distinct. Sur ce compartiment s'installent le mari, la femme et les enfants. Pour un mari, deux femmes et six enfants, un espace de quatre pieds suffit. Devant le compartiment de chaque famille brûle une lampe à huile dont la flamme est très large. Ces lampes, en pierre ollaire, ont la forme d'une demi-circonférence ; elles sont plates, creuses comme des soucoupes et généralement assez grandes ; quelques-unes mesurent une largeur de plus de 30 centimètres. La mèche est un morceau de mousse séchée, placé le long des bords du vase et alimenté constamment par du lard frais que la chaleur transforme rapidement en huile. Le soin d'entretenir les lampes incombe aux femmes ; elles ont, pour cela, des baguettes spéciales, et avec ces instruments empêchent les mèches de fumer ou de s'éteindre. Au-dessus de ces lampes les habitants font cuire leur nourriture dans de grands vases en pierre ollaire suspendus au plafond.

Il est curieux que ces indigènes ne se servent ni de tourbe ni de bois, alors qu'ils pourraient facilement s'en procurer. Dans la tente où je me trouve brûlent un grand nombre de lampes ; elles restent allumées jour et nuit, servent en tout temps de poêles et la nuit de luminaires ; sur plusieurs chauffent des marmites. Les Eskimos ne dorment jamais dans des chambres obscures. Ces lampes répandent une odeur d'huile très désagréable pour nous autres Européens, néanmoins on s'y habitue rapidement.

Après nous être assis et avoir tout bien examiné, la conversation commence. Chaque objet que je regarde, on me le montre et l'on m'en explique l'usage. Je n'entends pas un mot de tout ce que ces braves gens me content ; à



VÊTEMENTS ET
USTENSILES DES
ESKIMOS DE LA CÔTE
ORIENTALE DU
GRÖNLAND.

I, PANTALON DE
FEMME. — II, PAGNE
PORTÉ PAR LES
HOMMES DANS LES
HUTTES. — III,
PAGNE PORTÉ PAR
LES FEMMES DANS
LES HUTTES. — IV,
COURROIE MUNIE
D'AMULETTES. — V,
MOCASSIN. — VI ET
VII, COUTEAUX.

l'aide de gestes seulement je parviens à les comprendre. J'apprends ainsi qu'une petite étagère suspendue au plafond sert à faire sécher les vêtements et que les marmites contiennent de la viande de phoque. Mes hôtes me montrent ensuite plusieurs objets qu'ils sont très fiers de posséder. Une vieille femme ouvre un sac et en tire une petite chique de tabac hollandais ; puis un homme me fait voir un couteau avec un manche en os : ce sont les deux objets les plus précieux de la tente, et les habitants ont pour eux une sorte de vénération. On m'explique ensuite la parenté des différents membres de la petite communauté. Un homme embrasse une femme bien potelée, puis tous deux me montrent, avec un air de satisfaction, plusieurs personnes jeunes : ce sont le mari, la femme et les enfants. Le bonhomme étend la femme tout de son long, lape sur ses parties les plus grasses, dans l'intention de me faire apprécier sa beauté et de me montrer l'estime qu'il a pour elle, ce qui paraît faire le plus grand plaisir à la Grönlandaise.

Chose assez curieuse, chacun des hommes de cette tente n'avait qu'une femme. Généralement, sur la côte orientale, les bons chasseurs, qui sont les gens à l'aise du pays, ont deux femmes, mais jamais plus de deux. Les maris sont pour la plupart très aimables et pleins d'attention pour leurs tendres moitiés. On les voit souvent s'embrasser, ou plus exactement se frotter leurs nez l'un contre l'autre. Il y a bien aussi des scènes domestiques, même très violentes. Comme Holm nous l'apprend, la femme reçoit parfois une bonne correction, quelquefois même un coup de couteau dans la jambe ou dans le bras ; après quoi les deux époux n'en font pas moins bon ménage, surtout s'ils ont des enfants. D'après Holm, il arrive également que le mari subisse une correction ; ce voyageur vit notamment un Grönlandais, qui était l'heureux mari de deux épouses, recevoir de l'une d'elles une volée bien appliquée.

La concorde la plus parfaite paraissait régner entre les divers habitants de la tente. Tous étaient à notre égard pleins d'attentions amicales, et tous nous parlaient sans trêve ni merci, bien que depuis longtemps ils eussent eu la preuve que nous ne comprenions pas un mot de leur langue. Un vieillard aux manières nobles, et qui avait l'air d'un personnage — c'était probablement un *angepok* (magicien), — réussit, après s'être donné beaucoup de mal, à nous faire comprendre par signes que quelques-uns d'entre eux venaient du nord et se dirigeaient vers le sud, tandis que

d'autres marchaient en sens inverse ; que les deux groupes s'étaient rencontrés par hasard, et qu'ensuite nous étions arrivés sur ces entrefaites, ce qui avait redoublé la joie de la rencontre. Il nous manifesta ensuite le désir de savoir d'où nous venions. La chose est assez difficile à lui expliquer. Nous étendons les bras dans la direction de la mer et de la banquise et essayons de lui faire comprendre tant bien que mal, à l'aide de gestes, que nous avons traversé les glaces, puis, qu'arrivés à la côte bien loin dans le sud, nous avons marché dans la direction du nord. Tous alors témoignent le plus profond étonnement, en poussant les beuglements habituels. La conversation se continue très animée, nous nous comprenons relativement bien. Certes c'eût été pour quelqu'un un spectacle bien amusant d'assister à cette pantomime.



UNE BEAUTÉ GRÖNLANDAISE D'ÂGE MÛR (CÔTE ORIENTALE). (GRAVURE EXTRAITE DE L'OUVRAGE
« DEN DANSKE KONEBAAD-EXPEDITION TIL
GRÖNLAND ÖSTKYST UNDER KAPTEIN HOLMS
LEDELSE ».

Je n'oserais pas dire que la figure de tous les indigènes qui nous entouraient fût très propre. La plupart avaient un teint jaunâtre ou foncé, mais à cette couleur naturelle s'en ajoutait une autre également sombre provenant de la crasse. Sur la figure, quelques-uns, notamment les enfants, conservent une épaisse couche de saleté qui leur donne l'aspect de nègres ; par places la couche s'était écaillée, et dans les gerçures apparaissait une peau relativement blanche. Aux femmes, surtout aux jeunes filles, coquettes ici comme partout ailleurs, il arrive parfois de se laver. Le célèbre explorateur Holm décerne même un brevet de propreté aux élégantes du pays. Je n'ai point l'intention d'entrer dans une discussion à ce sujet avec mon confrère danois, il me suffit de dire que les Grönlandaises de cette région emploient l'urine pour se laver. Elles trouvent à ce liquide une odeur

particulièrement agréable et s'en parfument les cheveux. C'est un moyen de séduction dont les belles se servent pour attirer les amoureux.

Les Eskimos utilisent l'urine pour toutes sortes de choses, et la conservent précieusement dans des vases spéciaux. La propriété qu'a ce liquide de dissoudre les corps gras le rend particulièrement utile pour eux et ils s'en servent pour débarrasser leur figure, leurs mains ou leurs vêtements de la couche de graisse qui les couvre. Ils utilisent encore l'urine pour préparer les peaux.

Une occupation favorite des indigènes est de se livrer à une chasse acharnée dans leur longue chevelure. Dès que le gibier est capturé, il est mangé incontinent. Lorsqu'un insecte a été pris, raconte Holm, l'heureux chasseur le fait circuler devant toute l'assistance, on se le passe de main en main en témoignant bruyamment ses impressions, après quoi on le rend au propriétaire, qui l'avale avec un air de satisfaction manifeste. À notre grand regret nous n'eûmes pas la chance d'assister à pareille fête.

Les Eskimos, avant d'être en relation avec les Européens, ne connaissaient pas la puce. Nous avons enrichi, paraît-il, de cet insecte la faune du pays, et les indigènes de la côte occidentale donnent à cet aphaniptère le nom de « pou européen ».

Les Eskimos font très bon ménage avec ces parasites ; d'abord ces insectes leur donnent l'occasion de se distraire quand ils n'ont rien à faire ; en second lieu, ils sont pour eux une vraie friandise. Ils ont imaginé des engins spéciaux pour capturer ce gibier ; les pièges consistent en brindilles de bois surmontées de touffes de poils de lièvre qu'on place dans le cou entre la peau et les vêtements. Les insectes se réfugient dans les touffes chaudes des poils et se laissent ainsi prendre le plus facilement du monde.

Après ce que je viens de raconter, ne croyez pas que les Grönlandais vous fassent éprouver un mouvement de répulsion. Très rapidement on s'habitue à la saleté, ce qui était facile du reste pour nous. On s'accoutume également à les voir se gratter le nez, les oreilles et la tête ; après un court



ENFANT ESKIMO DU CAP
BILLE. (D'APRÈS UNE
PHOTOGRAPHIE.

séjour, l'atmosphère de leur tente n'incomode plus, et bientôt on trouve un certain charme à la compagnie des Eskimos.

Il est difficile de prononcer un jugement sur la beauté de cette race, car la beauté est une chose très relative. Prend-on comme point de comparaison le type grec, la *Vénus de Milo* par exemple, je dois avouer que les indigènes de la côte occidentale du Grönland en sont bien éloignés et que personne parmi eux ne représente ce genre de beauté. Mais si nous nous débarrassons des préjugés classiques, et si nous considérons comme beau, non ce que nous avons appris à considérer comme tel, mais ce qui réellement charme et attire les regards, nous trouverons des types de beauté parmi ces Grönlandais. Vivez un certain temps au milieu de ces pauvres sauvages, et, j'en suis persuadé, bientôt vous trouverez, dans le nombre, des figures agréables. Du reste, quelques femmes paraîtraient belles même aux yeux d'un Européen ; j'en vis notamment une dont les traits me rappelaient ceux d'une jolie Norvégienne de notre connaissance, et je ne fus pas seul à être frappé de cette ressemblance ; un de mes compagnons, qui connaissait la

dame en question, éprouva la même impression que moi à la vue de cette Grönlandaise. Si cette Eskimode avait paru dans un salon vêtue d'une élégante toilette, nul doute qu'elle n'eût eu le plus grand succès.



ESKIMO DU CAP BILLE.

(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Les têtes sont généralement ovales, bouffies de graisse, avec de larges pommettes saillantes et les joues dodues. Les indigènes ont, pour la plupart, les yeux noirs, souvent légèrement fendus obliquement, et le nez plat. Il semble que leur visage ait subi une pression sur le devant et que la masse charnue ait été repoussée sur les côtés. Chez les femmes et

surtout chez les enfants on peut tirer une ligne d'une joue à l'autre sans toucher le nez ; quelques enfants présentent même une sorte de creux au milieu de la figure. Ce ne sont pas là précisément les caractères de la beauté telle que les Européens l'entendent. Les Eskimos ne séduisent pas l'étranger

par la régularité de leurs traits, mais par leur air de bonne humeur, leur jovialité et leur amabilité. Leurs extrémités sont très petites.

Aux yeux des Eskimos, plus une femme est grasse, plus elle est jolie. Aussi les beautés de nos pays n'auraient peut-être pas grand succès chez les indigènes de la côte orientale.

Les Eskimos ont les cheveux noirs. Généralement les hommes les relèvent sur le front à l'aide d'un ruban de verroterie, et les laissent pendre par derrière sur les épaules. La perle même de quelques cheveux est considérée comme un présage de mauvais augure. Ceux qui ne possèdent pas un cordon de ce genre ont la chevelure coupée à hauteur des yeux tout autour de la tête ; en guise de ciseaux, ils se servent d'une dent de squal, le fer ne devant jamais, dans leurs croyances, loucher les cheveux. Si un homme a eu les cheveux coupés dans son enfance, il doit continuer à les porter ainsi toute sa vie. Les femmes ont la chevelure réunie au sommet de la tête en une touffe qui doit être aussi droite que possible. Cette coiffure les rend chauves de bonne heure.

Dans la tente où nous nous trouvions, les femmes étaient beaucoup moins laides que les hommes. Ces derniers étaient presque tous imberbes, un seul avait une petite barbe.

Nous étions depuis quelque temps occupés à nous livrer à une pantomime animée, lorsqu'un indigène sortit, puis rentra bientôt après avec une large courroie en peau de phoque. S'étant assis sur le lit, il la déroule, puis, prenant un couteau, en coupe plusieurs morceaux qu'il offre successivement à chacun de nous. Quelques indigènes imitent son exemple, et bientôt nous sommes tous propriétaires de quatre ou cinq solides courroies. Pauvres gens, ils nous donnaient ce qu'ils possédaient de mieux, dans la pensée de nous être utiles. Je m'attendais à ce que les indigènes nous demandassent à leur tour quelque chose en échange de leurs bons procédés. Je ne me trompais pas. Celui qui nous avait donné la première courroie sortit et revint bientôt avec un objet auquel il paraissait attacher une très grande valeur. C'est un vieux fusil rouillé d'un modèle plus qu'archaïque, semblable à ceux dont font usage les Grönlandais de la côte occidentale. Le bonhomme, très fier de posséder une pareille arme, nous la montrait avec une satisfaction visible ; pour lui faire plaisir, nous témoignâmes la plus vive admiration. L'heureux propriétaire nous fit alors comprendre qu'il n'avait

pas de munitions et qu'il en désirait. Je fis d'abord mine de ne pas saisir sa demande, mais devant son insistance je dus changer de système et tâchai de lui expliquer que nous ne pouvions le satisfaire. Le pauvre homme fit alors une mine toute déconfite, et remporta son fusil. Personne ne demanda ensuite de compensation pour les cadeaux qui nous avaient été faits. Ces malheureux indigènes pratiquent l'hospitalité avec une cordialité dont on ne saurait trop faire l'éloge. La manière dont ils l'entendent doit nous faire honte, à nous autres gens civilisés : vous les verrez par exemple recevoir leur ennemi mortel, si les circonstances l'obligent à chercher un refuge chez eux, et l'héberger pendant des mois.

Après être restés quelque temps dans la tente, nous songeâmes à organiser notre campement.

Nous choisissons pour le bivouac un rocher voisin de la mer, et commençons à y apporter nos bagages. Dès que les Eskimos voient notre mouvement de va-et-vient, vite ils accourent nous aider ; tous se chargent, qui d'un sac, qui d'une boîte, et il faut voir avec quelle joie ils examinent chaque objet. La vue des grandes boîtes en fer-blanc qui contiennent une partie de nos provisions les transporte d'admiration ; c'est à qui les touchera ; on les tourne et retourne dans tous les sens, sans que la curiosité soit jamais satisfaite.

Après cela, il faut tirer les canots au sec. Pas moins de vingt à trente hommes s'attellent pour tirer une embarcation vide ; lorsque l'un de nous commence à entamer la plainte rythmée des matelots : Oh hisse ! l'allégresse est à son comble.

Cette manœuvre terminée, nous nous occupons à dresser la tente, ce qui intéresse également beaucoup les Eskimos. Les embarcations, les tentes, comme toutes les choses dont eux aussi se servent, excitent particulièrement leur curiosité. Avec quel étonnement ils voient notre petite habitation en toile installée en quelques minutes ! Nos vêtements attirent également leur attention, surtout les robes blanches des Lapons bordées de lisérés jaunes et rouges. Les bonnets carrés, ornés de cornes aux quatre coins, dont sont coiffés Balto et Ravna, sont particulièrement admirés.

Le soir, lorsque les Lapons revêtirent leurs robes en peau de renne, tout le monde voulut voir cette belle fourrure et passer la main au-dessus. Ce n'est

de la peau ni de phoque, ni d'ours, ni de renard, est-ce de la peau de chien ? demandent-ils, toujours par signes. Non, et Balto essaye de leur faire comprendre que celle belle et bonne fourrure provient du renne, un animal qui a sur la tête de grandes cornes, qu'il essaye de leur représenter en se plaçant les bras en l'air le long de la tête. Les Eskimos ne comprennent pas, ils n'ont probablement jamais vu de renne ; cet animal n'existe pas dans la région qu'ils habitent.

Le souper est préparé et mangé devant la tente, en présence d'une nombreuse assistance. Plusieurs rangées de curieux observent attentivement tous nos mouvements. Après le repas, nous allons continuer nos observations dans le camp.

Sur la rive se trouvaient au sec un certain nombre de kayaks et plusieurs oumiaks. Voyant l'intérêt avec lequel j'examinais ces embarcations, un Eskimo s'empresse de me montrer l'usage de chaque objet. Il me fait examiner sa périssière, très joliment ornée de figurines en os, et ses armes, artistement décorées ; il est surtout fier de son harpon, dont la pointe est formée d'une dent de narval. Les Eskimos mettent tout leur amour-propre à posséder un beau kayak.

Bien que la nuit fût venue, l'animation était toujours grande. Des ombres passaient et repassaient. Très amusante surtout était la silhouette des femmes, portant leurs enfants dans l'*amaut*^[2] ; avec ce paquet dans le dos elles semblent toutes bossues. À voir les tentes éclairées, on eût dit des tonnelles garnies de lanternes vénitiennes ; nous avions l'illusion d'assister à une fête de nuit dans un petit port.

Maintenant il faut songer à dormir, et nous disposons les sacs de couchage, opération qui excite encore la curiosité des indigènes : les voilà en rangées serrées tout autour de nous, pour jouir du spectacle très intéressant que nous offrons en nous déshabillant. Les femmes ne sont pas moins désireuses que les hommes de nous voir quitter nos vêtements. Il n'eût pas été poli de prier les beautés grönlandaises de s'en aller ; d'autre part, si nous avions pu leur expliquer que chez nous il n'est pas d'usage que les dames regardent les messieurs se déshabiller, elles n'auraient certainement pas compris et, sûrement, ne se seraient point retirées. Lorsque les spectateurs nous voient entrer l'un après l'autre dans les sacs, grande est

leur joie ; maintenant tous les six nous sommes couchés, la porte de la tente est fermée : bonsoir tous.

Pour la nuit nous n'établissons pas de garde ; nous dormons tous profondément, réveillés seulement de temps à autre par le hurlement des chiens. La matinée est déjà avancée lorsque nous sortons de nos sacs. Par



JE RENCONTRAI UNE JEUNNE FEMME FORT
AVENANTE.

(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

les interstices de la porte de la tente, nous apercevons les indigènes faisant les cent pas devant notre habitation, impatients d'assister à l'intéressant spectacle de notre lever. En notre honneur, tous ont revêtu leurs plus beaux habits, des jaquettes en peau d'intestins de phoque, blanches comme du linge. Autour de nos canots s'agite une foule curieuse ; on examine les rames, les gaffes, tous les objets garnis de fer, on se les passe de main en main, en prenant le plus grand soin de ne pas les endommager. La porte de la tente ouverte, une double haie de curieux

se forme immédiatement pour voir comment nous sortons des sacs et pour assister à notre toilette. Une ceinture ornée de dessins en verroterie et garnie d'une agrafe que portait Kristiansen excita surtout l'étonnement général. Chacun voulut la voir et la toucher, et accompagna cet examen de grognements poussés en chœur. Notre compagnon avait agrafé cette ceinture, lorsque survint un homme qui ne l'avait pas vue. Sans plus se gêner, notre homme releva le vêtement de Kristiansen, pour pouvoir admirer à son aise cet objet d'art. Notre déjeuner, composé de biscuits et d'eau, fut rapidement avalé en présence d'une foule.

Puis, avant de continuer notre roule, nous poursuivons nos études ethnographiques.

J'essayai de photographier le cercle de spectateurs qui entourait notre tente ; mais dès qu'ils virent mon appareil braqué sur eux, tous s'écartèrent brusquement comme s'ils eussent craint de recevoir une décharge de

mousqueterie. Quelques instants après, je voulus prendre un groupe assis sur un rocher, mais ce fut sans plus de succès. Ce ne fut qu'en usant des plus grandes précautions que je réussis plusieurs vues.

Après cela je fis un tour dans le campement, muni de mon appareil. Devant une petite tente dressée à l'écart, je rencontrai une jeune femme fort avenante, avec une mine souriante, égayée par deux beaux yeux dont elle savait fort bien se servir. Elle n'était pas vêtue d'une manière très élégante, sans doute parce qu'elle était mariée, et qu'une mère de famille doit renoncer au plaisir de plaire. Elle portait dans son amaut un marmot dont elle paraissait très fière et auquel elle me montrait, un moyen certainement de me faire sa cour. Pendant que je prenais plusieurs photographies instantanées, nous échangeons des politesses.



TOUT À COUP LE MARI SORT
DE LA TENTE. (D'APRÈS UNE
PHOTOGRAPHIE.)

Tout à coup le mari sort de la tente et, à son grand étonnement, aperçoit sa femme en tête-à-tête avec un étranger. Le bonhomme se réveillait et, étant ébloui par l'éclat de la lumière, avait mis des lunettes en bois. C'était un solide gaillard, très avenant, qui s'empressa de me montrer maintes choses intéressantes. Il était très fier de posséder un de ces bonnets que j'ai décrits plus haut, et voulait absolument que je m'en couvrissse, pendant qu'il mettait sur sa tête mon couvre-chef. Cet échange de coiffure ne me convenait guère, de crainte de quelques suites fâcheuses. Ensuite il me montra son oumiak ; finalement je dus lui brûler la politesse et me sauver.

Je jetai ensuite un coup d'œil dans l'intérieur de plusieurs ce lui sans tentes. Dans l'une, deux jeunes filles étaient en train de déchiqueter à belles dents une mouette qu'elles avaient fait cuire. Chacune avait attaqué le morceau par une extrémité et paraissait s'en délecter. L'oiseau était encore couvert de ses plumes, mais elles ne paraissaient pas s'en préoccuper. Quelques femmes ayant remarqué que les Lapons mettent de l'herbe dans leurs chaussures, elles allèrent aussitôt en faire une abondante récolte, qu'elles nous apportèrent en souriant. Nous les remerciâmes de leur

amabilité, en leur adressant nos plus gracieux sourires. Elles nous demandèrent alors, par signes, de leur donner des aiguilles. J'avais pris soin d'emporter toute une pacotille d'objets de ce genre, destinée aux Eskimos de la côte orientale : mais, craignant d'être obligé d'hiverner, je ne voulus pas me dessaisir de ces objets de prix. En place, je donnai aux Grönlandaises une boîte de conserves vide. Ce cadeau les ravit, et toutes s'empressèrent d'aller le faire admirer à leurs compagnes. Cette provision d'herbe arrivait juste à point pour les Lapons ; ils n'en avaient plus qu'une petite quantité, et, sans un paquet de foin dans leurs chaussures, ils ne marchent pas volontiers. Néanmoins Ballo et Bavna se répandirent en plaintes amères sur la qualité du cadeau : l'herbe n'avait pas été récoltée, disaient-ils, à l'époque convenable ; elle avait été pendant l'hiver exposée à la gelée, et n'avait point été séchée. Impossible de leur faire comprendre que les Eskimos n'ont pas, comme les Lapons, l'habitude de faire de grandes provisions de ces carex.



CAMPEMENT ESKIMO DU CAP BILLE. (DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Maintenant il est temps de nous mettre en route, et nous commençons nos préparatifs de départ. Un Eskimo nous demande alors, toujours par signes, bien entendu, si nous nous dirigeons vers le nord. Sur notre réponse affirmative, la figure de notre homme rayonne de joie, lui et les siens vont nous accompagner.

Les indigènes que nous avons vus la veille devaient au contraire faire route vers le sud. Avant de nous séparer, c'est pour nous un devoir de leur

donner quelque chose, en échange des cadeaux que nous avons reçus. J'entre dans la tente de nos amis et remets à chacun d'eux une belle boîte de conserves vide. Tous sont enchantés de ce beau présent, et quelques-uns s'empressent de me montrer qu'ils s'en serviront comme de verres. Dehors, je retrouve l'homme au fusil ; il me renouvelle sa demande de poudre ; lui ayant donné une grande boîte en fer-blanc, je le laisse très satisfait de nous.



DÉPART DES KAYAKS.

(DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Les lentes en peau sont bientôt abattues et empaquetées dans les oumiaks. En peu de temps les Eskimos peuvent embarquer tout leur mobilier. Deux oumiaks firent route au sud à travers un chenal ouvert, pendant que deux autres embarcations disparaissaient bientôt derrière un promontoire situé au nord. Les kayaks étaient restés en arrière ; avant de se séparer, peut-être pour plusieurs années, les hommes voulurent s'adresser un adieu particulièrement cordial. Il y avait là une douzaine de ces canots, tous rangés en ligne. Je ne tardai pas à comprendre la raison de cette manœuvre, en voyant les tabatières circuler. Chaque homme se bourre les narines au moins deux fois. Quelques-uns éternuent sans interruption, et c'est véritablement extraordinaire qu'ils puissent garder leur équilibre. Je voulus photographier cette scène comique, mais, lorsque mon appareil fut prêt, les priseurs s'étaient dispersés, et l'un après l'autre les kayaks filaient vers le sud. Pour se faire leurs adieux, les Eskimos du Grönland oriental ont l'habitude de s'offrir une prise, comme les paysans norvégiens, un petit verre d'eau-de-vie. Les gens venant du sud pouvaient seuls faire cette politesse à leurs camarades : ils arrivaient probablement des établissements danois, alors que les autres se dirigeaient vers ces colonies. Les Eskimos de la côte orientale entreprennent souvent ces voyages ; à ceux qui habitent le plus au nord, pas moins de deux ans sont nécessaires pour atteindre la côte sud-ouest. L'expédition aller et retour peut durer quatre ans. Ces indigènes

font ce long trajet, non pas pour se procurer des objets de première nécessité, comme on pourrait le croire, mais simplement pour acheter du tabac. Ils ne fument ni ne chiquent, mais ce sont des priseurs endurcis. Les Eskimos achètent dans les établissements danois des feuilles de tabac roulées ; après les avoir découpées, ils les font sécher au-dessus des lampes, puis les râpent sur des pierres plates, et ajoutent ensuite au tabac en poudre de menus fragments de calcaire ou de quartz, pour augmenter sa force sternutatoire.



ESKIMO DU CAP BILLE. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

1. ↑ C'est l'habitude des Eskimos de la côte orientale de souhaiter la bienvenue en indiquant aux nouveaux arrivants le meilleur point d'atterrissage, en transportant leurs bagages et en halant les canots à terre. Si, au contraire, ils ne désirent pas le visiteur, ils restent tranquillement sur la rive. (Voir *Meddelelser om Grønland*, X, p. 171.)
2. ↑ L'*amaut* est un vêtement de forme particulière porté par les femmes qui ont des enfants en bas âge. Il est garni d'une espèce de grand capuchon qui peut être fermé par des courroies attachées à la ceinture. Dans ce sac le marmot est bien au chaud, et n'entrave pas les mouvements de la femme. Elle peut par exemple marcher et ramer sans éprouver la moindre gêne. Une mère de famille grönlандаise se sépare rarement de son enfant.



SOUS NOS EFFORTS RÉUNIS LA GLACE S'ÉCARTAIT.
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UNE ESQUISSE DE L'AUTEUR.)

CHAPITRE XIII

TOUJOURS AU NORD

NOUS faisons route le long de la côte. Tout d'abord les eaux sont libres, et nous allons rapidement. Les Eskimos ont une bonne avance sur nous. Pensant que leur connaissance de la côte nous sera utile, nous désirons les rejoindre et naviguer de conserve avec eux. Bientôt nos amis sont en vue ; ils sont arrêtés par le travers d'un cap et paraissent hésitants. Les femmes d'un *oumiak* se lèvent et regardent de notre côté pour voir si nous venons. Bientôt nous sommes tout près d'eux ; ils nous invitent alors par signes à passer devant et à leur frayer un passage au travers de la banquise amoncelée en cet endroit. Le contraire de

ce que nous avions pensé arrivait : c'était à nous d'aider les Eskimos à trouver les passes.

Nous prenons alors la tête et nous heurtons bientôt à deux larges glaçons qui barrent complètement la route. C'était cet obstacle qui avait arrêté les Eskimos. Nous faisons avancer comme un coin une des embarcations entre les deux nappes de glace, et en même temps nous les repoussons avec les gaffes. Sous la vigueur de nos efforts réunis, les glaçons s'écartent ; en présence de ce résultat, les indigènes poussent leur grognement habituel pour témoigner de leur étonnement. À force de labeur nous réussissons à nous frayer un passage à travers la banquise, compacte dans ces parages. À notre suite avancent deux oumiaks et quatre kayaks ; à chaque mouvement de nos canots les indigènes poussent, à notre grande joie, des hurlements sourds, fort peu harmonieux.

La manière dont les indigènes prisent nous divertissait fort. L'un de ceux qui étaient en kayak s'arrêtait toutes les dix minutes environ pour prendre une énorme corne qui lui servait de tabatière et pour se bourrer les narines. Alors commençait une série d'éternuements sans fin. Comment le bonhomme réussissait à garder pendant ce temps son équilibre dans sa frêle embarcation, c'est ce que je ne saurais expliquer. De son nez descendait une roupie noire de tabac, et de ses yeux des filets de larmes ; avec cela il avait une mine si satisfaite de lui-même, que nous éclatons de rire en l'apercevant. L'Eskimo paraissait ravi de notre joie, et à son tour il manifestait la sienne en nous souriant très gracieusement. De temps en temps nous crions *pitssakase*, le seul mot que nous eussions saisi dans la conversation des Eskimos et qu'ils répétaient souvent. Leur entendant prononcer volontiers ce vocable lorsque nous nous frayions un passage à travers la glace ou que nous naviguions au milieu d'eaux libres, nous pensons qu'il signifiait : « Cela va bien ». Tout autre est le sens de ce mot, comme nous l'apprîmes plus tard des indigènes de la côte occidentale. Il signifie, paraît-il : « Vous êtes adroits », ou bien encore : « Vous êtes bien obligeants ».

Les oumiaks ne sont ramés que par des femmes. Les Eskimos païens croiraient déchoir en prenant un aviron dans ces embarcations. Mais c'est toujours un homme, généralement le chef de famille, qui gouverne ce canot, bien que cette fonction ne lui soit guère agréable. Les Grönlandais préfèrent

toujours naviguer dans leurs kayaks. Les oumiaks mesurent une longueur de 10 mètres. La manœuvre de longs bateaux au milieu des glaces flottantes étant plus difficile que celle des petites embarcations, ils sont pour ce motif plus courts sur la cote orientale que sur la côte occidentale. Les femmes qui nous précédaient ramaient d'une manière très curieuse. Elles donnaient d'abord des coups d'aviron lents, puis, graduellement, accéléraient le mouvement, et au moment où il devenait très rapide, elles s'arrêtaient brusquement pour souffler un instant. En tirant sur leurs avirons, les Grönlandaises se lèvent tout debout, puis retombent sur le banc. Leurs rames étant très courtes, elles sont par suite obligées de donner des coups plus précipités. Les oumiaks avançaient rapidement, quelquefois même nous dépassaient ; nos embarcations, il est vrai, n'avaient que deux rameurs, tandis que les canots indigènes en comptaient sept. Un moment les Eskimos prennent l'avance sur nous, mais bientôt, arrêtées par de la glace, les femmes nous font signe d'aller à leur secours. Quand nous arrivons avec nos gaffes, nous ne pouvons nous empêcher d'éclater de rire. Un Eskimo est là avec un petit bâton, essayant de déplacer un énorme bloc. Il a une mine toute contristée de voir ses efforts restés sans résultat. Sous notre poussée le glaçon s'écarte tout de suite, et nos canots passent. Les oumiaks, beaucoup plus longs que nos embarcations, eurent au contraire quelque difficulté à traverser l'étroit chenal que nous venions d'ouvrir. Souvent, du reste, les canots des Eskimos sont pris dans des passages que nous leur avons frayés. Si nous n'avions pas attendu nos compagnons, nous aurions pris une grande avance sur eux. C'était avec un profond étonnement que je constatai l'infériorité de l'oumiak sur nos embarcations après l'éloge qu'en ont fait Ilolm et Garde. D'après ces explorateurs, un voyage le long de la côte n'est possible qu'avec les canots des Eskimos. Pendant longtemps les Danois établis au Grönland ont partagé cette opinion. Voyant les Eskimos se frayer un chemin au milieu des glaçons, alors qu'eux-mêmes seraient en pareille circonstance réduits à l'immobilité, ils considéraient les indigènes comme leurs maîtres dans cette navigation, et, ces indigènes n'employant que des canots en peau, ils ont été persuadés que ces embarcations étaient les meilleures pour voyager sur une mer encombrée de glaces. À mon avis nos canots sont de beaucoup supérieurs à ceux des Grönlandais pour ce genre de navigation. Quant à l'objection faite que nos embarcations ne peuvent

prendre un chargement aussi lourd que les oumiaks, elle me paraît sans fondement.

Dans la journée, nous nous arrêtons pour prendre un peu de nourriture. Les Eskimos, qui, eux, ont l'avantage de pouvoir rester longtemps sans manger, continuèrent leur route. Deux d'entre eux restèrent cependant avec nous pour jouir de l'intéressant spectacle d'un repas d'Européens. Il eût été vraiment trop cruel de ne pas les faire participer à notre festin, et pour satisfaire leur curiosité gourmande je leur donnai quelques morceaux de biscuit. Avec quelle joie ils les reçurent, les pauvres gens !

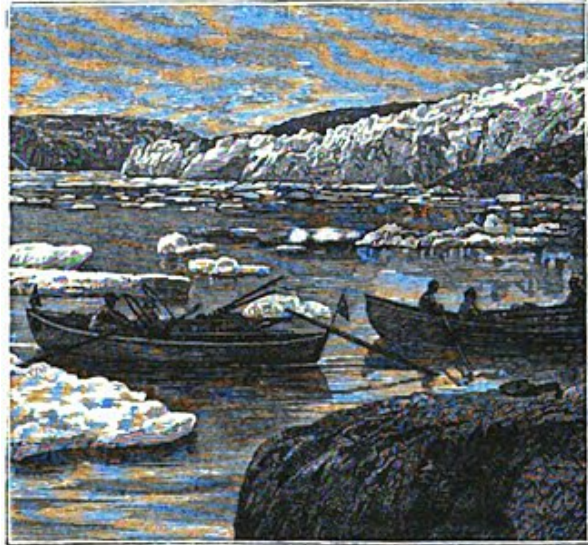
Peu de temps après nous être mis en route, nous apercevons nos amis, qui n'ont qu'une petite avance sur nous. Deux d'entre eux étaient occupés, du haut d'une montagne, à observer la mer dans la direction du nord. C'est mauvais signe : la banquise est sans doute impénétrable en avant. Entre temps le ciel s'est obscurci et la pluie a commencé à tomber ; nous revêtons alors nos imperméables et continuons notre marche. Mais voici que les oumiaks virent de bord et se dirigent vers nous. Dès qu'ils sont arrivés à portée de voix, toutes les batelières nous montrent le ciel, et les hommes nous font comprendre par signes que la banquise est compacte plus au nord. Tous manifestent le désir de camper en attendant un changement favorable dans l'état de l'atmosphère et des glaces. À mon tour je leur explique par une pantomime animée que je veux poursuivre ma route. Avant de risquer l'entreprise je tiens à m'assurer de l'état du pack, et dans cette intention nous nous dirigeons vers la terre pour gravir un rocher. De là nous saurons à quoi nous en tenir. Un indigène s'attache à mes pas et déploie en pure perle toute son éloquence pour me prouver qu'il est impossible d'avancer. Du sommet d'un promontoire je reconnais à la lunette que les glaces ne présentent pas une mauvaise apparence, et tout de suite nous continuons notre chemin, tandis que les indigènes restent en arrière. L'orateur eskimo paraît fort contrarié de cette détermination ; pour adoucir ses peines je lui fais cadeau d'une boîte de conserves vides.

Les menaces de mauvais temps avaient déterminé les Eskimos à s'arrêter. Les indigènes n'aiment guère à recevoir la pluie, les femmes surtout, leurs vêtements en peau n'étant pas précisément agréables lorsqu'ils sont mouillés. Naturellement ils avaient cherché à nous dissuader de poursuivre notre route ; notre société était pour eux une occasion de joie et

d'amusements, et pouvait en même temps leur procurer quelque profit. Nous continuons à avancer vers le nord, fiers de poursuivre notre chemin, alors que les indigènes, qui eux connaissent la côte, abandonnent la partie.

Pendant quelque temps nous marchons rapidement, mais au milieu d'un fjord la glace est de nouveau compacte et de plus poussée par un fort courant. Les blocs culbutent les uns contre les autres, s'entre-choquent, puis s'écartent rapidement. Au milieu d'un pareil tourbillon il faut avoir l'œil ouvert pour passer sans que les canots soient brisés. Plus nous avançons, plus la situation devient périlleuse.

Un moment nous nous trouvons entre deux larges flaques poussées rapidement l'une contre l'autre par d'autres blocs ; nous n'avons que le temps de sortir de cet étai par une prompte retraite. Dans la soirée nous atteignons la rive opposée du fjord ; la côte, partout escarpée, rend l'atterrissement difficile. Ayant



VUE PRISE DE L'ÖRNEREDE
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE)

découvert dans le rocher une sorte de crevasse, juste assez large pour abriter nos canots, nous les tirons hors de l'eau à l'aide d'un palan. Plus haut, sur un petit replat de rocher, à grand'peine trouvons-nous la place suffisante pour dresser la tente. Nous appelâmes ce campement aérien le *Nid d'aigle*. En eskimo cette localité porte le nom d'Ingerkajarfik ; elle est située par 62° 10' de latitude nord et 42° 12' de longitude ouest. Le sol sur lequel la tente avait été établie inclinait d'un côté, et, en nous réveillant le lendemain, nous nous trouvâmes tous les uns sur les autres.

Le lendemain le temps est superbe et le soleil brillant. Au sud de notre campement un puissant glacier, étincelant comme un beau cristal, descend jusqu'au niveau de la mer. Après avoir déjeuné et mis les canots à l'eau, je prends une photographie du paysage, et maintenant, en route ! La mer est parsemée de glaces flottantes, à travers lesquelles il est facile de se frayer un passage. Vers midi nous atteignons un mouillage excellent sur la côte

d'une petite île située à l'embouchure du fjord de Mogen Heinessön ; nous nous y arrêtons pour dîner. Cet îlot est certainement le plus riant coin de terre que nous ayons vu jusqu'ici sur la côte du Grönland : partout de la verdure et des fleurs. Sur le sommet d'un monticule se trouvent les ruines de deux constructions indigènes, couvertes également d'une très belle végétation. Quel plaisir de se reposer dans l'herbe aux chauds rayons du soleil ! Après avoir pris quelques échantillons de la flore de ce coin idyllique, en route !

La côte que nous avons longée jusqu'ici est plate, monotone et nue. Presque partout la neige et la glace atteignent le niveau de la mer. Autour du fjord de Mogen Heinessön s'élèvent des pics présentant des formes à la fois élégantes et hardies ; nous voici maintenant au milieu de paysages d'un genre nouveau. De tous côtés se dressent au-dessus de la mer de hautes montagnes, entassées les unes contre les autres.

Tout est relatif dans ce bas monde. Devant ces belles montagnes, il semble que nous nous trouvions dans un pays moins désolé ; et voyant des rochers au lieu de champs de neige, nous nous croyons au milieu de l'été, quoique environnés de glaces flottantes.

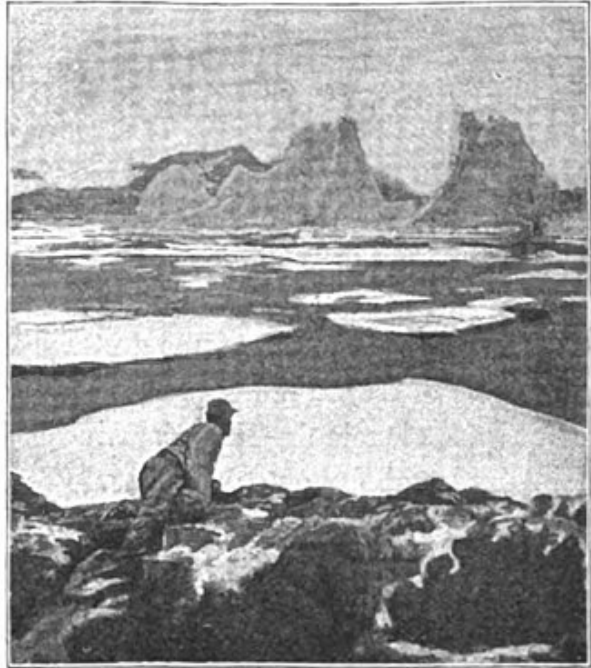
Nous rencontrons de grands isbergs, quelques-uns échoués tout près de la côte. Dans la soirée, à l'est de Nagtoralik, apparaissent de hauts pilons blancs, d'une forme particulière ; tout d'abord je ne sais trop ce que je vois, je doute du témoignage de mes yeux, enfin je reconnais que ce sont les dentelures du sommet d'une colossale montagne de glace. La photographie que j'en fais ne rend guère l'effet produit par ce magnifique isberg. Il se composait de deux énormes pitons de glace élancés comme des clochers ; à une certaine hauteur, le bloc était percé de part en part par un tunnel, et, à la ligne de flottaison, la mer avait creusé des grottes qui auraient pu abriter un petit navire. On eût dit un palais des contes de fées bâti avec le saphir le plus pur. Cela nous rappelait les légendes que nos mères nous racontaient dans notre enfance^[1].

Le soir, nous campons sur un îlot par 62° 25' de latitude nord, 42° de longitude ouest de Gr.

Comme d'habitude, les canots sont déchargés et tirés à terre. C'est probablement en cet endroit que les légendes de la côte orientale placent le

théâtre d'un combat qui eut lieu entre un Européen et un Eskimo^[2].

Le lendemain matin (2 août), nous tentons de traverser le fjord dans la direction de l'île Uvdorsiuilit ; de ce côté une masse de glace compacte nous oblige à battre en retraite. Nous nous dirigeons alors vers le chenal ouvert entre l'île et le continent. Et quel n'est pas notre étonnement d'apercevoir sur la côte toute une troupe de femmes et de gamins presque nus, que nous croyons reconnaître pour des indigènes du cap Bille ! Ils nous ont, paraît-il, dépassés pendant que nous dormions. Ils ont installé là leur campement dans un joli petit coin couvert de verdure. Nous ne voyons qu'un seul homme occupé à réparer son kayak. Les autres sont sans doute à la chasse.



UN GRAND ISBERG À L'EST DE NAGTORALIK
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE)

Interrogés sur la route que nous devons suivre, les indigènes nous invitent à prendre au large de l'île. Le chenal, expliquent-ils, est si étroit qu'on ne peut y passer. Ce renseignement est inexact, car l'expédition de Holm a, à plusieurs reprises, franchi ce détroit. Devant l'île, la glace est partout compacte ; pour la traverser, nous sommes obligés d'employer le pic et la hache.

Quelques instants après midi, nous atteignons la côte nord de l'île Uvdorsiuilit, où se trouve une grotte profonde.

Dans la soirée, au moment où nous doublons l'île Ausivit^[3], sur la côte septentrionale du Tingmiarmiulfjord, nous entendons dans le lointain des aboiements de chiens.

Il y a donc par là des Eskimos. Mais nous n'avons pas de temps à perdre et nous continuons notre chemin. La nuit, nous campons sur un îlot voisin de Nunarsuak (62° 45' de latitude nord et 41° 49' de longitude ouest de Gr.).

Le lendemain (3 août), une fraîche brise souffle de terre. Voici l'occasion de naviguer à la voile. En quelques instants, un gréement est improvisé ; de la toile servant de plancher dans la lente on fait une misaine pour un canot ; pour l'autre embarcation on emploie deux prélaris cousus ensemble. Au début, poussés par ce bon vent, les canots filent rapidement. C'est pour nous un véritable plaisir de naviguer ainsi, mais cela dure peu. La brise bientôt tourne au nord, augmentant en même temps de force. Il faut amener la voilure et reprendre les avirons. Après avoir ramé pendant quelque temps, nous sommes arrêtés à la hauteur de l'île Umanarsuak par le vent, qui descend de la montagne en tourbillons si violents qu'à grand'peine nous pouvons empêcher les canots de dériver. La tempête augmente, et pour gagner du temps nous devons haler les embarcations le long des glaces. Un moment, des glaçons chassés par la tempête menacent d'écraser les canots. Jusque-là les deux embarcations avaient navigué de conserve, prêtes à se porter secours réciproquement ; désormais chacun eut liberté pleine et entière de ses mouvements, chaque équipage dut travailler à son salut comme il l'entendait. Chacun pour soi et Dieu pour tous ! Au moment où la tempête est dans toute sa violence, une des rames de mon embarcation se brise. Nous n'avons plus d'avirons de rechange, les ayant tous cassés dans les manœuvres, au milieu des glaces. Tant bien que mal, nous remédions à l'avarie en prenant une rame de réserve dont la feuille a été avariée, et l'on redouble d'ardeur pour vaincre le flot. Par instants les rafales sont si violentes qu'en dépit de tous nos efforts les embarcations dérivent sous la poussée du vent. Juste au moment où l'ouragan est dans toute sa force, un tolet se brise ; en quelques instants, ce nouvel accident est réparé. Au prix des efforts les plus pénibles, nous réussissons à nous diriger du côté de la rive. Nous atteignons bientôt un large glaçon ; tout de suite Dietrichson saute dessus pour haler le canot à la cordelle ; dans son ardeur le malheureux n'aperçoit pas un large trou ouvert à la surface de la glace et y prend un bain complet. Pareil incident arrive journellement à chacun de nous, mais, dans la situation présente, avec cette tempête, il est particulièrement désagréable. Notre camarade réussit à sortir rapidement de sa baignoire, saisit la corde, et, comme si de rien n'était, haie l'embarcation. Il n'était pourtant pas précisément agréable de rester, avec des vêtements mouillés, exposé à un vent aussi âpre : jamais Dietrichson n'éprouva le moindre malaise à la suite de pareille aventure.

Une fois le glaçon dépassé, la violence du vent nous empêche d'avancer. Sous le souffle de la tempête nous allons même dériver ; grâce aux vigoureux coups d'aviron des rameurs nous réussissons à maintenir l'embarcation en place. Dietrichson est à ce moment occupé à repousser des glaçons, lorsque la gaffe qu'il tient vient à perdre son appui, et voilà de nouveau notre camarade à l'eau. Ce jour-là cet excellent ami n'eut véritablement pas de chance.

Dans le voisinage de la côte, la mer est plus calme. Bientôt nous réussissons à atterrir près du point où Sverdrup nous attend depuis quelques instants. Nous dînons, prenons ensuite plusieurs heures d'un repos bien gagné, puis de nouveau, en route ! Le vent est toujours aussi fort qu'avant. Après avoir dépassé la pointe méridionale d'Umanarsuak, nous trouvons une mer très haute venant du fjord situé au nord^[4]. La journée est encore très peu avancée, mais dans ces conditions il est préférable de s'arrêter. Nous allons camper sur l'île Umanak. Pour la première fois depuis que nous naviguons, nous avons le loisir de choisir un emplacement commode pour la tente, et pour la première et en même temps la dernière fois du voyage nous avons le plaisir de coucher sur un gazon plus ou moins fourni.

Après tout, nous n'avons pas le droit de nous plaindre : nous avons toujours parfaitement dormi ; nos nuits sont seulement trop courtes au gré de nos désirs. Dès que le bivouac est établi, nous réunissons un monceau de broussailles et faisons un grand brasier, sur lequel bout bientôt une excellente soupe. Une boîte de biscuits vide nous sert de marmite. Aucun de nous n'oubliera le campement d'Umanak et la soirée que nous avons passée joyeusement autour du feu de bivouac.

Sur l'île se trouvent des ruines d'habitations ; à côté sont éparpillés des ossements d'indigènes. Il y a, notamment, un crâne de vieil Eskimo, dont la vue est particulièrement désagréable. Vraisemblablement, les habitants sont morts de faim, et à la suite de cette catastrophe leurs huttes sont tombées en ruine.

Le lendemain, le vent étant un peu tombé, nous pouvons continuer notre route. La glace est compacte ; à l'embouchure du fjord Schested, elle nous barre complètement la route. Pendant longtemps nous cherchons en vain une ouverture pour passer au milieu des glaçons ; finalement il devient

nécessaire de nous frayer un chemin à l'aide du pic et de la hache. À neuf heures du soir nous apercevons un endroit où il serait agréable de camper, mais il est trop tôt, pensons-nous, pour nous arrêter. Jusqu'à une heure et demie du matin nous continuons à avancer ; le bivouac est alors établi sur un îlot de la côte orientale de l'île Uvivak, où les canots peuvent être tirés à sec ($63^{\circ} 3'$ latitude nord, $51^{\circ} 18'$ longitude ouest). Ce jour-là, pendant dix-sept heures nous avons travaillé à nous frayer un passage au milieu des glaces, sans autre repos qu'une halte de trente minutes pour le dîner.

Le 5 août, nous poursuivons notre route à travers la banquise, toujours très épaisse. Dans ces parages elle s'étend jusqu'à la côte même. Près de terre sont échoués plusieurs isbergs de dimensions colossales. Dans l'après-midi, au delà du cap de Kutsigsormiut, pendant que nous sommes arrêtés sur un îlot pour examiner les glaces, nous voyons un énorme fragment se détacher d'une de ces montagnes situées à quelques centaines de mètres de nous. En même temps, le centre de gravité se trouvant déplacé par la rupture de ce bloc, l'isberg culbute avec un fracas épouvantable. La mer est soulevée, comme fouettée par une grosse tempête, les petits glaçons jetés les uns contre les autres, et un îlot situé en face de nous balayé par d'énormes vagues. Eussions-nous poursuivi notre route sans nous arrêter ici, les embarcations auraient été jetées à la côte.

Dans la soirée nous atteignons une petite île au milieu de l'embouchure de l'Inugsuarmitfjord. Fatigués par une journée de voyage particulièrement rude, nous pensions bivouaquer sur ce point, lorsque tout à coup nous apercevons la mer libre devant nous jusqu'au Skjöldungen^[5]. La tentation est trop forte : nous nous réconfortons d'une ration de chocolat en poudre et continuons jusqu'à un rocher situé tout près de terre, de l'autre côté du fjord ($65^{\circ} 12'$ de latitude nord et $41^{\circ} 8'$ de longitude ouest).

Sur la côte orientale du Grönland la différence de niveau entre la haute et la basse mer est très considérable. Ces jours-ci nous avons la mauvaise chance d'arriver au bivouac à la marée descendante, et sommes obligés par suite de haler les embarcations sur une distance assez grande pour les mettre en sécurité. Hier soir, nous avons, croyions-nous, mis les canots et les bagages hors de l'atteinte de la haute mer ; aussi, ce matin, quel n'est pas notre étonnement lorsque nous découvrons que le flot a emporté notre barillet de bière et une pièce de bois ! La perte du baril était

particulièrement regrettable, non pas qu'il contînt encore de la bière, il y avait beau temps que nous l'avions bue, mais parce qu'il nous servait à transporter notre provision d'eau. L'eau qu'il renfermait avait un goût de bière, et en la buvant il nous semblait avaler celle délicieuse boisson. Désormais nous eûmes toujours soin de haler les embarcations à une grande distance de la mer.

Le lendemain matin, je me réveille la figure couverte de boutons, et la tente est remplie de moustiques. À la hâte je sors pour échapper à la rage. C'est tomber de mal en pis : dehors bourdonnent des essaims compacts de ces maudits insectes. Le plus pénible moment fut celui du déjeuner. Nous ne pouvons manger une bouchée sans avaler une bouillie de moustiques. Nous nous réfugions sur le sommet des rochers voisins, exposés à la brise, dans l'espoir que le vent chassera nos ennemis : peine perdue ! Nous allons d'un sommet à l'autre, nous nous couvrons de mouchoirs la figure, le cou : toujours en vain ; le mieux est de manger en toute hâte et de nous embarquer au plus vite. Nous fuyons ainsi l'ennemi, non sans perle de sang de notre côté.

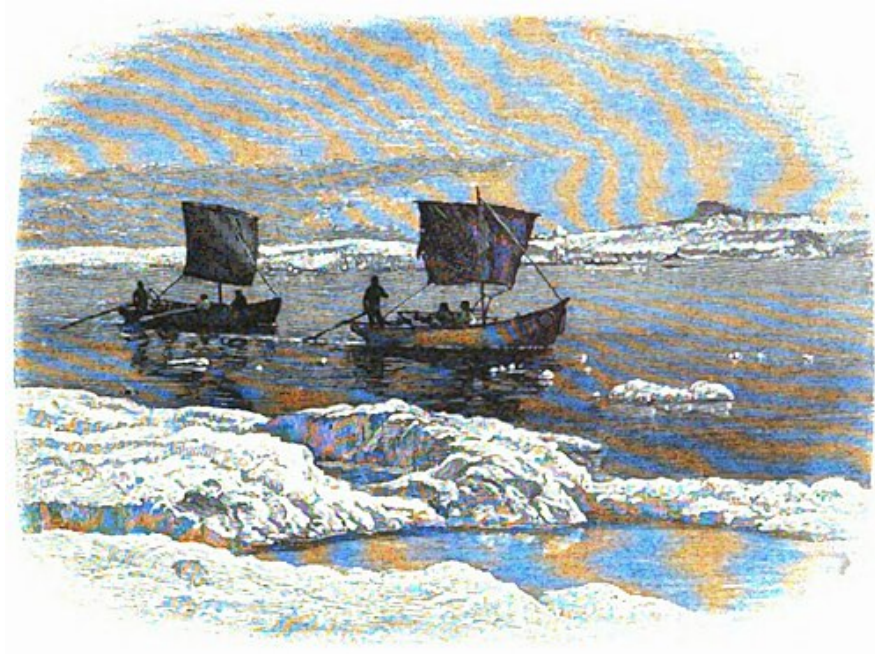


PAYSAGE AU NORD DE L'EMBOUCHURE DU FJORD DE TINGMIARMIUT.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

1. [↑] On a longtemps affirmé que les glaciers de la côte est du Grönland produisent moins d'isbergs que ceux du littoral occidental. Au cours de leur mémorable expédition, le commandant Holm et le lieutenant Garde ont pu constater la fausseté de cette assertion.

D'après les observations toujours très précises de ces voyageurs, tout au moins au sud du 66° de lat. N., des bras de l'inlandsis débouchant sur la côte orientale se détachent au contraire des isbergs en bien plus grand nombre que des glaciers riverains du littoral ouest. Au sud du 66°, on ne rencontre sur cette dernière côte que vingt et un glaciers, tous secondaires. Sur la côte orientale au contraire et seulement jusqu'au 65° il n'existe pas moins de 60 à 70 courants de glace larges de 2 à 5 kilomètres et une centaine d'autres moins importants, mais encore beaucoup plus larges que ceux situés sur le littoral ouest à la même latitude. Les montagnes de glace flottantes les plus grosses rencontrées par ces explorateurs s'élevaient à 60 mètres au-dessus du niveau de la mer et avaient un volume de plus de 6 millions de mètres cubiques. D'autres voyageurs ont vu le long de cette côte des blocs hauts de 10 mètres. (*Meddelelser om Grönland*, vol. IX, p. 195.)

2. ↑ *Meddelelser om Grönland*, vol. IX, p. 187. Copenhague, 1889.
3. ↑ Cette île est relativement basse. Son point culminant atteint à peine 500 mètres, d'après les observations de MM. Holm et Garde, *Meddelelser om Grönland*, IX.
4. ↑ Ce fjord est l'Umanakfjord. Sur certaines cartes celle baie porte le nom de Sehestedfjord.
5. ↑ Celle île est hérissée de hautes montagnes parsemées d'un grand nombre de petits glaciers. (Holm et Garde, *Meddelelser om Grönland*, vol. IX, p. 197.)



À LA VOILE, LE DERNIER JOUR DE NOTRE NAVIGATION LE LONG DE LA CÔTE ORIENTALE, 10 AOÛT
(DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE.

CHAPITRE XIV

NOUVELLE ENTREVUE AVEC LES ESKIMOS — NAVIGATION AU MILIEU DES ISBERGS

LE 6 août, nous doublons l'île de Skjöldungen à travers une épaisse banquise. Sur la côte septentrionale de l'île, nous devons remonter le fjord qui la sépare du continent, afin d'éviter la glace. Là nous découvrons un des plus beaux paysages que nous

ayons vus pendant ce voyage. De tous côtés descendent jusqu'à la mer de magnifiques glaciers, dont la paroi terminale est découpée de profondes grottes d'un bleu d'azur. Il n'est pas toujours très prudent de passer près de ces escarpements de glace ; plusieurs fois il s'en détacha non loin de nous des fragments assez grands pour écraser un canot.

Au delà de ce fjord, appelé Akorninap Kangerdlua, où la glace était compacte, voici que des cris se font entendre et qu'une forte odeur d'huile parvient jusqu'à nous.

Sur la côte nous découvrons une tente environnée de groupes d'hommes qui gesticulent. Le campement se trouvant immédiatement sur notre route, nous nous dirigeons de ce côté. Dès que les indigènes aperçoivent notre mouvement, ils prennent la fuite en emportant leurs trésors, leurs pelleteries, leurs vêtements, etc. Tout le monde grimpe en file indienne sur la montagne. Bientôt nous reconnaissons que ce sont des femmes et des enfants. Les rangs sont fermés par une Grönlandaise qui, après avoir pris dans la tente un paquet de peaux, se sauve en toute hâte à la suite des autres. Arrivé à une très grande hauteur, un groupe s'arrête et nous examine avec curiosité. Nous n'avons rien à faire avec ces Eskimos, mais nous tenons à leur prouver nos intentions pacifiques. Nous leur faisons des signes, nous leur crions les quelques mots de gröposé à descendre. Enfin une femme, poussée par la curiosité, se décide à revenir, elle fait quelques pas lentement, très lentement, suivie aussitôt après par une autre. Peu à peu les curieuses arrivent à portée de voix ; cela ne nous est guère utile, puisque nous n'avons rien à leur dire, mais elles peuvent se rendre compte de nos démonstrations pacifiques. Nous leur offrons des boîtes de conserves vides ; elles en ont bien envie, mais elles ont toujours peur. Sur ces entrefaites un Eskimo arrive, les voilà rassurées, et elles s'avancent jusqu'au rivage, pendant que nous restons dans les canots.

Nous nous regardons les uns les autres, tandis que les indigènes commencent à beugler sur un signal donné par le nouvel arrivant. En poussant ces grognements, le bonhomme avait l'air tout furieux, bien qu'au bout du compte ses intentions fussent très pacifiques. Cet Eskimo était vêtu d'un *anourak* en coton et coiffé d'un bonnet formé d'un, cercle de bois recouvert d'étoffe. Une croix rouge et blanche ornait le sommet de ce singulier couvre-chef. Pour posséder de pareils objets de luxe, la population

était sans aucun doute en relation avec les établissements danois de la côte occidentale. Nous approchons de la grève, et l'un de nous saute à terre. Vite les indigènes s'écartent, puis reviennent, voyant que nous n'avons guère les allures d'ennemis débarqués pour les piller. Lorsque nous leur avons fait le magnifique cadeau d'une vieille boîte de conserves, leur physionomie devient radieuse. Bientôt après arrivent d'autres hommes ; ils étaient, paraît-il, à la chasse et avaient été rappelés par les cris des femmes.

À tous les nouveaux arrivants on s'empresse de montrer notre beau cadeau ; tous déclarèrent sans doute que nous étions des Mécènes. Le plus amusant de la bande était un petit vieillard, un nain à la face ratatinée et à la mine souriante. Ayant amarré les canots, nous allons à la découverte. Derrière un monticule, il y a lotit un campement caché par ce mouvement de terrain. À côté d'une lente un drapeau danois est hissé sur une petite perche, probablement un présent du commandant Holm quelques années auparavant. Il est curieux que ces indigènes, qui ont déjà vu des Européens, aient pris peur à notre approche ; il est vrai que nous naviguons dans des canots en bois, tandis que l'expédition danoise avait des embarcations grönlandaises et des équipages indigènes.

Peut-être la défiance est-elle causée par le souvenir des légendes. Les Européens, racontent les indigènes, ont été jadis massacrés par leurs ancêtres et ces gens craignent toujours de voir arriver par la grande mer des étrangers pour venger la mort des *Kavdlounaks*^[1]. À l'aide du dictionnaire je demande de la viande de phoque séchée. Je désirais goûter ce mets grönlandais et d'autre part pouvoir constituer un dépôt de vivres au point où nous commencerions l'escalade de l'inlandsis ; malheureusement, comme cela nous arrive toujours, aucun indigène ne nous comprend. J'avise alors un quartier suspendu à l'entrée d'une lente et le montre ; tout de suite un indigène nous en apporte un morceau. En récompense je lui donne une grande aiguille ; dès qu'on a vu le précieux cadeau qu'il a reçu, c'est à qui nous apportera de la viande pour recevoir en échange des aiguilles.

Ravna ne voulut en accepter aucun morceau, en dépit de nos sollicitations. Dans son idée, c'était voler les indigènes que de leur donner une aiguille en échange de cette viande.

Balto raconte cette rencontre dans les termes suivants :

« Après avoir traversé l'embouchure d'un fjord, nous sentîmes une forte odeur de lard de phoque. À notre approche les païens avaient pris la fuite avec toute leur famille au sommet des montagnes. Arrivés dans un golfe, nous nous arrê tâmes pour regarder ces pauvres gens qui s'enfuyaient. Nansen leur cria alors : *Nogut piteagag* ! ce qui signifie : « Nous sommes amis », mais ils ne tinrent aucun compte de cette démonstration amicale. Ils nous faisaient des signes comme pour nous dire de nous en aller. Survinrent deux hommes de derrière un monticule ; ils s'approchèrent du rivage et commencèrent à crier : *Io ! Io !* comme l'avaient fait tous les indigènes que nous avions rencontrés jusqu'ici. La taille de l'un d'eux ne dépassait guère 1 mètre. Nous allâmes ensuite à terre. Ayant lu dans le livre du capitaine Holm que la viande de phoque sèche était très bonne, nous en demandâmes aux indigènes. En échange, nous leur fîmes cadeau de plusieurs aiguilles ; après cela nous continuâmes notre route. »

Peu de temps après avoir quitté ce campement, nous vîmes arriver derrière nous plusieurs indigènes traînant à la remorque de leurs kayaks de gros morceaux de phoque qu'ils voulaient échanger contre des aiguilles. Nous dûmes poursuivre sans les attendre.

Quelque temps nous apercevons très loin derrière nous le petit nain en kayak, pagayant avec vigueur pour pouvoir nous rejoindre. Lui aussi veut avoir des aiguilles, mais en dépit de ses efforts le pauvre bonhomme ne peut nous rejoindre et doit abandonner la partie.

Plus loin nous rencontrons d'autres kayaks. Ces indigènes nous suivent et se montrent très communicatifs. Ils témoignent le plus vif étonnement de nous voir. Nos canots en bois sont pour eux un objet d'admiration.

Après nous avoir fait la conduite un bon bout de chemin, la nuit approchant, ils diminuent peu à peu leur vitesse et finalement s'arrêtent pour nous contempler encore une fois avant de retourner chez eux. Tout à coup j'aperçois un phoque sur un glaçon. Nous aurions vivement désiré le prendre pour avoir un peu de viande fraîche, mais nous préférâmes le laisser capturer par nos compagnons indigènes pour être témoins de la manière dont ils le prendraient. Sur notre signe tous les kayaks arrivent de suite ; nous leur montrons le glaçon, mais ils ne nous comprennent pas, ne pouvant apercevoir le phoque de leurs embarcations très basses sur l'eau. Je n'en continue pas moins ma pantomime ; tous regardent dans la direction

indiquée, finalement ils voient le gibier. Aussitôt ils filent rapidement, pour s'approcher du glaçon. Le phoque lève la tête ; tous s'arrêtent de suite ; puis, dès qu'il s'allonge de nouveau, ils repartent. Deux kayaks ont pris l'avance sur les autres ; ils sont maintenant tout près de l'animal ; à chaque instant nous nous attendons à les voir lancer leurs harpons. Tout à coup le phoque plonge. Les chasseurs restent un instant immobiles, prêts à jeter leurs harpons s'il reparaît ; mais la bête ne se montre plus. Les indigènes abandonnent alors la partie pour retourner chez eux, pendant que nous poursuivons notre route vers le nord.

Le soir nous campons sur un îlot (65° 20' de lat. N. et 40° de long. 0.) dans un golfe de la côte orientale de l'île où Graah passa l'hiver de 1829-1850.

Le lendemain la glace opposa de sérieuses difficultés à notre navigation ; au nord la mer était heureusement plus libre. Maintenant dans ces parages nous rencontrons des embarras d'une autre nature. Jusque-là la carte levée par le commandant Holm et le lieutenant Th.-V. Garde est très exacte, mais à partir de ce point nous rencontrons un grand nombre d'îles, de fjords et de récifs qui ne sont point indiqués sur ce document, ou du moins très inexactement. Finalement, impossible de nous reconnaître, et je prends la décision de ne plus me guider sur la carte. Jusqu'à notre retour je ne pus me rendre compte de la cause des erreurs de ce document ; le commandant Holm m'apprit alors n'avoir pas eu le temps de relever lui-même cette portion de la carte et s'être servi pour remplir cette lacune des levés de Graah, qu'on avait tout lieu de supposer exacts puisque cet officier avait hiverné dans ces parages. Plus au nord les palmipèdes sont très abondants, nous réussissons à tuer un certain nombre de mouettes bourgmestres (*Larus glaucus*) et de guillemots (*Uria grylle*). Sur une montagne servant de place de ponte à une nombreuse troupe de ces derniers oiseaux, nous essayâmes d'en attraper de jeunes, mais sans grand succès. Nous en prîmes seulement deux, à notre vif désappointement, car les jeunes guillemots sont un mets de choix. Devant une montagne à oiseaux, sur le revers septentrional du cap Moltke, nous vîmes un vol d'eiders, les premiers que nous eussions rencontrés jusqu'ici sur la côte du Grönland ; de suite nous leur envoyâmes une décharge qui en abattit deux. Le soir nous aperçûmes également une troupe de ces oiseaux.

Balto m'avait affirmé à plusieurs reprises que son camarade et lui n'étaient plus effrayés depuis qu'ils avaient reconnu le bon naturel des indigènes. On les avait étrangement trompés, disait-il, avant leur départ, en leur représentant les Eskimos comme des cannibales, et l'on pouvait en toute sécurité hiverner chez eux. Croyant que nous avions maintenant dépassé les dernières localités habitées, et voyant que néanmoins nous continuions toujours à marcher au nord, Balto et Ravna étaient devenus très désagréables. À chaque instant c'étaient des plaintes sur le rude travail auquel nous étions tous soumis, sur la faible quantité de nourriture attribuée à chacun, etc., et puis, pourquoi allions-nous si loin vers le nord pour commencer l'escalade du grand glacier ? J'expliquai à Balto qu'autour d'Umivik l'escalade de l'inlandsis devait présenter moins de difficultés qu'ailleurs, comme du reste il avait pu le reconnaître pendant la dérive sur la banquise ; il déclara alors n'avoir rien observé de pareil, et ses plaintes recommencèrent de plus belle. Fatigué de ces récriminations, je m'emportai, lui reprochai sa poltronnerie en termes très vifs, et finalement lui intimai péremptoirement l'ordre d'avoir simplement à obéir. Cela ne fut naturellement pas du goût de Balto, et il se mit aussitôt à me raconter ses fatigues et ses peines. À Kristiania, ne lui avais-je pas promis du café tous les jours, et en outre autant de nourriture qu'il en voudrait ? Or en trois semaines il n'avait eu qu'une seule fois du café, et tous les jours la ration était juste suffisante pour ne pas mourir de faim. Depuis qu'on avait atterri, jamais on n'avait fait un bon repas. Puis, on les traitait comme des chiens, on les commandait par-ci par-là ; du matin au soir, souvent même jusqu'au milieu de la nuit, ils devaient travailler comme des animaux ; certainement qu'il donnerait plusieurs milliers de couronnes pour être resté tranquille chez lui en Laponie. Je représentai alors à Balto d'abord que je ne lui avais jamais promis du café tous les jours, en second lieu que le temps manquait pour le préparer, et qu'enfin, à mon avis, ce n'était point une boisson aussi saine et fortifiante qu'il le pensait. D'autre part, qu'arriverait-il si chaque jour on faisait bombance ? Les vivres nous manqueraient alors au beau milieu du Grönland, et à ce moment il serait trop tard pour regretter de pareilles prodigalités ; aujourd'hui nous devons donc partager fraternellement les provisions et les économiser. « Enfin, lui dis-je, dans une entreprise comme la nôtre il faut qu'il y ait un chef ; qu'arriverait-il si chacun agissait à sa guise ? » Mais Balto ne voulait rien entendre, et plus

que jamais il regrettait d'être parti avec des « hommes aussi peu compatissants et aussi durs pour le pauvre monde ». Avec les Lapons, de pareils démêlés sont fréquents. Habitué à ne jamais sentir aucune autorité, à faire ce que bon leur semble, à travailler quand cela leur plaît, ils se plaignent dès qu'ils sont soumis à une règle.

En dépit du bon caractère de Balto, son esprit d'indépendance lui revenait de temps à autre par bouffées ; mais avec le temps ces manifestations de mauvaise humeur disparaurent peu à peu.

Au début du voyage il n'était pas en effet souvent agréable de n'avoir qu'une modique ration après avoir peiné toute la journée. Nos estomacs, habitués à une nourriture abondante, se contentaient difficilement d'une alimentation réduite ; peu à peu ils s'y accoutumèrent cependant. « Nous savions, disait Kristiansen, que notre ration était suffisante, et cette pensée nous soutenait. » Après le retour de l'expédition, ce brave garçon répondit à quelqu'un qui lui demandait s'il avait toujours eu suffisamment à manger pendant le voyage : « Ma foi non, jamais je n'ai été rassasié. — Alors cela ne devait pas être très agréable, répliqua son interlocuteur. — Oui, au début, répondit Kristiansen, quand nous n'étions pas encore habitués à ce genre d'existence ; mais lorsque Nansen nous eut prouvé que les rations étaient suffisantes, cela nous soutint. »

La côte devient moins escarpée, et les montagnes présentent des formes plus arrondies. Nous avons enfin atteint une région où nous pourrions attaquer le glacier ; si la glace nous empêchait d'avancer plus loin vers le nord, il nous serait possible de prendre pied ici sur l'inlandsis. La mer est libre et notre marche rapide. Comme la veille, nous avons ce soir-là le spectacle d'une magnifique aurore boréale. Les Eskimos expliquent ce beau phénomène par une fort jolie légende. Ils racontent que ce sont les âmes des enfants morts qui jouent là-haut à la balle.

Nous campons sur la côte ouest de l'île Kekartsarsuak. Tout à coup, après avoir dressé la tente, nous entendons dans la direction du sud un formidable roulement de tonnerre ; en même temps la terre semble tressaillir. En toute hâte nous escaladons le monticule le plus voisin pour voir ce qui arrive, mais nous ne découvrons rien. Le bruit dura environ dix minutes. On eut dit qu'une montagne s'était écroulée dans la mer ; la surface du fjord fut soulevée par des vagues énormes qui balayèrent les rives jusqu'à une

grande hauteur. Un isberg avait probablement basculé à une certaine distance au sud, peut-être aussi un éboulement s'était-il produit. Sur plusieurs points de la côte nous vîmes des traces d'avalanches considérables de pierres.

Le 8 août, la mer est libre et le temps magnifique. Nous essayons de passer entre les îles Igdloluarsuk et le continent, puis d'atteindre l'entrée du Kangerdlugsuak (fjord de Bernsloff) ; à l'embouchure de cette baie nous nous heurtons à une banquise impénétrable. Nous gravissons alors la pointe extrême de l'île Sagliarusek pour reconnaître la situation. Il n'y a plus aucun doute à conserver : le passage est absolument fermé. Nous devons revenir en arrière et naviguer au large de l'île. Sur la côte sud de cette terre, au fond d'une anse, se trouvent plusieurs pierres dressées au milieu d'une des plus belles pelouses que nous ayons vues jusqu'ici au Grönland. Ce joli petit coin est égayé par la présence d'un lac où s'ébattent des poissons, dont il nous fut, à notre grand regret, impossible de déterminer l'espèce. Il y a en outre, sur ce point, des ruines d'habitations indigènes, une notamment de grandes dimensions, devant laquelle sont éparpillés des débris de squelettes humains. Au milieu de ces ossements je découvre un fort beau crâne, que j'emporte. Suivant toute vraisemblance, là également la famine a décimé la population. Séduits par l'aspect de cette verdure, nous faisons halte dans ce lieu de délices, y dînons et paressons ensuite quelque temps dans l'herbe sous les doux rayons du soleil. Les Eskimos avaient agi en gens fort intelligents en choisissant celle localité pour s'y établir ; devant s'étendaient un mouillage parfaitement abrité et une belle grève où il était facile de tirer au sec les oumiaks. La destination des cinq pierres levées fut entre nous le sujet de longues discussions ; d'après le commandant Ilolm, elles devaient servir à amarrer les canots en peau pour les empêcher d'être enlevés par le vent. Sur ces îles les vestiges de constructions étaient très nombreux ; sur plusieurs caps on voyait des cairns et des pièges à renards en ruines.



UNE PELOUSE SUR LA CÔTE ORIENTALE DU GRÖNLAND (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Au delà d'Igdloluarsuk, à l'entrée du fjord, une masse d'isbergs gigantesques nous arrête et nous oblige à faire un nouveau détour du côté de la pleine mer.

Pour découvrir le meilleur passage au milieu de ces montagnes de glace flottantes, je gravis l'une d'elles. Vus d'en bas, ces isbergs semblent de dimensions colossales, ils paraissent beaucoup plus énormes encore lorsqu'on les voit de leur point culminant. Celui que j'escaladai présente un sommet presque uni. Un quart d'heure est nécessaire pour le traverser dans sa partie la plus étroite, raconte Dietrichson dans son journal de route. Le point culminant s'élevait à environ 70 mètres au-dessus de la surface de la mer. La partie immergée ayant six ou sept fois la hauteur de la partie émergée, on peut donc évaluer à environ 400 mètres l'épaisseur de cette masse de glace flottante. Ajoutez que ces glaçons ont une largeur d'un millier de mètres et vous pourrez vous rendre compte des dimensions de ces montagnes de glace. Le long de la côte orientale il s'en trouve des centaines et même des milliers ; rien qu'à l'entrée du Bernstoffsfjord on en apercevait un très grand nombre. Vus du sommet de l'isberg que nous avons gravi, tous ces glaçons semblaient une haute chaîne alpine émergeant au milieu de la mer.

Les isbergs présentent deux formes différentes ; il semblerait par suite qu'ils proviennent de deux sources différentes. Quelques-uns ont, comme les glaciers alpins qui se terminent au niveau de la mer, une surface inégale et crevassée, des formes irrégulières et une belle couleur bleue ; à ces caractères on les reconnaît de très loin. Évidemment ils proviennent des glaciers alpins. À côté de ceux-là on en voit d'autres beaucoup plus réguliers, comme celui que nous avons escaladé ; ce sont des parallélépipèdes de dimensions colossales, dont la glace est plus blanche que celle des montagnes de glace flottantes dont nous venons de parler. Rarement il s'en éboule des fragments, et l'on peut passer près d'eux en canot sans courir de trop grands dangers. À voir leur surface unie, ils ne semblent pas originaires des glaciers de la côte, et pourtant les isbergs présentant cette forme sont les plus nombreux ; on en rencontre bien cinq de ce type contre un provenant des glaciers. Comment se forment donc ces montagnes de glace flottante ? Très certainement il n'existe pas, dans la région, de glaciers dont la surface soit aussi unie et aussi dépourvue de crevasses que celle de ces glaçons, et d'autre part on en rencontre dans les fjords, devant des glaciers très accidentés : ils sont donc évidemment originaires de ces glaciers. Voici l'explication que je crois pouvoir proposer : les isbergs de la première catégorie sont des tranches détachées des glaciers, des fragments de surface naturelle de ces courants de glaces ; les autres ont, au contraire, au moment du vêlage ou ultérieurement, subi un retournement, et leur large sommet campaniforme est formé soit par la face inférieure du glacier, soit par un des plans de cassure, généralement unis et sans crevasse.

Par derrière ce rempart d'isbergs la mer était libre à une très grande distance vers le nord. Non sans courir de grands dangers nous réussissons à passer au milieu de ces montagnes de glaces flottantes. À plusieurs reprises, au moment où nous sommes engagés dans ce labyrinthe de glaçons, d'énormes fragments s'en détachent et plusieurs basculent sur eux-mêmes en soulevant de hautes vagues. Ce passage fut particulièrement émouvant : de tous côtés la route nous engage sous un tunnel creusé de part en part dans un isberg.



LE GLACIER ET LE FJORD DE JAKOBHAVN. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.)

Le soir, nous campons au delà du cap Mösling sur un îlot situé par $65^{\circ} 44'$ de lat. N. et $40^{\circ} 52'$ de long. O. La place faisant défaut pour dresser la tente, nous dormîmes en plein air dans les sacs. Devant nous, sur le continent, se trouvait une falaise couverte de milliers de mouettes ; toute la nuit les oiseaux firent un tel vacarme que notre sommeil en fut troublé.

Pour les punir nous en tuâmes le lendemain un certain nombre, afin de compléter notre approvisionnement. La chair des jeunes *Larus glaucus* est particulièrement délicate.

Nous étions enfin arrivés dans une région où presque partout l'escalade de l'inlandsis était facile. Un grand nombre de nunataks jaillissaient au-dessus du glacier. D'après les observations de la plupart des explorateurs, l'inlandsis serait particulièrement crevassée et accidentée dans le voisinage de ces pointements rocheux. À mon avis, cela n'arrive que dans les régions où le glacier est animé d'un mouvement d'écoulement rapide ; dans ce cas, la glace se soulève contre les rochers qui lui barrent le passage. Dans les autres localités les nunataks rendent au contraire la surface du glacier unie ;

ils retardent son mouvement et par suite empêchent la formation des crevasses.

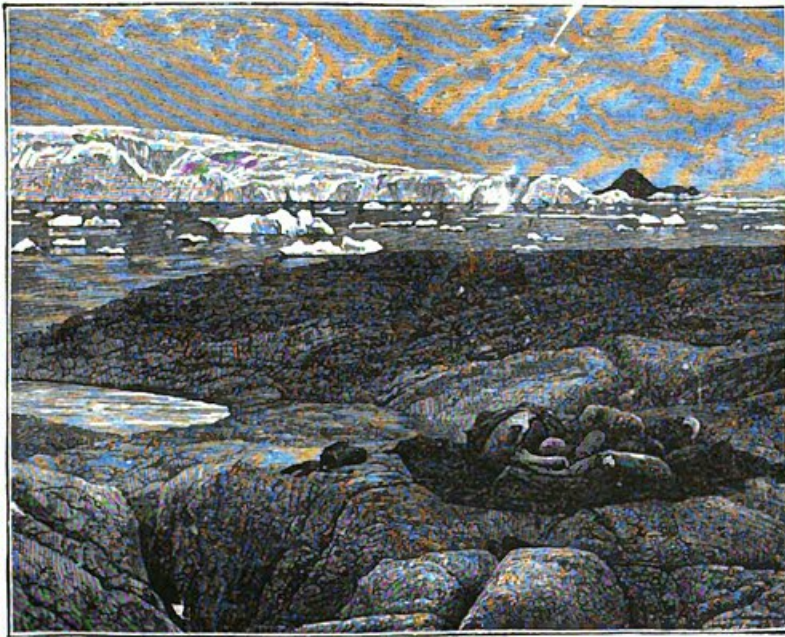
La mer paraissait libre jusqu'à Umivik d'où la distance à Kristianshaab est moindre, nous n'avions donc aucune raison pour commencer ici l'escalade.

À mesure que nous avançons vers le nord, la glace diminue, mais de tous côtés, des glaciers comme des isbergs, s'écroulent de gros glaçons.

Dans la soirée un accident faillit nous arriver. Nous étions au milieu d'isbergs, occupés à nous frayer un passage entre deux flaques de glace, lorsqu'un craquement formidable se fait entendre. Un gros bloc se détache d'un des isbergs, tombe sur le glaçon situé à bâbord, le brise, et par sa chute nous ouvre un passage. Quelques minutes de plus et le bloc s'abattait non pas sur le glaçon, mais dans notre canot ; c'était la troisième fois que semblable accident faillit nous arriver.

Nous dînons sur la petite île de Kekertarsualsiak, située à l'entrée du Krumpensfjord ; puis j'en gravis le sommet très élevé pour reconnaître la route vers le nord. La mer paraît complètement libre de glaces de mer à perte de vue dans la direction d'Umivik. En revanche elle est parsemée d'un grand nombre d'isbergs et déglaçons détachés des glaciers notamment à l'entrée du fjord de Gyldenløve et devant les Kolberger Heide. Les hautes montagnes d'Umivik, notamment le Kiatak, reconnaissable à sa forme conique et qui marque le terme de notre navigation, ne paraissent plus maintenant très éloignées. D'après la carte, nous en sommes encore distants de 28 milles ; mais je n'en dis rien à nos compagnons. Pensant que nous arriverions le soir même au pied du Kiatak, ils ramaient plus vigoureusement que d'habitude.

Dans la soirée très tard nous arrivons au cap Kangerajuk, où, entre de grands glaciers, s'élève un petit espace rocheux (64°4' de lat. N., 40°54' long. 0.). Nous halons à terre les canots, mais impossible de trouver un emplacement pour dresser la tente. Les sacs de couchage sont étendus par terre en deux endroits où le sol est relativement plat, et nous nous endormons. La nuit la rosée est abondante, et à chaque instant se détachent des glaciers et des isbergs voisins d'énormes blocs avec un bruit de canonnade. Pareil vacarme n'entretient pas précisément le sommeil.



VUE PRISE DE NOTRE BIVOUAC DE KANGERAJUK DANS LA DIRECTION DU NORD (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

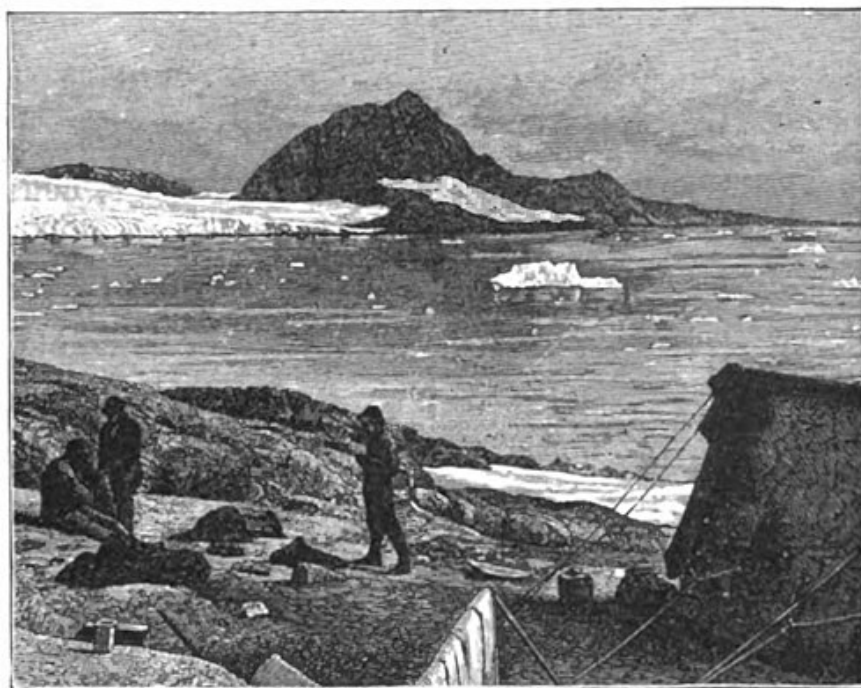
Le lendemain (10 août) je suis réveillé de bon matin par un renard. Le soleil est étincelant, aussitôt je sors de mon sac pour prendre une photographie du paysage. Dans le fond apparaît un des puissants glaciers des Kolberger Heide ; au premier plan on voit mes camarades endormis. Dans le lointain se dresse le cône du Kiatak, au pied duquel se terminera notre étape d'aujourd'hui.

Peu ou point de glaces. Jamais nous n'avons rencontré la mer aussi libre et nous avançons rapidement vers le terme du voyage. Vers midi une faible brise se lève du sud, immédiatement nous bissons les voiles ; nous avons tout le temps de manger à notre aise pendant que nous avançons sans fatigue. Voilà deux jours que nous ramons dans la direction du Kiatak et il nous paraît toujours aussi éloigné. Enfin nous nous en approchons, mais en même temps arrive la grosse brume de mer. Avant qu'elle ait masqué toute vue, nous avons eu le temps de choisir le point où nous débarquerons et d'en relever la direction à la boussole.



NAVIGATION AU MILIEU DES ISBERGS, 9 AOÛT
(DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE.)

1. [↑](#) Européens.



LA MONTAGNE KTATAK, VUE PRISE DE NOTRE DERNIER CAMPMENT SUR LA CÔTE ORIENTALE
DANS LA DIRECTION DE L'EST. 11 AOÛT. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

CHAPITRE XV

NOTRE DERNIER CAMPMENT SUR LA CÔTE ORIENTALE RECONNAISSANCE SUR L'INLANDSIS

LE 8 août au soir nous débarquons pour établir notre dernier campement sur la côte orientale du Grönland. Au moment où je sautai à terre, se lève une troupe de bécasseaux de mer qui va se poser tout près. D'un coup de fusil je lue quatre de ces excellents petits oiseaux. C'est un bon début.

Aussitôt nous nous occupons de décharger les canots ; jamais ce travail ne s'est effectué aussi promptement qu'aujourd'hui. Tout le monde est joyeux et plein d'ardeur ; l'entrain redouble encore lorsque j'annonce que pour fêter ce jour tant attendu nous aurons du café le soir. J'emprunte à mon journal de voyage le passage suivant relatif à cet événement important : « Pendant qu'on décharge les embarcations, je m'occupe de préparer le café. Depuis douze jours c'est la deuxième fois que nous prenons des aliments chauds. Nous buvons le café et soupçons sur le rivage près des canots, le cœur rempli de joie ; les Lapons eux-mêmes paraissent gais. Nous avons surmonté une des grosses difficultés du voyage, nous avons atteint sur la côte le point où nous désirions arriver, et cette pensée nous cause une satisfaction profonde. Nous courrons encore bien des dangers, nous éprouverons bien des difficultés, mais nous aurons sous les pieds la terre ferme.

« La traversée d'un glacier, quelque pénible qu'elle soit, nous causera moins de soucis que la navigation au milieu des glaces flottantes, pendant laquelle les canots risquaient à chaque moment d'être écrasés. Les Lapons seront plus dans leur élément sur les champs de neige de l'intérieur du Grönland que sur les drifis. Le paysage a un air de sauvage grandeur : vers l'ouest s'élève le mont Kiatak ; de tous côtés, des rochers de gneiss gris et d'énormes glaciers dont la base trempe dans la mer ; sur le fjord dérivent quelques blocs. Une partie du cadre est masquée par la brume. Tout est gris et blanc, par-ci par-là seulement une tache ou une raie bleuâtre, le ciel est gris, la mer une grisaille, légèrement bleue, ajoutons à cela des glaçons blancs avec des taches bleues dans les crevasses. »

Le 11, le temps est superbe ; devant le campement la mer s'étend toute miroitante à perte de vue ; quelques isbergs ponctuent de leur masse blanche sa nappe étincelante. Au sud apparaissent les glaciers des Kolberger Heide hérissés de nunataks, et devant nous le Kiatak détache nettement son cône noir sur le ciel bleu. Vers le nord l'inlandsis étale sa vaste nappe blanche ; dans le bas le glacier devient de plus en plus bleu et crevassé et se termine au-dessus de la mer par un mur déchiqueté d'où sont tombés les blocs épars sur la mer. Dans le haut c'est une immense plaine blanche, avec quelques raies bleues produites par l'ouverture des crevasses.

Partout un grand silence, de temps à autre le cri perçant d'une hirondelle de mer, puis soudain une bruyante détonation provenant du vêlage du glacier ou de la formation d'une crevasse.

Maintenant le soleil est haut et il faut se mettre au travail. Nous commençons par déjeuner rapidement. Aussitôt après, Kristiansen et les deux Lapons s'occupent de nettoyer les patins des traîneaux couverts de rouille. Dans l'état où ils sont, ils ne pourraient glisser. Pendant ce temps Dietrichson relèvera la carte de la baie, et, accompagné de Sverdrup, j'irai en reconnaissance. Il est indispensable de s'assurer si le glacier est praticable et de reconnaître de quel côté la marche sera la plus aisée. Nous avons hâte de contempler cette terre qui n'a jamais été foulée par le pied de l'homme. Avant de partir nous profitons du soleil pour déterminer la position du campement, et prendre des photographies. Après quoi nous nous mettons en marche, Sverdrup et moi. Munis d'un sac de vivres, d'une corde et de haches à glace, nous gravissons un monticule rocheux entouré de glaciers, situé au nord du campement, que nous appelons nunatak Nordenskiöld. Nous sommes bientôt au sommet, où se trouve une petite moraine. De là la vue s'étend sur l'inlandsis. La surface du glacier est loin d'être aussi unie qu'elle le semblait d'en bas ; dans tous les sens elle est déchirée par de larges crevasses. Elles sont nombreuses surtout sur les deux glaciers qui enveloppent le nunatak. Nous pensions avancer dans la direction du nord, mais nous sommes bientôt arrêtés ; la seule route praticable est un renflement situé entre les deux glaciers. Dans cette direction, sur une certaine distance, il n'y a aucune crevasse. Tout d'abord la glace est dure, inégale, couverte d'aspérités pointues, pour le plus grand dommage de nos chaussures.

Plus loin, nous rencontrons de la neige grenue, imprégnée d'eau, dans laquelle nous enfonçons. Bientôt voici de nouveau des crevasses ; elles sont d'abord étroites et faciles à traverser ; plus loin, elles s'élargissent et paraissent très profondes ; pour les dépasser, nous devons faire des détours. Les crevasses sont généralement ouvertes perpendiculairement à la direction dans laquelle s'écoule le glacier. Elles sont produites par le passage de la glace en mouvement sur les aspérités du sous-sol.

Pendant quelque temps nous avançons rapidement, tantôt en marchant le long des crevasses dans la direction du nord, tantôt en sautant par-dessus

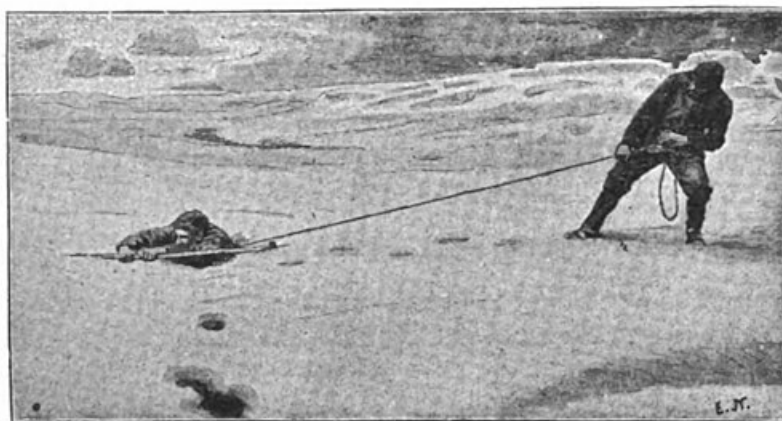
ces gouffres, ou en les franchissant sur des ponts de neige. Dans les endroits où la couche de névé est mince, ces passages n'offrent aucun danger ; il est alors facile de voir où il faut placer le pied. Si le pont menace ruine, on passe en se faisant aussi léger que possible. Nous étions, du reste, attachés à une corde, que nous tenions tendue entre nous, de manière à pouvoir soutenir celui qui aurait la mauvaise chance de tomber.

Plus nous avançons et plus profondément nous enfonçons dans la neige. En certains endroits celle neige masque complètement les crevasses, il faut par suite marcher avec précaution et sonder le terrain avec le bâton ferré avant de faire un pas, de crainte de culbuter dans une de ces chausse-trapes. Souvent les ponts jetés sur ces gouffres ont seulement une épaisseur de quelques centimètres. Vous trouvez-vous sur une de ces fragiles passerelles, vite il faut reculer et retrouver la glace ferme pendant que votre camarade soutient la corde pour vous arrêter si le pont vient à se rompre.

Nous eûmes la chance de ne pas faire de chutes dangereuses. À plusieurs reprises nous enfonçâmes jusqu'aux épaules en sentant les jambes balloter dans le vide de la crevasse. Pour éviter cette région accidentée, nous inclinons vers le sud ; dans cette direction le névé est mou, épais, et les fentes moins nombreuses. N'ayant pas besoin de prendre ici de grandes précautions, nous pouvons marcher à grands pas. Bientôt les crevasses disparaissent complètement ; par contre, nous enfonçons de plus en plus dans la neige. Comme nous regrettons de ne pas avoir emporté nos ski ou tout au moins les raquettes canadiennes ! Nous avons bien les raquettes norvégiennes, mais leur manque de largeur empêche de les employer avec avantage sur ce névé.

La pente est très régulière depuis le dernier pointement rocheux (125 mètres). Devant nous, au nord-ouest, s'élève un monticule qui nous paraît un excellent belvédère au-dessus de l'inlandsis, mais il est encore loin et le névé toujours détrempé. Nous commençons à sentir la faim, et comme la journée n'est pas encore très avancée, nous faisons halte pour prendre une collation. Nos raquettes norvégiennes forment un excellent siège, et, tout en mangeant, nous nous chauffons au soleil. Le temps est magnifique, mais la réverbération des neiges nous incommode, d'autant plus que nous avons oublié nos lunettes en verre fumé.

Vers le sud, le large glacier étend jusqu'à la mer sa nappe brillante déchirée de crevasses et hérissée d'aspérités. En dessous il doit y avoir des rochers, mais nous ne les apercevons pas. Nous voyons seulement devant nous la mer bleue, libre de banquise. Seuls, de petits blocs provenant du vêlage du glacier parsèment sa surface miroitante. Quel changement s'est produit dans l'espace de quelques semaines ! Au milieu de juillet la banquise s'étendait en mer jusqu'à une distance de 24 milles et barrait la route à nos petites embarcations : aujourd'hui une escadre pourrait venir aborder ici sans rencontrer le moindre obstacle. Arrivés plus haut, nous apercevons la côte jusqu'au cap Dan ; partout, la mer bleue libre jusqu'au rivage, pas la moindre banquise.



TOUT À COUP LE PONT DE NEIGE S'ÉCROULE
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.)

Ayant fait sur la glace un repas sommaire, il faut nous remettre en marche ; nous voulons atteindre le monticule en vue avant le coucher du soleil, moment de la journée où l'horizon est le plus clair sur les glaciers. La marche devient de plus en plus pénible. Elle est surtout rendue fatigante par la présence, à la surface du névé, d'une couche de verglas formée les nuits précédentes ; sous le poids du corps, la glace se brise, et vous enfoncez dans le névé, puis, lorsque vous levez le pied, ses débris suivent le mouvement et vous serrent aux orteils comme dans un piège. La fatigue venait d'autant plus vite que depuis de longs mois nous avons perdu l'habitude de la marche. Nous éprouvions surtout des douleurs dans les muscles des jambes et des genoux.

Allons, du courage ! il faut se hâter pour atteindre le but de notre reconnaissance : les nuages et le mauvais temps pourraient bientôt venir. Cette perspective désagréable ranime notre énergie. Nous gravissons un monticule, nous croyons être sur le sommet désiré ; point du tout : derrière s'en élève un second qui nous masque la vue.

Un nouvel effort est nécessaire ; le glacier est de nouveau accidenté. Nous avançons le plus rapidement possible. Les crevasses sont nombreuses, nous réussissons cependant à les traverser. Maintenant voici la pluie, nous gravissons en toute hâte une dernière pente assez rapide, en enfonçant jusqu'au-dessus des genoux. Nous atteignons enfin le sommet, la « colline blanche », comme nous l'avons appelé. De là le panorama est admirable. À perte de vue s'étend la plaine blanche, elle semble unie et sans crevasses jusqu'à l'horizon. Au milieu de cette immensité glacée apparaissent un grand nombre de nunataks. Beaucoup sont ensevelis sous un linceul de neige ; d'autres, au contraire, présentent de beaux rochers dont la masse noire se détache en vigueur sur le glacier ; ce sont les seuls points qui tirent l'œil au milieu de l'inlandsis. Le plus pittoresque de ces pointements rocheux est un petit nunatak éloigné que nous appelons la Vierge. Pourquoi nous lui avons donné ce nom, je ne saurais trop le dire ; peut-être parce qu'il était tout blanc, couvert d'une neige immaculée, et qu'au sommet un rocher apparaissait comme une tête. Avec ses longues pentes en dôme, il rappelait la forme d'une crinoline de l'ancien temps. Devant la Vierge apparaissaient plusieurs autres nunataks, également couverts de neige. Les pics les plus lointains étaient situés à environ 55 ou 90 kilomètres de notre observatoire ; pour arriver à leur base, le voyage sera long. La pente est douce, mais l'état de la neige laisse beaucoup à désirer, comme nous l'avons éprouvé pendant cette reconnaissance. Si le thermomètre ne descend pas au-dessous du point de glace pendant la nuit, la marche ne sera pas précisément agréable. Nous nous trouvons à l'altitude de 900 mètres environ ; plus haut les nuits seront certainement fraîches et le traînage deviendra facile.

Le but de notre reconnaissance est atteint ; jamais nous n'avions pensé pouvoir avancer aussi rapidement. Le soir approche et il est temps de souper. Nous nous asseyons sur les raquettes et avalons à la hâte nos provisions. Maintenant en route pour le campement, dont nous sommes

éloignés d'une vingtaine de kilomètres. Ne voulant pas retourner par le chemin que nous avons suivi en montant, nous nous proposons d'aller reconnaître le glacier dans la direction sud. Nous pensons qu'un des pics situés dans le pays de Jensen serait un excellent point de départ. Le long de ses flancs on pourrait s'élever très haut sur le rocher et éviter ainsi la partie la plus tourmentée de l'extrémité inférieure de l'inlandsis.



NOUS PASSONS À PLAT VENTRE LES PONTS DE NEIGE FRAGILES.
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.)

Il commence à se faire tard, mais, grâce au crépuscule, nous pourrions trouver facilement notre route. La neige est toujours molle, et, pour faciliter la marche, nous chaussons les raquettes norvégiennes ; grâce à ces patins nous enfonçons moins.

La descente s'opère dans la direction du sud. Bientôt l'obscurité nous surprend et il devient malaisé de distinguer les crevasses. Ici, elles sont rares, mais plus bas très nombreuses. Pour les éviter, nous suivons une arête entre deux dépressions. Pendant quelque temps nous avançons rapidement sur cette crête ; la neige devient plus ferme, et Sverdrup enlève ses raquettes. Les rochers où nous espérons trouver de l'eau et nous reposer ne

sont plus loin maintenant. Avec quelle envie nous les regardons ! Encore un effort et nous y arriverons bientôt, pensons-nous. Mais les apparences sont souvent trompeuses, surtout sur l'inlandsis : nous reconnaissons que de longtemps encore nous ne pourrons arriver à cette terre promise. Partout devant nous, des crevasses, les plus larges que nous ayons rencontrées jusqu'ici.

Au début, aucune difficulté ; avec les raquettes je puis sauter par-dessus ces gouffres et me hasarder sur des ponts de neige fragiles. Ceux qui sont trop minces pour supporter notre poids, nous les passons en rampant. Plus loin voici des crevasses énormes, et au-dessus aucun pont. Nous les contournons, ce qui allonge encore notre chemin. Finalement nous arrivons devant un véritable gouffre ; pour en atteindre l'extrémité et le traverser, un très long détour est encore nécessaire. Le rocher vers lequel nous nous dirigeons disparaît peu à peu dans l'obscurité, et la crevasse est toujours aussi large. Enfin nous arrivons à son extrémité. Désormais nous ne contournerons plus les crevasses vers le nord.

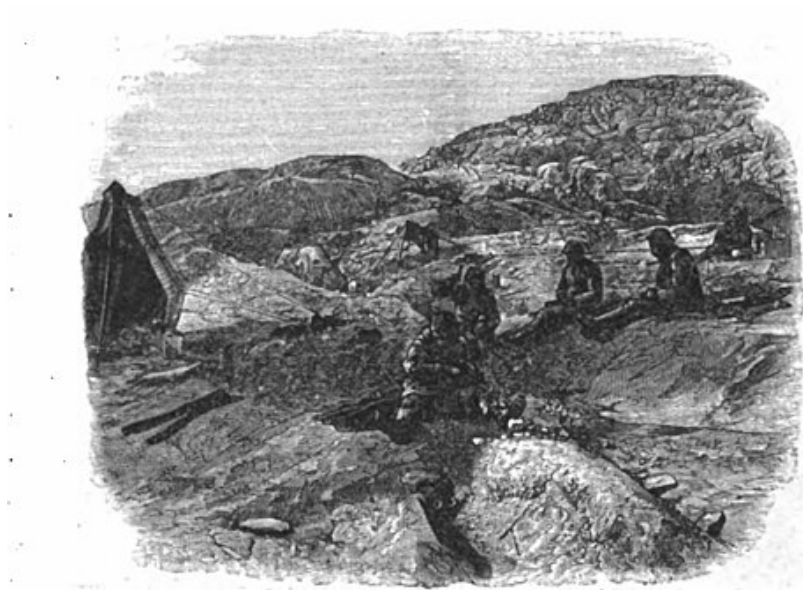
Nous avançons maintenant rapidement, notre rocher devient plus distinct. Tout à coup, que voyons-nous devant nous ? une flaque noire, une crevasse, sans doute ? non, c'est une petite nappe d'eau. Quelle joie, lorsqu'on a souffert de la soif depuis de longues heures ! Nous prenons nos gobelets et nous avalons de longues gorgées de cette eau froide. Toute la journée nous n'avons eu d'autre ressource pour nous rafraîchir que de manger de la neige. C'est à mon avis une des plus grandes jouissances que de boire de bonne eau fraîche lorsqu'on souffre de la soif. Nous remplissons nos bouteilles de poche, puis atteignons bientôt notre rocher, où nous prenons un nouveau repas.

Maintenant la pluie commence à tomber. La situation n'est pas précisément agréable ; à quelques pas devant nous, impossible de rien distinguer, et nous sommes encore loin du campement. Allons, du courage et en route ! Nous nous dirigeons au sud le long du rocher. La surface du glacier est ici unie comme dans les localités où il est immobile et soudé par la gelée au sous-sol et aux parois encaissantes. Bientôt la pente devient très rapide, tout juste nous pouvons conserver notre équilibre. La situation est d'autant plus critique que de larges crevasses s'ouvrent devant nous, où nous serions fatalement engloutis au moindre faux pas.

Les rochers situés au-dessus de nous, très escarpés, défiant toute escalade, force nous est de continuer à descendre la pente sur laquelle nous sommes engagés. Nous arrivons enfin à une saillie de la montagne, mais au-dessous de ce pointement rocheux s'ouvre un *rimaye* ^[1] large d'au moins 20 mètres et plus loin on distingue dans l'obscurité d'autres crevasses. Impossible de reconnaître leurs véritables dimensions, elles sont toutefois assez grandes pour nous barrer le passage. La seule route ouverte pour atteindre la montagne est de suivre une vallée située à l'ouest de la rimaye, de traverser le pointement rocheux et de rechercher un passage de l'autre côté. Avec quel plaisir nous marchons sur le rocher après cette longue excursion sur la neige molle ! La pluie tombe à seaux, néanmoins nous nous asseyons sur des pierres pour attendre le jour et continuer ensuite notre marche. Enfin l'aube se fait et nous pouvons reconnaître le terrain. En dessous, le glacier est beaucoup plus praticable que nous ne le pensions. Nous choisissons la direction à suivre, et maintenant en route. Dans sa partie voisine de la mer, le glacier est moins tourmenté que plus haut, il est cependant encore très accidenté, hérissé de monticules et d'arêtes de glace entre lesquels s'ouvrent des crevasses. Mais elles ne sont ni aussi larges ni aussi profondes que plus haut, et elles ne se rencontrent que sur certains points ; cela provient de ce que les ouvertures du glacier se remplissent d'eau qui gèle ensuite. Après plusieurs heures de marche, vers cinq heures du matin, nous apercevons le campement. Comme nous le pensions bien, tous nos camarades dormaient profondément. En arrivant, tout de suite nous faisons un nouveau repas ; après une promenade de 40 à 50 kilomètres sur le glacier nous l'avons bien gagné. Ensuite nous nous endormons à notre tour, satisfaits du résultat de notre reconnaissance sur cette inlandsis si mal famée.

Avant de nous mettre en route pour la rôle occidentale, nous avons beaucoup de choses à faire. Il fallait astiquer les patins pour qu'ils pussent glisser facilement, ensuite tout emballer, et enfin mettre en état nos chaussures. Tout cela nous prend du temps, et les jours suivants sont consacrés à cette besogne, notamment au raccommodage des chaussures. C'est à coup sur un spectacle curieux de nous voir tirer l'aiguille comme si nous n'avions fait que cela toute notre vie.

Avant de raconter notre voyage, nous devons maintenant résumer les tentatives faites précédemment pour pénétrer dans l'intérieur du continent grönlandais.



RACCOMMODAGE DES CHAUSSURES AVANT LE DÉPART POUR L'INLANDSIS. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

1. ↑ Crevasse marginale. (*Note du traducteur.*)



NUNATANS HELLAND ET RINK, 22 AOÛT. (DESSIN DE F. NANSEN.)

CHAPITRE XVI

HISTORIQUE DES EXPLORATIONS DANS L'INTÉRIEUR DU GRÖNLAND

DANS l'infinie diversité des aspects de la nature, le Grönland forme un tableau unique avec ses fjords remplis de glaces flottantes et son immense glacier. De la côte, si l'on avance dans l'intérieur des terres, on rencontre à une distance variable de la mer une plaine de glace et de neige, infinie, démesurée, s'étendant à perte de vue vers l'est, recouvrant le sol de sa carapace cristalline. C'est l'inlandsis, le plus grand glacier de l'hémisphère boréal. Sa superficie précise est encore inconnue, elle peut cependant être évaluée à plus de 1 million de kilomètres carrés.

Les Scandinaves, comme les Eskimos, n'ont point dépassé la lisière de cette plaine de glace, et de tous temps cet immense inconnu a excité la curiosité des hommes.

Les Eskimos constituent la population primitive du Grönland, et, les premiers de tous les peuples, sont arrivés en vue de l'inlandsis. Il y a combien de temps ? nous ne pouvons le dire même approximativement. Comme je l'expliquerai plus loin, je crois que leur établissement dans cette région remonte à plus de mille ans.

Les Eskimos sont venus des régions situées à l'ouest de la baie de Baffin et du détroit de Davis, régions où il n'existe aucune inlandsis et dont l'intérieur renferme quelques habitants. Dès leur arrivée au Grönland, ils ont bientôt reconnu que partout des glaciers leur barraient la route vers l'intérieur du pays. Ils ont alors renoncé à pousser plus avant ; leur imagination a placé dans cet inconnu le théâtre des récits relatifs à leurs anciennes relations avec les peuplades de l'intérieur du pays qu'ils avaient antérieurement occupé. Ces peuplades étaient vraisemblablement, pour la plupart, des Indiens des côtes septentrionales du nord de l'Amérique, et, dans les légendes des Eskimos, elles sont devenues les habitants de l'intérieur du Grönland. Les récits de traversées de l'inlandsis ont la même origine ; ils se rapportent évidemment à des pays situés à l'ouest et peuplés d'Eskimos. Ces indigènes ne paraissent avoir jamais eu une idée précise de l'intérieur du Grönland. Dans les régions où se trouve le renne, ils ont atteint en chassant la lisière du glacier, et parfois en ont traversé une petite étendue pour atteindre les nunataks où se réfugient ces animaux. De ces rochers, ils ont aperçu à perte de vue des champs de glace et de neige, et pensé probablement que partout le pays présentait le même aspect.

Les Scandinaves arrivèrent au Grönland il y a environ neuf cents ans et habitèrent la côte ouest et sud-ouest, probablement jusqu'à la fin du XV^e siècle. Ils paraissent avoir eu très tôt une connaissance exacte de l'inlandsis, à en juger d'après la description contenue dans le *Kongespeil*. Ce document renferme le passage suivant : « Si vous me questionnez sur la nature de ce pays, je vous répondrai qu'une petite partie seulement est dépouillée de glace et que tout le restant est couvert de glaciers. Les habitants ignorent par suite si leur pays est grand ou petit. Toutes les montagnes et toutes les vallées sont recouvertes d'une épaisse masse de glace, qui empêche les hommes d'avancer soit au milieu des montagnes, soit le long de la côte. Il doit cependant exister des passages débarrassés ; autrement les animaux sauvages ne pourraient venir des autres régions. Souvent les indigènes ont

gravi en différents endroits les plus hautes montagnes pour découvrir une autre région habitable et dépouillée de glace, nulle part ils n'en ont vu trace, excepté le long de la côte. »

Cette description très exacte semble avoir été écrite de nos jours.

Une fois les anciens colons normands disparus, les marins des pays du Nord oublièrent peu à peu la route du Grönland, et tous les renseignements que l'on avait sur le pays furent perdus. Au XVII^e siècle, complète était l'ignorance de la géographie du Grönland. À travers le pays les cartes indiquent un détroit de Frobisher et un Bearesound ; une carte exécutée par un cartographe du milieu de ce siècle, nommé Meyer, représentait le Grönland comme un archipel « aussi boisé que les environs de Bergen, en Norvège ».

Après l'arrivée d'Egede, en 1721, on explora la région littorale, mais pendant longtemps encore on eut en Europe les idées les plus bizarres sur l'intérieur du pays.

On songea alors à atteindre l'*Österbygd*, situé, croyait-on, sur la côte orientale, en traversant l'intérieur du pays. En 1725, Egede reçut la lettre suivante de la Compagnie de Bergen, qui avait entrepris la colonisation du Grönland : « Il nous semble utile, si la chose n'a pas déjà été faite, d'envoyer une troupe de huit hommes pour traverser le pays et atteindre la côte orientale, où se trouvaient les anciennes colonies. La largeur du Grönland à l'endroit le plus étroit ne paraît guère être supérieure à 12 ou 16 milles. Les hommes s'occuperaient en même temps de rechercher des forêts. Le voyage devrait être entrepris dès le commencement de l'été. Les hommes emporteraient des vivres dans leurs sacs et seraient munis de fusils et de boussoles afin de pouvoir retrouver leur chemin en revenant. Il faudra recommander à l'expédition de se tenir sur ses gardes contre les attaques des sauvages, si elle en rencontre, de bien observer toutes choses et d'élever sur sa route des monticules de pierre, afin qu'il soit possible de retrouver plus tard le chemin qu'elle aura suivi^[1]. » Cette lettre est un excellent exemple de la sottise des géographes en chambre, qui veulent se mêler de politique coloniale.

Egede répondit fort sagement que pareille entreprise était impossible. « Les cartes, écrivait-il, étaient très inexactes, et d'autre part les montagnes

rocheuses et les glaces rendaient la marche trop laborieuse. »

À mesure qu'on parcourait le pays et que l'on comprenait mieux les renseignements donnés par les indigènes, les Européens établis au Grönland se faisaient une idée plus exacte de l'intérieur de l'île. En 1727, on savait déjà qu'« autour de l'arête centrale du pays s'étendait un immense désert de glace ».

Dès 1728 on songea à employer les ski pour traverser le Grönland. Les instructions données par le roi Frédéric IV au major Paars contiennent le passage suivant : « Quelques jeunes chasseurs norvégiens habitués aux courses sur les ski pourraient reconnaître une partie du pays ».

Ces documents montrent qu'à cette époque on avait une idée assez exacte de l'aspect du Grönland. Aussi ne lira-t-on pas sans un profond étonnement les recommandations adressées au major Paars. On lui enjoignait de ne pas s'épargner pour atteindre l'Österbygd, et s'assurer s'il existait des descendants des anciens colons normands. Il devait se renseigner sur leur langue, leur religion et leur manière de se gouverner. Paars devait en outre étudier la nature du pays, reconnaître si l'on y trouvait des bois, des pâturages, du charbon et autres minéraux, et enfin s'il y vivait des chevaux, du bétail et autres animaux domestiques.

Pour prendre part à l'expédition projetée on envoya du Danemark onze chevaux, un capitaine, un lieutenant, et l'on autorisa Paars à choisir dans la garnison de Godthaab les soldats les plus intrépides.

À peine est-il besoin de dire que cette première expédition n'eut aucun résultat. Les chevaux moururent : les uns pendant la traversée, les autres à Godthaab. Du reste, on avait dû bientôt reconnaître l'impossibilité de traverser à cheval le glacier. Néanmoins, l'année suivante, Paars entreprit une excursion sur l'inlandsis. Le 25 avril 1729, il partit en canot, accompagné du lieutenant Richart, de l'assistant Jens Hiort et de cinq hommes. L'expédition remonta à la voile l'Ameralikfjord. Sur les bords de cette baie, Paars engagea comme guide deux indigènes. Ainsi les premiers explorateurs de l'inlandsis suivirent, pour atteindre le glacier, la même route que nous prîmes au retour. « Après avoir marché pendant deux jours, écrit Paars dans son rapport au roi, nous arrivâmes le troisième jour vers midi au pied des montagnes de glace. Nous avançâmes plusieurs heures sur la glace

au prix de grands dangers, mais bientôt nous fûmes arrêtés par des crevasses très larges... « Reconnaissant l'impossibilité de continuer notre route, nous nous assîmes sur le glacier, tirâmes avec nos fusils une salve de neuf coups, puis vidâmes un verre en l'honneur du roi. Après nous être reposés quelque temps, nous battîmes en retraite. »

Parmi les choses les plus curieuses observées dans cette excursion, Paars signale la présence sur le glacier de grosses pierres, apportées là, suppose-t-il, par le vent, « aussi violent sur cette montagne de glace qu'en pleine mer ». Il raconte en outre que la surface du glacier est hérissée d'aspérités comme du sucre candi, et que, pour marcher dessus, il serait nécessaire de garnir de fer la semelle des souliers.

Les résultats de l'expédition ne répondirent guère à l'attente. Il est curieux que Paars, qui a gravi l'inlandsis à peu près au même point que nous avons opéré la descente, n'ait pas découvert quelque passage conduisant dans l'intérieur du pays.

Le 7 mai, Paars revint à Godthaab de celle « terrible » excursion. L'échec de l'expédition ne modifia point sans doute les idées des indigènes sur l'intérieur du pays ; il semble, au contraire, avoir fait à Copenhague une impression profonde, car ce ne fut qu'en 1878 que le gouvernement danois organisa une nouvelle exploration de l'inlandsis.

Dans le chapitre III, j'ai indiqué un livre paru en 1746, sous le titre de *Nachrichten von Island, Grönland und der Strasse Davis*, mentionnant une tentative d'exploration du glacier faite sur des ski. Cet ouvrage est intéressant à un autre point de vue, en signalant le seul accident mortel arrivé sur l'inlandsis.

La première expédition qui ait réussi à pénétrer à une certaine distance sur le glacier est celle de Lars Dalager, en 1751. Il atteignit deux nunataks situés à 10 ou 20 kilomètres de l'extrémité inférieure de l'inlandsis, dans la partie méridionale de l'*isblink* de Frederikshaab. Dalager a raconté cette excursion à la fin de son livre : *Grönlandske Relationer osv. sammenskreret ved Friderichshaabs Coloni i Grönland*, anno 1752.

Dans les derniers jours d'août, Dalager arriva dans le sud de l'*isblink* de Frederikshaab, se proposant de faire une partie de chasse : mais bientôt ses projets changèrent. « Un Grönlandais m'ayant dit avoir vu du sommet

d'une haute montagne les rochers du Vieux Sorcier, situés sur la côte orientale, je résolus de traverser les glaciers et de visiter l'*Öslerbygd*. Comme jadis Moïse, je désirais voir un pays nouveau. L'indigène en question, sa fille et trois jeunes Grönlandais m'accompagnaient. Tous les six, nous partîmes du fond du fjord ouvert sur le flanc méridional de l'isblink. »

Dalager, comme tous ses contemporains, s'intéressait à la recherche des anciennes colonies normandes qui, croyait-on alors, avaient été établies sur la côte orientale.

Le 2 septembre 1751, la petite troupe abandonna le bord de la mer, et le 5 atteignit la lisière de l'inlandsis. « Le 4, au matin, écrit Dalager, nous nous dirigeâmes vers le premier pointement rocheux qui surgit au milieu du glacier, distant d'environ 1 mille. Jusqu'à ce rocher, le glacier était uni comme les rues de Copenhague, un peu plus rapide toutefois, mais il n'était pas besoin de marcher dans le ruisseau pour se garer des voitures de la poste. »

Le lendemain matin, Dalager se mit en route pour atteindre « l'Omertlok, la plus haute montagne de l'isblink^[2]. Elle n'était distante que de 1 mille du point où nous étions ; cependant il ne nous fallut pas moins de sept heures pour y arriver ». Du sommet de cette montagne la vue était très étendue sur l'inlandsis ; au nord-est dans le lointain, on apercevait plusieurs montagnes, que Dalager prit pour des sommets de la côte orientale : c'étaient les nunataks atteints en 1878, par le commandant Jensen, situés à quelques milles de l'extrémité occidentale de l'inlandsis. « Le glacier, écrit Dalager, s'étendait comme une mer de glace sans fin, depuis la côte jusqu'à l'*Öslerbygd*, hérissé de montagnes couvertes de neige. Sur ce sommet, Dalager resta jusqu'à sept heures du soir, et « fit un discours au Grönlandais sur les anciens habitants de l'*Öslerbygd*. Le voyageur danois aurait désiré poursuivre sa route, mais le mauvais état des chaussures de la caravane l'obligea à battre en retraite. Lui et les Grönlandais qui l'accompagnaient marchaient presque pieds nus. « Chacun de nous avait emporté deux bonnes paires de bottes, mais elles furent bientôt mises en lambeaux par les aspérités de la glace et des pierres, et il nous était impossible de les raccommoder, la jeune fille qui nous accompagnait ayant perdu ses

aiguilles. Quelles que fussent nos souffrances, cela nous amusait fort de voir nos doigts de pieds sortir des bottes. » (Relation de Dalager.)

Après la relation de son excursion, Dalager expose ses observations. La traversée de l'inlandsis paraît lui avoir causé moins de frayeur qu'à ses contemporains. « À mon avis, écrit-il, le glacier qui nous empêche de communiquer avec l'*Österbygd* peut être traversé ; il ne paraît pas aussi dangereux qu'on le dit et les crevasses n'y sont pas très profondes. » D'autres raisons empêchent, d'après lui, la traversée de l'inlandsis ; « on ne peut emporter dans une pareille expédition, ajoute-t-il, la quantité de vivres nécessaire à l'alimentation de la caravane. En outre, dit-il, dans cette région, le froid est très vif, et un homme ne pourrait le supporter pendant les nombreuses nuits qu'il devrait passer sur le glacier. » Dalager parle ensuite en termes pittoresques de la température qu'il dut supporter pendant le voyage :

« Bien que tous nos campements fussent établis sur le rocher, et que nous fussions tous habitués au froid, nous étions gelés quelque temps après nous être couchés. Je portais deux gilets épais et un vêtement en peau de renne ; la nuit je me couvrais de plus d'un chaud pardessus et m'enveloppais les pieds d'une peau d'ours ; malgré ces précautions, j'avais toujours froid. Jamais en hiver, pendant les nuits que j'ai passées en plein air au Grönland, la température n'a été aussi basse que durant ces nuits du commencement de septembre sur le glacier. »

Depuis ce voyage jusqu'à nos jours, un petit nombre d'Européens seulement se sont aventurés sur l'inlandsis. Parmi les voyageurs du siècle précédent je dois citer Fabricius^[3]. Son travail sur les glaciers du Grönland est remarquable pour le temps et donne une excellente idée des phénomènes glaciaires. Il est donc probable que Fabricius a parcouru l'inlandsis.

Pendant son séjour de huit années au Grönland (1806-1815), le géologue allemand Gieseck visita sur plusieurs points la lisière de l'inlandsis. Pas plus que ses contemporains, il ne comprit l'importance de l'étude scientifique de ce glacier, et ne fit aucune observation intéressante à ce point de vue ; en revanche, ses impressions de voyage sont écrites en style noble.

Pendant longtemps l'étude de l'inlandsis n'attira point l'attention. On était persuadé de l'impossibilité d'atteindre l'*Österbygd* par cette voie et de trouver une source de profit dans ce désert de glace. On avait alors les idées les plus extraordinaires sur cette immense carapace glaciaire, et à cette époque on commença à parler de régions fertiles situées au centre du continent, où les rennes sauvages se retireraient à certaines époques de l'année.

Vers 1850 s'ouvre une nouvelle période d'activité scientifique au Grönland. À la suite des études consciencieuses du Dr H. Rink, fruit de longues années d'exploration, l'attention du monde savant fut attirée sur cette terre polaire. Après avoir longtemps cru ce pays sans intérêt, on en reconnaissait la haute importance scientifique. Rink démontra la puissance de l'inlandsis et supputa l'énorme quantité de glace qui s'en détachait annuellement. De chacun des grands fjords où se forment des isbergs arrive chaque année à la mer une masse de glace dont il évaluait le volume à 100 millions d'*alen* cubiques (24 732 800 mètres cubes).

Ces études sur l'inlandsis découvraient aux naturalistes un nouveau champ d'observations. Plusieurs savants, notamment Louis Agassiz, avaient émis auparavant l'hypothèse que de grandes nappes de glace avaient autrefois recouvert certaines parties du globe ; Rink révélait l'existence d'un de ces immenses glaciers. Désormais les géologues avaient la perception que jadis, comme le Grönland aujourd'hui, une grande partie de l'Europe et de l'Amérique avait été ensevelie sous la glace et qu'à ces énormes carapaces glaciaires étaient dus les stries, les moraines, les blocs erratiques qu'on rencontre dans tout le nord de l'Europe.

L'existence d'une période glaciaire était admise et la géologie entrait dans une nouvelle phase.

Pour connaître les effets des inlandsis quaternaires on fut bientôt persuadé de la nécessité d'étudier le Grönland, le seul pays où existât encore un pareil amas de glaciers, et à partir de cette époque des explorations sont entreprises pour pénétrer dans l'intérieur de ce mystérieux désert de glace.

Le premier^[4] voyage organisé dans ce but est celui du *Fox*, commandé par sir Allen Young. Au début il paraît avoir été question de débarquer sur la

côte orientale une expédition en traîneaux sous la direction du D^r Rae, qui avait l'expérience des entreprises de ce genre. La caravane aurait traversé l'inlandsis jusqu'à la côte ouest et examiné la possibilité de planter sur le glacier une ligne télégraphique. Le navire arrivé, au milieu de septembre, près de la côte sud-est, où, dans l'opinion de sir Allen Young, le débarquement était possible, le projet de la traversée de l'inlandsis en traîneaux fut abandonné ; le Fox doubla le cap Farvel, puis se dirigea vers la côte ouest. De Julianehaab le D^r Rae, accompagné du colonel Schaffner, fit une tentative pour avancer sur l'inlandsis dans les derniers jours d'octobre et le commencement de novembre. D'après le récit d'un membre de la caravane, le lieutenant Zeilau^[5], le D^r Rae et ses compagnons ont, semble-t-il, simplement aperçu le glacier. Le D^r Rae, au contraire, prétend avoir mis le pied sur l'inlandsis, mais avoir été arrêté de suite par une énorme crevasse^[6]. Voilà une crevasse bien extraordinaire !

La même année, également au mois d'octobre, l'explorateur américain Hayes essaya de s'avancer sur l'inlandsis en partant de Port Foulke (78°18' de latitude nord). L'excursion commença le 22 octobre et ne dura que six jours. Le premier jour on atteignit la lisière de l'inlandsis, et le lendemain on en commença l'ascension. Ce jour-là, on aurait parcouru une distance de 9 kilomètres, le lendemain 48 et le troisième jour 42, et cela sur un glacier très accidenté, recouvert d'une neige très mauvaise. À chaque pas les hommes brisaient la couche de verglas superficielle et enfonçaient profondément. Hayes n'indique pas la méthode employée pour déterminer les distances parcourues. Le cinquième jour, un froid très vif accompagné d'une tempête obligea l'expédition à la retraite après avoir parcouru une centaine de kilomètres. Le lendemain Hayes regagna ses quartiers d'hiver. La lecture de la relation écrite par cet explorateur fait littéralement dresser les cheveux : « Sa troupe, écrit-il, était presque morte de froid, le thermomètre marquait — 36 degrés », température inférieure à celle que nous avons éprouvée. Il est curieux que ces marcheurs endurcis n'aient pu supporter pareil froid.

La lecture du chapitre de l'ouvrage de Hayes consacré à cette exploration fait naître certains doutes. Toute personne qui a la pratique des régions du nord regardera comme impossible de parcourir les distances indiquées plus

haut sur un terrain aussi accidenté que celui sur lequel avançait l'expédition américaine, en halant un traîneau. Le D^r Bessels a du reste prouvé l'inexactitude des observations de latitude faites par Hayes, et montré qu'il ne s'était pas avancé vers le nord aussi loin qu'il l'affirmait.

En 1867 le célèbre grimpeur anglais Édouard Whymper fit une tentative pour avancer sur l'inlandsis en parlant du petit fjord Hordlek situé au nord de Jakobshavn (69° 25' de latitude nord). Il supposait l'existence, au centre du Grönland, d'une oasis et de détroits découpant la masse continentale du pays en archipel. La distance entre les deux côtes est assez grande, croyait-il, pour qu'on y rencontrât des fjords restés inconnus. L'apparition et la disparition périodique de troupeaux de rennes sur la côte occidentale lui avaient fait supposer qu'au centre du pays devaient se trouver des pâturages où ces animaux venaient se réfugier de temps en temps. L'auteur du *Kongespeil* avait les mêmes idées, il y a quatre siècles.

L'expédition de Whymper en 1867 paraît avoir été simplement une reconnaissance préliminaire à un grand voyage d'exploration.

Arrivé à Jakobshavn le 15 juin, Whymper partit trois jours après, accompagné de trois Eskimos, pour une première excursion à la lisière de l'inlandsis au fond de la branche méridionale de l'Hordlekfjord. Il voulait reconnaître si cette localité pouvait être choisie comme point de départ d'une exploration, et s'il était possible de se servir de chiens et de traîneaux sur le glacier. Au premier coup d'œil, l'inlandsis parut à Whymper beaucoup plus unie qu'il ne l'avait supposé. La caravane avança sans difficulté, et à mesure qu'elle s'éloignait de la lisière du glacier, la neige était plus résistante. Arrivé à une altitude de 350 mètres et à une certaine distance de la côte, l'explorateur anglais battit en retraite ; il avait atteint le but qu'il se proposait, il avait reconnu que la surface du glacier se prêtait au traînage, et les Eskimos lui assuraient que sur cette neige des traîneaux halés par des chiens pouvaient parcourir « 35 à 40 milles par jour ». Whymper revint à Jakobshavn, plein d'espoir : « aucun obstacle ne semblait devoir arrêter la marche à travers le Grönland ».

Au fond de l'Hordlekfjord, l'inlandsis n'atteint pas le niveau de l'océan. Whymper s'occupa alors de rechercher un glacier s'abaissant jusqu'à la mer afin de faciliter le transport du matériel. Dans cette pensée il entreprit, du 24

au 27 juin, une reconnaissance sur la lisière de l'inlandsis dans le fjord de Jakobshavn. La surface du glacier étant très accidentée de ce côté, Whymper résolut de partir du fond de l'Hordlekfjord. Malheureusement à cette époque régnait parmi les indigènes de la baie de Disko une terrible épidémie. Sur les 300 habitants de Jakobshavn, 100 étaient malades. En outre, une maladie décimait les chiens, et Whymper ne put que très difficilement se procurer les animaux dont il avait besoin. Pour construire les traîneaux il avait apporté d'Europe le bois nécessaire, mais en ce moment tous les menuisiers étaient occupés à fabriquer des cercueils. Dans ces conditions, force fut de se servir des traîneaux grönländais, dont la résistance est très faible et qui ne sont pas pratiques pour des expéditions sur les glaciers. La nourriture des hommes et des attelages devait se composer de pemmican de la baie d'Hudson ; mais les chiens grönländais refusèrent cet aliment. Il fallut alors se procurer de la viande de phoque, autre grave difficulté, car presque tous les bons chasseurs étaient malades.

En dépit de tous ces contretemps, l'expédition se mit en route le 26 juillet. Elle était composée de deux Européens, Whymper et Robert Brown, et de trois indigènes. Plusieurs jours furent employés au transport des bagages au pied de l'inlandsis ; puis pendant trois jours une tempête arrêta les voyageurs.

Whymper ayant gravi entre temps un mamelon voisin de l'inlandsis eut une déception pénible. En un mois le glacier avait complètement changé. Au lieu d'une plaine de neige, c'étaient partout de très larges crevasses. Il n'y avait plus dès lors aucun espoir de succès. Le 26 juillet, la tempête s'étant calmée, Whymper se mit en route. Après plusieurs heures de marche et à quelques kilomètres seulement de la lisière du glacier, la caravane fut forcée de s'arrêter par suite d'avaries survenues aux traîneaux. Le vaillant explorateur anglais crut impossible de pousser plus loin, mais, avant de battre en retraite, il envoya en reconnaissance trois de ses compagnons. Ces éclaireurs n'ayant point trouvé la surface de l'inlandsis moins accidentée, l'expédition revint à son point de départ.

Après ce voyage Whymper semble ne plus avoir cru à l'existence d'une région dépouillée de glaciers dans l'intérieur du Grönland. Son célèbre livre *Scrambles amongst the Alps* (1871) contient la phrase suivante : « Entre le 68° 30' et le 70° de latitude nord, le Grönland paraît être entièrement

couvert de glaciers ». Il évalue la hauteur de la partie centrale du pays à 8 000 pieds, altitude probablement exagérée, mais cependant, à mon avis, assez vraisemblable [7].

En 1870, avec l'expédition entreprise par les professeurs Nordenskiöld et Berggren commence une nouvelle phase dans l'histoire de l'exploration du Grönland. Pour la première fois, en effet, des hommes réussissent à pénétrer à une certaine distance dans l'intérieur du pays et à passer plusieurs jours sur le glacier. C'est également le premier voyage dont les résultats scientifiques aient été de quelque importance.

Le 19 juillet 1870, les deux explorateurs suédois, accompagnés de deux indigènes, partirent de l'extrémité supérieure de l'Aulaisivikfjord avec un traîneau chargé de trente jours de vivres. Ils n'emportaient point de tente, mais simplement des sacs de couchage ouverts aux deux extrémités, dans lesquels deux personnes prenaient place bout à bout. Sur le glacier raboteux, c'était, suivant l'expression de Nordenskiöld, un lit froid et inconmode.

À peu de distance de la lisière du glacier, on reconnut l'impossibilité de traîner tous ces bagages, et le lendemain du départ Nordenskiöld abandonna le traîneau et une partie des vivres. Le restant des approvisionnements fut chargé dans des sacs. Le 21 juillet, à l'altitude de 406 mètres et à une distance de 24 kilomètres de l'Aulaisivikfjord, les indigènes refusèrent d'aller plus loin et battirent en retraite. Les deux courageux Suédois résolurent de poursuivre leur route pendant deux jours encore. Le 22 à midi, ils se trouvaient par 68°22' de latitude nord, à l'altitude de 580 mètres et à une distance de 37 kilomètres du fjord.

Le lendemain à la même heure, Nordenskiöld et son compagnon s'arrêtèrent à 51 kilomètres de leur point de départ et à une altitude de 551 mètres. Ils se trouvaient ainsi dans une dépression du glacier à 29 mètres plus bas que la veille. Le manque de vivres les obligea alors à la retraite ; mais avant de rebrousser chemin ils allèrent gravir un monticule de glace situé plus à l'est. À perte de vue s'étendait le glacier s'élevant par une pente continue vers l'intérieur du pays ; vers le nord, le sud et l'est, l'horizon était limité par une ligne de glace aussi nette que celle de la mer. Ce monticule était situé à une altitude de 638 mètres et à environ 56 kilomètres de

l'Aulaitsivikfjord. Chaque étape a donc été d'environ 11 kilomètres. Dans la nuit du 25 au 26 juillet, les deux explorateurs regagnèrent la terre ferme, après avoir passé sept jours sur l'inlandsis ^[8].

En 1871, l'inspecteur du Grönland septentrional, M. Krarup Smith, organisa une expédition pour explorer l'inlandsis, et en confia la direction à M. Möldrup. Les résultats de cette entreprise furent absolument nuis.

L'année suivante, Whymper revint au Grönland et parcourut les districts d'Umanak et de la partie nord de la baie de Disko. Cette fois il ne fit aucune tentative pour pénétrer dans l'intérieur du continent et se borna à gravir de hautes montagnes pour examiner l'inlandsis. Il revint persuadé qu'aucune « terre verte » n'existait derrière l'inlandsis et que le Grönland était entièrement couvert de glaciers.

La publication des travaux de Rink sur l'inlandsis du Grönland avait eu des résultats très importants. L'exploration des glaciers des Alpes, de la Scandinavie et du Grönland avait révélé l'importance des phénomènes glaciaires et permis de déduire de ces observations un tableau de la période quaternaire. On avait reconnu qu'à cette époque toute la Scandinavie et l'Europe septentrionale avaient été recouvertes d'une épaisse carapace cristalline et l'on en était venu à penser que les formes actuelles du terrain étaient le résultat des actions mécaniques de ces puissantes nappes de glace. Les vallées, les fjords, auraient été creusés par des courants de glace. Le géologue anglais Ramsay était le champion de cette théorie. N'était-ce pas précisément dans les régions soumises aux actions glaciaires quaternaires que se trouvaient les fjords et les vallées les plus profondes. Des géologues combattaient en même temps cette théorie ; les glaciers étudiés jusque-là en Europe avaient une très faible vitesse d'écoulement, quelques centimètres par jour ; par suite leur friction contre le sous-sol était trop faible pour pouvoir y creuser des sillons aussi profonds que les fjords. C'est alors que le géologue norvégien Amund Helland partit pour étudier les vitesses d'écoulement des glaciers du Grönland.

Pendant les mois de juin, juillet et août 1875 il parcourut la région comprise entre Egedesminde (68° 42' latitude nord) et le fjord Kangerdlugssuak (71° 15' de latitude nord), visitant cinq grands glaciers et nombre de plus petits, notamment celui de l'Ilordlekfjord.

Les résultats de l'expédition furent considérables^[9]. Helland reconnut que la vitesse d'écoulement du grand glacier de Jakobshavn n'était pas moindre de 19 m. 54 par jour. Un glacier dans le Torsukatakljord se mouvait à raison de 10 m. 16 par vingt-quatre heures. Ce fut une révélation, mais beaucoup de géologues n'en persistèrent pas moins dans leurs anciennes idées.

En 1875, le docteur Rink publia un travail pour démontrer l'intérêt scientifique que présenterait une traversée du Grönland de l'ouest à l'est. « Cette expédition pourrait être entreprise, écrivait-il, par une caravane de six hommes halant deux petits traîneaux. » Je n'ai eu connaissance de ce travail qu'après mon retour ; comme on le voit, les idées de Rink concordaient sur plusieurs points avec les miennes. Le savant voyageur conseillait de partir de la côte occidentale de l'isblink de Frederikshaab.

En 1876, sur la proposition du professeur Johnstrup, le gouvernement danois fit entreprendre l'exploration suivie du Grönland. Depuis cette époque chaque année il y envoya des expéditions. Les observations recueillies par ces voyageurs, toutes du plus haut intérêt scientifique, sont consignées dans les *Meddelelser om Grönland*^[9].

L'exploration de l'inlandsis devait naturellement être un des principaux objectifs de ces expéditions ; la première mission, dirigée par M. Steenstrup^[10], devait reconnaître la lisière de l'inlandsis dans le district de Julianehaab. On avait, en outre, songé à atteindre les nunataks Niviarsiat ou les Vierges, situés à quelques kilomètres de l'extrémité de l'inlandsis et indiqués sur les anciennes cartes, pour reconnaître s'ils ne pourraient servir de point de départ pour une expédition ultérieure dans l'intérieur du continent. De larges et profondes crevasses empêchèrent de mettre à exécution ce projet. Au cours de cette campagne l'expédition mesure le mouvement d'écoulement de trois glaciers du Grönland méridional. La plus grande vitesse observée était de 3 m. 75 par vingt-quatre heures^[11].

L'année suivante, l'expédition composée de M. Steenstrup et du commandant J.-A.-D. Jensen, alors lieutenant de vaisseau, explora la région littorale de la partie nord du district de Frederikshaab. Elle devait également, si l'entreprise était possible, pousser une pointe sur l'inlandsis

en partant de l'isblink de Frederikshaab ou de toute autre localité convenable. Le mauvais temps obligea de renoncer à ce projet ^[12].

En 1878 fut entreprise sur l'inlandsis une des explorations les plus fécondes en résultats. Elle se composait du commandant J.-A.-D. Jensen, de MM. Kornerup et Groth et du Grönlandais Ilababuk. Le point de départ fut l'isblink de Frederikshaab. La caravane escalada d'abord le nunalak Nasausak, un de ceux gravés par Dalager. Ayant reconnu l'impossibilité d'avancer de ce côté, M. Jensen choisit comme point de départ Itivdleq, situé sur le versant nord de l'isblink. La caravane se mit en route le 14 juillet, et, après onze jours de marche très pénible, atteignit une chaîne de nunataks situées à 40 kilomètres de la mer. À ces pointements rocheux on a donné avec juste raison le nom de nunataks Jensen, en l'honneur du hardi et savant chef de l'expédition. Le nunalak atteint par l'expédition danoise a une altitude de 1 556 mètres. Arrivée au pied de ce pilon, la caravane fut assaillie par une tourmente de neige qui ne dura pas moins de sept jours. Le 31 juillet, le temps s'éclaircit et les explorateurs purent gravir la montagne au pied de laquelle ils avaient campé. Le même jour ils battirent en retraite et, le 5 août dans la soirée, atteignirent le point de départ ^[13].

Cette exploration est une des plus importantes qui aient été faites au Grönland. Elle rapporta de précieuses observations relatives aux formations glaciaires et à la vie organique sur les nunataks et enfin un grand nombre de très curieux croquis.

Les difficultés que cette expédition avait eu à vaincre détournèrent la commission d'explorations du Grönland de faire entreprendre de nouveaux voyages sur l'inlandsis. Désormais les Danois se bornèrent à l'étude de la zone littorale, région du plus haut intérêt. Au cours de ces différentes expéditions, des observations très importantes furent recueillies, notamment sur le mouvement des glaciers.

D'après le lieutenant Ryder, le glacier d'Upernivik est animé d'une vitesse de 31 mètres par vingt-quatre heures (août 1886).

En 1880, un géologue suédois, M. Holst, fit quelques petites excursions sur l'inlandsis. Il étudia principalement la *kryokonite*, ce slam dont Nordenskiöld avait signalé la présence sur les glaciers : il reconnut qu'elle

se composait des mêmes éléments minéralogiques que les montagnes voisines de l'inlandsis et lui attribua une origine éolienne.

En 1885, le professeur Nordenskiöld entreprit sa célèbre exploration sur l'inlandsis. Il croyait, comme Whymper, à l'existence d'une terre libre déglacé dans l'intérieur du Grönland. L'expédition partit de l'Aulaisivikfjord le 4 juillet et, dix-huit jours après, arriva à une distance de 117 kilomètres dans l'intérieur des terres et à une altitude de 1 510 mètres.

L'état de la neige empêcha Nordenskiöld de pousser plus avant, mais avant de battre en retraite il envoya en reconnaissance vers l'est deux des Lapons qui l'accompagnaient. Ces éclaireurs prétendirent s'être avancés en cinquante-sept heures à 250 kilomètres plus loin et avoir atteint l'altitude de 1 947 mètres. Du point où ils rebroussèrent chemin, à perte de vue s'étendait devant eux la nappe blanche de l'inlandsis. Il y a, à mon avis, des raisons de douter que les Lapons se soient avancés aussi loin dans l'intérieur du pays. Leur évaluation de la distance parcourue est exagérée.

Le 25 juillet, la caravane de Nordenskiöld battit en retraite et, le 3 août, arriva à l'Aulaisivikfjord, après avoir passé trente-un jours sur le glacier^[14].

La région parcourue par la caravane était accidentée et coupée de larges crevasses, mais beaucoup plus unie que les parties de l'inlandsis visitées jusque-là. À une certaine distance dans l'intérieur du pays s'étendait notamment à perte de vue vers l'est une immense plaine de neige sans crevasse et sans monticule de glace. C'est la découverte de cette plaine qui me donna l'idée d'entreprendre notre exploration. L'expédition de Nordenskiöld s'avança plus loin vers l'est que toutes celles organisées auparavant et atteignit le grand désert de neige situé au centre du Grönland.

On pourrait croire qu'après ce voyage Nordenskiöld n'eût plus cru à l'existence d'une terre libre dans l'intérieur du Grönland. À son retour telle fut en effet sa pensée ; mais quelque temps après il revint à son idée première. « Pour des raisons que j'expliquerai plus loin, écrit-il, je doute de l'existence d'une carapace de glace continue, et peut-être la région visitée par nous n'est-elle qu'une large bande de glaciers qui s'étend à travers la péninsule entre le 69° et le 70° de latitude nord^[15]. » Ce changement

d'opinion du célèbre voyageur provenait de la rencontre de deux corbeaux dans l'intérieur du pays.

Ces oiseaux, racontaient les Lapons qui les avaient vus pendant leur reconnaissance, venaient du nord et, après s'être posés sur la trace laissée par les patins sur la neige, retournèrent dans cette direction.

« À cette époque, écrit M. Nordenskiöld, les corbeaux ne s'éloignent guère de leurs nids, généralement placés sur la côte. » La présence de ces oiseaux sur l'inlandsis indiquerait, suppose le célèbre explorateur suédois, l'existence d'une région libre de glaces au milieu de l'inlandsis. Peut-être, pense-t-il également, se trouve un fjord découpant le Grönland dans toute sa largeur du fjord de Jakobshavn à celui de Scoresby sur la côte orientale, fjord qui « dans ces derniers siècles aurait été barré par des masses de glace descendues des glaciers voisins ». Cette hypothèse a été suggérée à Nordenskiöld par la lecture des livres de Hans et de Paul Egede. Les légendes grönlaises mentionnent l'existence de cette passe.

Cette tradition se trouve sous différentes formes dans un grand nombre d'ouvrages. D'après les uns, le Grönland serait découpé, de l'ouest à l'est, par un fjord ; d'après les autres, il formerait un archipel en partie recouvert de glaces. L'origine de cette légende est connue. Dans l'archipel polaire américain, Frobisher découvrit plusieurs îles sur la côte ouest du détroit de Davis. Le navigateur anglais ignorait alors où il se trouvait ; plus tard il crut avoir abordé au Grönland et plaça sur cette terre les îles et les détroits par lui découverts. Son erreur fut bientôt reconnue, mais on n'en continua pas moins à croire le détroit de Frobisher situé au Grönland. L'ouvrage de Cranz, *Historie von Grönland*, publié en 1765, mentionne deux fjords traversant le Grönland, l'un dans le sud, l'autre au centre du pays. Hans Egede ne crut pas à l'existence de la première de ces passes, n'ayant pu la découvrir dans ses voyages, mais la carte jointe à son livre, *Det Garnie Grönlands nye Perlustration* (1741, Copenhague), indique un fjord s'étendant de Jakobshavn à la côte orientale dont les légendes des indigènes mentionnent l'existence. Son fils, Paul Egede, accepta également sans contrôle ce renseignement et porta cette passe sur la carte ^[16] accompagnant son ouvrage : *Eflerrelninger om Grönland* (1788).

Je ne veux pas m'arrêter à discuter plus longtemps cette question, qui me semble depuis longtemps résolue, et je continue le résumé des explorations sur l'inlandsis du Grönland.

La dernière expédition est celle de M. Robert-E. Peary, ingénieur civil de la marine américaine, et de M. Chr. Maigaard, fonctionnaire danois au Grönland (1886).

Pour cette fois, Peary voulait simplement faire une reconnaissance de l'inlandsis ^[17]. Il avait tout d'abord songé à se servir de traîneaux halés par des chiens : mais au moment du départ les Grönlandais disparurent avec leurs attelages. Peary et Maigaard partirent alors seuls et à pied ; les premiers jours ils furent accompagnés par un Grönlandais et une Grönlandaise, mais, à peu de distance de la lisière du glacier, l'un et l'autre refusèrent d'aller plus loin.

Le point de départ de cette expédition fut le fjord Pakilsok ou Ilordlek, situé par 69° 30' de latitude nord, le même que celui choisi par Whymper. Le 28 juin commença l'escalade du glacier. Des vivres pour trente jours et le reste de l'équipement étaient chargés sur deux traîneaux américains ^[18]. Les explorateurs étaient munis de ski et de raquettes canadiennes ; ces derniers engins leur furent très utiles. En place de tente, ils dormirent sous un prélat tendu entre les deux traîneaux. Du 7 au 12 juillet, ils s'abritèrent sous des huttes de neige, mais plus loin le mauvais état du névé les obligea à renoncer à ces constructions.

Dans la soirée du 2 juillet éclata une tourmente qui dura jusqu'au surlendemain matin : ils abandonnèrent alors leurs traîneaux et retournèrent à leur campement, établi sur les bords du fjord, pour y attendre un changement de temps.

Le 6 juillet, les deux explorateurs se remirent en marche et poursuivirent leur route après avoir établi sur le glacier un dépôt de huit jours de vivres. Le lendemain, en traversant un petit lac recouvert d'une mince couche déglacé, le traîneau de Maigaard tomba à l'eau, tous les effets imprégnés d'eau augmentèrent sensiblement son poids, et, après cette mésaventure, le halage devint très pénible.

Pendant la plus grande partie du voyage, la température resta au-dessous de zéro ; dans la nuit du 12 au 13 juillet, elle descendit même à — 14

degrés centigrades. Le lendemain se produisit un changement très désavantageux pour les voyageurs. Sous l'influence d'un coup de vent du sud-est, la température s'éleva brusquement de — 6 à + 8 degrés centigrades et amollit la couche de neige superficielle. Le vent présentait tous les caractères du fœhn.

Le 11 juillet, à l'altitude de 1700 mètres, fut établi un nouveau dépôt de vivres. Le 17 au matin, la petite caravane se trouvait à environ 160 kilomètres de la lisière occidentale de l'inlandsis et à une hauteur d'environ 2 290 mètres. Après avoir été arrêtée pendant deux jours en ce point par une tourmente, elle battit en retraite. Un vent d'est s'étant levé, Peary et Maigaard attachèrent l'un contre l'autre leurs deux traîneaux, établirent au-dessus un gréement et marchèrent à la voile pendant trois jours.

Dans la matinée du 24 juillet, les deux explorateurs atteignirent les bords du Pakitsokfjord, après avoir passé vingt-trois jours sur l'inlandsis.

La partie du glacier parcourue par Peary était beaucoup moins accidentée que celle traversée par Nordenskiöld en 1883. Peu ou point de crevasses et partout une couche de neige sèche, épaisse de 1 m. 50.

Peary a déterminé sa position en longitude par des observations exécutées le 19 juillet. L'expression employée par lui à ce sujet est du reste peu explicite ; dans sa relation il parle de hauteurs circumméridiennes, Maigaard emploie également le même terme. Les observations de hauteurs prises à midi sont, comme on le sait, très approximatives pour le calcul de la longitude. En place de chronomètre, Peary se servait d'une montre qu'il assure être très bonne : mais, une fois de retour sur la côte, il ne semble avoir fait aucune observation pour vérifier sa marche. La distance parcourue qu'il indique est donc, à mon avis, exagérée.

Les expéditions dont je viens de résumer les résultats avaient fait connaître la lisière occidentale de l'inlandsis et révélé l'existence, dans l'intérieur du pays, d'une immense plaine de neige, mais il restait encore beaucoup à apprendre de cette énorme carapace de glace ; pour lui arracher ses secrets nous avons alors entrepris l'expédition que je vais raconter.

En 1888, le versant oriental de l'inlandsis était très peu connu ; l'expédition du commandant Holm n'avait point abordé le glacier. Une étude de cette partie de l'inlandsis devait donc avoir une grande importance.

D'autre part, l'exploration de l'intérieur du Grönland présentait le plus haut intérêt. Il y avait à recueillir là des observations très importantes pour la géologie et la météorologie. Notre expédition n'était donc pas sans utilité.

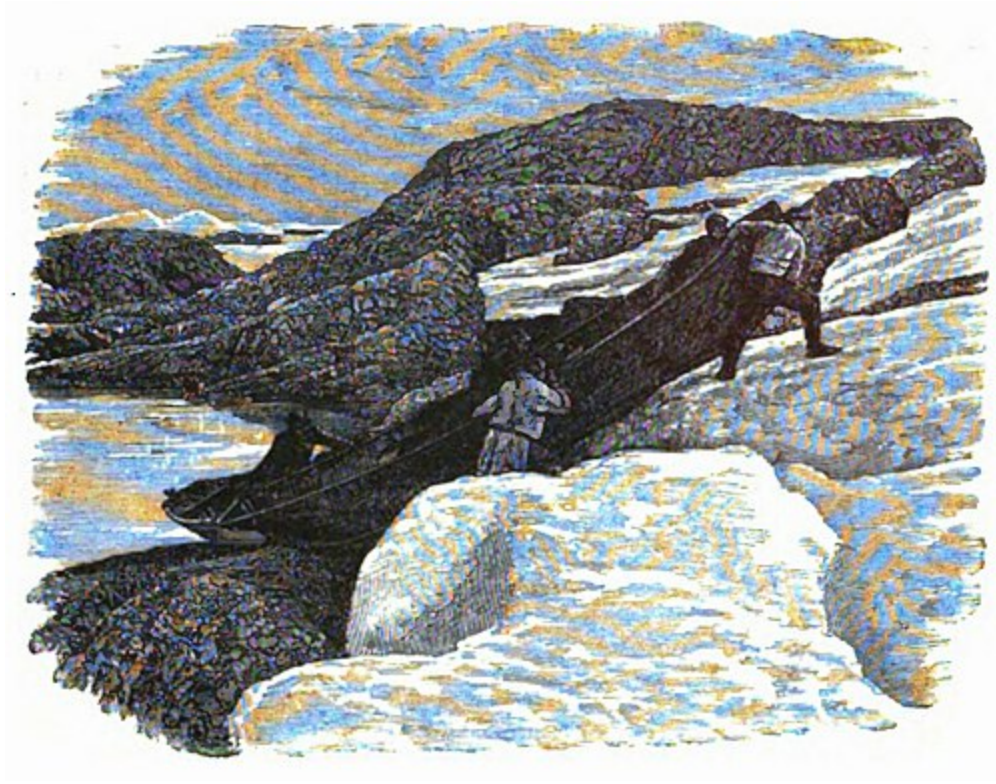


D^r H. RINK.

1. ↑ Lettre des directeurs au Conseil du Grönland, en date de Bergen le 19 avril 1723. J'ai emprunté ce document à l'article de P. Eberlin (*Archiv for Math og Naturv.* Kristiania, 1890).
2. ↑ Probablement le nunatak Nasausak gravi en 1878 par l'expédition Jensen.
3. ↑ O. Fabricius, *Om Drivisen i de nordlige Vande og fornemmzlig i Davis-Slædet*, (1784). — *Dansk. Vid. Selsk. Skrifter*, 1788. 5, 65-84.
4. ↑ En 1859, le colonel américain Schaffner aurait fait de Julianehaab une excursion sur l'inlandsis, accompagné du lieutenant Höier, employé de la colonie (Zeilau).
5. ↑ Th. Zeilau, *Fox-Ekspeditionen i Aarel*, 1860. Copenhagen, 1861.
6. ↑ Voir la discussion qui a suivi notre communication à la Société royale de géographie de Londres (*Proceedings of the Royal geographical Society et Monthly Record of geography*, numéro d'août, Londres, 1889).
7. ↑ Edward Whymper, *Explorations in Greenland (Good Words*, revue publiée par Donald Macleod. n^{os} de janvier, février et mars 1884). C'est la seule relation complète publiée par ce voyageur. Les *Millheilungen de Petermann* (1871) contiennent un article de son compagnon Robert Brown, *Das Innere von Gronland*. Dans cet article, Brown raconte avoir vu à une très grande distance sur l'inlandsis un nunatak dont, au commencement de ce siècle, la mer aurait baigné le pied (!!).
8. ↑ M. Nansen donne sur les résultats scientifiques de l'expédition de M. Nordenskiöld de longs détails que nous croyons inutile de reproduire ici. *La Deuxième Expédition suédoise au Grönland*, traduite par Charles Rabot (Hachette et Cie, 1888), contient *in extenso* la relation du savant explorateur suédois. M. Nordenskiöld avait signalé à la surface de l'inlandsis la présence d'une poussière appelée par lui *kryokonite* qu'il croyait d'origine cosmique. Les

naturalistes danois attribuent, au contraire, à ces dépôts une origine éolienne ; dans leur pensée, ils proviennent des montagnes riveraines de la côte et sont apportés par le vent sur le glacier. M. Nansen partage cette opinion. Dans la partie de l'inlandsis qu'il a parcourue, où les pointements rocheux sont rares, il n'a observé qu'une très petite quantité de *kryokonite*, et à une faible distance de la côte n'en a pas vu trace.

9. [1](#) [2](#) Cette publication comprend actuellement douze volumes, publiés sous la direction d'une commission composée du professeur Johnstrup, du ministre de la marine et du docteur Rink.
(Note du traducteur.)
10. [↑](#) Les autres membres de l'expédition étaient M. Kornerup et le commandant Holm, alors lieutenant de vaisseau.
11. [↑](#) *Meddelelser om Grönland*, vol. II.
12. [↑](#) *Ibid.*, vol. I.
13. [↑](#) La *Deuxième Expédition suédoise au Grönland* contient la relation *in extenso* du commandant Jensen.
14. [↑](#) A.-E. Nordenskiöld, la *Deuxième Expédition suédoise au Grönland*.
15. [↑](#) *Id. ibid.*, *loc. cit.*, p. 115, note 2.
16. [↑](#) La *Deuxième Expédition suédoise au Grönland* contient un fac-similé de cette carte.
17. [↑](#) *Bulletin of the American geographical Society*, vol. XIX. New York, 1887.
18. [↑](#) Ils étaient longs de 2 m. 70, larges de 55 centimètres, et pesaient 11 kilogrammes.



HALAGE DES CANOTS AU DERNIER CAMPEMENT. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

CHAPITRE XVII

DÉPART DE LA CÔTE ORIENTALE — ESCALADE DE L'INLANDSIS

A PRÈS la reconnaissance que j'ai racontée dans le chapitre XV, nous fûmes occupés plusieurs jours aux préparatifs du départ. Le temps étant doux et pluvieux, il n'était pas urgent de nous presser. Nous en profitâmes pour raccommoder nos chaussures.

Un ciel clair avec des gelées pendant la nuit, voilà ce que nous désirions. Pendant ce temps la caravane se nourrit d'oiseaux tués le long de la côte et que nous n'avions pas eu le temps de manger. Ils avaient, ma foi, fort bon goût. C'était véritablement amusant de nous voir réunis autour de la boîte à conserves vide qui nous servait de marmite et en tirer des oiseaux que nous dépecions avec la fourchette du père Adam. Nous n'avions pas emporté découverts ; du reste, j'en ai fait l'expérience, pareils instruments sont absolument inutiles ; les doigts sont d'excellentes fourchettes, mais gare si les mets sont un peu trop chauds ! À cet égard on acquiert vite une grande audace.

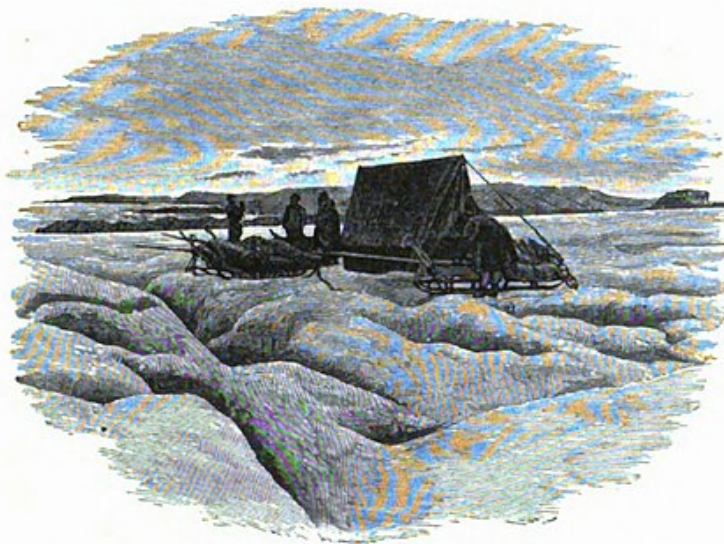
Le 14, le temps s'améliora et le départ fut décidé. Le meilleur point d'attaque de l'inlandsis semblait, à Sverdrup comme à moi, une montagne dont la base était baignée par la mer. Une dernière fois les canots sont mis à l'eau, chargés de tous les bagages, et en route ! Mais les parois de la montagne en question sont trop escarpées pour que l'ascension en soit possible : il faut revenir en arrière et escalader le glacier en partant du campement. Le débarquement des bagages nous prit ensuite du temps et ce ne fut que tard dans la nuit que nous fûmes prêts.



CACHE DES CANOTS. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Le 15 les canots sont tirés au sec et déposés dans un ravin. Dessus nous mettons des pierres pour qu'ils ne soient pas emportés par le vent, et dessous quelques provisions, des munitions, puis une petite boîte en fer-blanc renfermant un rapport sommaire sur notre expédition.

Les Lapons voulaient abandonner un des sacs de couchage. Ne pouvions-nous pas dormir quatre dans un sac ! Quant à eux, ils s'envelopperaient dans leurs *paeks* ^[1]. N'avaient-ils pas l'habitude, la nuit, des froids de 40 degrés, sans autre couverture que ces vêtements ! Je préfèrai attendre avant de me décider à ce sacrifice ; peut-être un jour les Lapons eux-mêmes auraient-ils besoin de leur sac. « Non, jamais ils ne s'en serviraient, affirmait Balto ; cette literie était un poids de plus à traîner. » Après quelques jours de marche sur l'inlandsis, notre homme dut reconnaître son erreur. Que serait-il advenu de lui et de son compagnon si je n'avais eu la sagesse de résister à ses pressantes sollicitations ?



NOTRE CAMPEMENT DANS LA MATINÉE DU 17 AOÛT.
(DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

La température relativement élevée pendant la journée amollissait la neige ; pour cette raison, je résolus de marcher durant la nuit et de nous reposer le jour. Vers les neuf heures du soir, la caravane se met en route

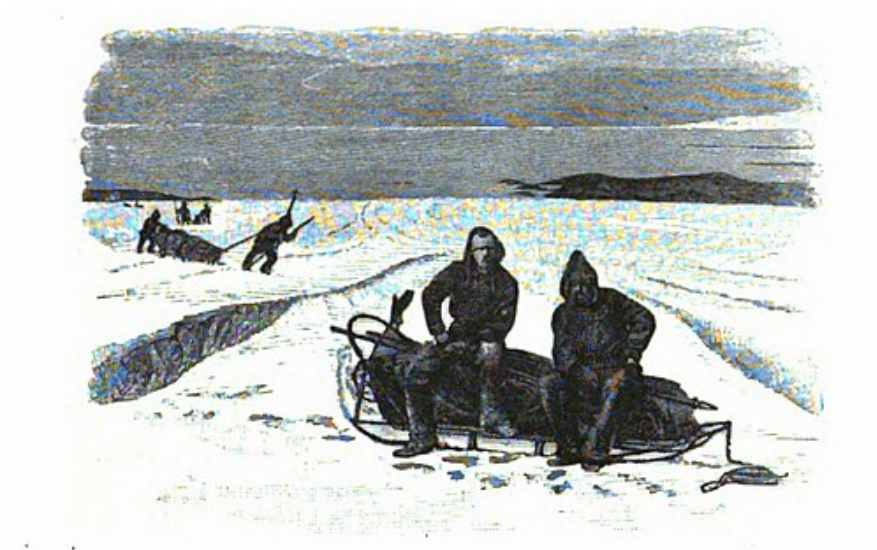
pour Kristianshaab, pour la côte occidentale du Grönland. Au début, la marche est lente. Une nappe de neige qui s'étend jusqu'au rivage permet de haler les traîneaux à partir du campement : mais lorsque la pente est escarpée, il ne faut pas moins de trois hommes pour déplacer chaque véhicule. Les traîneaux sont d'ailleurs lourdement chargés ; le poids d'un seul de ces véhicules est d'au moins 100 kilogrammes. Nous modifions le paquetage de façon que les charges soient juste de 100 kilogrammes. Une seule, sur un traîneau tiré par deux hommes, est de 200 kilogrammes.

Pendant la nuit, légère gelée ; elle durcit à peine la neige. À part la déclivité initiale, la surface de l'inlandsis ne présente pas de grands accidents de terrain. Vers le matin nous atteignons une région bosselée de monticules et déchirée par des crevasses ; la neige est heureusement dure, et par suite le traînage facile. Après avoir parcouru un peu moins de 6 kilomètres, nous établissons le campement à l'altitude de 180 mètres. Avec quel plaisir nous avalons alors une demi-douzaine de tasses de thé bien chaud et nous nous glissons dans les sacs de couchage ! Au moment de nous endormir, nous nous apercevons que nous avons laissé notre morceau de gruyère là où à minuit nous nous sommes arrêtés pour dîner. C'eût été fâcheux d'abandonner pareille friandise, d'autre part il était bien ennuyeux de faire une nouvelle course après une marche pénible. Toujours dévoué, Dielrichson s'offrit pour aller chercher le morceau de fromage ; il voulait, disait-il, faire une promenade matinale avant de s'endormir, et en même temps compléter par de nouvelles observations la carte de cette partie du glacier.

Ce fut avec un véritable sentiment d'admiration que nous vîmes partir notre camarade ; nous ne pouvions comprendre son plaisir à se promener après la marche si pénible que nous venions d'achever.

Le soir venu, la caravane se remet en marche. Le glacier est très accidenté. Vers le milieu de la nuit, l'obscurité est si profonde que nous devons faire halte. À onze heures du soir la tente est dressée ; nous avalons un excellent chocolat en attendant l'aurore. Au delà le terrain est plus facile ; la neige est cependant toujours grenue et molle. Dans cette région, les crevasses deviennent nombreuses ; nous réussissons à traverser la plupart sans grandes difficultés. Le matin, la pluie commence à tomber. Nous prenons nos imperméables ; malheureusement ils laissent passer l'eau

et bientôt nous sommes mouillés jusqu'aux os. Malgré un vent piquant, nous n'avons cependant pas froid, obligés que nous sommes au pénible halage des traîneaux ; mais il n'est pas précisément agréable de sentir les vêtements mouillés se coller contre la peau et se décoller ensuite à chaque mouvement. Nous continuons la marche pendant une partie de la matinée. La pente est douce et le halage facile lorsque deux hommes sont attelés à chaque traîneau. Les crevasses, par contre, sont nombreuses. Pour ne pas gêner la marche nous ne pouvons nous attacher tous à une même corde. Chaque homme est seulement lié par un fort câble à l'avant du traîneau qu'il tire. Si un pont de neige venait à se rompre sous son poids, il resterait suspendu au-dessus du gouffre par la bretelle du traîneau aussi longtemps que le véhicule ne serait pas entraîné. Quelquefois seulement nous tombons dans des crevasses : mais nous restons suspendus au-dessus du gouffre, à la hauteur des épaules. Nous apprenons bientôt, du reste, à nous arrêter dans ces chutes en jetant nos bâtons ferrés en travers des fentes.



ESCALADE DE L'INLANDSIS. (D'APRÈS UNE ESQUISSE DE M. NANSEN.)

Halte à midi. Le campement est établi sur une petite surface plane entre deux larges crevasses. Le temps est devenu très mauvais. Avec quel plaisir nous changeons de vêtements et buvons du thé ! Nous plaçons les bâtons ferrés et les ski sous le plancher de la tente pour qu'il ne repose pas

directement sur la neige mouillée, puis nous prenons place dans les sacs. Les fumeurs ont la permission de fumer une pipe. Sous notre tente nous sommes parfaitement à l'abri tandis que le vent et la pluie font rage dehors.

Pendant soixante-douze heures, du 17 à midi jusqu'au 20 au matin, le mauvais temps nous condamne à l'immobilité. Durant ces trois jours, nous restons blottis dans nos sacs, ne sortant que pour aller chercher des vivres dans les traîneaux. Nous dormîmes presque tout ce temps ; les premières vingt-quatre heures, nous ne nous réveillâmes même pas. Les rations avaient été réduites au strict nécessaire. On ne travaillait pas, on n'avait donc pas le droit de manger. Un seul repas fut servi chaque jour ; plusieurs estomacs protestèrent, mais il fallait ménager les provisions.

Lorsque nous ne dormions pas, on passait le temps, qui à écrire la relation du voyage, qui à conter des histoires ou à lire quelques-uns des livres de notre petite bibliothèque, des livres passionnants tels que la *Table des Logarithmes*, l'*Almanach nautique*, ou encore le travail du professeur Helland sur les fjords producteurs d'isbergs au Grønland. Comme d'habitude en pareille circonstance, Balto et Ravna lisaient l'Ancien Testament. Dans la matinée du 20 août, le temps devient meilleur et nous pouvons continuer le voyage.



SOUS LA TENTE PENDANT LA TEMPÊTE. (DESSIN D'E. NIELSEN.)

Le glacier est maintenant très crevassé. Dans la direction d'un monticule situé en face de nous et que nous voulons atteindre, la surface de l'inlandsis est fendillée dans tous les sens. Il y a là un système de crevasses qui se coupent à angle droit et que nous ne pouvons réussir à traverser. Nous inclinons alors vers le nord, et de ce côté parvenons à atteindre le sommet du mamelon. Nous descendons l'autre versant en glissant, assis sur nos traîneaux, au milieu d'un labyrinthe de crevasses. Attention tous, pour ne pas culbuter dans ces gouffres ! Plus loin le glacier est d'un parcours facile, la pente moins rapide et les fentes moins nombreuses. En certains points le traînage est même aisé, chacun peut tirer seul son traîneau. Sverdrup et moi sommes toujours attelés au plus lourd véhicule, en tête de la caravane. La pluie des derniers jours a rendu la neige résistante. Nous enfonçons cependant encore ; viennent des gelées et tout sera pour le mieux. Le glacier est toujours accidenté. Voici en quels termes Balto raconte cette partie du voyage :

« Le 20 (il veut parler du 22), le glacier était très inégal, accidenté par de grandes ondulations comme les vagues de la mer. Il était terriblement pénible de haler les traîneaux au sommet de ces monticules, et quand on en descendait les pentes, des morceaux de glace roulaient sur vous. Les épaules, endolories par les bretelles des traîneaux, brûlaient littéralement. »



LE KIATAK, VUE DE L'INLANDSIS. 20 AOÛT. (D'APRÈS UNE ESQUISSE DE M. NANSEN.)

Vers les huit heures du soir, le ciel semble s'éclaircir ; si les nuages se dispersaient, pour sûr il gèlerait. Nous prenons donc le parti de camper et d'attendre que la neige ait durci.

Le lendemain (21 août), à quatre heures du matin, réveil. Pas un nuage au ciel. Bien que le thermomètre s'élève encore à quelques degrés au-dessus de zéro, la neige porte parfaitement. La pente est rapide, et les crevasses larges et nombreuses ; néanmoins nous réussissons à avancer rapidement et sans incident. Dans la matinée un beau soleil amollit le névé. Le traînage devient alors pénible, de plus nous souffrons cruellement de la soif ; pas un filet d'eau dans ce désert de neige et de glace ; nous n'en trouverons plus avant d'avoir atteint la côte occidentale.

Pendant toute la durée de notre marche à travers l'inlandsis nous ne pûmes boire qu'une très petite quantité d'eau fraîche. Nous n'avions que l'eau provenant de la fusion de la neige dont nous remplissions de petites bouteilles en zinc que nous portions sur la peau. Nous n'avions pas la patience d'attendre que la neige fût complètement fondue, et dès que la masse cristalline était tant soit peu liquéfiée, nous aspirions les gouttes qui en tombaient. Vers dix heures du matin la caravane atteint le monticule terme de l'étape. Nous avons parcouru environ 8 kilomètres. Au delà de ce point la pente est moins forte et le glacier moins crevassé ; les premières difficultés sont maintenant vaincues, pensons-nous, et pour fêter cette première victoire, des extras sont servis, du *mysost* et de la confiture d'airelles. Le point où nous nous trouvons est situé à l'altitude de 870 mètres ; nous avons dépassé plusieurs nunataks, mais devant nous s'étend une longue suite de ces îlots rocheux.

Le 22 à deux heures du matin nous nous remettons en marche. Durant la nuit la température s'est abaissée à -5° , la neige est devenue résistante sous l'influence de ce froid, mais le glacier est très accidenté. Vers neuf heures du matin, la neige, ramollie par les rayons du soleil, ne porte plus. Dans ces conditions nous campons après avoir parcouru 10 kilomètres. Nous souffrons de plus en plus du manque d'eau et c'est avec délices que nous buvons le thé. Pour le rendre plus rafraîchissant j'y ajoute de l'extrait de citron, oubliant que nous avions déjà additionné notre boisson de lait condensé. Aussitôt le lait se coagule et tombe au fond de notre tasse : ce n'est guère appétissant, mais nous n'en buvons pas moins notre thé.

une surface aussi plane.

Le 25 août, vers onze heures du matin nous dressons la tente. Le soleil est si ardent qu'il incommode l'un de nous ; pour pouvoir dormir il va se coucher dehors à l'ombre de la tente sur un prélat étendu sur la glace. À six heures et demie du soir nous sommes debout. Maintenant la marche est rendue pénible par une couche de fines particules neigeuses. En dépit d'une température de 7 à 8 degrés au-dessous de zéro, le halage des traîneaux est très fatigant sur ce névé pulvérulent. L'abaissement de la température ne rendant pas la neige plus résistante, nous prenons le parti de marcher le jour. À dix heures du soir le campement est établi.



L'ANIKITSOK ET LES NANATK JOHNSTRUP ET KORNERUP.
(DESSIN DE F. NANSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Pour alléger nos bagages je résolus d'abandonner les toiles imperméables qui protégeaient nos sacs de couchage. À la distance où nous nous trouvons de la côte, nous n'avons plus à craindre la pluie. Ces prélatrs sont inflammables, voilà du combustible tout trouvé, et bientôt la cuisine est installée avec une boîte à conserves vide placée sur un fragment de la quille des patins des traîneaux. La boîte est remplie d'eau, et le feu, entretenu à

l'aide des imperméables découpés en petits morceaux, flambe très bien ; la vue de ce petit brasier fait plaisir à tous : mais en ce bas monde les joies durent peu. Bientôt la tente est complètement remplie de fumée, on ouvre la porte, et quoiqu'il en sorte un peu par cette ouverture, le nuage augmente rapidement d'épaisseur. La plupart de mes camarades s'enferment alors dans les sacs de couchage, un ou deux durent cependant rester debout pour entretenir le feu. Puis la neige fond, mais en même temps la marmite commence à fuir. Il faut maintenant transvaser l'eau dans une autre boîte. Enfin le thé est prêt. Le lendemain, nous fîmes également la cuisine avec les imperméables des traîneaux, mais le foyer fut établi hors de la tente.

Outre une excellente soupe avec des peptones de viande, nous nous offrîmes le luxe d'une citronnade. Ce fut la dernière fois, jusqu'à notre arrivée à la côte, que nous pûmes boire à notre soif. Au réveil nous sommes noirs comme des charbonniers. Nos visages sont couverts d'amas de suie assez épais pour pouvoir être enlevés au couteau. Depuis notre départ du *Jason* jusqu'au jour où nous avons atteint la côte occidentale, jamais nous ne nous sommes lavés ; mais pour que le lecteur ne nous prenne pas pour des malpropres je m'empresse d'ajouter qu'en temps ordinaire nous avons l'habitude de nous débarbouiller. Pour trois raisons il nous était impossible de procéder à notre toilette habituelle. D'abord nous manquions d'eau. Nous n'avions qu'une petite quantité de ce précieux liquide, péniblement obtenue le matin et le soir dans la lampe à alcool, et le jour par la fusion de la neige dans nos bouteilles de poche. Lorsqu'on a soif, inutile de dire qu'on préfère boire l'eau au lieu de l'employer à des ablutions. D'autre part il n'est pas précisément agréable de se laver par des températures aussi basses que celles que nous avons supportées. Cela est même impossible sans risquer de se geler les mains. Enfin la réverbération du soleil sur les neiges nous brûlait la peau du visage. Nous pelions et nous avions la figure balafrée de crevasses. Dans ces conditions, les ablutions eussent empiré le mal.



NUNATAKS, BALTO, MOHN, KRISTIANSES, DIETRICHSON ET SVERDRUP. 22 AOÛT. (DESSIN DE F. NANSEN.)

Le 24 août, neige très mauvaise, très fine et très profonde : l'épaisseur de cette couche superficielle n'est pas moins de 4 pouces. En outre, la pente est rapide. Pour entretenir les forces, tous les 3 kilomètres je distribue à chaque homme une tablette de chocolat à la viande. Pour le dîner nous préparons du chocolat ; comme combustible nous employons le restant de nos imperméables, un pied de réserve pour le théodolite, et des éclisses que nous avons emportées pour le cas où quelqu'un de nous aurait eu le malheur de se casser un membre. Ayant traversé sans accident la région crevassée, nous nous en servîmes comme combustible, conservant toutefois quelques-uns de ces appareils en cas d'accident aux approches de la côte occidentale.



LA VIERGE ET LES NANATAKS KUN, KJERULF, TENRY ET WHYMPER. 22 AOÛT. (DESSIN DE F. NANSEN.)

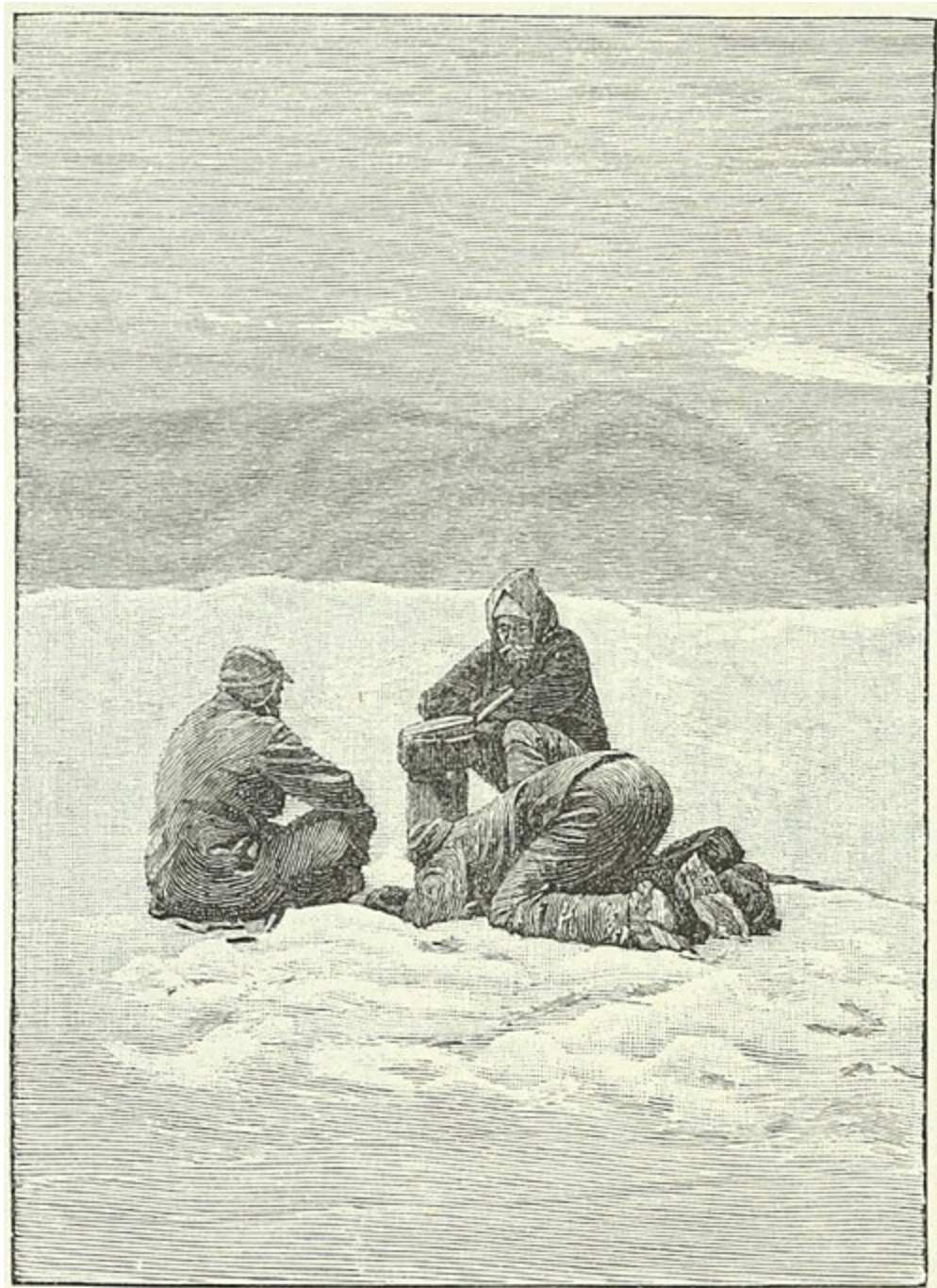
Le soleil disparu, la température devient très froide et le traînage très difficile ; nous prenons alors le parti de camper. Ce jour-là l'étape ne fut guère plus de 11 kilomètres. Lorsque nous faisons halte, il y a seulement quelques heures que nous avons dîné ; aussi le souper se compose-t-il simplement de quelques biscuits. Nous les mangeons avec de la neige imprégnée de citronnade, cela fait une véritable *granita*, un dessert de gourmet, je vous assure. Cette glace est excellente avec de la neige très fine, nouvellement tombée, nous la savourons à petites bouchées pour faire durer le plaisir, assis devant la tente, et regardant la plaine blanche éclairée par la lune. Nos pensées s'envolent vers le pays où nous avons mangé de la *granita* pour la dernière fois. La lune luisait comme aujourd'hui, mais c'était sur la baie de Naples et non sur l'immensité froide de l'inlandsis.

La 25 août, la pente est toujours rapide et le traînage encore plus pénible, avec une couche de neige pulvérulente, épaisse de 6 à 8 pouces, et le vent se lève droit debout. Chaque jour la préparation du dîner nous faisait perdre beaucoup de temps dans l'après-midi ; pour y remédier j'essayai de cuire notre repas sur un traîneau en marche. La tentative réussit parfaitement. Une fois la soupe bouillante, la tente fut dressée ; mais au moment de déposer le fourneau, je fais un faux pas et renverse le contenu de la casserole sur le prélat servant de plancher. En un clin d'œil tous les camarades bondissent et saisissent la toile aux quatre coins. On fait couler la soupe dans un creux au milieu, puis on la transvase dans la casserole sans en perdre une goutte. En pareille circonstance il est utile que la toile soit imperméable. Balto après avoir raconté cet incident ajoute : « La soupe que nous mangeâmes n'était pas précisément très propre, car le prélat sur lequel elle avait coulé était sale, mais à cela nous ne fîmes pas attention ». Notre compagnon ne raconte point qu'à cette soupe était mélangée de l'esprit-de-vin tombé de la lampe : à son avis c'était un assaisonnement. Le dîner avalé, il fallut se remettre en marche, en dépit de la tourmente qui nous lançait la neige à la figure. À mesure que la journée avançait, le vent augmentait ; avec une pareille brise une température de -9° n'est pas précisément agréable. Malgré cette bourrasque, nous gravissons une pente escarpée la tête basse pour éviter d'être aveuglés. Ce n'est que tard que nous installons le campement. Un biscuit, un peu de chocolat à la viande et une granita au citron constituent notre souper, puis nous nous glissons dans les sacs pendant que la tempête fait rage dehors.

Le lendemain, lorsque je m'éveillai pour faire le café, quel ne fut pas mon étonnement de me trouver à moitié enfoui sous la neige, qui avait passé à travers les ouvertures de la tente et nous avait recouverts d'une épaisse couche de névé. Même mes souliers étaient remplis de neige. Dehors les traîneaux étaient à moitié ensevelis, et contre les parois de notre tente des tas épais étaient amoncelés. Néanmoins c'est avec un sentiment de bien-être que nous déjeunons au lit, c'est-à-dire dans nos sacs.

Toute la journée la tempête continue ; à mesure que nous avançons, la neige devient plus pulvérulente et par suite le traînage plus laborieux. Je songe alors à amarrer les traîneaux deux par deux, et à essayer à l'aide d'un voile de tirer des bordées et de nous élever dans le vent. Si notre marche

continue à être aussi lente, de longtemps nous n'arriverons à Kristianshaab ; espérons que le temps s'améliorera, mais cela ne sera pas pour aujourd'hui. Après avoir parcouru environ 10 kilomètres et demi nous arrivons au pied d'un mamelon très escarpé : trois hommes ne sont pas de trop pour haler chaque traîneau sur cette pente. En redescendant, après avoir hissé un des véhicules, Kristiansen, qui n'ouvrait que rarement la bouche, dit à Dietrichson : « Il faut être fou pour venir bénévolement dans un pareil pays ».



LA CUISINE SUR L'INLANDSIS. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

1. ↑ Robes en fourrure portées par les Lapons en hiver. (*Note du traducteur.*)



NUNATAKS HOLM ET GAMÉL. 26 AOÛT.
(DESSIN DE F. NANSEN.)

CHAPITRE XVIII

NOUS NOUS DIRIGEONS VERS GODTHAAB — CLIMAT DE L'INLANDSIS — STRUCTURE DU GLACIER

DANS la soirée du 26 août nous faisons halte à l'altitude d'environ 1 990 mètres. Instruits par l'expérience, nous essayons de nous protéger contre la fine poussière de neige. Pour cela nous installons le campement dans un trou, élevons un rempart du côté de la brise, et protégeons cette partie de la tente à l'aide d'un traîneau retourné et couvert d'un prélat. Après cela nous nous glissons dans notre petite habitation ; la lampe à alcool chante joyeusement et répand une pâle lumière dans noire intérieur, où, en dépit de toutes nos précautions, la neige pénètre en fins tourbillons. Le thé servi, on allume une des cinq bougies que j'ai apportées pour m'éclairer lorsque je change les pellicules dans les châssis de l'appareil photographique. Cette lumière rend notre habitation plus agréable. La tempête peut souffler dehors, nous sommes maintenant bien tranquilles dans notre tente.

Le lendemain la tourmente durait toujours. Grâce aux travaux de défense, la neige avait pénétré en moins grande quantité dans l'intérieur de la tente que la nuit précédente. Je prends alors la résolution d'établir une voilure sur les traîneaux ; naturellement les Lapons ne sont pas de mon avis. « A-t-on jamais eu une pareille idée, de marcher à la voile sur la neige ! s'écrie Balto. Vous pouvez nous apprendre à naviguer sur la grande mer, mais avez-vous la prétention de nous montrer, à nous autres Lapons, la manière de marcher sur la neige ? Non, jamais on n'a eu une aussi sottise et une telle prétention. » Balto ne mâchait pas ses expressions, qui n'eurent, bien entendu, aucun effet sur moi. Les traîneaux furent divisés en deux groupes, deux furent solidement attachés côte à côte, les trois autres formèrent pareillement un seul tout. Pour les premiers, le plancher de la tente servit de voile ; au-dessus des trois autres, où devaient prendre place Dietrichson, Balto et Ravna, on hissa deux prélaris.

Nous essayons de nous élever dans le vent ; mais l'entreprise échoue, nous ne pouvons même pas maintenir le vent sur l'avant du travers.

Devant cet insuccès, je pris une grave détermination. Avec cette tempête et cette neige pulvérulente nous ne pouvions atteindre Kristianshaab vers le 15 septembre, à l'époque où le dernier navire devait quitter le Grönland à destination de Copenhague, je résolus de me diriger vers Godthaab. Il me paraissait très fâcheux de nous exposer à hiverner au Grönland. D'autre part, ignorant l'itinéraire des navires le long de la côte occidentale, je pensais que le bâtiment qui devait partir de Kristianshaab au milieu de septembre relâcherait dans les ports de la côte sud-ouest : il me semblait donc nécessaire, pour revenir avant l'hiver en Norvège, de nous diriger vers un des ports du sud, vers Godthaab par exemple.

Plusieurs autres raisons m'engageaient à modifier notre itinéraire. La partie de l'inlandsis avoisinant Godthaab était encore complètement inconnue, tandis qu'aux environs de Kristianshaab Nordenskiöld avait dirigé précédemment deux expéditions et recueilli de très importantes observations sur cette partie du glacier. Enfin la saison avançait et Godthaab était beaucoup moins loin que Kristianshaab. Je n'avais guère étudié, il est vrai, la possibilité d'une descente du côté de la première de ces deux colonies, et en second lieu Godthaab était plus éloigné que Kristianshaab de l'inlandsis.

Entre le glacier et Godthaab s'étend une région accidentée dépouillée de glaciers, qui peut-être serait très difficile, même impossible à traverser. En tout cas nous pourrions toujours atteindre le port par un des fjords au fond desquels débouche l'inlandsis.

Toute la matinée je réfléchis à la situation. Les cartes furent examinées soigneusement, toutes les éventualités envisagées ; finalement je décidai de prendre la direction de Godthaab. Je supposais bien que de ce côté nous trouverions, à la descente, des glaciers très accidentés, mais je pensais que nous pourrions passer entre les bras de l'inlandsis. Le point que je choisis alors pour l'atterrissement fut précisément celui où nous arrivâmes quelques semaines plus tard. Lorsque j'annonçai à mes camarades ma résolution de nous diriger vers Godthaab, elle fut approuvée à l'unanimité : nous commençons à être fatigués de l'inlandsis et tous nous rêvions de régions moins inhospitalières.

Les voiles sont hissées sur les traîneaux, et vers trois heures de l'après-midi nous partons. Nous ne pouvons réussir à gagner dans le vent ; tout au plus parvenons-nous à nous maintenir au plus près, quelquefois même à un quart en dessous. Le vent, soufflant du nord-ouest, nous oblige à nous diriger vers un point situé un peu au sud de Godthaab. Il vaut mieux avancer ainsi que de haler les traîneaux. En quelques heures nous réussissons à parcourir plus de 11 kilomètres. Tout en marchant je songe au moyen d'atteindre Godthaab. D'après la carte, depuis l'inlandsis jusqu'à Narsak, hameau situé sur la côte méridionale de l'embouchure de l'Ameralikfjord au sud de Godthaab, s'étend une région très accidentée, hérissée de montagnes et déchirée de vallées. Il sera peut-être difficile de traverser ce massif, je songeai alors à gagner la colonie par mer. Avec nos deux prélaris, le morceau de toile à voile servant de plancher dans la tente, nous pourrions construire une embarcation, d'autant plus facilement que le bois ne nous manque pas. Les bâtons et les ski serviraient à fabriquer des rames, et en nous mettant tous au travail, nous réussirions en peu de temps à faire un canot. Je communique mes projets à Sverdrup : après avoir réfléchi il les approuve. A partir de ce moment, pendant notre marche nous discutons souvent sur les moyens de construire un canot. Dans un désert

comme celui que nous traversons, il est toujours bon d'avoir l'esprit occupé.

Les journées suivantes, tempête et chasse-neige. La nuit l'ouragan menace d'enlever notre tente, et le matin les traîneaux sont enfouis sous une masse blanche. Avant de partir il est nécessaire de débarrasser les patins de la couche de glace et de névé agglomérés autour du fer. Après cela on attache les traîneaux, on hisse les voiles, travail particulièrement pénible avec ce froid, et en route ! Toute la journée on piétine dans la neige. Le soir venu, pendant ces jours de tempête ce n'est pas une petite affaire de dresser la tente. Pour attacher la toile du plancher aux parois de la tente, il faut travailler sans gants, et pendant ce temps gare aux morsures de la gelée !

Un soir, tandis que j'étais occupé à cette besogne, tout à coup mes doigts deviennent blancs et insensibles. Ils sont durs comme du bois. En frappant les mains l'une contre l'autre et en les frottant avec de la neige, je réussis à rétablir la circulation.

Le 28 Kristiansen eut la mauvaise chance de se luxer la jambe. Pendant plusieurs jours il ne put marcher que très difficilement ; des massages répétés lui rendirent heureusement bientôt l'usage du membre malade. C'était un spectacle curieux que de voir notre malade assis sur la neige, la jambe nue par un froid terrible, se soumettre aux frictions. Le même jour les Lapons se plaignirent d'ophtalmies ; pendant tout le voyage eux seuls souffrirent de la réverbération de la neige. Il est assez curieux que ç'aient été précisément les personnes de la caravane les plus habituées à l'éclat des neiges qui aient eu à en souffrir. Comme remède j'employai une dissolution de cocaïne ; grâce à l'usage constant de conserves et de voiles rouges, cette indisposition n'eut aucune suite. La plupart d'entre nous avaient la figure brûlée par la réverbération, et perdaient l'épiderme sur les parties saillantes du visage. Kristiansen eut surtout à souffrir de coups de soleil ; ses joues, couvertes de crevasses, suppuraient ; il semblait avoir une grave maladie de peau. À partir de ce moment nous employâmes toujours des voiles ; grâce à cette précaution nous n'eûmes plus à souffrir des effets du soleil.

Curieux spectacle que de nous voir avancer en file indienne, tous couverts de voiles rouges, au milieu de l'immense plaine de neige. Cela nous rappelait les Longchamp du printemps, les élégants équipages de ces fêtes et leurs ornements naturels, les élégantes aux yeux qui font rêver les

amoureux. Aujourd'hui tout autre est la scène : nous sommes là six hommes tirant péniblement de lourds traîneaux, et les voiles qui flottent au vent cachent des figures halées par le plein air et qui depuis longtemps n'ont pas été débarbouillées.



LA CARAVANE EN MARCHE SUR L'INLANDSIS.
(DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Le 29 août le vent tombe : les voiles deviennent inutiles et nous nous attelons aux traîneaux. La neige est molle et profonde. Dans ces conditions, Dietrichson, Sverdrup et moi chaussons les raquettes canadiennes. Nous n'avons pas l'habitude de nous en servir, et au début nous n'avancons guère. Nous n'écartons pas suffisamment les jambes et à chaque instant le disque attaché à la jambe droite vient tomber sur celui de la jambe gauche ; impossible ensuite de faire un pas. Nous ne nous laissons pas rebuter par ces premières difficultés, bientôt l'expérience est acquise, et nous pouvons marcher rapidement. Avec ces raquettes on n'enfonce pas et le pied est parfaitement assuré sur la neige. Voyant l'avantage qu'elles présentent, nous nous prenons à regretter de ne les avoir point employées plus tôt. Kristiansen veut à son tour essayer ces engins ; la tentative ne lui réussit guère ; furieux de cette déconvenue, il les jette avec rage sur le traîneau et prend les raquettes norvégiennes (*tryger*). L'essai est cette fois plus

heureux ; mais ces raquettes sont plus lourdes et enfoncent davantage que les canadiennes. Les Lapons avaient déclaré bien haut que jamais ils ne se serviraient de pareils instruments : maintenant il faut voir avec quel air de mépris ils nous regardent lorsque nous chaussons nos raquettes, et comme ils rient aux éclats quand au début elles nous embarrassent. A la vue de nos progrès, leur mine change. Ballo me demande bientôt si ces raquettes facilitent la marche, à plusieurs reprises il me fait la même question : évidemment il voudrait bien, lui aussi, les essayer, quoi qu'il en ait dit auparavant. Le 30 août, au matin, la couche de neige est unie, et notre homme prend ses ski ; bientôt après, Ravna suit son exemple, puis Kristiansen. Trouvant que les raquettes canadiennes étaient plus commodés que les ski tant que le glacier présentait encore une certaine pente, Sverdrup et moi nous les conservâmes jusqu'au 2 septembre. Dietrichson avait pris les ski la veille.

Pendant la traversée de cette partie de l'inlandsis, notre existence fut très monotone. Le moindre incident prit à nos yeux la plus grande importance. Lorsque la dernière terre disparut de notre horizon, ce fut un véritable événement. « Le 31 août, vers dix heures du matin, nous vîmes pour la dernière fois une terre dépouillée de neige, écrit Dietrichson. Du haut d'une ondulation du glacier nous apercevons un petit nunatak. Depuis plusieurs jours c'est le seul point noir qui, dans cette immensité blanche, attire nos regards. Maintenant il disparaît à son tour. » A ce petit pointement rocheux nous avons donné le nom de M. Aug. Gamél, le généreux Mécène de notre expédition. L'apparition d'un oiseau est également un fait très important dans notre vie.

Une heure après avoir perdu de vue le dernier nunatak, quel n'est pas notre étonnement d'entendre chanter un oiseau et d'apercevoir un bruant des neiges ! Après avoir volé autour de la caravane, le charmant petit oiseau vient se poser à quelques pas de nous. Il nous regarde, saute dans la neige, pousse plusieurs petits cris, puis prend sa volée dans la direction du nord : c'est le dernier être vivant que nous rencontrerons jusqu'aux approches de la côte occidentale.

Le glacier présentait toujours une certaine pente. Dans les derniers jours d'août, chaque jour nous pensions atteindre le sommet de l'immense plateau neigeux, et toujours nous espérions que le renflement situé devant

nous serait le dernier. Nous arrivions au sommet du monticule, et à notre grand dépit nous apercevions une nouvelle plaine terminée par une nouvelle pente. L'inlandsis est accidentée par de longues ondulations étagées.

Dans la soirée du 1^{er} septembre, nous arrivons au sommet d'une de ces immenses vagues de glace, sur laquelle s'étend une grande plaine faiblement inclinée. L'aspect du ciel est maintenant différent de celui que nous avons observé les jours précédents. Très loin à l'ouest, un peu au-dessus de l'horizon, s'étendent de gros nuages en forme de cumulus, comme nous n'en avons pas encore vu sur l'inlandsis. Ce sont, je suppose, des brumes formées par l'air humide de la mer le long des pentes occidentales du glacier. A l'est et au sud s'étendent des nuages légers ; au nord et au-dessus de nos têtes le ciel est au contraire clair.

Vers le nord l'inlandsis s'élevait, tandis qu'elle présentait une déclivité dans la direction du sud et de l'est. Suivant toute vraisemblance nous avons atteint le point culminant du glacier. L'annonce de cette nouvelle excita l'allégresse de tous mes compagnons ; depuis longtemps nous étions fatigués d'avoir toujours à gravir des pentes. Dans notre impatience, nous espérions atteindre bientôt la déclivité occidentale, sur laquelle on n'aurait plus qu'à se laisser aller pour arriver à la terre ferme. Aussi, grande était la satisfaction lorsque nous vîmes le soleil disparaître en empourprant les nuages.

Ce soir-là le coucher du soleil fut merveilleux. Dans la direction où resplendissaient ces merveilleuses colorations se trouvait le but de notre voyage. Hélas ! ce n'était que longtemps seulement après ce soir d'espérance que nous devions l'atteindre. Pour fêter l'événement il y eut festin. Comme toujours en pareil cas, le régal consista en biscuit de mer (*mysost*) et confitures d'airelles rouges. Après le repas les fumeurs eurent la permission de fumer une pipe. En vérité, je vous le dis, ce fut une soirée agréable.

Par suite de la haute altitude à laquelle nous nous trouvions et de la faible pression atmosphérique, l'aiguille de notre baromètre anéroïde avait dépassé la graduation en millimètres. Nous nous trouvions alors à la hauteur de 2400 mètres ; si nous devions atteindre de plus grandes altitudes, les observations deviendraient difficiles. Grâce au cercle mobile sur le

couvercle de l'instrument, nous pûmes cependant continuer les observations lorsque la pression atmosphérique fut encore plus basse.

Longtemps après seulement nous arrivâmes à la déclivité occidentale du glacier. Pendant des semaines nous avançons à travers une plaine de neige sans fin, chaque jour c'est le même panorama de l'immensité blanche. Cette uniformité fatigue à un point que le lecteur ne peut se figurer. C'est une mer de neige. Le soleil, la neige et nos compagnons, voilà les seules choses que nous voyons dans ce désert. Au milieu de la blancheur sans fin, la caravane seule trace une petite ligne noire. D'horizon en horizon, toujours la plaine neigeuse ; au centre, pas un point sur lequel l'œil puisse s'arrêter. Pour nous orienter il est nécessaire de consulter souvent la boussole, et avec l'aide du soleil, lorsqu'il est visible, nous ne commettons pas d'erreur de direction. Nous connaissions parfaitement notre position et nous savions que de longtemps l'aspect de l'inlandsis ne changerait pas. La surface du glacier était presque plane, accidentée seulement de distance en distance par de longues vagues, à peine visibles au milieu de la blancheur de la plaine. Ces ondulations étaient orientées, pour ainsi dire, dans la direction du méridien.

À la date du 30 août la couche de neige fraîche qui recouvre la vieille neige compacte a une épaisseur de 10 à 12 centimètres. Les jours précédents l'épaisseur de cette nappe n'était pas moindre de 30 centimètres environ ; soulevée par le vent en tourbillons, elle rendait le traînage très pénible.

À partir du 30, la surface de l'inlandsis est unie et glissante comme une glace : nulle part aucune aspérité. Les difficultés du traînage rendent nos étapes généralement courtes : nous parcourons de 11 à 22 kilomètres par jour. Au milieu de l'été la marche aurait été facile sur la neige durcie, comme nous en avons trouvé au début du voyage (les 22 et 25 août). Maintenant cette couche de névé résistant est recouverte de buttes formées de fines particules pulvérulentes amoncelées par le vent : terrain particulièrement mauvais pour le traînage. Les grands froids rendirent cette neige grenue ; avec cela il tomba une grande quantité de neige fraîche, ce qui n'améliora guère notre situation. À mesure que nous avançons dans l'intérieur du pays, le halage des traîneaux devint de plus en plus pénible. Les plus grands efforts étaient nécessaires pour faire glisser les véhicules sur ces névés pulvérulents.

Chaque page de mon journal de voyage contient des plaintes sur l'état de la neige. Le 1^{er} septembre, voici ce que j'écris : « Aujourd'hui le traînage a été encore plus pénible que d'habitude ; par-dessus le verglas qui recouvre la vieille neige, s'étend, sur une épaisseur de 20 à 22 centimètres, une couche de particules cristallines fines comme du sable. À midi, au moment où le soleil est dans toute sa force, la marche est particulièrement laborieuse. Supposant que les traîneaux glisseraient mieux sur des patins de bois, Sverdrup et moi enlevons les plaques d'acier qui garnissent le nôtre. Cette modification n'a point de résultats appréciables. Le traînage est toujours très pénible ; de jour en jour il devient plus fatigant. » Un peu plus loin j'écris encore : « Pendant plusieurs jours la neige a été moins mauvaise ; malheureusement cette amélioration est de courte durée. À midi le soleil n'a pas assez de force pour fondre la couche superficielle du névé, fusion qui amènerait pendant la nuit la formation d'une nappe de verglas. Le 8 septembre, le traînage est très laborieux, jamais auparavant le halage n'a été aussi fatigant. Nous marchons contre le vent à travers un chasse-neige. » Le 9, dans l'après-midi, la neige commence à tomber, nous avançons avec plus de difficulté encore qu'hier. Il ne serait certainement pas plus aisé de haler des traîneaux sur de l'argile bleue que sur cette maudite neige.



M. NANSEN SUR L'INLANDSIS. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

« Pour faire avancer les véhicules nous sommes obligés de les tirer de toutes nos forces ; Sverdrup et moi, qui marchons en tête, sommes

exténués ; les autres suivent la piste déjà frayée et ont par suite moins de mal. Le soir un bon dîner, composé d'un excellent ragoût de pemmican, nous fait oublier les durs labeurs de la journée. »

Ces extraits de mon journal montrent les fatigues endurées. J'ajouterai que le traîneau auquel j'étais attelé avec Sverdrup était le plus lourdement chargé de tous.

Les Lapons se plaignaient bruyamment. Un jour Balto s'arrête et s'écrie en s'adressant à moi : « Bon Dieu ! lorsque nous étions à Kristiania, vous m'avez demandé quel poids nous pourrions traîner. Je vous ai répondu que nous nous faisons forts de haler 3 *vogre* (54 kilos) ; et maintenant, pour sûr, nos traîneaux pèsent le double. Si nous amenons cette charge jusqu'à la côte occidentale, je pourrai me vanter d'être fort comme un cheval. »

Que ces plaintes sur l'état de la neige ne vous fassent pas croire que les ski ne nous ont pas été utiles ; ces patins étaient au contraire absolument nécessaires, et sans eux nous ne serions pas allés loin. Pour haler des traîneaux, les ski sont préférables aux raquettes canadiennes ; avec les patins Scandinaves la marche est surtout moins fatigante. Durant dix-neuf jours, du matin au soir nous nous servîmes des ski ; la distance que nous avons ainsi parcourue n'est pas moindre de 510 kilomètres.

Pendant toute la durée de la traversée de l'inlandsis le temps fut généralement clair ; quelques jours seulement le ciel resta couvert. Lorsqu'il neigeait, et cela arriva souvent, les flocons n'étaient pas assez serrés pour masquer la vue du soleil. Cette neige était toujours formée de fines particules cristallines ; elle ressemblait plus à une pluie de givre qu'à la neige que nous sommes habitués à voir tomber dans nos pays. Elle avait l'aspect de la neige désignée en Norvège sous le nom de *frotsne* (qui est, croyons-nous, le grésil).

À mesure que nous avançons dans l'intérieur, le froid devenait de plus en plus vif. Mais, par les temps clairs, le soleil était chaud ; plusieurs jours même la chaleur nous incommoda. Le 31 août, la température s'éleva assez haut pour ramollir la neige et y déterminer un commencement de fusion ; nous avons même les pieds humides. Lorsque le soleil disparut, il se forma une couche de verglas sur laquelle les traîneaux glissèrent admirablement, et il fallut prendre des précautions pour ne pas avoir les pieds gelés.

Souvent, au bivouac, quand nous relirions nos chaussures, il y avait au fond une couche de glace qui faisait adhérer les chaussettes à la semelle.

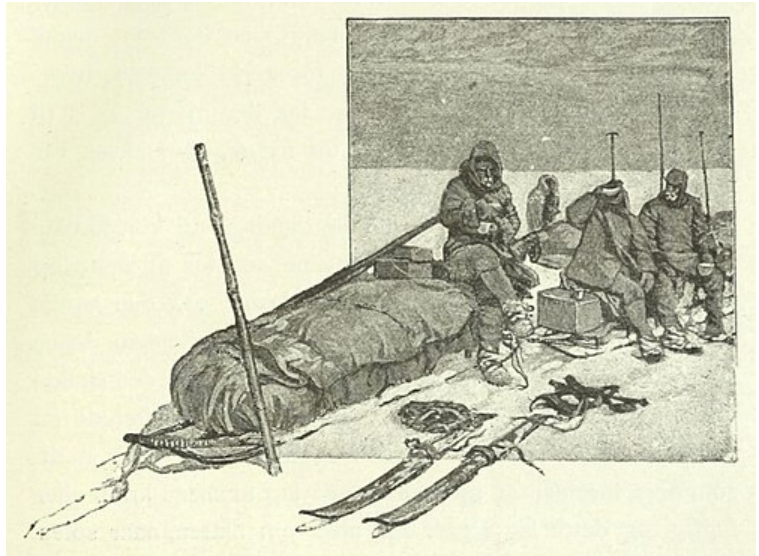
Plus tard le soleil ne fut jamais assez chaud pour déterminer une fusion partielle de la neige, cependant il nous envoyait encore une chaleur agréable. À la hauteur où nous nous trouvions, l'air était sec et raréfié, par suite les rayons solaires traversaient l'atmosphère sans l'échauffer et agissaient directement.

Ainsi, le 1^{er} septembre, un thermomètre à alcool placé au soleil s'élevait à $+29^{\circ},5$ C. alors que la température de l'air n'était que de $-3^{\circ},6$ C. Dans la nuit nous avons eu -16° C.

Le 3 septembre à midi, un thermomètre exposé au soleil sur un traîneau marqua $+31^{\circ},5$ C. ; à la même heure, la température de l'air était de -11° C.

La grande différence observée entre les températures de l'air à l'ombre et celles prises au soleil provient du rayonnement particulièrement intense dans l'air raréfié et sec de ces hautes altitudes. Le voyageur norvégien Hansten avait fait du reste une observation semblable en Sibérie. « La hauteur relativement grande de cette région et son éloignement de la mer, écrivait-il d'Irkoutsk en date du 11 avril 1829, y déterminent une extrême sécheresse et un rayonnement considérable qui est une des causes de la basse température de ce pays. Au printemps le soleil est tellement chaud qu'il produit à midi une légère fusion de la neige sur les toits exposés à ses rayons, tandis qu'à l'ombre la température est de -20 à 30° R. »

Dès que le soleil s'abaissait, le froid devenait naturellement plus vif ; immédiatement après le coucher du soleil, la différence de température était



HALTE DE LA CARAVANE.

(DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

surtout très brusque.

Nos thermomètres étaient seulement gradués jusqu'à -30 degrés centigrades : personne n'eût jamais supposé qu'en automne la température du Grönland serait aussi basse. Après le 8 septembre, une fois le soleil disparu, la colonne mercurielle des thermomètres descendit toujours au-dessous du dernier degré de l'échelle centigrade. Dans la nuit du 11 je plaçai sous mon oreiller un thermomètre à minima : le lendemain matin l'alcool était descendu au-dessous de -37° , terme de la graduation. Vraisemblablement la température s'était abaissée à -40° dans la tente, où six hommes étaient couchés et où la lampe à alcool avait été allumée.

La différence de la température entre le jour et la nuit dépassait 20° . Dans quelques localités du globe seulement l'on observe d'aussi brusques variations de température. Au Sahara, par exemple, on rôtit pendant le jour, et la nuit le thermomètre s'abaisse quelquefois au-dessous du point de congélation.

Jamais auparavant on n'avait relevé des températures aussi basses pendant la nuit sur l'inlandsis du Grönland. Toutes les expéditions entreprises précédemment avaient été dirigées dans des régions situées plus au nord, et avaient eu lieu en plein été. À cette époque et dans ces pays le soleil reste toujours au-dessus de l'horizon. Les voyageurs n'ont du reste pas publié de journaux météorologiques détaillés.

En se fondant sur la baisse rapide du thermomètre après le coucher du soleil, le professeur Mohn a évalué à -45° C. la température des nuits les plus froides que nous avons passées sur l'inlandsis. En septembre, à midi, c'est-à-dire au moment le plus chaud de la journée, le froid variait entre -20° et -15° . Nulle part ailleurs, à cette époque de l'année, des températures aussi basses n'ont été observées. Quelle peut bien être l'intensité du froid en hiver dans cette région, c'est ce que nous ignorons encore.

De l'état de la neige nous pouvons au contraire conclure quelle peut être approximativement dans ce désert de glace la chaleur la plus élevée durant l'été.

Jusqu'à l'altitude de 1 980 mètres la vieille neige était complètement gelée et en partie transformée en grains de glace. Elle avait donc été exposée à une chaleur assez forte pour avoir subi une fusion partielle, après

quoi une gelée était survenue. Cette couche était recouverte d'une nappe de neige fraîche très sèche, dont l'épaisseur variait de 15 à 30 centimètres.

Le 31 août au soir, à la hauteur de 2 770 mètres, nous rencontrâmes, à notre grand étonnement, par-dessous la couche superficielle de neige pulvérulente, une lamelle de verglas sur la vieille neige ; elle recouvrait une neige également pulvérulente, à travers laquelle nous enfoncions les bâtons à une grande profondeur sans jamais trouver de résistance. Évidemment ici, pendant l'été, le soleil ne peut déterminer qu'une très faible fusion sur une mince couche superficielle, et, dès qu'il disparaît, celle neige ramollie dans la journée se transforme en glace. À cette altitude, la fonte ne peut diminuer la quantité de neige entassée sur l'inlandsis ; l'eau de fusion, ne trouvant nulle part d'écoulement, se transforme la nuit en glace. Partout dans l'intérieur du Grönland, il ne fond en été qu'une très petite quantité de neige. Sur tous les points de l'inlandsis on remarquait une stratification très intéressante.

Le 3 septembre, voici la coupe relevée en plusieurs endroits : tout d'abord de la neige pulvérulente sur une épaisseur de 8 centimètres, au-dessous une couche de glace de 1 centimètre 1/2 à peine, puis une nouvelle strate de neige encore plus pulvérulente que la première, ayant une puissance de 18 centimètres ; après cela une seconde couche de glace, que le bâton ne pouvait traverser qu'avec difficulté. Le bâton enfonçait ensuite d'un pied ou deux à travers une neige de plus en plus dure ; à la profondeur de 62 centimètres il ne pouvait pénétrer davantage.

La veille, dans une autre localité, j'avais observé la même disposition des couches superficielles. Là le bâton enfonçait à travers une neige de plus en plus dure jusqu'à la profondeur de 1 m. 25. À l'époque la plus chaude de l'année, les effets des rayons solaires se réduisent donc à produire à la surface du glacier une fusion imparfaite qui détermine ensuite la formation d'une couche de glace.



EN MARCHE AVEC LES RAQUETTES CANADIENNES.
(D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE.)



DINER ET OBSERVATION DE LA LATITUDE SUR L'INLANDSIS.
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

CHAPITRE XIX

TEMPÊTE DANS L'INTÉRIEUR DU GRÖNLAND — NOTRE VIE SUR L'INLANDSIS

IL n'était pas précisément agréable d'être exposé toute la journée à des températures de 20 à 50 degrés au-dessous de zéro. De fines lamelles de glace nous collaient les lèvres et nous empêchaient presque de parler ; dans la barbe et les cheveux se formaient également des glaçons, et à la fin de l'étape, barbe, cheveux, bonnet et vêtements étaient solidement soudés ensemble par un ciment de glace. Le mieux aurait été de se raser, mais dans notre situation ces soins de

toilette auraient pris trop de temps. Mon journal de voyage contient les passages suivants, relatifs à la température :

« Le 4 septembre, matinée ensoleillée, pas un souffle de vent ; durant la nuit, chute de neige. Le soleil luit sur l'infinie plaine blanche ; sous cette belle lumière les cristaux de glace brillent comme des diamants. Dans l'après-midi, un vent piquant du nord-ouest s'élève en soulevant sur l'inlandsis des tourbillons de fine poussière neigeuse. C'est un chasse-neige. Le ciel se découvre et le froid devient plus vif. Le thermomètre s'abaisse à -19° C. Le vent augmente toujours et souffle bientôt en tempête. Il n'en faut pas moins continuer la route, au prix de quelles souffrances, vous le devinez ; les plus minutieuses précautions deviennent nécessaires pour éviter les congélations.

Tout à coup je m'aperçois que j'ai le nez gelé ; en le frictionnant avec de la neige je parviens heureusement à rétablir la circulation. Au moment où je me crois sauvé, je suis « pincé » au cou ; nouvelles frictions avec de la neige, suivies également d'un bon résultat. Je ne suis pas encore à la fin de mes maux : le froid me cause maintenant de violentes douleurs abdominales ; Sverdrup n'est pas dans un meilleur état, et ceux qui marchent derrière nous doivent également beaucoup souffrir. Avec quel plaisir ce soir-là nous entrons dans la tente et mangeons un excellent ragoût bien chaud !

Le lendemain matin le vent est tombé. Dans l'après-midi voici de nouveau la tempête. Toute la journée et toute la nuit suivante l'ouragan continue ; au début il souffle du sud-ouest, puis peu à peu il descend au sud. Demain nous pourrions probablement faire de la voile. Cette espérance nous réjouit tous. Hélas ! le lendemain matin, 6 septembre, calme presque complet. Dans l'après-midi le vent s'élève de nouveau. À midi il vient en plein du sud. Je songeai alors à faire hisser les voiles sur les traîneaux, mais mes compagnons ne furent pas de cet avis ; la pensée d'établir le gréement ne leur souriait guère. Combien je regrettai de n'avoir pas insisté, lorsque dans l'après-midi la brise augmenta de force en remontant vers l'est ! Maintenant elle souffle en tempête de l'est-sud-est et même de l'est. Nous filons rapidement vers l'ouest, poussés par ce vent arrière et entraînés par la pente, assez sensible dans ces parages. L'air est obscurci par d'épais tourbillons de neige : à vingt pas nous ne distinguons rien ; pour que la

queue de la colonne ne vienne pas à s'égarer, nous sommes obligés à des haltes fréquentes.

Le soir, avec cet ouragan, jugez s'il est facile de dresser la tente ! Plusieurs d'entre nous, qui le matin ne s'étaient pas très chaudement vêtus, doivent se déshabiller pour prendre sur eux tous les vêtements ; je vous laisse à penser si par un temps pareil cette toilette est agréable ! En me livrant à cette opération, j'ai la main gauche à moitié gelée et c'est avec les plus grandes peines que je réussis à boutonner mes vêtements. Chassées par le vent, de fines particules pénètrent par tous les interstices des habits ; nous avons la sensation de marcher nus au milieu de l'ouragan.



LE SOUPER DANS LA TENTE.
(DESSIN D'E. NIELSEN.)

En dépit de la tempête, la tente est dressée. La neige tombe dans notre abri en telle quantité qu'il est impossible d'allumer la lampe : il faut se contenter d'un souper froid, composé de biscuit, de pâté de foie et de pemmican. Nous nous enfouissons dans nos sacs de couchage pour manger ; aussitôt après, nous nous endormons profondément pendant que la tourmente fait rage au dehors. L'étape de la journée avait été longue : nous l'estimions à environ 45 kilomètres (en réalité nous n'en avons parcouru que 28).

Toute la nuit, ouragan ; le vent monte vers l'est. Le lendemain 7 septembre, je suis réveillé par un bruit insolite, produit par une des cordes de la tente, secouée par le vent. Le vent souffle avec une violence extraordinaire, à chaque moment je m'attends à voir notre abri enlevé et mis en pièces. Avec quelques sacs je consolide le côté exposé à la tempête ; cela est bien insuffisant : d'un moment à l'autre cette partie de la tente peut céder. Que ferons-nous si cette catastrophe se produit ? Pour le moment, le mieux est de se blottir au chaud dans les sacs.

Espérons que le vent tombera : en attendant le calme, j'allume la lampe et prépare le déjeuner.

La tempête diminue ; nous songeons alors à nous mettre en route. Nous nous habillons en conséquence et préparons le grément du traîneau. Balto, qui est le premier prêt, sort de la tente, ce qui, soit dit en passant, n'est pas précisément facile, à cause des monceaux de neige accumulés par le vent contre la porte. Il n'est pas longtemps dehors ; quelques secondes après être parti, il rentre tout blanc. « Pour aujourd'hui c'est impossible », nous dit-il dès qu'il peut parler. Je passe à mon tour la tête hors de notre abri : « Oui, Balto a raison ». Les tourbillons de neige fument au-dessus de l'inlandsis comme l'embrun chassé par une grosse tempête sur la mer.

On consolide la tente, puis on va chercher des vivres dans les traîneaux, avant qu'ils soient ensevelis profondément sous la neige. Chargés d'aller aux provisions, Balto et Kristiansen s'habillent chaudement, en ayant soin de fermer toutes les ouvertures des vêtements pouvant donner passage à la neige. À peine l'un d'eux a-t-il fait quelques pas qu'il disparaît dans des tourbillons. Les traîneaux sont recouverts d'une couche épaisse et ce n'est pas une petite besogne de les dégager.

Kristiansen s'occupe ensuite d'assujettir la tente à l'aide de cordes. Pendant qu'il se livre à ce travail, le vent devient encore plus violent ; pour ne pas être enlevé, notre compagnon doit s'accroupir. À l'intérieur nous soutenons par des ski le côté de la tente battu par la tempête, et consolidons le bâton de faitage ; grâce à ces précautions, nous sommes relativement en sécurité. Nous bouchons ensuite tous les interstices et toutes les ouvertures ; néanmoins peu à peu des monceaux de neige s'amassent dans notre intérieur. Une épaisse couche en avait été amoncelée contre notre tente et la protégeait contre l'ouragan. Tout à coup, vers midi, calme plat. La tempête

n'est pas encore terminée, nous le savons par expérience, une saule de vent se prépare ; dans quelque temps le vent soufflera plus terrible qu'auparavant. Nous attendons la tourmente. Elle ne vient pas vite, et quelques-uns proposent déjà de partir. Subitement un léger souffle se fait sentir du nord-ouest, puis bientôt arrivent des rafales plus violentes encore qu'auparavant. Maintenant la tempête souffle juste devant la porte de la tente et chasse sur nous des tourbillons de neige. Balto avait profité de l'embellie pour remplir de névé le bidon de la lampe ; surpris par l'ouragan, il ne put retrouver son chemin qu'à grand'peine.

Il faut s'occuper encore une fois de consolider notre abri. Le côté exposé actuellement au vent est la partie faible de la tente : aussi agitions-nous la question de la changer de place.

Avec les ski, les bâtons, les raquettes, nous renforçons la toile, et avec des sacs, des vêtements, nous bouchons la porte aussi bien que possible. Toutes les ouvertures sont maintenant fermées, et il serait impossible de sortir si cela devenait nécessaire.

Nous préparons du café, et après l'avoir pris nous nous blottissons dans les sacs de couchage. Pour passer le temps, les fumeurs ont aujourd'hui la permission de fumer une pipe.

Seul Ravna est triste et ne cesse de répéter, lorsque j'essaye de le rassurer : « J'ai vécu sur les montagnes et je sais bien que les tempêtes d'automne durent longtemps ». Rien ne peut faire démordre le bonhomme de son idée fixe.

Le lendemain matin le vent a molli et nous pouvons poursuivre notre route. Avant de sortir de la tente, il faut déblayer la couche de neige qui l'ensevelit presque jusqu'au sommet. Les traîneaux sont également enfouis sous des monceaux de névé. Les préparatifs du départ sont assez longs et le traînage particulièrement pénible.

Le journal de Balto contient le passage suivant, qu'il me paraît intéressant de reproduire ici :

« Le temps est affreux, écrit-il. Pendant toute la journée, tourmente et chasse-neige. Nous n'en continuons pas moins la marche jusqu'au soir. Au début le vent souffle du nord (Balto commet ici une erreur, la tempête venait alors du sud), bientôt il saute à l'est. Le lendemain matin, après avoir

bu le café, un homme veut sortir ; à peine a-t-il ouvert la porte de la tente, qu'il rentre bien vite. Un vent terrible empêche pour ainsi dire de marcher.

« Je prends alors un vêtement, m'en enveloppe la tête en ne laissant qu'un petit jour pour les yeux, et me hasarde dehors. Je cherche en vain les traîneaux, ils sont tout enfouis sous la neige. Lorsque je veux retourner dans la tente, impossible de retrouver mon chemin ; je ne vois rien à quelques pas devant moi et dois me guider sur les cris de mes compagnons. La tente est à moitié enterrée sous d'épais monceaux de neige. Le lendemain le temps était beau. Avant de nous mettre en marche il fallut travailler longtemps pour arriver à dégager nos bagages. »

Durant cette partie du voyage notre vie est très monotone ; aucun incident particulier à signaler.

Très peu agréable est la fonction de cuisinier : celui qui a cette charge doit se lever une heure avant les autres. Nous nous réveillons la tête couverte de glace et de givre, produit de la congélation de la vapeur d'eau contenue dans l'haleine. Une fois hors du « lit », on se trouve dans une pièce où la température est d'environ 40 degrés au-dessous de zéro, et où tous les murs, excepté celui exposé au vent, sont couverts de givre. Maintenant il s'agit d'allumer le réchaud. La manipulation d'un objet en métal par une pareille température n'est ni agréable ni aisée ; il est non moins difficile de remplir la lampe et d'arranger les mèches. Pour qu'elles brûlent, il est nécessaire qu'elles soient convenablement imbibées d'alcool, et dans ces préparatifs il vous coule de l'esprit-de-vin sur les doigts : par un pareil froid, vous risquez ainsi de vous faire de graves brûlures. Afin que les mèches fussent toujours sèches, j'avais l'habitude de les porter dans la poche de mon pantalon.

Lorsque la lampe est allumée, il faut surveiller la flamme et l'empêcher de monter trop haut. Sans cette précaution, le réservoir s'échaufferait rapidement et pourrait faire explosion. Nous évitons un tel accident en jetant de la neige sur la lampe. D'autre part, la flamme doit cependant être assez ardente, afin que la cuisson ne soit pas trop longue. Quand le thé ou le chocolat est prêt, je réveille les autres, nous déjeunons, bien enveloppés dans les sacs. Le repas achevé, on fait rapidement les préparatifs du départ, on nettoie les patins des traîneaux, on abat la tente, charge les bagages, fait des observations, puis en route !

Après quelques heures de marche, halte et second déjeuner, composé d'une tablette de chocolat à la viande pour chaque homme. Une fois réconfortés, nous continuons jusqu'à l'heure du dîner. Nous avalons rapidement ce repas, assis sur les traîneaux, puis repartons. Dans l'après-midi, collation composée également de tablettes de chocolat à la viande. A cinq heures, seconde collation. Nous marchons ensuite jusqu'au moment où le campement est établi, avec une petite halte pour prendre une nouvelle tablette de chocolat.

Sur l'inlandsis il n'était pas précisément agréable de faire des observations astronomiques. Le maniement des instruments était particulièrement difficile avec les moufles épaisses dont nous devons avoir les mains garnies. Lorsque les observations devaient être prises avec le degré de précision le plus rigoureux, nous nous dégantions : mais en pareille circonstance il fallait veiller à ce que les doigts ne restassent pas attachés au métal. Nos observations au sextant comme au théodolite furent toujours très exactes. L'observation avec le sextant et l'horizon artificiel était surtout délicate ; le vent amoncelait rapidement de la neige sur le toit recouvrant le bain de mercure, et si l'on voulait voir quelque chose il fallait se hâter.

Dès que nous nous étions arrêtés pour camper, tout le monde travaillait à dresser la tente et à renforcer par des prélarats la partie de notre abri exposée au vent. Le soir, le seul travail de Ravna, et, je peux dire, le seul auquel il se soit livré pendant tout le voyage, à part celui du halage, était de remplir de neige le bidon. Sa longue expérience des montagnes lui avait appris à reconnaître la neige qui fond le plus rapidement. Aussitôt que la caravane s'est arrêtée, le bonhomme s'en va sans mot dire à l'écart avec la gamelle, et creuse un trou pour arriver à la vieille neige, dont la fusion produit une plus grande quantité d'eau que celle de la neige fraîche. Ce travail terminé, Ravna rapporte l'appareil au campement, puis, si la tente est déjà dressée, va s'accroupir dans un coin pour ne plus bouger jusqu'au moment où le souper sera prêt. Ce ne fut qu'après lui avoir commandé bien des fois ce service que notre homme se décida à l'accomplir sans attendre que je lui en eusse donné l'ordre.

Pendant notre voyage à travers l'inlandsis, les heures les plus agréables étaient sans contredit celles que nous passions le soir sous la tente, autour

de la lampe, accroupis sur nos sacs. Avant d'entrer dans notre chambre à coucher, chacun devait secouer soigneusement ses vêtements pour ne pas y apporter de neige. Quels qu'eussent été les fatigues de la journée, le froid et les difficultés, toutes ces peines étaient oubliées une fois que nous nous trouvions à l'abri.

Lorsque le repas est servi à la lueur tremblotante de notre bougie, nous sommes les gens les plus heureux du monde. Après le souper on nettoie le bidon qui a servi à la cuisine, on le remplit de neige, puis on casse le chocolat, de manière que tout soit prêt pour le déjeuner du lendemain. Cela fait, on se glisse dans les sacs, on les ferme le plus hermétiquement possible et bientôt on s'endort.

Toutes les questions relatives à la nourriture tenaient une large place dans nos pensées. Le plus grand plaisir que nous eussions pu avoir aurait été de manger à notre faim ; le lard surtout était l'objet de nos désirs les plus ardents ; comme je l'ai dit plus haut, nous n'avions emporté qu'une petite quantité de graisse. Chacun de nous recevait par semaine une ration de 250 grammes de beurre ; aussi longtemps qu'il nous en resta, rien ne nous sembla aussi bon que d'en avaler de gros morceaux. Pour quelques-uns, le plaisir ne durait pas longtemps : Kristiansen mangeait toute sa ration le premier jour.

Nous avions une telle envie d'aliments gras que Sverdrup me demanda un jour à boire l'huile servant au graissage des chaussures.

Toutes les rations étaient soigneusement pesées. Elles étaient d'un kilogramme par jour et par homme. Quand nous approchâmes de la côte occidentale, la viande séchée fut laissée à discrétion, néanmoins nous ne parvînmes jamais à satisfaire notre faim. A notre retour en Norvège, on demanda un jour à Balto s'il n'avait jamais été rassasié. « . Non, répondit-il, j'avais toujours faim. Vous en souvient-il, dit-il en s'adressant à Sverdrup, un jour, lorsque nous avions une double ration, je vous demandai après le repas si vous n'aviez plus faim. « Non, m'avez-vous répondu, je suis encore affamé comme un loup. »

Voici nos menus pour chaque repas :

Déjeuner. Chocolat cuit à l'eau (lorsque le chocolat fut épuisé, je servis du thé avec du sucre), biscuit à la viande, *knækkebrod*^[1], pâté de foie et

pemmican.

Dîner. Knækkebrod, pâté de foie et pemmican.

Dessert : deux biscuits de mer et un peu de jus de citron avec du sucre.

Collation. Knækkebrod ou biscuits de viande, pâté de foie et pemmican.

Souper. Soupe de légumes, biscuits de viande et pemmican. En guise de soupe je préparai souvent un ragoût de viande et de biscuit, plat excellent, je vous assure. Quelquefois nous bûmes du thé au lieu de soupe.

Naturellement chacun était libre de manger son beurre quand bon lui semblait. La majorité le mangeait l'après-midi, cet aliment apaisant la soif.

La manière dont nous cuisinions n'eût guère satisfait les délicats. Sur le glacier, l'eau étant rare, nous ne pouvions laver le bidon servant de casserole : cette opération aurait du reste été pénible par le froid auquel nous étions exposés. Le soir, après avoir fait cuire soit la soupe, soit le ragoût, on accordait comme une faveur, à un des aides cuisiniers, le droit de recueillir la sauce encore adhérente aux parois du vase. Généralement Balto jouissait de ce privilège et il s'acquittait de la besogne en conscience. Avec la langue et les doigts, il rendait le bidon absolument luisant, mais il ne pouvait jamais en atteindre le fond, et dans cette partie restaient toujours quelques menus morceaux de viande ou de légumes.

Le même bidon servait ensuite à la préparation du thé et du chocolat. On y trouvait par conséquent une macédoine composée de feuilles de thé, de morceaux de chocolat et de graisse, dont nous nous régaliions.

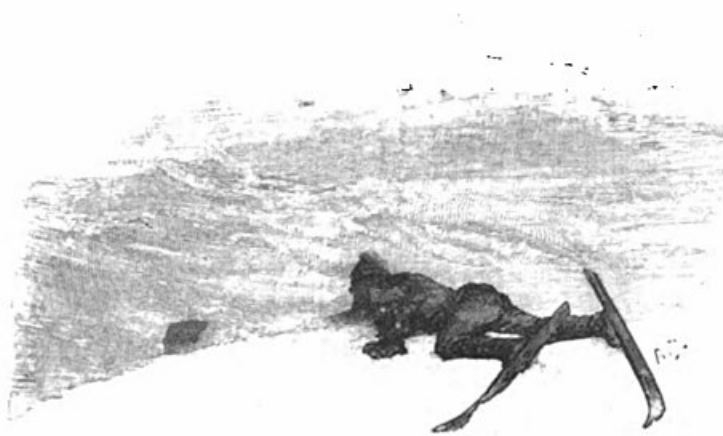
Sur l'inlandsis une denrée presque aussi recherchée que le beurre était le tabac. Un de nous offrit un jour 2 fr. 80 pour une seule pincée de cette précieuse substance. La petite ration distribuée chaque dimanche était reçue avec une joie que je ne puis décrire. Toutes les fatigues étaient alors oubliées et tous les visages souriants. Que de précautions on prenait pour ne pas en perdre la plus petite parcelle ! On fumait d'abord le tabac avec recueillement, puis, une fois la pipe vide, on essayait de tirer quelques bouffées de la cendre ; pour prolonger le plaisir, les enragés en arrivaient à brûler le fourneau de leur pipe. Après cela il y en avait pour une semaine. Les incorrigibles fumaient dans l'intervalle des débris de corde et de la ficelle. Nous n'avions pas de chique, et plusieurs d'entre nous y suppléaient en mastiquant de gros morceaux de corde. Pour faciliter la salivation je

mâchonnais pendant la marche des morceaux de bois, surtout du merisier, dont étaient faites les raquettes norvégiennes. Je ne saurais dire le plaisir que nous trouvions dans ces chiques d'espèce inusitée jusqu'alors.



PESAGE DES RATIONS SUR L'INLANDSIS.
(DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

1. ↑ Galette suédoise. (*Note du trad.*)



LE TRAÎNEAU S'ÉLOIGNE RAPIDEMENT DANS LE TOURBILLON DE NEIGE.
(DESSIN D'A. BLOCH.)

CHAPITRE XX

À LA VOILE SUR L'INLANDSIS — LA CÔTE OCCIDENTALE EN VUE

NOUS sommes maintenant au milieu de septembre et chaque jour nous espérons atteindre la déclivité inclinée vers la côte occidentale. D'après notre estime, nous ne devons plus être loin du sommet de cette pente. Cette estime est, je crois, entachée d'erreur, mais, pour ne pas décourager mes compagnons, je me garde d'en rien dire. En tout cas, le 11 septembre, le plan du glacier présente déjà une certaine inclinaison : mesurée au théodolite, la pente atteint 22 minutes.

« Le 12 septembre, écrivais-je, la pensée de trouver maintenant un terrain plus facile nous réjouit tous. Dietrichson et Balto affirment qu'aujourd'hui

nous apercevrons la côte occidentale. En tout cas prenons patience. Nous nous trouvons encore à l'altitude de 2 800 mètres (les observations corrigées nous ont donné ultérieurement pour ce point la hauteur de 2 570 mètres), peut-être ne verrons-nous pas le but de sitôt. Ce matin, d'après notre estime, nous devons encore être éloignés des montagnes de la côte occidentale d'environ 180 à 185 kilomètres. Le glacier incline dans la direction que nous suivons et présente une surface unie. »

Le 14, nous ne sommes plus, croyons-nous, qu'à 90 kilomètres^[1] environ de terre et pourtant nous n'apercevons encore rien. Les Lapons commencent à avoir la figure longue. Ravna surtout fait grise mine et me confie un soir son inquiétude : « Jamais, me dit-il, nous n'atteindrons la côte occidentale, j'en suis bien certain ».

Un autre jour Balto s'écrie, comme s'il sortait d'un rêve : « Quelle est la distance entre les deux côtes, nul ne peut le savoir, puisque personne n'a encore fait le voyage ». Il ne fut pas facile de lui faire comprendre que néanmoins on pouvait calculer la distance. Intelligent comme il l'était, il parut saisir mes explications en me voyant tracer notre itinéraire sur la carte.

Le 16, à la satisfaction générale, la pente est très accentuée vers l'ouest. Le soir le thermomètre marque seulement -17°,8 ; il nous semble que l'été soit revenu. D'après l'estime, 23 kilomètres nous séparent encore de la terre ferme.

Le 17, il y a juste deux mois que nous avons quitté le *Jason*. C'est le jour de la distribution de la ration de beurre, et après avoir avalé un excellent thé bien chaud, la joie est complète. C'est également la première fois depuis longtemps que nous ne trouvons pas le matin la toile de la tente recouverte de givre à l'intérieur.

Pendant le déjeuner nous entendons un oiseau chanter. Émoi général. Nous prêtons l'oreille, le chant cesse pour recommencer quelques instants après. A une heure de l'après-midi, nouveau gazouillement ; nous nous arrêtons pour voir voler un bruant des neiges. Il tourne plusieurs fois au-dessus de nous, il semble qu'il veuille se poser sur les traîneaux, puis il fait un écart et va descendre à quelques pas de nous sur la neige, pour s'envoler bientôt après.

Avec quel plaisir nous contemplons ce joli petit oiseau : c'est pour nous un indice certain du voisinage de la terre. Les gens superstitieux auraient certainement vu un présage dans l'apparition des deux bruants au moment de notre départ de la côte orientale et l'arrivée de celui-ci lorsque nous approchons du terme de notre voyage. Son chant joyeux nous cause une profonde émotion ; maintenant nous poursuivons notre route, plus assurés que jamais du succès. Le 18 septembre, la pente devient très accusée. En même temps la température s'adoucit. La vie nous apparaît plus riante.

Dans la soirée le vent se lève du sud-est ; j'espère que nous pourrons demain marcher à la voile. Depuis longtemps nous attendons avec impatience ce moment malgré les prédictions de Balto : « Naviguer à la voile en traîneau ; mais vous n'y pensez pas ! répète-t-il, c'est une plaisanterie ! »



À LA VOILE SUR L'INLANDSIS, LE 19 SEPTEMBRE.
(DESSIN D'A. BLOCH.)

Pendant la nuit la brise augmente ; le lendemain matin elle souffle grand frais. L'organisation du gréement sur les traîneaux est toujours une opération difficile par le gros temps et par un chasse-neige ; aujourd'hui nous travaillons en toute diligence pour être prêts le plus tôt possible. Kristiansen attache solidement son traîneau à celui halé par Sverdrup et moi, et sur les deux réunis nous hissons une voile formée de prélaris. Les autres amarrent leurs trois traîneaux ensemble et de front.

Ce n'est pas un petit travail d'attacher solidement les véhicules les uns aux autres. Pendant que nous sommes occupés à cette besogne, le vent semble tomber.

Cette crainte est heureusement vaine et bientôt les deux traîneaux sont prêts. Grande est mon anxiété de voir comment ils se comporteront et si la voile sera assez grande pour les deux véhicules. La toile hissée, les traîneaux reçoivent une vigoureuse impulsion ; s'ils n'avaient été profondément enfoncés dans la neige, ils auraient filé devant nous. Le vent secoue le grément, et de crainte d'accidents, nous prenons de suite place devant les véhicules. Poussé par la brise, le traîneau vient nous frapper avec force les jambes et nous culbute. Nous nous relevons et recommençons la tentative, mais elle n'est pas plus heureuse ; à peine sommes-nous sur pied que nous voici renversés de nouveau. Cela dure ainsi quelque temps. Il est nécessaire de modifier l'agencement de la machine.

Un de nous, monté sur les ski, se place en avant, tenant vigoureusement à la main un bâton inséré entre les deux traîneaux en guise de timon ; il gouverne avec ce bâton et se laisse glisser, poussé par le véhicule. Deux d'entre nous, également montés sur des ski, se tiennent au dossier du traîneau.

Le signal du départ est donné. Sverdrup prend place au timon de notre traîneau et nous filons rapidement. Cramponné à l'arrière du véhicule, je suis entraîné à toute vitesse sur les ski, pendant que Kristiansen file par derrière en patinant. La déclivité, maintenant plus accusée, rend la vitesse vertigineuse, le traîneau semble voler à la surface du glacier. A chaque instant mes patins butent contre l'extrémité d'un ski amarré sur notre véhicule et ma marche en est fort gênée. Malgré mes efforts, impossible de repousser ce patin, la situation devenait surtout critique en descendant les monticules de neige, mes ski s'engageaient alors sous le malencontreux patin sans que je pusse m'en dégager. Et Sverdrup continuait toujours sa course, persuadé que Kristiansen et moi étions bien tranquillement assis sur le traîneau. Je n'étais pas au bout de mes tribulations. Voici qu'une hache à glace mal assujettie commence à se détacher. Je ne pouvais laisser perdre un objet aussi précieux ; j'étais en train de l'amarrer, lorsque le traîneau arrive au sommet d'une pente. Le malencontreux patin qui me donnait déjà tant de tablature vient alors me frapper les jambes, me culbute, et je lâche le

véhicule. Pendant ce temps le traîneau dégringole à toute vitesse la pente et s'éloigne rapidement dans le tourbillon de neige. La situation n'était pas précisément gaie.

Immédiatement je me relève et file sur les traces de Sverdrup. A ma grande joie, j'avance rapidement, poussé par le vent.

Bientôt je trouve sur la glace la hache cause de ma chute, puis un peu plus loin une boîte en zinc renfermant le précieux chocolat à la viande. Je me charge de ces deux objets et poursuis ma route ; mais à peu de distance je fais de nouvelles trouvailles : ma jaquette en peau et trois boîtes de pemmican. Ne pouvant me charger de tous ces objets, je prends le parti de m'asseoir et d'attendre du secours. Sur ces entrefaites arrivent Kristiansen et bientôt après le second traîneau. Au moment de charger les boîtes perdues par Sverdrup, Balto s'aperçoit que de son traîneau sont également tombées trois boîtes de pemmican. Il faut maintenant aller à leur recherche. Pendant ce temps Kristiansen et moi filons en avant et avons bientôt le plaisir de rejoindre Sverdrup. Nous attendons alors les autres, ce qui n'était pas précisément agréable, avec la tourmente qui soufflait. Sverdrup nous raconta qu'il nous croyait assis à l'arrière du traîneau, la voile l'empêchant de voir dans cette direction. Très étonné de ne pas nous entendre parler, il nous avait adressé la parole, mais personne ne lui avait répondu. Il avait alors continué sa route, puis à différentes reprises nous avait interpellés. Ses cris étant restés sans réponse, il avait fait verser le véhicule, et, à son grand étonnement, n'avait trouvé personne derrière. Dans le lointain, à travers la brume, il m'avait alors aperçu assis sur les boîtes et attendant du secours comme un petit point noir sur la glace. Après de grosses difficultés, il avait réussi à amener la voile et nous attendait.

Quand Sverdrup fut fatigué, je le remplaçai au timon. Nous rencontrons plusieurs pentes rapides ; poussés par le vent, nous les descendons à toute vitesse. Sur ces déclivités la position de celui d'entre nous qui est placé en avant n'est pas sans danger. S'il avait le malheur de tomber, le traîneau lui passerait inévitablement sur le corps et l'écraserait. Pour éviter pareil accident, le « timonier » doit toujours ouvrir l'œil, tenir solidement la barre, patiner avec prudence et surtout éviter les monticules de neige escarpés.

Avec un chasse-neige comme aujourd'hui, le moment des repas n'est pas précisément agréable, aussi les abrégeons-nous le plus possible.

Tout à coup dans l'après-midi, au moment où nous filons avec une vitesse vertigineuse, un cri part du traîneau de Dietrichson. « Terre ! terre ! » hurle Balto. Oui, en vérité, voilà tout là-bas à l'horizon la terre ferme, la côte occidentale, le but de notre voyage. À travers les tourbillons de neige, moins épais depuis un moment, apparaissent très loin dans l'ouest deux taches noires qui sont évidemment des montagnes.

« Dans l'après-midi du 19 septembre, raconte Balto dans son journal de route, pendant que les traîneaux marchaient à la voile, j'aperçois à l'ouest une tache noire. Je la regarde attentivement et reconnais bientôt une montagne. La côte occidentale est en vue, dis-je de suite à Dietrichson, et celui-ci crie aussitôt la bonne nouvelle aux autres. Hourra ! hourra ! Cette vue nous réjouit fort, comme bien on pense. Nos forces sont maintenant doublées, nous avons l'espoir de réussir dans notre traversée du plus grand glacier du monde. Fussions-nous restés plus longtemps dans ce désert, je crains bien que nos forces eussent faibli.

« Aussitôt Nansen commande de faire halte et distribue à chacun de nous deux biscuits de chocolat à la viande. Chaque fois que nous arrivions à un point marquant, à la fin d'une grande étape ou lorsque survenait un événement important, nous avions l'habitude de faire quelques extra. Nous fêtâmes ainsi notre débarquement sur la côte orientale, notre arrivée à Umivik, au point culminant de l'inlandsis, enfin en vue des montagnes de la côte occidentale. En pareille circonstance, Nansen nous donnait des confitures, des biscuits de mer et du beurre. »

Les montagnes que nous apercevons sont situées à droite de la route que nous suivons. Le glacier paraissant plus facile de ce côté, nous prenons le parti d'incliner dans cette direction.

Bientôt la terre disparaît dans les tourbillons de neige. Le vent fraîchit et tout l'après-midi nous continuons rapidement la descente sans plus rien apercevoir. Un peu plus tard la pente devient moins accusée et la brise semble tomber ; heureusement ce n'est qu'une alerte. Dans la soirée nous rencontrons des déclivités très marquées, le vent prend de nouveau de la force, en chassant d'épais tourbillons de neige, et nous poursuivons à grande vitesse.



À LA VOILE AU CLAIR DE LA LUNE, LE 19 SEPTEMBRE.
(DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UN DESSIN DE M. NANSEN.)

L'obscurité commence déjà à se faire lorsque soudain j'aperçois devant moi une tache noire sur la neige. Tout d'abord je n'y fais pas attention, croyant trouver une simple dépression comme nous en avons déjà rencontré ; à quelques pas, fort heureusement, je reconnais mon erreur, et n'ai que le temps de faire virer le traîneau : nous étions arrivés sur la marge d'une large crevasse ; quelques secondes de plus et nous disparaissions dans le gouffre, sans doute pour toujours. De toutes nos forces, Sverdrup et moi criions aux camarades qui nous suivent d'abattre la toile de leur traîneau et de s'arrêter. Balto raconte cet incident en ces termes : « Le soir, vers sept heures et demie, nous marchions à la voile, lorsque tout à coup Nansen, qui était en tête du premier traîneau, fait un bond de côté et nous crie : « Amenez la voile, il y a des crevasses ! » Nous marchions alors à toute vitesse et nous eûmes les plus grandes peines à nous arrêter ; pour enrayer il fallut nous jeter tous de côté. Nous arrivions sur le bord d'une immense crevasse profonde de plus de 100 mètres. »

« C'est la première crevasse que nous rencontrons sur le versant occidental, écrivais-je dans mon journal, et probablement ce n'est pas la seule dans ces parages : nous devons donc être maintenant sur nos gardes. Nous n'avons plus envie de marcher ce soir à la voile, mais il est encore trop tôt pour camper, et d'autre part, puisque nous avons bon vent, il faut en profiter. Les voiles sont diminuées sur les deux traîneaux, puis je pars seul

en éclaireur, laissant à Sverdrup le soin de diriger notre véhicule en lui recommandant de marcher à une certaine distance en arrière de moi. »

Le vent nous pousse rapidement en avant. Sans remuer les jambes, je glisse sur de grandes distances, poussé par la brise. Dans les régions mamelonnées, j'avance lentement en sondant le terrain avec le bâton, pour m'assurer que la neige fraîche ne masque pas quelque crevasse. Dès que j'ai reconnu l'existence de fentes, je fais signe aux autres de s'écarter, et cherche une route plus sûre. Malgré ces précautions, Sverdrup et Kristiansen faillirent être engloutis ; immédiatement après le passage de leur traîneau, la glace s'effondra dans une crevasse dont nous n'avions pu reconnaître l'existence, en dépit de notre attention.

Entre temps le vent devient plus violent, et à plusieurs reprises il est nécessaire de diminuer la voilure. Lorsque la faim commence à se faire sentir je donne à chaque homme deux biscuits à la viande et tout en mangeant nous poursuivons notre route.

L'obscurité arrive bientôt ; heureusement la lune se lève brillante ; malgré les flocons de neige qui tourbillonnent dans l'air, sa clarté est assez vive pour nous permettre de nous guider au milieu des crevasses. Un curieux spectacle que de voir derrière moi les deux masses noires des traîneaux glisser sur la plaine blanche, sous les rayons d'argent de cette belle lune !

Le glacier devient de plus en plus difficile ; en avant apparaissent de nombreuses et larges crevasses. Elles sont remplies de neige ; et leur traversée n'offre aucune difficulté.

Çà et là existent des trous béants, étroits heureusement, et que les traîneaux passent sans incident. Après cela je traverse une grande crevasse, puis j'en distingue une seconde de dimensions colossales. J'arrête mon élan, et m'avance avec précaution sur la glace vive en cet endroit. Le gouffre est immense. Au delà apparaissent les raies blanches d'autres fentes orientées perpendiculairement à la direction que nous suivons. De ce côté, impossible d'avancer. Je fais signe aux autres de s'arrêter, et de suite nous installons le campement.

Dans l'ouest la terre est visible à la lueur mourante du crépuscule. Ce sont les montagnes que nous avons aperçues dans l'après-midi ; mais

maintenant elles s'élèvent haut dans le ciel ; au sud on voit également un long lambeau de terre.



DESCENTE D'UN MONTICULE DE GLACE.
(DESSIN DE NANSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE.)

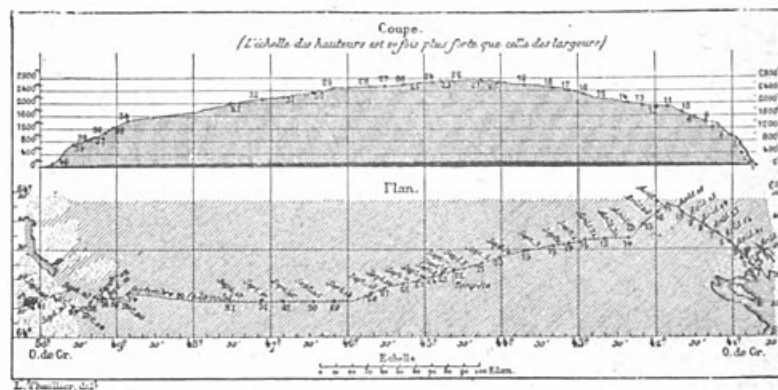
Par la tempête qui soufflait, il ne fut pas facile de dresser la tente. En outre partout la glace était polie et à vif, aussi fallut-il creuser des trous à la hache pour fixer les piquets. Pendant ce travail particulièrement pénible nous ressentions très vivement le froid. Aucun de nous n'avait envie d'allumer la lampe et d'attendre ensuite patiemment la cuisson de la soupe. Aussi à peine la tente est-elle dressée que nous nous blottissons tous dans nos sacs en mangeant notre dernier morceau de gruyère. Je m'aperçus alors que j'avais les doigts gelés. Il était trop tard pour rétablir la circulation en les frottant avec de la neige, et jusqu'au moment où je pus m'endormir, les douleurs furent intolérables.

En me réveillant le lendemain, ma montre était arrêtée, j'avais oublié de la remonter, et Sverdrup avait commis la même négligence. À partir de ce jour nos longitudes ne furent plus aussi exactes ; nous pouvions, il est vrai, les déterminer par des visées sur les montagnes de la côte.

Du campement le panorama est magnifique. Toute la région montagneuse située au sud du fjord de Godthaab est là devant nous. Partout ce ne sont que pics fantastiques aux formes pittoresques. Rappelez-vous votre impression la première fois que vous avez aperçu une chaîne de montagnes

couvertes de glaciers et vous comprendrez ce que nous éprouvons devant ce beau spectacle.

Nos yeux parcourent les vallées dans l'espoir de découvrir la mer. Cette vue nous rappelle les paysages montueux de la côte occidentale de la Norvège. Les sommets sont poudrés de neige fraîche, et entre ces pitons blancs s'étendent de longues crevasses noires ; au fond de ces dépressions se trouvent les fjords ; nous reconnaissons leurs positions, mais nous ne les voyons pas. Il ne serait pas facile de traverser cette région tourmentée pour arriver à Godthaab.



COUPE DE L'INLANDSIS.

À table ! le festin que nous n'avons pu manger hier est prêt ; voici de véritables friandises : du mysost, des biscuits de mer, etc. Le repas est long et la matinée déjà avancée lorsque nous nous mettons en route. Hier soir nous sommes arrivés devant un labyrinthe de crevasses ; pour nous tirer de ce mauvais pas, nous faisons route au sud. Dans la région que nous parcourons aujourd'hui, la neige fraîche a disparu en beaucoup d'endroits, laissant à vif la glace ; ailleurs, surtout dans les dépressions, elle est agglomérée en masses plus ou moins épaisses.

Après être arrivés au sommet d'un haut monticule, Sverdrup et moi dévalons rapidement sur les ski ; avec une pareille pente la manœuvre des traîneaux est difficile, d'autant plus que de larges crevasses s'ouvrent des deux côtés. Par mesure de prudence nous quittons les patins, et, nous

accrochant aux deux côtés du traîneau, réussissons à le faire passer entre les gouffres béants. Sur cette déclivité les Lapons descendent avec une vitesse vertigineuse.



KRISTIANSEN ASSUJETTISANT LA TENTE.

Un peu plus loin nous rencontrons une nappe de glace glissante, sur laquelle la marche est particulièrement pénible. Elle recouvre probablement quelque grand lac. Au delà le glacier est de nouveau très accidenté ; à plusieurs reprises nous perçons des ponts de neige. Dans ces conditions il est préférable de reprendre les ski : la longueur de ces patins diminue les risques de glisser dans quelque méchant trou. Tout à coup, en longeant une crevasse, la corniche sur laquelle avance notre traîneau s'écroule, nous n'avons que le temps de sauter en arrière pour ne pas rouler dans le précipice. Une autre fois, pareil accident faillit arriver à Balto et à Ravna. En cherchant un chemin plus court que celui suivi par nous, les deux Lapons arrivent sur une très large crevasse couverte : la couche de neige

cède, le traîneau culbute, et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts qu'ils parviennent à se tirer d'embarras. Naturellement j'étais furieux contre eux : pourquoi ne suivaient-ils pas notre piste ? n'était-ce pas assez que ceux qui marchaient en tête fussent exposés ? Kristiansen manqua également de perdre son traîneau dans de pareilles circonstances.

Dans l'après-midi, grêle et tempête du sud-sud-est. Les grêlons nous fouettent la figure ; en même temps, les traîneaux, pris de flanc par le vent, dérivent sous la poussée de la brise. Le halage devient très pénible. Sverdrup et moi éprouvons surtout de grosses difficultés à faire avancer notre traîneau, qui offre une large prise au vent.

Dans la soirée, nous campons sur une petite plaque de neige fraîche.

En partant le matin, nous pensions arriver dans la soirée très près de la terre ferme, peut-être même l'atteindre. Notre espoir est déçu, il semble que nous en soyons toujours aussi éloignés.

Le lendemain, neige toute la journée. Impossible de voir la terre et même de reconnaître la bonne direction. Nous marchons à l'aveugle sur la glace.

Vers midi, halle pour déterminer la latitude. Le soleil luit de temps en temps à travers les flocons, il faut profiter de l'occasion pour savoir où nous sommes. La veille nous n'avons pu prendre aucune observation : le soleil était déjà passé au méridien lorsque nous nous étions mis au travail. Aujourd'hui nous nous trouvons par 64° 14' de latitude nord. Nous sommes un peu plus nord que je ne l'aurais désiré. A partir du moment où la terre a été vue, nous avons trop incliné dans cette direction ; maintenant faudra-t-il peiner plusieurs jours pour réparer cette erreur ? Eussions-nous poursuivi dans la direction première, nous aurions probablement pu avancer à la voile jusqu'à la terre ferme. Maintenant nous faisons route au sud.

Avec la neige épaisse qui bouche la vue, impossible de savoir où nous sommes. Il est inutile de continuer la marche dans ces conditions.

Nous décidons alors de nous arrêter. Dietrichson et les deux Lapons installent le campement, pendant que Sverdrup, Kristiansen et moi allons à la découverte au milieu du dédale des crevasses. Balto, qui est maintenant cuisinier en second, doit préparer de la soupe de légumes et en même temps faire chauffer de l'eau. Ce soir nous aurons un grog au citron. Tout doit être prêt pour le moment où nous reviendrons.

Nous nous attachons tous les trois à une corde et partons. Le glacier est très accidenté ; partout ce ne sont que des arêtes tranchantes séparées par des crevasses, la plupart peu profondes.

A peu de distance du campement, voici une petite tache foncée entre deux monticules de glace. On dirait de l'eau, mais cela pourrait bien être aussi de la glace. Tout d'abord je ne dis rien aux autres, de crainte de leur causer ensuite une désillusion. Arrivé là, je tâte de suite avec mon bâton. « C'est de l'eau, mes amis. » Et nous voilà tous accroupis, buvant à pleines gorgées. Quel plaisir de boire de l'eau à discrétion, après en avoir été, pour ainsi dire, privés pendant un mois ! Nous en absorbons tout d'une traite je ne sais combien de litres. Peu de temps après nous être remis en marche, nous entendons des cris et apercevons bientôt le petit Ravna accourant derrière nous à toute vitesse. De suite nous nous arrêtons. Quelque accident serait-il arrivé ? Non, heureusement ; le bonhomme vient simplement chercher les mèches de la lampe à alcool que je porte toujours dans ma poche de pantalon et que j'ai oublié de remettre à Balto avant de partir. J'étais très anxieux de savoir si Ravna avait vu l'eau que nous avons découverte ; il se plaignait toujours de la soif, et je craignais qu'il n'en bût trop maintenant. Oui, il l'avait bien aperçue avec ses yeux de lynx, mais il n'avait pas voulu s'arrêter, de crainte de ne pas nous rattraper. En revenant, par exemple, il ne manquera pas d'avaler une bonne lampée.

Au delà, nous rencontrons le glacier le plus difficile que nous ayons trouvé jusqu'ici. Il n'est cependant pas absolument impossible de passer par là ; des crêtes de glaces tranchantes s'élèvent de tous côtés ; entre elles s'ouvrent de larges et profondes crevasses ; en certains endroits s'étendent de petites nappes d'eau recouvertes d'une mince couche de glace qui s'effondre sous nos pas.

L'obscurité arrive au moment où nous battons en retraite. Le retour est très pénible ; aussi, avec quelle joie apercevons-nous la tente ! Avant de l'atteindre, nous ne pouvons nous empêcher d'avaler encore une bonne quantité d'eau. C'est si bon de pouvoir enfin boire à sa soif !

De retour à la tente, il nous arrive une bonne odeur de soupe chaude. Balto est tout fier d'avoir exécuté ponctuellement mes ordres ; le repas est prêt, à table ! Avec quel appétit nous mangeons, je vous laisse à penser ; Ravna affirme n'avoir jamais mangé jusqu'ici à sa faim, n'ayant pu boire

suffisamment d'eau. Aussi a-t-il économisé sur ses rations, et, à notre barbe, le voilà qui avale quatre ou cinq biscuits à la viande qu'il a en réserve. Après le souper, grog au citron, qu'on déguste au chaud dans les sacs de couchage.



PREMIÈRE TENTATIVE DE METTRE À LA VOILE, LE 19 SEPTEMBRE.
(DESSIN D'A. BLOCH.)

1. [↑](#) Le 15 nous en étions en réalité à 225 kilomètres.



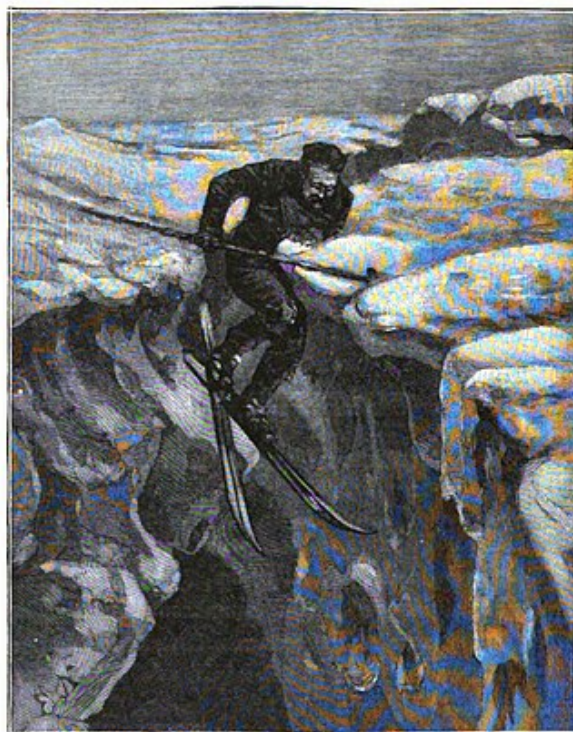
BRAS DE L'INLANDSIS DANS LA DIRECTION DU KANGERSUNEKFIORD, LE 12
SEPTEMBRE.
(DESSIN DE NANSEN.)

CHAPITRE XXI

DESCENTE VERS L'AMERALIKFIORD

DANS la matinée du 22 septembre, pendant que Balto prépare le thé pour le déjeuner, je vais, accompagné de Sverdrup, gravir l'arête de glace située au sud du campement. Ce monticule est découpé de larges crevasses dangereuses. Sous mon poids un pont de neige s'écroule et me voilà précipité dans le vide. La crevasse est heureusement trop étroite pour que je puisse glisser et je reste suspendu au-dessus du gouffre. En quelques instants je réussis à me tirer de ce mauvais pas. Du sommet de l'arête la vue est très étendue : dans toutes les directions, le glacier paraît accidenté et d'un parcours difficile ; des arêtes déchiquetées de crevasses s'allongent vers l'ouest du côté d'un fjord situé

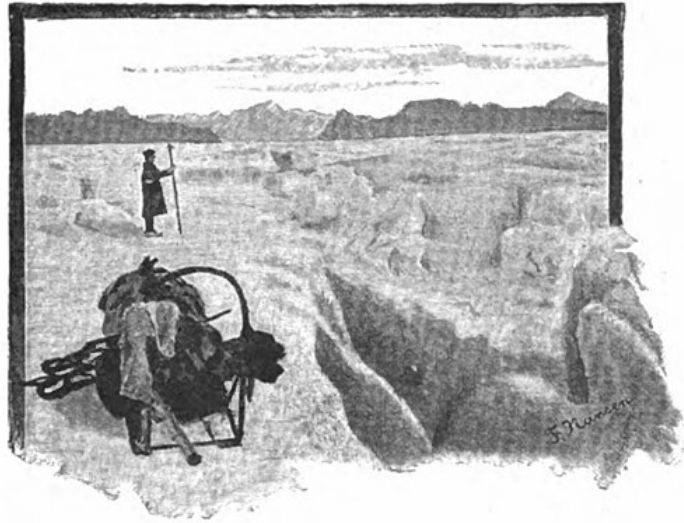
droit devant nous, le Kangersunek. Jusqu'ici nous n'avions pu reconnaître si cette dépression était une vallée ou un fjord. Maintenant nous savons où nous nous trouvons ; nous sommes à environ 11 kilomètres au nord du point où je voulais atterrir. Pour avancer rapidement il est nécessaire de marcher pendant un certain temps vers le Kangersunek, puis de poursuivre vers le sud.



CHUTE DANS UNE CREVASSE.
(DESSIN D'E. NIELSEN.)

Nous retournons au campement, où nous nous réconfortons par l'absorption de plusieurs tasses de thé. Après le déjeuner, Sverdrup et moi partons en avant, les autres iront ensuite avec les traîneaux aussi loin qu'ils pourront. Arrivés à la dernière arête, ils s'arrêteront et attendront notre retour. Nous passons au nord du dédale dans lequel nous nous sommes engagés hier soir, puis, poussés par le vent et la pente, nous filons rapidement sur les ski.

Nous arrivons bientôt en vue du fjord, rempli de glaces flottantes.
De ce côté impossible de passer cette zone, qui du reste est étroite.



VUE DE L'INLANDSIS DANS LA DIRECTION DU KANGERSUNEKFJORD, LE 27
SEPTEMBRE.
(DESSIN DE NANSEN.)



À TRAVERS UNE PARTIE ACCIDENTÉE DE L'INLANDSIS, LE 23 SEPTEMBRE.
(DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE.)

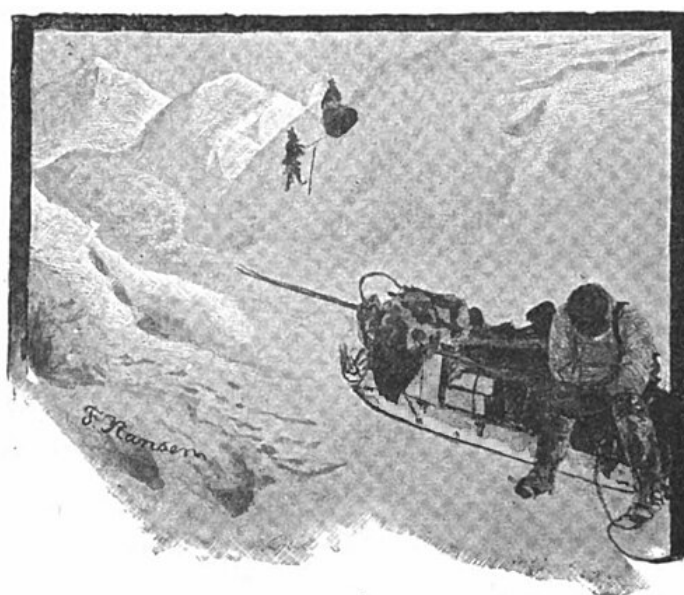
Le lendemain (25 septembre), aussitôt levé, Sverdrup part à la découverte. Il revient bientôt avec d'assez bonnes nouvelles. Le glacier n'est pas aussi tourmenté qu'il le semblait d'abord, et en s'attelant trois à chaque traîneau on pourra passer.



DANS L'APRÈS-MIDI NOUS ARRIVONS DANS LA PARTIE LA PLUS ACCIDENTÉE DE L'INLANDSIS.(DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

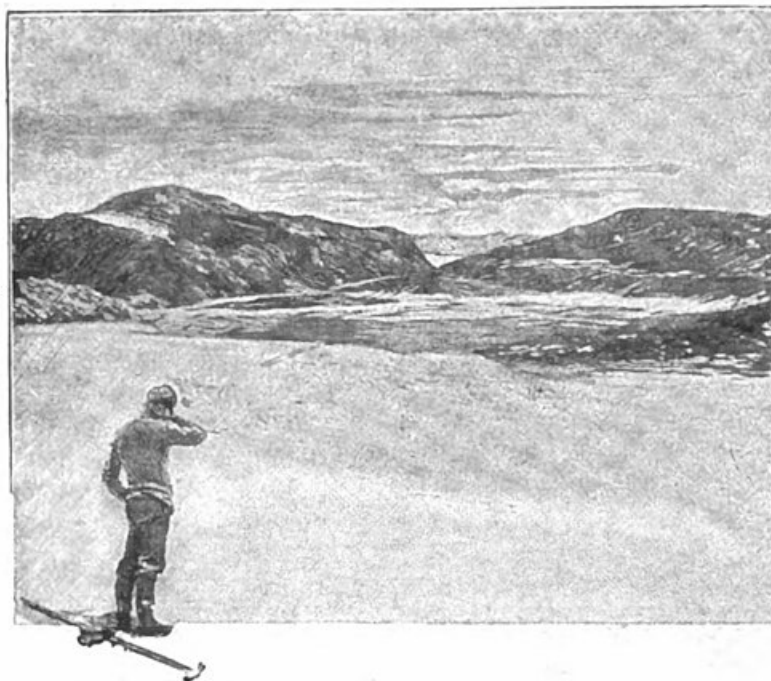
Cette région de l'inlandsis est bien celle où nous avons rencontré les plus grosses difficultés. En plusieurs endroits il est nécessaire de soulever les traîneaux par-dessus des monticules de glace abrupts de tous côtés. La descente de ces mamelons est surtout difficile. Un homme doit retenir le véhicule de toutes ses forces par derrière, pendant que son compagnon file devant. Souvent le premier glisse, et roule avec le traîneau sur son camarade. Parfois nous rencontrons de véritables rivières, recouvertes d'une épaisse couche de neige ; leurs vallées tracent en quelque sorte des chemins

entre deux hautes murailles de glace. Une fois, en suivant un de ces cours d'eau, nous arrivons à un défilé tout juste assez large pour permettre notre passage. Au fond du ravin coule un mince filet d'eau qui nous monte à la cheville ; dans l'après-midi, cette zone est enfin traversée : désormais chacun de nous peut haler sans aide son traîneau. Plus loin le glacier devient très uni ; malheureusement le vent contrarie toujours notre marche. Après un assez long trajet, nous rencontrons une moraine située à l'est de la terre ferme. Elle doit se trouver, pensai-je, au point de jonction de deux courants de glace, et je prends le parti de passer au nord de cette moraine. La tente est alors dressée, Balto va chercher de l'eau pour faire le café. Pendant ce temps, deux d'entre nous partent à la découverte pour chercher le point où nous devons atterrir. À peu de distance du campement nous reconnaissons de suite que la descente doit s'effectuer de ce côté. Nous croyons nous trouver sur la partie méridionale du glacier qui descend dans le fjord de Godthaab. Nous retournons au campement avec cette bonne nouvelle. Le café est rapidement avalé et nous poursuivons notre route, avec l'espoir de fouler bientôt la terre. À notre grand regret, nous ne pourrions atterrir ce soir. L'obscurité nous oblige à nous arrêter ; néanmoins nous sommes satisfaits : nous avons approché de l'extrémité inférieure du glacier beaucoup plus que nous ne l'espérions en partant.



SVERDRUP RÉFLÉCHISSANT AUX VICISSITUDES DE LA VIE HUMAINE, LE 23
SEPTEMBRE.
(DESSIN DE NANSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Le lendemain le camp est levé de grand matin. Coûte que coûte, nous voulons atteindre aujourd'hui l'extrémité du glacier. Au début, nous avançons rapidement : la glace est unie, l'inclinaison de la pente accélère notre marche, en même temps le vent nous pousse. Un peu plus loin, le glacier présentant de nouveau une surface accidentée, je pars en reconnaissance. À peu de distance du point où j'ai laissé mes compagnons, j'arrive au sommet d'une pente. Le glacier descend directement dans un petit lac dont les eaux alimentent un torrent serpentant au milieu des montagnes. A droite l'inlandsis s'abaisse également par une pente parsemée de pierres sur une moraine frontale. La descente doit être facile sur cette glace unie. Bientôt mes camarades arrivent et à leur grande joie ils aperçoivent la terre ferme tout près de nous. En avant donc pour la descente ! nous filons rapidement et bientôt nous voici sur le bord du lac. La traversée de l'inlandsis du Grönland est terminée !



J'ARRIVAI BIENTÔT AU SOMMET D'UNE PENTE DE GLACE.
(DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Nous passons le lac pour atteindre l'autre rive. La couche de glace qui le recouvre est mince ; en marchant avec précaution, aucun incident ne nous arrive. Enfin, nous touchons terre. Quel plaisir indescriptible de sentir sous ses pieds le sol, de voir des pierres, des mousses, du gazon.

Derrière nous s'étend la masse froide de l'inlandsis, devant nous ce ne sont que collines qui se suivent les unes derrière les autres comme les vagues de la mer. Voilà le chemin que nous devons prendre pour atteindre le fjord.

Ravna lui-même est tout joyeux. Le pauvre bonhomme ! depuis longtemps il avait perdu l'espoir de se retrouver jamais sur la terre ferme. La première chose qu'il fait avec son camarade Balto, une fois qu'il a quitté la brassière du traîneau, c'est d'aller se promener sur les montagnes, comme le jour où nous avons débarqué sur la côte orientale.



DERRIÈRE NOUS L'INLANDSIS DESCENDAIT DANS LE LAC.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Maintenant il est temps de songer au dîner. La joie d'avoir réalisé notre entreprise ne peut calmer notre appétit : au contraire la satisfaction que nous éprouvons tous nous fera trouver un plaisir à nous restaurer.

Une fois le repas fini, on s'occupe de préparer les charges que chacun de nous doit descendre jusqu'au fjord. Nous voulons emporter la plus grande quantité possible des choses les plus nécessaires.

Afin d'avoir immédiatement des matériaux pour la construction du bateau, nous prenons quelques-uns de nos bâtons en bambou. Les autres, on viendra les chercher pendant que Sverdrup travaillera à l'embarcation. Les bagages dont nous ne pouvons nous charger sont entassés sur les traîneaux et recouverts de prélarths. Après cela, en marche pour le bas de la vallée !

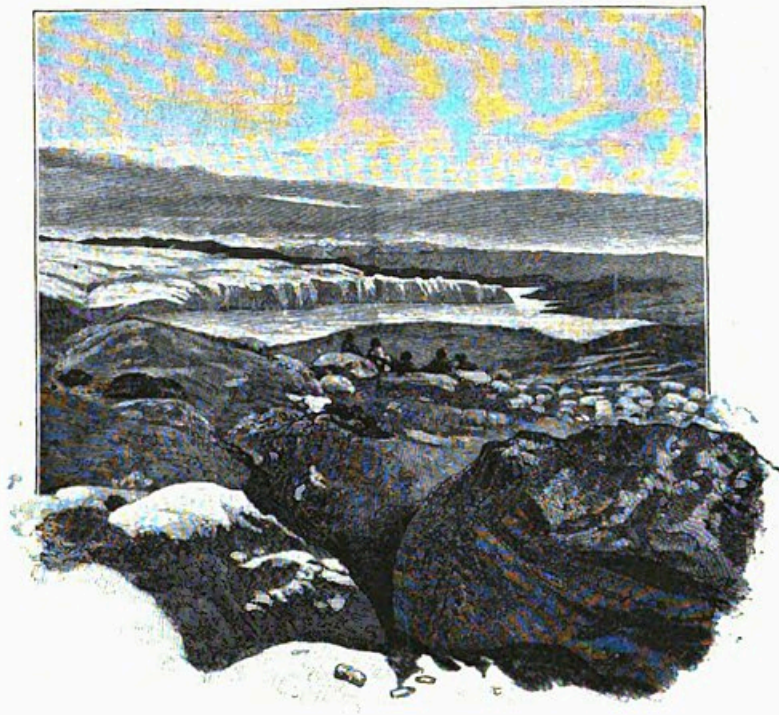
Au moment du départ, nous pouvons nous rendre compte de toute la force que Ravna a dans son petit corps. Pendant la traversée de l'inlandsis, son traîneau avait toujours été le plus léger de tous, et néanmoins il se plaignait toujours. Cela était trop pesant à tirer pour un vieillard comme lui, exclamait-il sans cesse, et il nous obligeait à de fréquentes haltes pour l'attendre. Aussi quel ne fut pas mon étonnement, au moment du départ, lorsque je vis Ravna prendre, outre la charge qui lui incombait, le sac renfermant ses effets ! J'essayai de le dissuader d'emporter tout ce bagage ; comme d'habitude il n'écouta aucune représentation : à aucun prix il ne voulait se séparer du sac renfermant son Ancien Testament. Cette lourde charge ne parut pas le gêner autrement, et pendant toute la durée de l'étape il marcha aussi vite que les autres. Il pensait sans doute qu'il était désormais inutile de ménager ses forces, et voulait nous montrer ce dont il était capable. Balto disait donc vrai lorsque à chaque instant il s'écriait en parlant de son camarade : « Ravna, ah ! c'est un solide gars ».

En certains endroits le terrain présente une pente très accusée, des monceaux de pierres éboulées et des marais. Avec les lourdes charges que nous avons sur le dos, la marche n'est naturellement pas très rapide. « Quel agréable parfum répand ici la terre, s'écrie Ravna à plusieurs reprises : cela sent comme sur les pâturages à rennes du Finmark. » Ravna a raison, les plantes et les mousses répandent dans l'air une douce senteur.

Dans la soirée nous arrivons à un lac très long, que nous avons appelé précisément, à cause de sa forme, le lac Long. Dans cette nappe d'eau débouche un glacier venant de l'ouest, probablement un bras de l'inlandsis qui contourne les montagnes situées derrière nous.

Nous traversons le lac sur la glace ; à plusieurs reprises celle-ci fléchit sous nos pas : il est prudent de se rabattre du côté de terre. Le soir nous installons le campement sur la rive orientale du lac. Pour la première fois depuis le commencement du voyage nous dormons sur une couche d'arbrisseaux et d'herbes. Avec quel plaisir nous nous y étendons en respirant l'air embaumé par les effluves d'une plante dont l'odeur rappelle celle des bois de conifères !

Pendant le souper je prie Ravna de faire un grand feu devant la tente. Nous avons réuni une provision de combustible et il me semblait que ce serait une joie de voir flamber un beau brasier. Ravna n'est pas cependant de cet avis, et de suite présente des objections. Ces broussailles, n'en aurons-nous pas besoin demain matin pour faire le déjeuner ? « N'en existe-t-il pas d'autres tout près de la tente ? lui répondis-je. — Soit, réplique Ravna, mais je n'ai pas d'écorce de bouleau pour allumer le feu. — Tu n'en auras pas davantage demain, lui dis-je à mon tour ; allume donc maintenant ces broussailles. » Ravna se décide enfin, et bientôt un brasier flambe joyeusement, éclairant notre groupe en train de manger au fond de la tente. C'est pour nous une chose tout à fait extraordinaire d'avoir une lumière aussi vive au moment du souper, alors que tant de fois auparavant nous avons dû manger dans l'obscurité la plus complète.



DANS LA SOIRÉE NOUS ARRIVONS AU LANGVAND.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Ravna est resté dehors accroupi devant le brasier ; il est inutile qu'il soit là et je le rappelle dans la tente : maintenant le bonhomme ne veut plus quitter sa place.

Après le souper les fumeurs bourrent leurs pipes de mousses ou d'herbes sèches et dégustent ce tabac d'un nouveau genre autour du feu de bivouac. Comme dans la chanson, nous sommes tout à la joie, heureux d'avoir accompli la traversée du Grönland.

La nuit est magnifique et la température douce. Nous restons longtemps autour de notre brasier avant de songer à aller dormir. Sverdrup affirme n'avoir jamais passé une soirée aussi agréable ; plusieurs d'entre nous partagent, j'en suis sûr, son opinion.

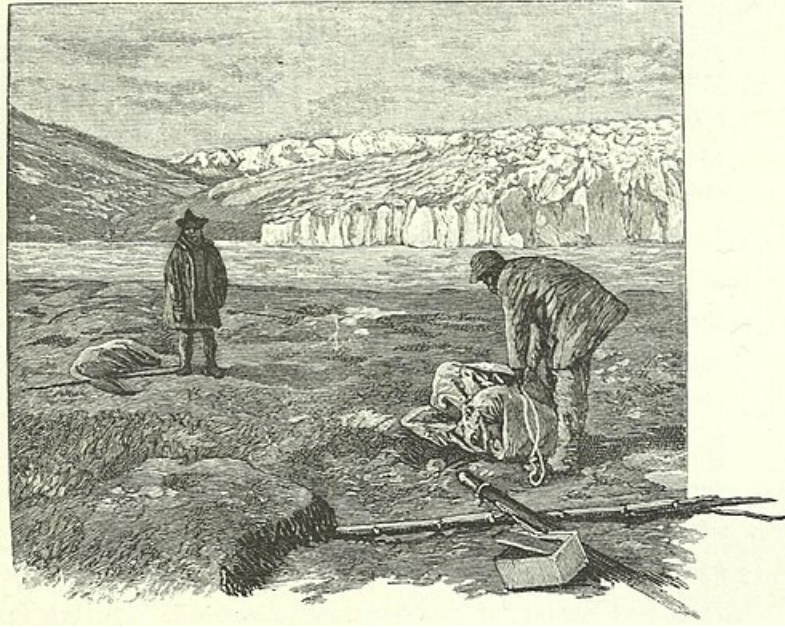
Couché dans l'herbe je m'amuse à observer la physionomie de Ravna. Le bonhomme, jusque-là toujours grognon, a une mine souriante. « Que penses-tu de ce pays ? lui demandai-je. — Ma foi, je viendrais volontiers m'y établir avec mon troupeau de rennes, mais le voyage est trop coûteux

pour moi, répondit-il. — Peut-être le gouvernement danois ou bien celui de Norvège te transporterait ici gratis, répliquai-je. — Avant de me décider, je réfléchirais », dit-il. Après tout, ne se trouverait-il pas bien ici : partout il y a de bons pâturages pour son troupeau ; le renne sauvage n'est pas rare non plus dans la contrée et bientôt Ravna deviendrait riche. Il serait seulement difficile de se procurer du combustible pour l'hiver, et encore ne pourrait-il faire une provision de tourbe comme plusieurs Lapons établis sur une île de la côte de Finmark. « La côte occidentale me plaît beaucoup, dit en terminant Ravna, c'est un bon pays pour un vieux Lapon, on y trouve beaucoup de rennes sauvages, et la contrée ressemble au Finmark. »

Le lendemain 25, nous poursuivons notre route à travers la vallée. A l'extrémité du Langvand, pendant une halte, nous apercevons au loin un lièvre ; nous le voyons courir pendant quelques instants, puis aller se gîter sous un escarpement rocheux. En me dissimulant derrière de grosses pierres je réussis à m'en approcher, et à une distance de plusieurs centaines d'*alen* je l'étends raide d'une balle. Les autres poussent un vigoureux hurra, tout joyeux à la pensée de manger ce soir de la viande fraîche.

Après cela nous continuons la marche à travers la vallée. En certains endroits elle est étroite, encombrée de moraines croulantes et coupée d'escarpements rapides.

À notre gauche s'étend une large branche de l'inlandsis, poussant devant elle de puissantes moraines, et hérissée de cônes de glace entièrement couverts d'argile et de graviers. La masse de débris pierreux étendue sur ces monticules est si épaisse que la glace n'apparaît nulle part ; de loin on prendrait ces cônes pour des mamelons de terre.



LEVÉE DU CAMP LE 25 SEPTEMBRE.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Après quelques heures de marche, nous arrivons au sommet d'une pente escarpée, au pied se trouve un lac où débouche un bras de l'inlandsis, à l'est. De là la vue s'étend au loin sur la glace jusqu'au nunatak Nunatarsuk, à l'est de Kangersunek. Le point extrême que Sverdrup et moi avons atteint dans notre reconnaissance du 22 septembre n'est pas loin. Ici nous sommes encore à plus de 22 kilomètres de l'extrémité supérieure du fjord. Il sera donc impossible d'y arriver aujourd'hui, comme nous l'espérions. Vers midi nous nous trouvons devant un grand lac en partie bordé de rives argileuses. Ce sol éminemment plastique porte les traces du passage de nombreuses bandes d'oies sauvages. C'est probablement, en automne, une station pour ces oiseaux, lorsqu'ils émigrent vers le sud le long de l'inlandsis, et que les nappes d'eau ne sont pas encore gelées.

Sur cette argile, comme sur tous les terrains meubles que nous avons rencontrés jusqu'ici sur notre route, nombreuses traces de rennes. Plusieurs datent seulement de quelques jours ; toutes indiquent que les animaux ont dévalé dans la direction du fjord. Pendant tout le trajet j'ouvre l'œil pour découvrir un de ces ruminants ; malheureusement c'est peine perdue. Pour

le dîner nous faisons halte à l'extrémité méridionale du lac, que nous avons appelé « lac des Oies ».

Le soleil est aujourd'hui étincelant, le ciel bleu, et tout à l'entour des montagnes pittoresques ; en été, cette vallée doit être un véritable Eldorado pour les chasseurs. Les rennes ne sont point rares ici, les oies non plus, et avec eux on doit trouver des troupes nombreuses de canards, d'échassiers et d'autre gibier d'eau.

Le soir le campement est établi dans une petite plaine voisine d'une mare d'eau, dans un cirque couvert de broussailles et de verdure. Nous faisons bouillir le lièvre dans un réservoir à alcool vide ; juste au moment où il est cuit, la marmite culbute et toute la soupe est répandue. Le morceau principal du festin est, fort heureusement, sauvé du désastre.

A chacun de nous il n'échoit qu'une très petite portion de viande, mais comme elle nous semble bonne ! Nous ne sommes pas accoutumés à de pareils morceaux ; la chair nous paraît surtout tendre en comparaison du pemmican, que les mâchoires mal garnies ne peuvent entamer qu'avec peine. Sverdrup et moi, qui, sous ce rapport, n'étions pas bien armés, choisissons pourtant les morceaux les moins durs. Devant nous flambe un beau brasier, la soupe aux légumes est excellente, et tous nous sommes gais et pleins d'entrain.

Le 26 septembre nous continuons la descente de la vallée, espérant atteindre les rives du fjord dans la soirée. Le sol est constitué par des terrasses, à travers lesquelles la rivière s'est creusé un lit profond. Sur un grand nombre de points poussent des massifs de saules et d'aunes qui atteignent la taille d'un homme. Ces derniers arbustes sont encore verts, les premiers au contraire ont des feuilles jaunes, effet du froid survenu il y a quelque temps. Maintenant, pendant la journée, le thermomètre s'élève à l'ombre à +12°, et les nuits sont douces comme en Norvège à pareille époque.

Les terrasses sont découpées transversalement par de profonds ravins creusés par des ruisseaux ; dans les endroits où leurs pentes sont couvertes de broussailles, la traversée n'en est pas facile.

La vallée que nous suivons est très intéressante pour des géologues. Un peu plus bas, un éboulement déterminé par le courant de la rivière dans ces

terrasses meubles a mis à jour de nombreux subfossiles (*Mytilus edulis*). La présence de ces coquilles nous explique le mode de formation de ces terrasses. Jadis cette vallée était un fjord ; l'argile et le gravier apportés de l'inlandsis par les torrents ont peu à peu comblé l'extrémité supérieure de la baie, et ultérieurement le sol a subi un mouvement d'exhaussement.

Le 26 au soir, nous arrivons à l'extrémité inférieure de la vallée. Le lendemain nous sommes debout de grand matin, et avalons en hâte notre dernière portion de thé, un peu de pain et de pemmican. Des vingt-cinq tablettes de ce hachis que nous avons emportées, nous n'en avons plus maintenant que dix-huit. Le restant, Sverdrup et moi en aurons besoin pour le voyage jusqu'à Godthaab ; il est donc nécessaire de nous mettre aujourd'hui à la portion congrue.

Après le déjeuner, Sverdrup et Balto s'occupent immédiatement de la construction du canot. Pendant ce temps je prends quelques observations, et les autres font leurs préparatifs pour aller chercher dans le haut de la vallée les bagages abandonnés au pied de l'inlandsis. Chacun de ceux qui doivent partir reçoit des provisions pour la journée : du pain, du chocolat mélangé à de la viande et du pâté de foie pour deux repas.

À cette troupe, ainsi qu'à Balto qui la rejoindra plus tard, je remets une courte instruction. Les camarades doivent, avant tout, rapporter les instruments, les journaux de route, le restant des provisions, et prendre ce qu'ils pourront porter des autres bagages.

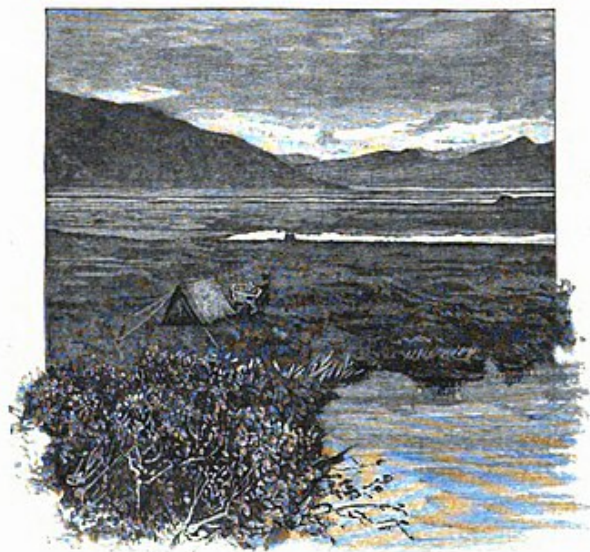
Aussitôt après, la petite troupe se met en marche par un temps magnifique, accompagnée de nos meilleurs souhaits, pendant que Sverdrup, Balto et moi nous nous occupons du bachot. Je pensai tout d'abord construire un canot long et étroit, croyant qu'une embarcation de ce genre serait plus légère à ramer. Pour obtenir cette forme, de nombreuses coutures auraient été nécessaires afin d'ajuster nos prélaris, aussi Sverdrup fut-il d'avis d'employer comme coque la toile servant de plancher dans la tente en lui donnant simplement la forme d'un canot et en coupant les parties qui n'étaient plus imperméables. Malheureusement nous n'étions pas bien outillés pour la couture de la toile à voile, et le travail avança lentement. Nous étions en outre incommodés par des milliers de petites mouches. Impossible de se débarrasser de ces insectes. Elles étaient encore plus désagréables que les moustiques sur la côte orientale. Pendant un moment

j'aidai les autres à coudre la coque du bachot, mais dans cet art j'étais loin d'être aussi habile que Sverdrup et Balto. J'abandonnai alors la partie et m'en allai couper dans les taillis des bois destinés à renforcer les bordages. Ces taillis atteignaient la hauteur d'un homme, et en élevant les bras j'arrivais tout juste à leur sommet. Plusieurs présentaient un tronc épais, quelques-uns avaient même, à la racine, la grosseur de la cuisse. La plupart étaient noueux et contournés ; par suite il était assez difficile de trouver du bois de construction. En cherchant bien, je réunis cependant les matériaux dont nous avions besoin ; les branches que je coupai n'étaient ni droites ni unies, mais en pareille circonstance il faut se contenter de ce que l'on a. Dans la soirée l'embarcation fut terminée. Elle mesurait une longueur de 2,56 m, une largeur de 1,42 m et avait une profondeur de 0,61 m.

Il s'agissait maintenant de fabriquer les rames. Des branches fourchues que l'on recouvrit de toile à voile servirent de feuilles aux avirons, et pour les tiges nous utilisâmes nos bâtons en bambou.

Le lendemain 28, Balto nous quitta pour aller rejoindre dans le haut de la vallée nos camarades partis à la recherche des bagages.

Vers midi les rames sont prêtes. Nous dînons, faisons un paquet de la tente et des sacs de couchage, le chargeons de pierres pour qu'il ne soit pas enlevé par le vent, et embarquons nos bagages dans le canot. Nous emportons deux sacs, contenant des vêtements, une chemise, des bas, des chaussures, des caleçons, des gants imperméables ; pour dormir la nuit, les Lapons nous ont prêté leurs pæks et leurs mocassins. Nous prenons en outre l'appareil photographique, un fusil, des cartouches, douze paquets de boudins de pois verts, sept livres de chocolat à la viande, un sac de biscuits, une boîte de pâté de foie, trois livres de beurre, cinq tablettes de pemmican, trente-trois biscuits à la viande, deux lasses destinées à servir d'écopes et de verres tout à la fois, et une bassine pour faire la cuisine. Cette énumération montre que notre embarcation pouvait contenir un bagage assez volumineux.



L'EXTRÉMITÉ SUPÉRIEURE DE L'AMERALIKFJORD, 27 SEPTEMBRE.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

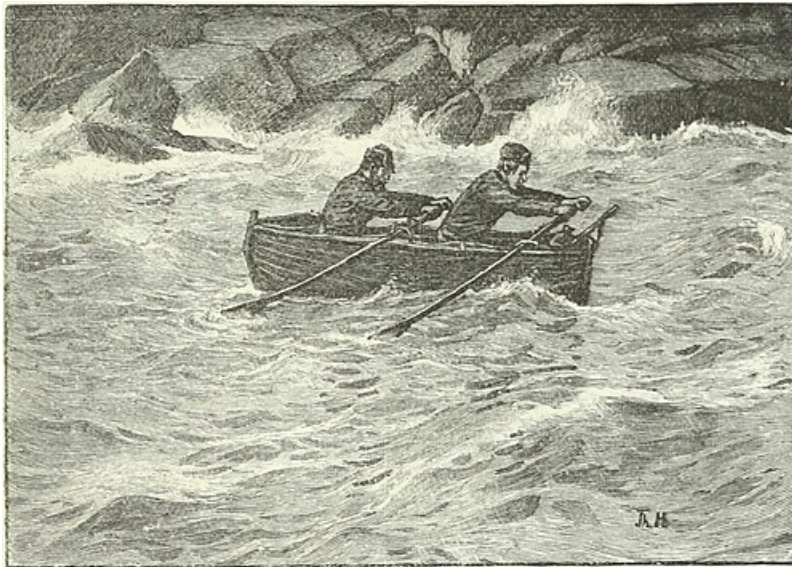
Nous transportons d'abord toutes nos provisions à la rive et après cela le canot. Nous espérons pouvoir ramer sur la rivière jusqu'à la mer. Hélas ! quelle déception ! Le cours d'eau manque de profondeur ; lorsque nous sommes deux dans l'embarcation, elle touche et reste immobile sur le sable. Pour alléger le bachot, je débarque et m'achemine à pied, pendant que Sverdrup, le moins lourd de nous deux, essaye de le faire avancer en le poussant avec une perche. Cela ne va guère mieux, Sverdrup doit se mettre à l'eau et tirer le canot dans une eau glacée. Partout nous éprouvons les plus grandes difficultés. Souvent nous enfonçons jusqu'au-dessus de la ceinture dans l'argile détremmée et dans l'eau. Après une marche d'une demi-journée dans cette bouillie nous sommes exténués. Enfin, après tous ces efforts, nous arrivons à un point d'où nous pensions pouvoir gagner facilement le fjord. Nouvelle déception. La mer est encore loin et jusque-là la rivière forme un long delta découpé de torrents où la profondeur est même moindre que plus haut. Nulle part l'embarcation n'a assez d'eau pour flotter, et nous devons la porter à travers cette plage d'argile. Avec quel plaisir, après ce pénible travail, nous nous reposons le soir ! Encore aujourd'hui une nuit magnifique. Dès que la dernière lueur du crépuscule a disparu, le ciel s'allume d'étoiles brillantes, puis l'aurore boréale promène ses lueurs pâles

au milieu des blancheurs de la lune. Assis autour d'un feu de bivouac, nous causons maintenant de la traversée de l'inlandsis comme d'un rêve dont il ne nous resterait qu'un vague souvenir.

Le souper avalé, nous nous glissons sous des taillis de saules, bien enveloppés dans nos pæskes, et bientôt nous nous endormons profondément.



NOTRE CANOT. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)



EN ROUTE VERS GODTHAAB.
(DESSIN DE HOLMBOE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

CHAPITRE XXII

NAVIGATION EN BACHOT. — ARRIVÉE À GODTHAAB

LE lendemain matin, 29 septembre, nous trainons l'embarcation à la mer. Ce n'est pas un travail facile de la tirer sur l'argile molle ; à chaque pas nous enfonçons profondément dans la vase. Parvenus enfin à l'extrémité de la plage, nous revenons en arrière pour prendre nos bagages. Devant nous tourbillonnent des troupes de mouettes ; à notre grand regret elles sont hors de portée ; nous nous réjouissons pourtant d'en abattre quelques-unes pour manger de la viande

fraîche, dont nous sommes privés depuis si longtemps ! De retour à notre campement nous nous décidons à transporter nos bagages jusqu'au canot en prenant par les rochers, quelque difficile que soit celle route : nous sommes fatigués de barboter dans l'argile de la plage. Arrivé à une certaine distance de la mer, que vois-je ? Notre canot flotte maintenant au large ; l'eau pendant notre absence a recouvert la partie inférieure de la rive ! Heureusement Sverdrup a pris la précaution d'amarrer l'embarcation à un morceau de bois solidement enfoncé dans la vase. Tandis que je transporte les bagages sur une pointe de rocher, Sverdrup va chercher le canot, et bientôt l'emmène pour embarquer. Après une journée de fatigues, nous avons enfin réussi à atteindre la mer : désormais nous pourrons voguer jusqu'à Godthaab.

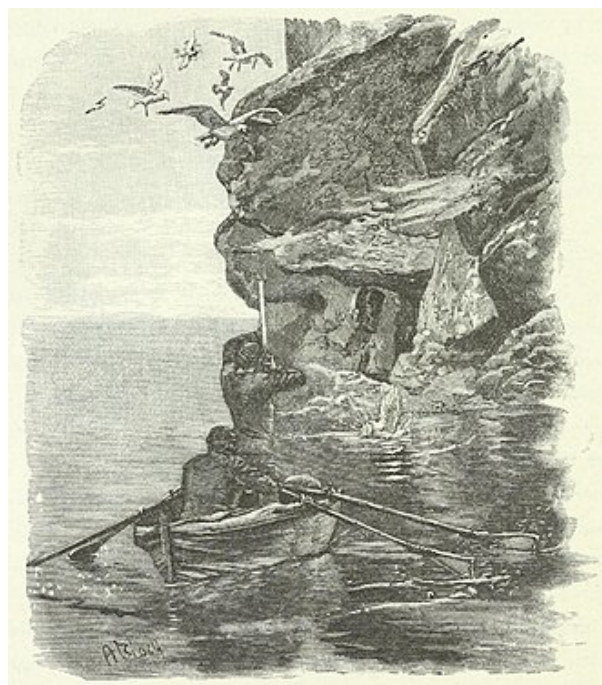
Nous dînons, prenons place dans le bateau, puis aux avirons. Nous longeons la côte septentrionale du fjord.

À notre grande satisfaction, le canot n'est pas aussi lourd que nous le supposions tout d'abord. Il n'est cependant pas un fin marcheur ; en tout cas il avance assez vile, à notre avis du moins. La coque laisse passer l'eau en grande quantité : toutes les dix minutes nous sommes obligés d'écoper.

L'extrémité supérieure du fjord forme une baie qui nous paraît particulièrement pittoresque. Au fond s'ouvre une vallée, de tous côtés s'étendent de jolies pentes et des monticules rocheux qui font très bien dans le paysage. Le gibier doit être abondant dans la région, le renne surtout. Pardonnez-moi cette dernière réflexion, mais la nourriture est la chose la plus intéressante pour nous en ce moment, et tout ce qui peut en procurer dans la nature nous paraît beau.

La côte septentrionale de l'Ameragdla est partout escarpée ; le soir venu, nous atterrissons à un point où nous pouvons tirer le canot au sec et trouver un espace suffisant pour nous étendre. De pareils endroits sont rares le long de celle partie du fjord. Notre étape a été courte, néanmoins nous sommes satisfaits : nous avons enfin atteint la mer. Ce qui nous rendait encore plus joyeux, c'était la perspective de manger ce soir de la viande fraîche et à discrétion, plaisir qu'approuveront seules les personnes soumises, comme nous, durant quarante jours à un régime de conserves. Pendant notre navigation j'avais réussi à abattre six mouettes bourgmestres (*Larus glaucus*).

Notre souper se compose de deux de ces palmipèdes. En un tour de main ils sont dépouillés, jetés dans la marmite et bientôt cuits. Un jour on demanda à Sverdrup, en train de raconter notre vie dans ce désert, si nous vidions les oiseaux. « Ah ! ma foi, je n'en sais rien ; avant de faire cuire les mouettes, Nansen retirait quelque chose de leur intérieur, probablement quelque boyau. Le tout allait ensuite dans la soupe ; de ma vie je n'ai rien mangé de plus délicat. » Les oiseaux cuits, nous les déchiquetons à belles dents ; en quelques instants il ne reste plus rien du premier : la tête, les pattes, tout a disparu. Le second, nous le mangeons lentement, pour le déguster ; après quoi nous buvons l'eau qui a servi à la cuisson. Quel bien-être nous éprouvons en mangeant comme des sauvages les produits de notre chasse, assis devant un feu dont l'éclat est pour ainsi dire masqué par les rayons d'une aurore boréale particulièrement brillante !



CHASSE AUX MOUETTES.
(DESSIN D'A. BLOCH.)

Le lendemain 30 septembre, le voyage ne fut pas aussi facile que la veille. Dans la matinée s'éleva un vent contraire qui fraîchit rapidement.

Sous le souffle de cette forte brise, notre canot dérive et bondit sur les vagues d'une manière inquiétante. Il tient bien la mer, il n'embarque pas, mais il est lourd à ramer par vent debout, et le prélat servant de coque laisse pénétrer l'eau de tous côtés. Dans ces conditions nous faisons halte, tirons l'embarcation au sec et sommeillons ; peut-être le vent tombera-t-il dans la soirée. Vers le soir, la brise mollit, comme nous l'espérons, et de suite nous nous embarquons. Bientôt nous voici à Nua, au confluent de l'Ameralikfjord et de l'Ilivdlekfjord.

La soirée est calme et nous atteignons sans difficulté la rive opposée de l'Ilivdlekfjord, au moment où l'obscurité arrive. Là nous faisons halte pour manger notre souper. Ne trouvant ni bois ni eau, nous l'avalons froid et sans boire, ce qui nous était souvent arrivé sur l'inlandsis. Nous pensions continuer notre route pendant la nuit, mais voici que de gros nuages arrivent de l'ouest et encapuchonnent tous les sommets. Maintenant le temps est devenu noir, il sera impossible de continuer la navigation. Nous prenons alors le parti de dormir pendant quelque temps : peut-être le ciel s'éclaircira-t-il au lever de la lune. En tirant le canot à terre, Sverdrup eut la mauvaise chance de tomber à l'eau, accident particulièrement désagréable lorsqu'on ne possède pas d'effets de rechange. Le temps ne s'étant pas amélioré, nous dormons jusqu'au lendemain matin 1^{er} octobre. Le soleil brille aujourd'hui ; de plus le vent nous est favorable. Nous poursuivons notre route le long de la rive septentrionale du fjord. Vers midi nous débarquons pour prendre un solide repas.

À cet endroit le sol est couvert d'*Empetrum nigrum* chargés de fruits. Voilà un excellent dessert.

Avec quel plaisir nous avalons ces baies ; nous leur trouvons un goût particulièrement agréable : il y a si longtemps que nous n'avons mangé de fruits ! Nous en absorbons une quantité énorme. Lorsque nous avons débarqué, le temps était calme, mais pendant notre collation un vent violent s'élève du nord. Cette brise nous est contraire, par suite le départ devient impossible, et nous restons à manger des baies. Quand nous sommes fatigués, nous faisons un somme, puis nous nous remettons à la cueillette, pour nous rendormir ensuite. Si la gourmandise est un péché capital, nous avons encouru une grosse punition pour notre conduite sur les bords de l'Ameralikfjord.

Vers minuit le vent tomba et aussitôt nous fîmes nos préparatifs de départ. Sverdrup avait eu la précaution de faire une provision de bois et de remplir la marmite à l'eau ; avant de nous mettre en route nous faisons un repas. À une heure du matin, nous prenons place dans le bachot et avançons bientôt rapidement le long des falaises du fjord enveloppées d'une profonde obscurité. La mer est phosphorescente, et il nous semble remuer avec les rames de l'argent en fusion.

À l'aube nous nous arrêtons pour prendre un moment de repos : au-dessus de nous caquettent des lagopèdes. Malheureusement nous n'avons pas le temps de les poursuivre, et, à notre grand regret, nous devons abandonner cet excellent gibier.



KETORA, JEUNE MÉTISSE GRÖNLANDAISE DE GODTHAAD.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)

Toute la matinée nous ramons pour ainsi dire sans nous arrêter. À un endroit la falaise se dresse absolument verticale. Vers midi, à notre grande surprise, nous arrivons à l'entrée du fjord. Sur ce point se trouve un cap, où nous nous arrêtons quelque temps. Vous pensez si nous sommes joyeux d'avoir fait autant de chemin. Dans quelques heures nous arriverons à Godthaab : en conséquence il n'est plus nécessaire de ménager nos provisions, et nous faisons un plantureux dîner.

Dans l'après-midi notre marche est favorisée par un bon vent et nous avançons rapidement. Les planches sur lesquelles nous sommes assis nous coupent littéralement les jambes et à la longue nous causent une véritable souffrance. Dans ce bas monde le bonheur n'est jamais parfait.

Nous sortons du fjord et devant nous apparaît resplendissant de lumière le panorama de la pleine mer parsemée de rochers et d'îles pittoresques. Cette vue nous rappelle les paysages de la côte de Norvège. L'impression est tellement forte que nous nous arrêtons un instant pour admirer cette belle nature. Il n'est pas étonnant que nos grands-pères aient été attirés par ce pays : ils y retrouvaient les horizons de la patrie.



MÉTISSES GRÖNLANDAISES.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Nous poursuivons notre route avec courage ; mais dans la soirée, la violence du courant nous oblige à nous arrêter. Il était alors neuf heures ; depuis vingt heures nous ramions pour ainsi dire sans arrêt.

Le souper fut aussi copieux que le dîner. Pour la première fois depuis que nous avons quitté le *Jason*, nous pouvions manger à discrétion, assurés désormais du lendemain. Nous avalons du pain, du beurre, du pâté de foie et, comme dessert, du chocolat à la viande, que nous mangeons enveloppés dans d'épaisses tranches de beurre. Après cela nous dégustons une citronnade ; nous absorbons tout ce que nous avons avant d'arriver à une localité civilisée, où tout cela n'aura ensuite aucune valeur. Nous ne voulons rien perdre. Le repas achevé, nous nous étendons sur les rochers et rêvons aux étoiles.

Le voyage est maintenant terminé ; nous avons rencontré en route bien des difficultés, mais nous les avons toutes vaincues ; nous avons traversé la banquise, puis l'inlandsis, et avons réussi à atteindre une localité habitée, dans un misérable bachot que nous avons construit nous-mêmes.

Nous nous roulons dans nos pæskis et nous endormons ensuite d'un profond sommeil, le meilleur que nous ayons eu depuis longtemps. C'est la dernière nuit que nous passons à la belle étoile.

Le lendemain 3 octobre, nous nous réveillons tard ; nous mangeons un plantureux déjeuner, puis reprenons place dans notre bachot. Quelques heures plus tard nous passons devant un promontoire situé au sud de Godthaab, sur lequel nous apercevons plusieurs huttes grönlandaises et une grande maison. C'était Ny Hernhut (la Nouvelle Maison du Seigneur), une des stations établies par les Frères Moraves au Grönland.

Tout à coup le vent se lève droit debout ; immédiatement nous prenons le parti d'atterrir et de gagner Godthaab par terre. Dès que nous touchons la plage, une foule d'indigènes, composée principalement de vieilles femmes, accourt au-devant de nous. C'est le même spectacle que celui dont nous avons été témoins sur la côte orientale. Tout ce monde crie, gesticule, et nous donne une impression de saleté. Les indigènes nous aident à transporter nos bagages et à tirer à terre le canot ; tout en se livrant à ce

travail, ils manifestent par la plus expressive pantomime leur étonnement de nous voir arriver dans une pareille embarcation. Nous ne nous occupons guère de cette foule, dont nous ne comprenions pas les interpellations, lorsque se présente à nous un jeune homme qui n'a pas du tout l'air d'un Eskimo. *Do you speak English ?* nous dit-il. L'accent était danois et je me demandais si je n'allais pas lui répondre en anglais, lorsqu'il ajouta : *Are you Englishmen ?* « Non, nous sommes Norvégiens, repartis-je en norvégien. — Puis-je savoir votre nom ? demanda alors notre interlocuteur. — Je suis Nansen et nous venons « de traverser l'inlandsis. — Ah, je l'ignorais, fait le bonhomme ; permettez-moi de vous féliciter de votre nomination au grade de docteur. »

Immédiatement je demandai des renseignements sur les bateaux. Le dernier était parti depuis longtemps de Godthaab, mais, dans le courant d'octobre, le vapeur *Fox* devait quitter Ivigtut, situé à 280 milles dans le sud. Pour nous qui avions constamment espéré pouvoir regagner la Norvège après la traversée de l'inlandsis, la nouvelle n'était pas précisément agréable. La pensée de revoir notre pays après cette vie de souffrances nous avait toujours soutenus et maintenant cet espoir s'en allait.

Pendant cette conversation survient le missionnaire allemand M. Voged. Il nous souhaite la bienvenue et nous invite à entrer chez lui. Cela nous cause une certaine surprise de nous trouver dans une maison, après trois mois de vie en plein air ; de nous asseoir sur une chaise à une table recouverte d'une nappe, de manger avec des fourchettes dans des assiettes, cela nous paraît un luxe de nabab. Les mets qu'on nous présente nous semblent excellents, mais les mouettes que nous dépecions avec nos doigts autour d'un bon feu de bivouac nous paraissaient également bonnes.

Pendant que nous étions à table, arrivèrent le pasteur de Godthaab, M. Balle, et bientôt après le docteur Binzer. La nouvelle de notre arrivée aussitôt parvenue à la colonie, ils étaient partis pour nous souhaiter la bienvenue.

Nous racontons les principaux événements de notre voyage, puis prenons congé de notre aimable hôte.

Maintenant il pleut : nous étions donc arrivés à temps, car dans notre bachot le mauvais temps aurait été plus que désagréable. Après avoir assuré

le transport de notre équipement à Godthaab, nous partons par terre pour la colonie.

Au delà d'un monticule apparaît sur le bord d'une baie la métropole du Grönland méridional, composée d'une église, de quatre ou cinq maisonnettes et de huttes grönladaises. Au sommet d'un mât de pavillon flotte le drapeau danois, et la « ville » grouille d'une foule désireuse de voir les hardis explorateurs.

À notre entrée à Godthaab retentissent de nombreux coups de canon. Notre départ du *Jason* avait été salué par une salve, c'est également au bruit du canon que nous rentrons dans la civilisation. Quand nous arrivons dans les « rues », hommes et femmes sont rangés en lignes sur notre passage. Un joli spectacle, je vous assure, avec tous ces frais minois que fait valoir un costume élégant.

Mais attention : voici des Européennes ; les quatre dames danoises de la colonie viennent au-devant de nous et nous leur sommes présentés.

En l'absence de son mari, la femme du directeur de la colonie nous souhaite chez elle la bienvenue ; à quatre heures nous allons dîner chez le docteur.

Nous n'avons que le temps de faire une toilette sommaire, dans une petite chambre où une boîte à musique joue en notre honneur la *Valse des roses*. Là, pour la première fois depuis de longs mois, nous pûmes nous voir dans une glace. Vous devinez quel était notre aspect ; nous n'avions pas précisément bon air.

Avec quel plaisir nous nous débarbouillons ! mais il faut renoncer à l'espoir de nous débarrasser par un premier lavage de l'épaisse couche de crasse qui nous couvre. Nous revêtons des vêtements de dessous propres que nous avons transportés à travers l'inlandsis, et nous acheminons vers la maison du docteur, pour ainsi dire transfigurés.

Nous étions arrivés à bon port, et nous devons maintenant songer à nos camarades laissés à l'extrémité de l'Ameralikfjord. Après cela nous aurions à envoyer un exprès pour tenter de rejoindre le *Fox*.

Dans l'après-midi nous voulûmes faire partir un canot pour l'Ameralikfjord ; malheureusement une tempête s'était levée, et les Grönlandais, fort mauvais marins lorsqu'ils ne sont pas dans leurs kayaks,

ne purent se mettre en route. Aucun homme non plus ne consentit à partir pour Ivigtut par un pareil temps.

Le soir nous couchâmes dans des lits. Pour mon compte je n'y dormis pas très bien : j'étais trop habitué à reposer sur les pierres ou sur la glace, pour trouver le repos sur un matelas.

Le matin je fus tiré de mes rêves par l'arrivée dans ma chambre d'une jeune beauté grönlandaise qui m'apportait le déjeuner. Après ce premier repas je me levai et allai visiter la « ville ».

Grand était le mouvement sur la plage. Les indigènes avaient capturé un grand nombre de phoques dans un filet et étaient occupés à les éventrer.

Après avoir assisté à ce spectacle j'allai voir si Sverdrup était levé. Quel ne fut pas mon étonnement de le trouver en train d'avaler un plantureux déjeuner, ce qui ne l'empêcha pas de se remettre à table quelques instants après. Pendant trois jours mon camarade doubla tous ses repas ; mais son estomac protesta bientôt contre ce régime et pendant une demi-journée il dut garder le lit. Longtemps, du reste, nous absorbâmes une quantité énorme de nourriture : jamais nous n'étions rassasiés.

Dans l'après-midi du 4 octobre, un exprès consentit enfin à partir pour le sud. Il s'engageait à se rendre à la colonie de Fiskernæss, située à 80 milles de Godthaab, et à envoyer de là notre courrier à Ivigtut par un nouvel exprès. Si notre poste arrivait à temps à bord du *Fox*, chaque kayakman aurait droit à un supplément d'honoraires.

En toute hâte j'écrivis au capitaine du vapeur et au directeur de la Compagnie d'Ivigtut à laquelle appartient le bâtiment. Je leur demandai d'envoyer le *Fox* nous chercher à Godthaab. Je ne pouvais songer à partir pour Ivigtut, nos compagnons ne nous ayant pas encore rejoints, et le mauvais temps pouvant rendre très long le voyage jusqu'à cette colonie.

Pour le cas où le *Fox* ne pourrait venir à Godthaab, je joignis à cette correspondance une lettre pour M. Gamel lui annonçant le succès de l'expédition.

Malheureusement, pendant plusieurs jours le mauvais temps empêcha notre exprès de partir.

Dans la soirée, le pasteur expédia deux bons kayakmans dans l'Ameralikfjord pour annoncer notre heureuse arrivée à Dietrichson. Les dames de Godthaab avaient eu l'attention de leur remettre des friandises pour nos camarades ; j'y joignis des aliments plus solides, tels que du pain, du beurre et du lard. Enfin je donnai au messager une longue pipe en porcelaine et une livre de tabac pour Balto, un cadeau que je lui avais promis depuis longtemps. Le 5 octobre, les deux Grönlandais prirent la mer et le lendemain matin arrivèrent au campement de la caravane.

Dans la matinée on essaya de faire partir un canot pour l'Ameralikfjord, mais il dut bientôt revenir : les Grönlandais n'ont pas, comme je l'ai déjà dit, grand courage pour ramer contre une haute mer.

Dans l'après-midi une nouvelle tentative fut faite, mais sans plus de succès que la précédente. L'équipage s'arrêta sur une île située à une heure au sud de Godthaab et y séjourna plusieurs jours sous la lente. En restant ainsi près de la colonie, les bateliers avaient droit, tout en se reposant, à une solde qu'ils n'auraient pas touchée s'ils avaient reparu à Godthaab.

Le 6 octobre arriva le directeur de la colonie, M. Bistrup, qui avait été inspecter la colonie d'Umanak, située dans le fjord de Godthaab. Lui aussi avait eu l'attention d'envoyer des vivres à nos camarades restés dans l'Ameralikfjord.

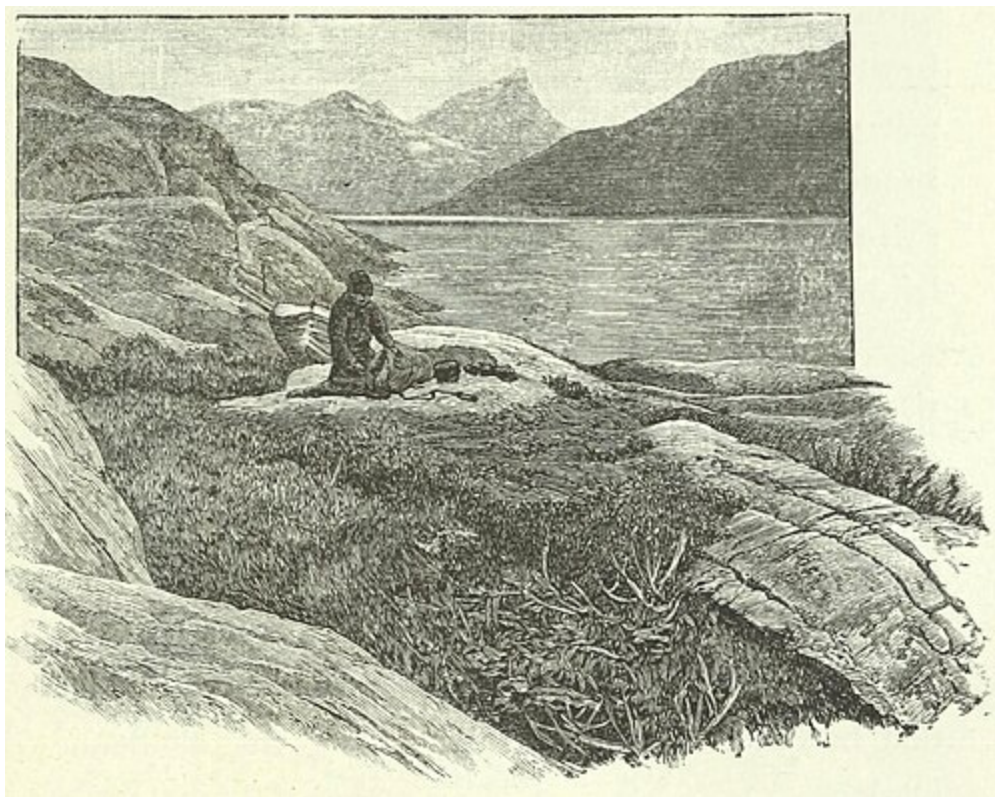
Le 7 octobre les exprès envoyés dans l'Ameralikfjord étaient de retour, m'apportant une lettre de Dietrichson. Toute la petite bande vivait là-bas dans l'abondance, heureuse de notre arrivée à Godthaab.

Le 9 octobre, le temps étant devenu meilleur, je pus mettre en route un oumiak pour aller chercher nos compagnons. Le même jour la chaloupe, partie le 5, quitta l'île où elle avait cherché un refuge.

Désormais, d'un moment à l'autre, nos camarades pouvaient arriver. Grande était l'impatience des Grönlandais et surtout des Grönlandaises, de voir nos deux Lapons. Les deux exprès envoyés dans l'Ameralikfjord avaient raconté que la petite bande comptait deux hommes vêtus d'une manière extraordinaire et qui ressemblaient aux Eskimos.

Le 12 octobre enfin arrivèrent Dietrichson et sa troupe. Toute la population se pressait sur le rivage pour jouir de ce spectacle. Balto était tout fier de la curiosité dont il était l'objet ; quant à Ravna, il était calme

comme d'habitude. Lorsqu'il me vit, il s'inclina en me serrant silencieusement la main : l'éclat de son œil indiquait seul sa satisfaction.



NOTRE HALTE DANS LA MATINÉE DU 1^{ER} OCTOBRE. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)



OUMIAK GRÖNLANDAIS.
(GRAVURE EXTRAITE DU « VOYAGE EN GRÖNLAND » DE NORDENSKIÖLD.)

CHAPITRE XXIII

DANS L'AUSTMANNADAL

CE récit est déjà très long, aussi ne puis-je donner ici qu'un résumé de la relation écrite par Dietrichson sur les aventures de nos quatre camarades dans l'Austmannadal pendant notre voyage à Godthaab.

Dietrichson, Kristiansen et Ravna se mirent en route dans la matinée du 27 septembre pour remonter au fond de la vallée. Beaucoup plus pénible fut cette route au retour qu'à l'aller. Dans l'intervalle entre les deux voyages, les torrents avaient grossi et la glace des lacs était devenue plus mince ; pour éviter ces nappes d'eau, nos camarades durent s'élever sur le flanc des montagnes. Néanmoins, dans la soirée ils arrivèrent à l'Austmannaljern.

Les jours suivants furent employés au transport des bagages abandonnés dans la haute vallée. Les nuits, nos camarades dormaient en plein air dans le sac de couchage que nous leur avions laissé. Le 28 septembre au soir, Ballo rejoignit Dietrichson. Il avait réussi à contourner tous les lacs, excepté le Langvand. La traversée de cette nappe d'eau, raconta-t-il, fut très dangereuse ; pour ne pas effondrer la glace, il dut s'avancer en rampant.

Le 29 septembre, la caravane en route pour le sud atteignit de nouveau le Langvand. Balto traversa un petit bras du lac sur ses ski en tirant un traîneau. « Tout en marchant je m'occupais, écrit Dietrichson, de dresser la carte de la vallée ; ce travail m'obligeait à des haltes fréquentes : aussi, pour gagner du temps, je résolus de traverser le lac comme l'avait fait Balto. Je chausse mes ski et m'avance sur la glace en halant un traîneau. Tout à coup, arrivé au milieu de la nappe d'eau, je sens la glace ployer sous moi, je continue à avancer avec précaution, mais la couche cristalline devient de plus en plus faible et finalement se rompt sous mon poids. J'ai heureusement la présence d'esprit de lâcher mes patins et puis de gagner La rive à la nage. »

Balto, lui aussi, avait failli tomber à l'eau. Il raconte cet incident dans les termes suivants : « Craignant que Dietrichson ne s'aventurât sur cette mauvaise glace, je courus au sommet d'un monticule et donnai un coup de bouquin pour savoir où il se trouvait. Immédiatement il me répond. Une fois arrivé au sommet du mamelon, j'aperçois notre camarade sur la glace. Voyant sa position dangereuse, je lui crie immédiatement de se diriger vers la rive. Dietrichson continue néanmoins à avancer et bientôt tombe à l'eau. « Laissez là le traîneau, et nagez vers la rive », lui criai-je. Notre camarade suivit mon conseil et fut ainsi sauvé. Restait-il maintenant à amener le traîneau à terre. Malgré mes conseils, Dietrichson se remet en route pour aller le chercher, mais une seconde fois la glace cassa sous lui et le voilà de nouveau à l'eau jusqu'au cou. Sur ces entrefaites, Kristiansen, arrivé au sommet d'un mamelon, me demande la cause de tous ces cris. « Apporte une corde et un bâton, lui répondis-je : Dietrichson est tombé à l'eau et le traîneau est resté sur la glace. » Redoutant un malheur, Kristiansen accourt en toute diligence, et avec son aide nous réussissons à amener le traîneau. Après cet incident, nous nous dirigeons vers le bivouac, où un excellent café nous attendait. Dietrichson était trempé comme une soupe. »

« Quelques heures au delà du Gaasedam, écrit Dietrichson à la date du 26 octobre, nous arrivons à une pente rapide relativement verdoyante. Là nous chargeons les traîneaux de nos bagages et les faisons glisser sur le sol. Nous avançons ainsi rapidement, lorsque soudain se présente un obstacle imprévu. Il nous faut traverser la rivière, et depuis notre dernier passage elle est devenue très grosse ; c'est maintenant presque un fleuve. Le passage doit être exécuté ici, car au delà le torrent est large, la base d'escarpements inaccessible, et d'autre part sur la rive droite se trouve la tente laissée par Nansen. Au gué, la rivière mesure une largeur de 100 *alen*, et nous devons la traverser trois fois, deux voyages étant nécessaires pour transporter tous nos bagages. Les Lapons conservèrent leurs vêtements pour se prémunir contre le froid de l'eau, Kristiansen et moi enlevâmes au contraire nos pantalons et nos bas, afin d'avoir des vêtements secs à nous mettre sur le corps après ce bain. Nous gardâmes aux pieds nos chaussures, pour ne pas nous blesser contre les pierres tranchantes du lit. Le courant était de foudre, et pour ne pas être entraînés, nous dûmes assurer nos pas avec nos bâtons. Chargés comme nous étions, si le pied nous avait manqué, nous aurions été infailliblement entraînés par le torrent. Inutile de dire qu'il ne fut pas précisément agréable de parcourir 300 à 400 *alen* dans une eau glaciale. Après avoir traversé le torrent, Kristiansen et moi avions les jambes littéralement bleues, mais après nous être frictionnés et après avoir mis des bas secs, la chaleur nous revint vite. Avec leurs vêtements mouillés, les Lapons souffrirent naturellement beaucoup plus que nous.

« Ce même jour, la caravane atteignit, avec une première charge de bagages, l'extrémité supérieure de l'Ameralikfjord. Le lendemain elle apporta le restant de l'équipement.

« Nous passâmes aussitôt en revue nos provisions, écrit Dietrichson. De pemmican nous en avons pour quelque temps, mais il ne nous restait du pain que pour six jours et de la soupe aux légumes pour cinq. De plus la provision d'aliments gras et de sel était épuisée.

« D'un moment à l'autre pouvaient nous arriver des nouvelles de Nansen et de Sverdrup. En descendant la vallée nous avions même le fol espoir de trouver un canot nous attendant dans l'Ameralikfjord. Nous n'avons aucune raison d'être inquiets du sort de nos deux camarades, mais nous étions décidés à gagner par terre Godthaab si, après une semaine d'attente,

rien ne venait. Dans ce cas, la disparition de Nansen eût été vraisemblable, et après ce laps de temps tous nos vivres eussent été épuisés, excepté le pemmican. De cet aliment nous avions encore une quantité suffisante pour accomplir le voyage par les montagnes.

« Devant la tente nous faisons un grand feu et tout l'après-midi nous restons là couchés, perdus dans la rêverie. Maintenant le temps des épreuves est passé. »

Les jours suivants, mes camarades vécurent dans une oisiveté particulièrement douce après nos rudes labeurs.

Dans l'après-midi du 6 octobre, Dietrichson chassait sur les bords du fjord, lorsque soudain il entend un coup de feu. « Immédiatement, raconte-t-il, j'escalade un monticule pour aller à la découverte, et bientôt j'aperçois deux Eskimos chargés de sacs. Je pousse un cri, ils s'arrêtent, et je marche aussitôt à leur rencontre. Ce sont des exprès envoyés par Nansen avec une lettre nous apprenant son heureuse arrivée à Godthaab et l'envoi de vivres. Nansen m'annonce également le départ d'une embarcation pour nous amener à la colonie, mais jusqu'ici sa sortie a été retardée par la tempête. Je conduis les Eskimos au campement.

« Toute la matinée j'avais souffert de la faim, néanmoins je n'avais pas voulu entamer mon dîner, composé d'un morceau de biscuit à la viande et de pemmican. Maintenant le temps des privations est passé et en un clin d'œil j'avale ces provisions.

« Naturellement grande est la joie au campement à la vue des Eskimos. Je lis d'abord la lettre de Nansen, puis nous ouvrons avec curiosité les paquets dont sont porteurs les Eskimos. Ils contiennent du pain, de la viande, du café, du tabac ; mais ce qui nous fait le plus de plaisir, c'est le beurre et le lard. Les dames danoises de Godthaab avaient eu l'aimable attention de nous envoyer également des friandises. Immédiatement nous commençons à manger ; avec quel appétit et quel plaisir, je vous laisse à penser ! Nous nous jetâmes littéralement sur les aliments gras : jamais aucun de nous n'a absorbé une telle quantité de graisse que ce jour-là. »

Balto raconte en ces termes cet événement important :

« Dietrichson était parti à la chasse avec un biscuit dans sa poche, pendant que je gravissais un monticule haut d'une centaine de mètres.

Arrivé au sommet, quel ne fut pas mon étonnement d'apercevoir trois hommes qui avançaient de mon côté. C'étaient Dietrichson accompagné de deux Eskimos envoyés à notre rencontre et qu'il avait trouvés sur son chemin. Aussitôt je dégringole vers le campement pour annoncer aux autres la bonne nouvelle. Mes camarades voulaient à peine me croire ; aussitôt je fais du feu et remplis d'eau la marmite, car, pour sûr, les Eskimos doivent nous apporter du café. Les Grönlandais arrivés au campement, Dietrichson passe l'inspection de tous les paquets dont ils sont chargés. Nansen m'avait envoyé une pipe et du tabac, je me mets à fumer pendant que les autres mangent. Nous coupons des tartines, les recouvrons d'un demi-pouce de beurre et par-dessus étendons du lard ; après cela nous prenons le café. »

« Pendant que nous mangions, écrit Dietrichson, nous entendons encore un coup de feu dans la direction du promontoire où j'ai rencontré les Eskimos, et bientôt après nous apercevons deux hommes. Ils nous remettent des lettres d'Umanak, une du *koloni-bestyrrer* Bistrup, une autre de Möller, le journaliste grönlandais, et une troisième de M. Heinecke, missionnaire allemand. En outre, ces deux exprès nous apportaient des vivres.

« La lecture de ces lettres nous cause une douce joie. Elles sont conçues en termes si chaleureux et si affectueux ! Bientôt nous trouverons des gens joyeux de notre succès qui nous recevront les bras ouverts.

« Les deux indigènes arrivés d'Umanak restèrent avec nous, tandis que Terkel et Hoscas repartirent aussitôt. Kristiansen et Balto les accompagnèrent jusqu'à la pointe où ils avaient laissé leurs kayaks, pour nous rapporter les vivres confiés à ces deux Eskimos.

« Au retour de Balto et de Kristiansen commença de nouveau un joyeux déballage, écrit Dietrichson. A chaque sac qu'on ouvrait, c'étaient des cris de joie. Un paquet contenait des bouteilles d'eau-de-vie, un autre du sucre, un troisième de la bougie. Aussitôt nous allumons nos luminaires, préparons un grog et fumons des cigares devant la tente. Nansen m'écrivait que Sverdrup et lui vivaient comme des princes chez le directeur de Godthaab ; non moins douce nous paraît maintenant la vie. Ce fut, à coup sûr, la soirée la plus agréable que nous ayons passée sous la tente. Nous savions nos camarades en sécurité et nous avions l'espoir de voir arriver les embarcations d'une minute à l'autre. »

« Entre un aussi petit nombre d'hommes, jamais on ne vit pareille confusion de langues. Les uns parlaient norvégien, les autres lapon ou eskimo. A l'aide de gestes et de notre vocabulaire grönlandais, la conversation était relativement facile avec les indigènes. Nos deux nouveaux compagnons sont du reste très intelligents ; non seulement ils savent lire et écrire, mais encore ils dessinent très exactement. Les croquis des maisons de Gothaab et d'Umanak qu'ils firent devant nous étaient si précis, que plus tard nous reconnûmes facilement les habitations figurées par eux.

« Ce ne fut que très tard que nous songeâmes à prendre du repos. Kristiansen, Balto et moi nous nous installâmes dans un sac de couchage, Ravna et les deux Eskimos dans le second. Mais de longtemps nous ne pûmes fermer l'œil, car, à peine couchés, les deux Grönlandais commencèrent à chanter des psaumes. Ce concert spirituel fut terminé par la récitation d'une prière. »

Le lendemain Si las alla à la chasse au renne. Dietrichson aurait bien voulu l'accompagner, mais il resta avec ses compagnons pour transporter les bagages au delà de la pointe marquant l'extrémité de la grève.

Le journal de Dietrichson contient le passage suivant relatif à cette journée : « Pendant un de nos maigres repas sur l'inlandsis, nous avons tous formulé le souhait de manger de la bouillie au beurre ; Nansen nous avait alors promis de nous régaler de ce plat dès notre arrivée à Godthaab. Aussi, dans les provisions qui nous avaient été envoyées, se trouvait-il les ingrédients nécessaires à la préparation de ce plat, et le premier repas chaud que nous fîmes fut composé de la bouillie tant désirée. Je vous laisse à penser si nous en absorbâmes !

« Après ce repas, nous étions paresseusement couchés sur l'herbe, occupés à fumer, lorsque nous apercevons notre ami Silas au sommet d'un escarpement. Il porte sur le dos quelque chose de gros et de lourd. Serait-ce un renne ? Les uns disent oui, les autres non. Enfin, par-dessus son épaule, apparaît une corne ; cette vue nous cause la joie la plus vive. Les Lapons exultent : ils vont enfin pouvoir goûter de leur mets de prédilection. Balto se met à danser, ne sachant comment exprimer sa joie.

« La marmite est mise incontinent sur le feu. Il y a une heure à peine, nous avons mangé la bouillie, néanmoins nous avons un tel appétit que toute la portion du renne apportée par Silas est bientôt dévorée. Nos estomacs étaient véritablement élastiques, et toute la journée nous ne songeâmes qu'à la victuaille. Nous avons tellement souffert de la faim sur l'inlandsis ! »

« À partir de ce moment, la vie nous semble meilleure, écrit Balto, et nous commençons à oublier les fatigues et les souffrances endurées sur le grand désert de glace.

« Pendant plusieurs jours encore aucune embarcation n'apparaît sur le fjord. La tempête soufflait dehors pendant qu'ici, au fond de la baie, nous jouissions d'un temps magnifique. »

« Le 11 octobre, à sept heures du matin, écrit Dietrichson, je fus tiré d'un sommeil profond par des salves. Évidemment les embarcations arrivent ; je sors de mon sac, saisis un fusil, le charge et, passant la tête hors de la tente, lâche un coup en l'air en réponse au signal. En un clin d'œil, nous sommes tous habillés. Une bande de 14 hommes et femmes arrive en babillant bruyamment et en déchargeant en l'air leurs fusils. Une fois la troupe près de nous, l'un d'eux m'annonce, moitié en danois, moitié en grönlalais, qu'ils sont venus nous chercher avec deux canots.

« Jamais le campement n'a été levé aussi rapidement qu'aujourd'hui. En quelques minutes les sacs sont bouclés, et chacun se dirige avec un ballot vers les embarcations. » Aussitôt tout paré, le départ est ordonné. Sur la rive nord du fjord, nous fîmes halte pour préparer le café et prendre une collation. À cette occasion, nous distribuons des vivres aux Grönlandais, qui, toujours insoucians du lendemain, n'avaient plus de provisions. Silas donna à ses congénères le contenu de l'estomac du renne qu'il avait tué, la partie la plus délicate de l'animal, à leur goût. La marche fut ensuite très rapide ; de temps à autre, l'oumiak chargé des bagages devait être tiré à terre pour laisser sécher les peaux de la coque, mais pendant ce temps, le canot qui portait les membres de l'expédition continuait sa route.

« Plus la journée avançait et plus le temps devenait beau ; à midi, le soleil était éclatant. La surface du fjord était unie comme une glace, et sur ce miroir se reflétaient les belles montagnes qui nous entouraient. Le

lendemain, la caravane arriva à Godthaab, où elle reçut un accueil aussi amical qu'enthousiaste. »



DOLETTE, MÉTISSE GRÖNLAADAISE DE GODTHAAB. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)



INTÉRIEUR D'UNE HUTTE GRÖNLANDAISE.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

CHAPITRE XXIV

NOTRE SÉJOUR À GODTHAAB. — À LA CHASSE SUR LES BORD DE L'AMERALIKFJORD

NOUS trouvâmes facilement à nous loger à Godthaab. Dietrichson, Sverdrup et moi prîmes pension dans l'hospitalière maison du « directeur de la colonie » (*kolonibestyrer*^[1]), tandis que nos trois autres compagnons furent logés dans l'ancienne habitation

du docteur ; Kristiansen et nos deux Lapons s'installèrent là à leur guise et firent eux-mêmes leur popote.

Longtemps nous fûmes l'objet de la curiosité des indigènes. Balto raconte en ces termes son arrivée dans la capitale du Grönland méridional :

« La première soirée que nous passâmes dans notre maison, une foule de jeunes Grönlandaises se pressaient autour de notre fenêtre, dépourvue de rideaux, pour nous regarder. La lumière éclairait tous nos mouvements, et les curieuses n'en perdaient pas un. Le même manège recommença chaque soir jusqu'au jour où les rideaux furent accrochés à notre fenêtre. »

Après un séjour de quelques jours, nous étions tous amis avec les indigènes. Chez les trois camarades établis dans l'ancienne habitation du médecin, les Eskimos se pressaient en foule. Du matin au soir on y jouait aux cartes, on y faisait de la musique, et l'on y babillait sans trêve ni merci.

Le boute-en-train était, cela va sans dire, Balto. Dans un jargon bizarre de mauvais norvégien et d'eskimo, notre camarade racontait longuement nos aventures aux Eskimos ébahis. — Balto avait appris rapidement un certain nombre de mots de la langue grönlandaise, qui est pourtant très difficile, et il s'en servait avec l'aplomb le plus parfait. Ses récits, accompagnés de gestes exubérants, avaient pour thème soit notre traversée de l'inlandsis de glace, soit notre dérive sur la banquise. « Et jugez des souffrances de l'expédition : dans le grand désert de neige, impossible de faire du café, et seulement le dimanche on avait un peu de tabac pour fumer une pipe, et pendant la dérive au milieu des glaces, les Norvégiens n'avaient-ils pas mangé de la viande crue ! » Balto racontait également la vie de ses congénères sur les montagnes de la Laponie, la manière dont ils fabriquaient leurs vêtements et leurs mocassins. Un de ses sujets favoris était le récit des longues courses en traîneaux tirés par les rennes. Tout cela était du plus haut intérêt pour les Grönlandais. Un petit nombre d'entre eux seulement comprenait, il est vrai, soit le norvégien, soit le danois, mais à l'aide d'une pantomime vive et animée, Balto suppléait à l'insuffisance de l'expression et à l'ignorance de la langue.

Kristiansen, beaucoup plus réservé, avait abandonné le premier rôle à Balto. Quant à Ravna, tout ce bruit ne lui convenait pas, et souvent il s'en plaignait à moi : « A un vieux Lapon comme moi, disait-il, une société aussi

bruyante ne plaît guère ». Lorsque la chambre était remplie d'une foule animée, le bonhomme se tenait dans un coin et faisait grise mine à toute cette jeunesse. D'autres fois il quittait la pièce en maugréant, et allait s'asseoir pendant des heures, calme et silencieux, dans quelque hutte grönlandaise où il était du reste toujours accueilli avec bienveillance.



ANE ET LARS HEILMAN, DE GODTHAAB (MÉTIS), UN BON CHASSEUR ET SA FEMME.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)

Ravna était un bon vieux père de famille, tandis que Balto était un garçon plein d'entrain et insouciant ; la différence d'âge et de situation explique suffisamment leur diversité de goûts.

Jamais, autant que je pus le savoir, l'ordre ne fut troublé dans la maison habitée par nos gens. Pour éviter toute aventure fâcheuse, défense avait été

faite au beau sexe indigène d'entrer dans la chambre des Lapons. Les Grönlandaises sont, comme on le sait, peu farouches.

Cette prohibition n'empêcha pas toutefois Balto de tomber amoureux d'une jeune fille. Elle était fiancée à un catéchiste indigène qui habitait pour le moment une « colonie » située au nord de Godthaab et avec lequel elle devait se marier. Cet engagement n'empêcha pas Sophie d'écouler les protestations de Balto ; mais l'idylle resta platonique.

Notre camarade écrivit à sa bien-aimée une lettre qu'un indigène se chargea de traduire en grönlandais. Dans cette missive, il lui expliquait qu'il renonçait à sa main pour deux raisons : d'abord elle était fiancée, et en second lieu jamais elle ne pourrait s'habituer à la vie des Lapons. Balto terminait en faisant ses adieux à Sophie et en l'assurant de son affection.

Le premier dimanche après l'arrivée de la caravane, la « saison » de Godthaab commença par un bal. Tous les membres de l'expédition, à l'exception de Ravna, y prirent part et désormais n'eurent garde de manquer à aucune de ces réunions, du reste très fréquentes.

Bien curieux était l'aspect de la salle de bal remplie de Grönlandaises souriantes et toutes coquettement habillées. Leur petit costume masculin bariolé de couleurs vives ajoutait au piquant de tous ces frais minois. Inutile de dire que dans ces soirées notre succès fut complet ; Balto ne fut cependant jamais un bon danseur ; les Lapons n'ont, comme on le sait, aucune danse, et dans cet exercice notre compagnon était absolument ridicule.

Les premiers temps de notre séjour furent très agréables. L'accueil des Grönlandais aussi bien que des Danois nous fit presque oublier les souffrances de notre exploration. Malgré cela, la pensée d'hiverner à Godthaab ne nous était pas précisément agréable. Bien que nous eussions perdu l'espoir d'être rapatriés par le *Fox*, nous avions la hantise du départ.

A chaque instant, nous pensions voir arriver un vapeur envoyé à notre recherche : mais rien ne vint. Il y avait dans le port un vieux sloop. Si on nous le prêtait, nous pourrions gagner l'Amérique.

Le directeur de la colonie ne voulut pas malheureusement prendre sur lui de nous donner une pareille autorisation, et force nous fut de renoncer à tout projet de départ.

Nous étions un jour à table, lorsque des kayaks sont signalés venant du sud. Ces messagers nous remirent un gros paquet de lettres envoyées par le directeur des mines d'Ivigut et par plusieurs fonctionnaires de colonies situées au sud de Godthaab.

La première lettre nous annonçait la remise de notre courrier à bord du *Fox*. La veille de l'arrivée de nos exprès, le vapeur était parti pour l'Europe, mais une grosse tempête l'avait aussitôt après obligé à chercher un refuge dans un mouillage voisin d'Ivigut. Le vent étant tombé, le bateau allait repartir, lorsque furent aperçus deux kayaks arrivant à toute vitesse et faisant signe de les attendre. A la nouvelle de notre heureuse traversée du Grönland, le capitaine et le directeur des mines examinèrent aussitôt le moyen de nous venir en aide ; tous deux reconnurent l'impossibilité pour le navire de remonter jusqu'à Godthaab. Personne à bord ne connaissait l'atterrissage de ce port, et si un accident était arrivé, il était impossible de nourrir dans la colonie pendant tout l'hiver les quarante ouvriers que le *Fox* rapatriait.

Finalement le capitaine fut forcé de ne pas nous attendre, et le vapeur partit pour l'Europe avec la nouvelle de notre succès. Le manque de charbon obligea le bâtiment à relâcher à Skudesnæs, en Norvège ; grâce à cet accident, notre patrie eut la primeur de la bonne nouvelle.

Certains maintenant d'être obligés de rester au Grönland jusqu'au printemps, nous jouissons en paix du bonheur du temps présent. Plus intimes devenaient nos relations avec les indigènes et plus grande devenait notre sympathie pour eux. Afin d'apprendre à mieux les connaître, nous allions visiter les petits clans dispersés aux environs de Godthaab. Ainsi, dans le milieu d'octobre, en compagnie du directeur de la colonie, nous fîmes une excursion à Kangok, et plus tard, en novembre, à Narsak.

La plus grande partie de l'hiver, je la consacrai à l'étude des Eskimos. Je vivais dans leurs huttes, j'allais avec eux à la chasse ; j'observais leurs mœurs et étudiais leur langue.

Depuis longtemps nous avions le projet d'aller chasser le renne sur les bords de l'Ameralikfjord, mais le mauvais état de la neige nous avait toujours empêchés de faire cette excursion. Le 23 enfin, nous nous mimes

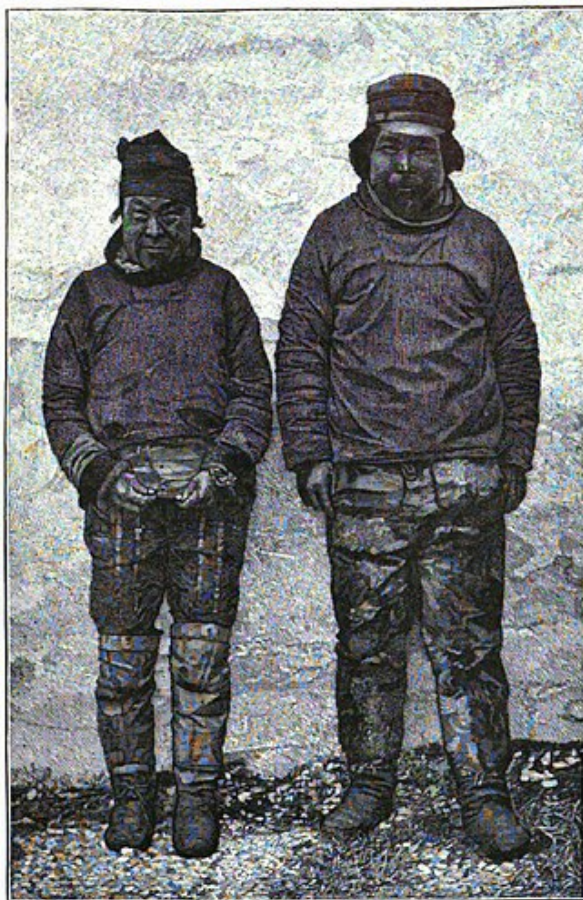
en route. Nous avons pris place dans un grand canot que nous avons chargé de tout l'équipement nécessaire pendant une excursion d'hiver.



CHASSE AU RENNE.
(DESSIN D'A. BLOCH.)

Au moment du départ se pressaient sur la rive plusieurs des Danois établis dans la colonie et la plupart des beautés grönladaises. Dans le nombre, il y avait des yeux humides à la pensée de ne plus voir pendant quelque temps les amis norvégiens.

Nous « poussons » ; la voilure est établie et nous filons rapidement au sud, poussés par une fraîche brise du nord-est. Nous avons un kayak en remorque et un second dans le canot. L'équipage se compose de six hommes, dont cinq membres de l'expédition. Le vieux Ravna n'a pas voulu nous suivre. « Il fait trop froid dehors pour un vieux Lapon comme moi », nous a-t-il dit. À sa place nous emmenons un Grönladais du nom de Joël, un bon type. Joël est très petit, avec cela très gros, avec une figure ronde et toujours souriante, coupée par une large bouche. C'est un excellent rameur en kayak, mais un très mauvais harponneur, et par suite un pauvre hère.



ANE KORNÉLIE ET JOËL, UN MAUVAIS HARPONNEUR ET SA FEMME.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYDERG.)

Il est au contraire bon pêcheur et adroit chasseur de renne. Joël est loin d'être intelligent, et s'il faut en croire les mauvaises langues, sa probité laisserait à désirer.

La gravure de la page précédente représente ce personnage et sa femme, une commère aussi insouciante que son mari.

Dans l'après-midi, nous arrivons à l'entrée de l'Ameralikfjord, où nous sommes arrêtés par un vent contraire. Nous installons le campement, et après être restés plusieurs heures exposés au froid, nous avons la satisfaction de nous trouver tous réunis dans la lente bien au chaud. La théière fait entendre son murmure joyeux : cela nous donne l'illusion d'une soirée en famille. Nous soupçons et passons la soirée à fumer et à causer.

Le lendemain, le vent nous étant toujours contraire, nous allons chasser le lagopède.

Le 25, le temps s'améliore heureusement, et nous pouvons poursuivre notre route. Le soir, ce fut toute une affaire pour camper. Joël nous promena longtemps avant de trouver un endroit propice pour dresser la tente. Nous étions furieux contre lui. L'emplacement où finalement nous nous établissons était excellent : il y avait de l'eau tout près de nous, une belle grève pour tirer au sec les embarcations ; seulement si Joël nous y avait conduits du premier coup !

Nous passâmes neuf jours dans cette localité, à chasser tantôt le renne, tantôt les lagopèdes ou à faire des parties en kayak. Après ce séjour, nous allâmes nous établir à Iterdlak.

La relation de cette excursion cynégétique serait longue et monotone. Pour donner au lecteur une idée de notre existence pendant cette promenade, je me bornerai à reproduire plusieurs passages de mon journal :

27 novembre. — Le soleil a déjà paru, lorsque Joël et moi arrivons dans une petite baie située à l'ouest du campement. Nous halons à terre nos kayaks, prenons nos ski et remontons une vallée. Nous allons aujourd'hui à la chasse au renne. A peu de distance du rivage, nous trouvons les traces de deux rennes qui ont évidemment passé là hier. Nous suivons la piste en examinant soigneusement les environs, mais rien ne paraît.

Nous atteignons un lac ; là les traces reviennent en arrière ; nous continuons néanmoins à avancer, puis nous nous rafraîchissons dans la rivière, au risque de culbuter dedans, la tête la première. Nous gravissons un monticule, lorsque je vois Joël baisser soudain la tête et lever le bras dans la direction de l'est en disant : « *Tutgut* » (des rennes). Nous revenons en arrière pour nous cacher derrière le monticule et immédiatement je revêts une blouse et un pantalon en toile blanche que j'avais fait confectionner pour cette chasse. En me voyant procéder à ce travestissement, la figure de mon compagnon exprimait le plus profond étonnement. De suite il reconnut l'avantage de ce costume et m'engagea à prendre les devants pendant qu'il suivrait.

Pour pouvoir tirer rapidement un second coup avec son fusil se chargeant par la gueule, Joël met une balle dans sa bouche. C'est une idée très

ingénieuse, et sans penser au froid, je place une cartouche entre mes lèvres ; mais aussitôt je sens une brûlure, ma langue est devenue adhérente à la douille ; immédiatement je la retire, mais en arrachant un morceau de chair. La douleur fut atroce, toutefois ce n'est pas le moment de nous arrêter, et nous avançons avec précaution.

Il n'est pas facile de marcher sans attirer l'attention du gibier lorsque à chaque pas on enfonce dans la neige jusqu'à la ceinture, au milieu de pierres éboulées. Pour pouvoir ramper, nous avons dû abandonner les ski. Grâce à mon revêtement blanc, les rennes ne nous remarquaient pas et la neige amortissait le bruit de la marche. Derrière moi le petit Joël se tenait parfaitement caché.

Arrivés au sommet d'un monticule, nous découvrons dans une plaine tout un troupeau de rennes. Ils sont encore hors de portée. Aucun mouvement de terrain ne pouvant masquer notre marche dans cette direction, nous ballons en retraite pour faire route dans l'est.

De ce côté, nous avançons rapidement, dissimulés par des monticules. À ce moment s'élève un souffle de vent, Joël observe aussitôt de quel côté vient la brise. En même temps apparaît droit devant nous un jeune renne dont nous ne soupçonnions pas la présence. De suite nous nous accroupissons, mais, soit par curiosité, soit parce qu'il ne nous a pas vus, l'animal marche vers nous en gravissant un plissement de terrain. Nous armons nos fusils, et dès que le renne apparaît au sommet du monticule, je fais feu. Malheureusement je le manque ; immédiatement je lâche mon second coup, en même temps que Joël tire à son tour. L'animal fait un bond, il est frappé à l'épaule, mais il n'en fuit pas moins rapidement. Je tire un troisième coup, sans succès. Je recharge en toute hâte, et cette fois l'animal tombe raide. Aussitôt nous courons pour découvrir les autres rennes, mais ils ont disparu. Il était alors plus de midi, et comme en cette saison les journées sont très courtes, nous abandonnons la poursuite et nous nous dirigeons vers le fjord pour rapporter au campement notre gibier.

La bête abattue, j'avale une large lampée de sang chaud. Par un temps aussi froid qu'aujourd'hui, c'est une excellente boisson. Joël ne peut s'empêcher de manifester le plus profond étonnement de me voir absorber avec plaisir le sang du renne. Lorsque je lui demande s'il ne va pas suivre

mon exemple, il me fait comprendre qu'à son goût le contenu de l'estomac de l'animal est son morceau favori.

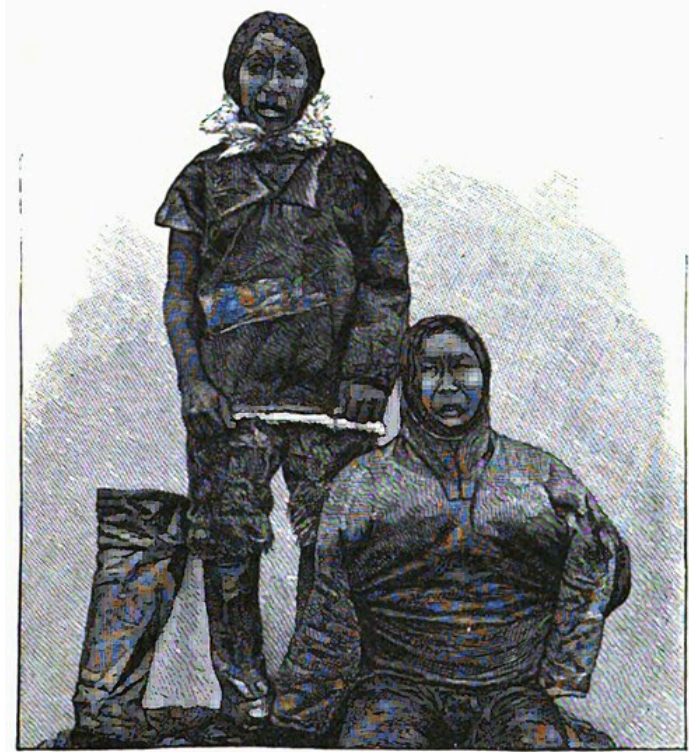
Il s'agit de transporter le gibier jusqu'à l'endroit où sont échoués nos kayaks et ce n'est pas un petit travail.

Avec nos ski nous fabriquons une sorte de traîneau, déposons dessus le renne, et nous attelons à ce véhicule primitif. Mais la marche n'est pas facile : sans nos patins nous enfonçons maintenant profondément dans la neige, surtout dans les endroits où se trouvent des pierres éboulées.

L'obscurité était déjà venue lorsque nous arrivons sur les bords du fjord. Nous pensions transporter l'animal au campement sur nos kayaks amarrés bord à bord, ainsi que les Eskimos ont coutume de le faire ; mais, la nuit, la navigation eût été trop difficile dans de pareilles conditions. Nous abandonnons le gibier sur le rivage après l'avoir ouvert et en avoir enlevé le cœur et le foie, dont nous mangeons incontinent une bonne part toute crue.

Nous nous dirigeons ensuite vers le campement. Pendant que nous ramions dans l'obscurité, Joël ne cessa de chanter : longtemps à l'avance nos camarades furent ainsi prévenus de notre arrivée. Dans la journée, Balto et Sverdrup avaient également vu quatre rennes, mais sans pouvoir arriver à portée.

Le lendemain, comme le temps était mauvais et que nous ne pouvions aller à la chasse, nous transportâmes notre renne au campement et passâmes toute la journée à manger.



GRÖNLANDAIS DE RACE PURE (CÔTE ORIENTALE).
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE FAITE PAR L'EXPÉDITION HOLM ET GARDE.)

4 décembre. — Au petit jour je suis réveillé, déjà Joël est levé. Aussitôt je lui demande si le temps est beau et si nous pourrions aller chasser le renne. « Je ne sais pas, peut-être oui », répond-il. Dans sa bouche cette réponse ambiguë signifie que le temps est mauvais. En parlant aux Européens, les Grönlandais leur répondent toujours dans le sens qu'ils supposent leur être le plus agréable. « À ton avis, le temps est mauvais aujourd'hui, répliquai-je. — Oui, se décide-t-il à répondre, le vent remonte les vallées. Rien à faire, par suite, aujourd'hui. » En effet, lorsque la brise souffle vers le haut des vallées, tout naturellement elle avertit les rennes de l'approche du chasseur. Nous prenons alors le parti d'aller à la recherche des lagopèdes, très abondants dans cette région, supposions-nous.

Le déjeuner avalé, chacun de nous part dans une direction différente.

J'escaladai des monticules rocheux à l'est du campement, où je pensai trouver des lagopèdes. La marche était très pénible sur un terrain aussi

accidenté, et nulle part trace de gibier ; finalement j'arrivai sur une colline d'où la vue s'étendait jusqu'à l'inlandsis. Dans ce désert, pas un bruit : un silence immense remplit cette solitude. De tous côtés s'élèvent de hautes montagnes neigeuses coupées par la nappe foncée du fjord. Pas un bois, pas un arbre, pas la plus petite plante, et cependant le paysage est beau, éclairé par une douce lumière.

J'arrive bientôt près d'un marais devant un monceau d'éboulis étendu à la base d'un escarpement. Tout à coup un bruit frappe mes oreilles : peut-être est-ce un renne ; j'examine attentivement le terrain, mais rien ne paraît. Je poursuis ma route et de nouveau le bruit se fait entendre, il semble qu'on remue les pierres du *clapier*^[2]. J'examine les environs et bientôt j'aperçois là-haut Balto. Il traversait une pente de neige inclinée et avançait avec les plus grandes précautions, pas à pas, appuyé solidement sur son bâton. Tout à coup Balto glisse, il fait un effort pour reprendre son équilibre, mais en vain ; il dégringole à toute vitesse la pente. Un instant une pointe de rocher l'arrête, puis de nouveau il culbute et tombe comme une masse inerte au bas de la montagne. Je croyais notre camarade tué ; à mon grand étonnement, il se relève prestement. Quelque temps après j'entends un coup de feu et vois une compagnie de lagopèdes s'abattre dans un clapier. Immédiatement je me dirige de ce côté ; les oiseaux se tiennent pelotonnés dans la neige, et à mon approche ne témoignent aucune frayeur. Je réussis à en tuer plusieurs, puis toute la bande s'envole du côté de Balto. Dès que notre camarade voit les lagopèdes près de lui, il s'en approche avec précaution, en se dissimulant derrière les pierres, puis, choisissant une victime, lâche son coup de feu. Plusieurs fois il recommence la même manœuvre et, en peu de temps, réussit à tuer quinze de ces gallinacés. Balto me rejoignit ensuite, et tous deux nous nous acheminâmes vers le campement.

Nous avons exploré les environs de Kasigiangiut et désirions maintenant changer de terrain.



GRÖNLANDAISE DE RACE PURE (CÔTE ORIENTALE).
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE PRISE PAR L'EXPÉDITION HOLM ET GARDE.)

Joël nous ayant dit que les rennes étaient très abondants du côté d'Iterdlak, nous partîmes de ce côté. Devant le campement la mer était calme, mais au delà de la pointe qui protégeait cette partie du fjord, la situation changea. Un vent violent tombait des montagnes et faisait fumer la surface de la mer. Notre long canot tombait lourdement dans les vagues et, en dépit de nos efforts, n'avancait guère. À chaque instant nous embarquions des paquets d'eau qui, en tombant, se congelaient immédiatement. Finalement nous dûmes battre en retraite : l'embarcation chargée de glaçons menaçait de couler bas.

Après cette pénible navigation, je vous laisse à penser si nous fûmes heureux de retrouver notre campement.

Le 5 décembre nous fûmes plus heureux et, malgré la grosse mer, réussîmes à atteindre Iterdlak. Là, au lieu de rennes, nous trouvâmes des vallées remplies d'énormes marais et de clapiers, très intéressants à coup sûr pour des géologues, mais qui l'étaient fort peu pour des chasseurs. Notre brave ami Joël fut également désagréablement surpris par cette découverte. Nous lui avons donné l'espoir qu'il pourrait capturer des renards bleus ; et pour les Grönlandais la peau de ces renards a une valeur énorme. L'administration danoise la leur achète 4 couronnes^[3] et la vend à Copenhague 100 couronnes^[4].

Après deux semaines passées dans l'Ameralikfjord, nos provisions commençaient à être épuisées, et le 10 décembre nous nous mîmes en route pour Godthaab. Cette vie sous la tente nous fit apprécier encore davantage les charmes de notre résidence d'hiver.



NOTRE LONG CANOT TOMBAIT LOURDEMENT DANS LES VAGUES.
(DESSIN DE TH. HOLMBOE, D'APRÈS UN DESSIN DE NANSEN.)

1. ↑ La hiérarchie administrative du Grönland comprend deux inspecteurs placés respectivement à la tête des deux grandes circonscriptions du pays (Inspectorat du nord, Inspectorat du sud), des directeurs de colonie (*kolonibestyrrer*), représentant de l'autorité danoise dans les villages les plus importants, des « assistants » et des « volontaires ». (*Note du traducteur.*)
2. ↑ Terme emprunté au patois des Alpes et désignant un monceau de pierres éboulées. (*Note du traducteur.*)

3. $\uparrow$ 5 fr. 60.

4. $\uparrow$ 140 francs.



GRÖNLANDAISES DÉGUSTANT DU CAFÉ. (DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

CHAPITRE XXV

EN KAYAK — NOËL À GODTHAAB

NOUS avons tous, comme cela se comprend aisément, le plus grand désir d'apprendre l'art de la navigation en kayak. Peu de temps après mon arrivée à Godthaab, je m'étais procuré une de ces embarcations, et, ainsi que je l'ai raconté au chapitre précédent, je l'avais emmenée dans l'Ameralikfjord. À la fin de décembre seulement j'acquis l'habileté d'un bon kayakman.

Au début, ramer en kayak est très difficile. Ne faut-il pas en effet conserver l'équilibre le plus parfait, pour ne pas faire chavirer cette longue et étroite péroïre.

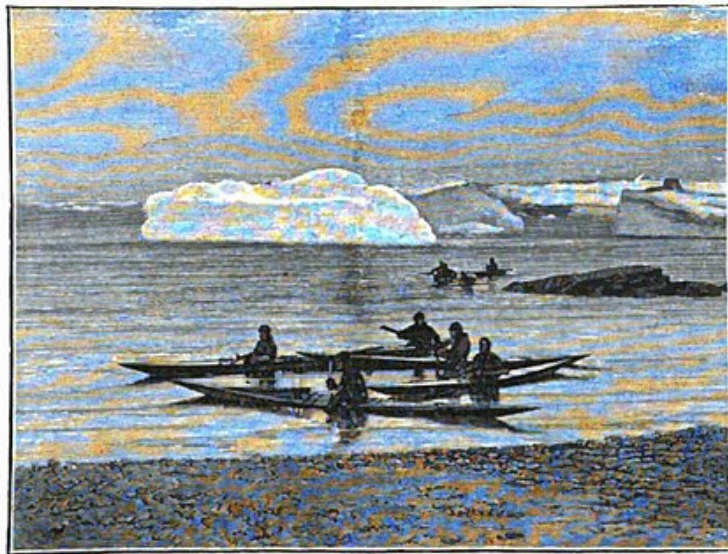
Une fois le kayak achevé, on le porta au rivage, et, non sans difficulté, je réussis à introduire mes jambes dans l'étroite ouverture ménagée au milieu de l'embarcation, puis on me poussa doucement à l'eau. La première impression est loin d'être agréable : on a la sensation d'être assis sur une lame de couteau, et à chaque instant il semble que l'embarcation va chavirer. Avec quel air anxieux je regardai les Eskimos venus pour se réjouir aux dépens du *nalagak*^[1]. Tout autour de nous grouillaient des indigènes se livrant à leur fantasia habituelle, aussi sûrs de leurs mouvements que s'ils s'étaient trouvés sur la terre ferme. Après quelques jours d'exercice, j'acquis une certaine assiette, et, en attachant deux flotteurs à mon kayak comme cela se pratique pour les débutants, je devins rapidement plus habile. Ces flotteurs consistent en deux petits kayaks longs de 30 centimètres qu'on fixe de chaque côté de l'embarcation derrière le rameur. Après un ou deux mois de pratique, je pus me passer de ces engins et me hasarder en mer sans aucun aide.

Un jour que j'étais sorti du port, je rencontrai une troupe de dauphins blancs, que je me mis à poursuivre. Dans mon ardeur cynégétique je me laissai entraîner au large, et lorsque je rebroussai chemin, l'obscurité était déjà venue. Pour comble d'infortune, un vent violent s'était élevé par le travers et retardait ma marche. À mon arrivée à Godthaab, tout le monde était anxieux de mon absence prolongée.

« La nuit arrivait, raconte Balto, et tous nous commençâmes à être inquiets de Nansen qui n'était pas encore rentré. Nous l'attendîmes encore un certain temps, mais en vain. Pensant qu'il pouvait être à la mission allemande, où tous les Européens se trouvaient réunis pour une fête, nous y envoyâmes un exprès. Non, Nansen ne s'y trouvait pas non plus. À cette nouvelle je fondis en larmes. Le directeur de la colonie ordonna alors à tous les indigènes d'aller de suite à la recherche de notre chef aimé ; au moment où ils allaient partir, voici enfin Nansen, et tous les Eskimos de s'écrier : « *Kouyanak Kouyanak*, Nansen, *sigipok*, *ayungilak* », expression qu'on peut traduire par : Remercions Dieu, Nansen est sauvé. On comprend également quelle fut notre joie après cette chaude alarme. »

Une fois que j'eus acquis une certaine habileté en kayak et que mes camarades m'eurent vu circuler en toute sécurité, quelques-uns d'entre eux voulurent suivre mon exemple. Sverdrup, le premier, osa faire l'expérience et bientôt devint un excellent kayakman.

Dès notre arrivée à Godthaab, Balto avait manifesté le désir de monter un kayak. Les résidents danois, qui, eux, n'avaient jamais osé tenter l'aventure, lui représentèrent les difficultés de l'entreprise et lui énumérèrent tous les accidents arrivés avec ces embarcations. Une fois que Sverdrup et moi fûmes devenus d'assez bons kayakmen, la tentation devint trop forte pour lui. Nous essayâmes de lui faire comprendre les dangers de cette navigation, mais le bonhomme ne voulut pas démordre de son idée : n'avait-il pas l'habitude de courir l'hiver dans les étroits traîneaux lapons ? Sverdrup essaya de lui montrer que les deux exercices ne se ressemblent guère, mais ce fut peine perdue. Un kayak fut apporté, et Balto s'y glissa avec un air d'assurance hautaine. Mais, aussitôt l'embarcation à l'eau, sa mine changea ; le bonhomme donna quelques coups de rame, et patatras le kayak se retourne la quille en l'air. Heureusement l'eau était peu profonde et Balto en fut quitte pour un bain froid ; de longtemps il ne recommença pas l'expérience.



LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION EN KAYAKS DANS LE PORT DE GODTHAAB.
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)

Dietrichson se fit également construire un kayak et devint bientôt un fort habile kayakman. Témoins de nos succès, Kristiansen et Balto ne voulurent pas rester en arrière, et eux aussi voulurent avoir leur embarcation. Ils se mirent au travail, aidés par quelques Grönlandais et Grönlandaises. Le paiement de ces ouvrières consiste, soit dit en passant, en rations de café, dont le nombre varie d'après la fortune du kayakman. Pour un pareil travail, les pauvres ne payent souvent que 35 centimes. Balto fut plus prudent la seconde fois qu'il se hasarda en kayak. Il n'eut garde d'attacher des flotteurs à son embarcation et put ainsi éviter tout accident. Kristiansen se montra au contraire téméraire : le premier jour il se risqua en pleine mer sans l'aide d'aucun flotteur et se tira merveilleusement d'affaires.



ESKIMO EN KAYAK. (DESSIN D'A. BLOCH.)

Peu à peu tous les membres de l'expédition devinrent des kayakmen, à l'exception, bien entendu, du vieux Ravna, et au printemps nous passions souvent nos journées à chasser les oiseaux dans ces embarcations.

En hiver, les phoques sont rares sur la côte occidentale du Grönland, et la chasse de cet animal n'est guère rémunératrice à cette époque de l'année. Nous poursuivîmes surtout les oiseaux, principalement les eiders. Au commencement de l'hiver ces palmipèdes passent en bandes plus ou moins

nombreuses le long des rives des fjords. Embusqué derrière un promontoire, il est alors facile d'en tuer un certain nombre au passage. Dans cette chasse les Eskimos font preuve d'une merveilleuse adresse : à chaque coup ils abattent l'oiseau qu'ils visent, et manient leur embarcation avec une dextérité étonnante.

Un mois avant Noël commencent les préparatifs de la fête. Les femmes sont affairées à la confection de vêtements neufs, toutes préparent des *kamikkes*, des pantalons finement brodés pour le grand jour. Dans chaque famille, du petit au grand, on travaille en vue de la fête. Comme dans tous les pays de la terre, les Grönlandaises potinent entre elles de leurs chiffons. Dans son vêtement de fête, la Grönlandaise a un air de coquette élégance absolument étonnant ; à côté d'elle, les Européens paraissent empruntés, et, dans bien des cas, une comparaison entre les beautés de nos pays et celles du Grönland ne tournerait pas à l'avantage des premières.



GODTHAAB. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYDERG.)

En même temps on fait des provisions pour pouvoir se régaler le jour de Noël. À cette époque, les Grönlandais économisent autant qu'un Eskimo peut le faire, et, pour se procurer quelque argent, ne reculent même pas à vendre quelques-uns de leurs effets ou de leurs engins. Ils achètent principalement du café, boisson pour laquelle ils ont un goût tout

particulier, et pendant la fête ils en absorbent des quantités absolument extraordinaires. Cette fête religieuse devient une source de ruine pour les pères de famille et pour tous l'origine d'indispositions.

Chez le directeur de la colonie, les préparatifs n'étaient pas moins grands. Longtemps avant la Noël, Sverdrup, Dietrichson et notre aimable hôtesse furent occupés à orner la pièce où devait avoir lieu la fête ; de son côté, le directeur était affairé à préparer l'arbre.

Avant la fête, les Grönlandais nous donnèrent une nouvelle preuve de leur ingéniosité par les différents objets qu'ils fabriquèrent en vue de la solennité. Les femmes exécutaient, par exemple, de fines broderies, et les hommes de curieux objets sculptés en os, en pierre ou en bois. Ils savent modeler très adroitement ; les figurines reproduites ci-dessous donnent une excellente idée de la sculpture indigène.



SCULPTURES GRÖNLANDAISES (GODTHAAB). (DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS NATURE.)

Enfin arriva le grand jour. Toute la matinée fut consacrée à préparer l'arbre, puis à deux heures eut lieu une grande cérémonie religieuse. Après, tous les enfants indigènes se rendirent chez le directeur de la colonie pour recevoir leur cadeau, consistant en paquets de figues ; nous eûmes ensuite la visite de tous ces marmots et chacun de nous leur fit également pareil

présent. À cinq heures de l'après-midi, nouvelle cérémonie religieuse accompagnée de musique. Un chœur formé de Grönlandais et de Grönlandaises exécuta une série de chants avec une expression profonde.

Le soir, il y eut grand dîner chez le directeur de la colonie, et après la cérémonie la distribution des cadeaux.

Le lendemain matin je fus réveillé entre six et sept heures du matin par un chœur d'enfants qui venaient ainsi me souhaiter le bonjour. Les indigènes avaient passé toute la nuit à chanter, et avaient attendu la matinée pour se faire entendre des Européens. De ma vie je n'ai eu un réveil aussi poétique ; peu à peu les chants s'éloignèrent, et je me rendormis avec l'illusion d'avoir eu un rêve agréable.

En descendant le matin à la cuisine, je trouvai Balto en grande conversation avec les bonnes. Les Grönlandais célébraient la Noël fort à son goût. Toute la nuit notre camarade avait été debout et s'était promené de maison en maison. Il n'était pas dix heures du matin et le bonhomme avait



UN FUTUR CHASSEUR. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)

déjà avalé vingt-quatre grandes tasses de thé. Jamais l'ami n'avait été à pareille fête.

Dans l'après-midi, tous les Grönlandais, hommes et femmes, viennent souhaiter aux Européens un heureux Noël ; à ces vœux son répond simplement par le mot *ivdlitlo* (et moi aussi). Une cérémonie assez ennuyeuse que ce défilé de cent cinquante personnes.

À trois heures de l'après-midi, les notables de la colonie, c'est-à-dire les catéchistes, l'imprimeur, les employés du gouvernement et les harponneurs, furent invités à prendre le café avec leurs femmes chez le directeur de la colonie. Ils vinrent revêtus de leurs plus beaux babils, se présentèrent avec aisance et se rangèrent en ligne le long des murs. Bientôt l'entrain devint

général. Un Grönlandais qui avait séjourné en Danemark voulut montrer à ses compatriotes les manières du grand monde et alla offrir son bras à une des beautés de la société, mais celle-ci, ne comprenant pas la politesse, refusa de se laisser ainsi conduire à la salle à manger. Le bonhomme vint alors se plaindre à moi de l'infériorité de ses congénères qui étaient incapables de suivre les usages du monde. Le sire avait du reste bu plus que de raison. C'était un des rares Grönlandais auxquels le gouvernement danois accorde le droit de boire de l'eau-de-vie les jours de fête, et il avait abusé de cette permission.

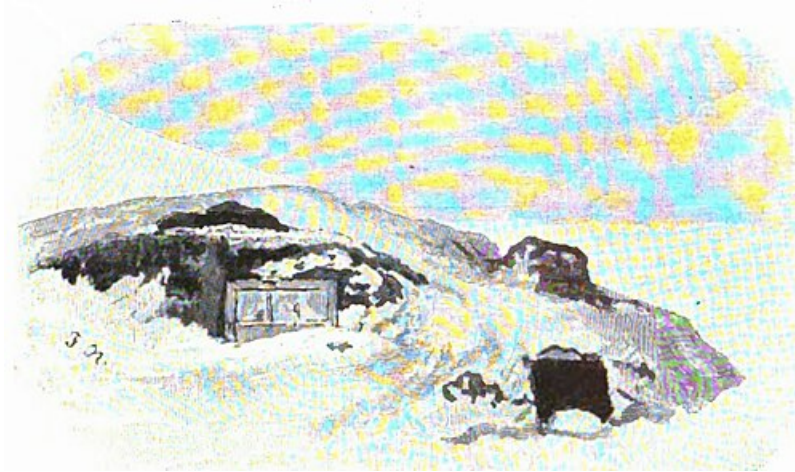
Le troisième jour eut lieu à l'hôpital un grand festin donné par le directeur aux employés indigènes et aux meilleurs chasseurs de la colonie. Le menu consistait en légumes, lard, viande de renne salée et mendiants ; à chaque assistant fut offert ensuite un petit verre d'eau-de-vie, du punch, du café et des cigares. Chacun arrive à la salle du festin muni d'une assiette, d'une tasse, d'une cuiller et d'un bol. Tout ce qui leur reste de leur ration, les convives remportent, pour permettre à leur famille d'apprécier la cuisine européenne.

Le soir la fête se termina par un bal.



JEUNE GRÖNLANDAIS DE GODTHAAB. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)

1. ↑ Les Grönlandais m'appelaient généralement *nalagak* ou *umitormiut nalagak* (chef des Norvégiens).



UNE HUTTE GRÖNLANDAISE EN HIVER.
(DESSIN DE M. NANSEN.)

CHAPITRE XXVI

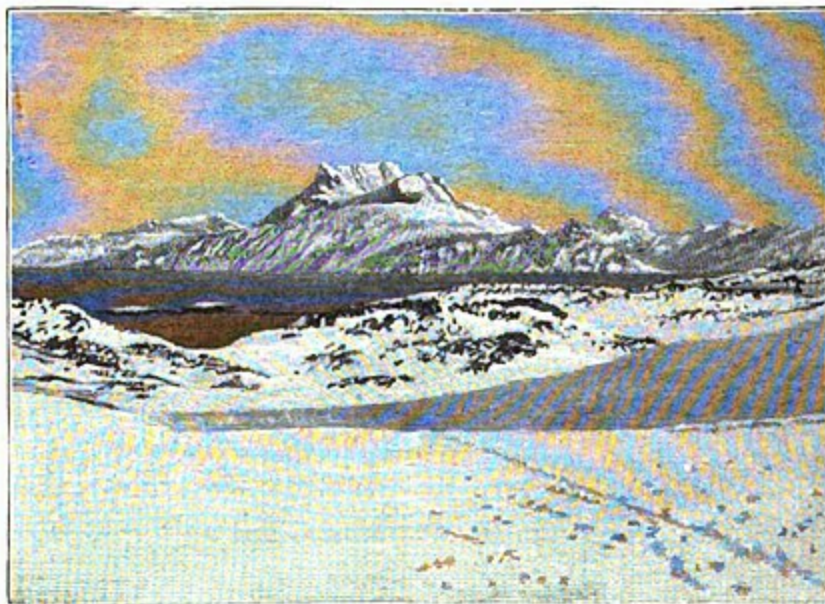
EXCURSION À SARDLOK ET À KANG EK

6 FÉVRIER. — J'habite une hutte à moitié enfoncée sous terre, et dont le toit est si bas que je peux à peine me tenir debout à l'intérieur. On pénètre dans ces habitations par un long et étroit couloir qu'on traverse en rampant sur le sol. Au dehors la neige couvre tout et ensevelit presque entièrement la maison ; dans l'unique chambre de la hutte ne pénètre qu'un peu de jour à travers l'étroite fenêtre à moitié comblée par la neige.

Pendant longtemps j'avais formé le projet d'aller à Sardlok. En janvier, le docteur devant aller visiter un malade dans cette localité, je me joignis à lui.

Entre Sardlok et Godthaab, la distance est d'environ 30 kilomètres, une course particulièrement pénible en kayak ; le mouvement continu des bras et la position allongée dans cette étroite embarcation sont fatigants pour un débutant. Aussi ce ne fut pas sans un vif sentiment de plaisir que j'arrivai au gîte. Dans Joël j'avais le plus amusant compagnon : tantôt il chantait, tantôt il me racontait de longues histoires à propos des localités devant lesquelles nous passions et dont je ne comprenais pas grand chose. Puis il s'interrompait pour saisir son fusil à la vue d'une troupe d'eiders, et lorsqu'il avait lâché son coup de feu, le plus souvent sans résultat, vite il ramait vers terre pour aller vider son kayak, qui, dans ses mouvements désordonnés, avait été à moitié rempli d'eau.

La nuit est venue. Dans le ciel illuminé d'étoiles se dressent, sur la rive orientale du fjord, la Selle et une chaîne d'autres pics grandioses ; partout un grand silence, on n'entend que le battement amorti des pagaies sur la surface de l'eau.



LA SELLE AU NORD DU GODTHAAB. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)

Au delà d'un cap nous apercevons une lumière, et bientôt nous voici arrivés. Le docteur nous a devancés. Un vieux catéchiste, Johan Ludvig,

m'offre une bonne et franche hospitalité. Ce brave homme me raconte avec orgueil que son grand-père était un Norvégien réputé dans tout le pays par sa force. Lui aussi a été dans sa jeunesse un habile harponneur, mais aujourd'hui, vieux et débile, il ne se risque plus en kayak. Mon hôte a plus de soixante-dix ans. Il a eu plusieurs fils qui ont été également d'adroits chasseurs ; deux se sont noyés en kayak, et celui qui reste avec lui n'a pas la permission de se livrer à cet exercice dangereux.

Johannes, le quatrième fils de Johan, qui fut jadis le meilleur harponneur de Sardlok, est aujourd'hui couché sur le lit de la hutte, pâle et défait. Le malheureux est phtisique, et son estomac ne peut plus supporter aucun aliment. Son état est désespéré. Bien qu'il ne puisse plus se lever, toutes ses pensées se rapportent à ses exploits de chasseur, et, lorsque son état le lui permet, son plus grand plaisir est de les raconter. Alors il sourit, un pâle rayon de joie illumine son visage amaigri, il voit le phoque là devant lui, il lance son harpon, et la toux recommence, secouant ce pauvre corps.



LA PÊCHE AU FLÉTAN EN KAYAK.
(DESSIN D'A. BLOCH. D'APRÈS UNE ESQUISSE DE M. NANSEN.)

Le docteur fit transporter le pauvre malade à Godthaab, mais ses jours étaient comptés.

À côté de Johannes est couché son cousin Justus, également un des plus hardis chasseurs de Sardlok en son temps, lui aussi phthisique. Le malheureux est dans la dernière période de la maladie. Tous deux laissent une famille. Johannes a plusieurs fils, de bons et braves garçons, qui seront un jour dignes de leur père, et Justus en a également un.

Je mène la vie d'un Eskimo, je mange comme eux du lard et du poisson crus, je vais avec eux à la chasse, tantôt en kayak, tantôt sur les ski : en un mot, je m'assimile autant que possible à la vie du Grönlandais, et elle n'est pas désagréable, cette vie, avec ces braves gens que nous considérons à tort comme des sauvages.

Je songeai tout d'abord à chasser le renne, et toute une journée je parcourus les environs de Sardlok en quête de ce gibier. N'en ayant trouvé trace, je renonçai à ce projet pour aller pêcher le flétan. La capture de ce poisson est la pêche la plus émouvante que je connaisse. En se débattant, le flétan fait quelquefois chavirer le kayak.



TERKEL, CHASSEUR DE SARDLOK. (DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)

On peut rester toute une journée sur les bancs sans prendre un flétan, et ce n'est pas une position très agréable par des froids de 20 degrés avec des bourrasques de neige ; mais si la pêche est bonne, toutes les souffrances sont oubliées. Lorsque le poisson mord, on n'éprouve pas une secousse brusque, mais on sent au bout de la ligne une tension très forte à laquelle il semble d'abord qu'on ne puisse résister.

Une fois le flétan accroché à l'hameçon, c'est alors un rude travail que de haler la ligne, longue de 180 mètres, au bout de laquelle le poisson se débat violemment. Afin d'éviter tout accident, on fixe l'extrémité de la ligne au flotteur en vessie de morse dont est muni chaque kayak. Après bien des efforts on amène enfin le flétan à la surface, et, dès qu'il paraît, le pêcheur lui assène plusieurs coups de bâton sur la tête ; malgré cela, il arrive

souvent que le poisson ne meurt pas du coup, et qu'il échappe si l'on ne tient pas solidement la ligne. Grâce au flotteur, il n'est pas perdu, mais il faut de nouveau le halier hors de l'eau et ce n'est pas un petit travail.

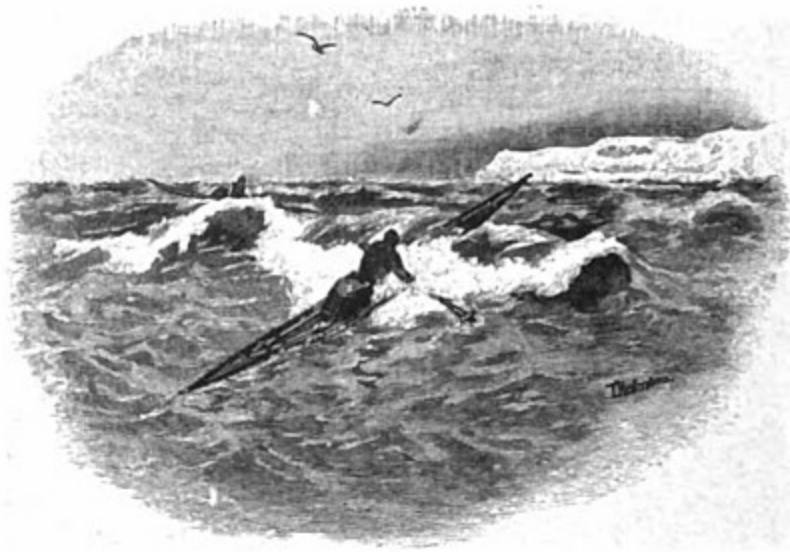


REPAS DANS UNE HUTTE GRÖNLANDAISE. (DESSIN D'E. NIELSEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Une fois, pendant cet exercice j'eus le nez et les joues gelés ; en les frictionnant avec de l'eau de mer et de la glace, je pus rétablir la circulation.

Le flétan tué, on le fixe par la bouche au flotteur, et on le remorque en tenant la ligne serrée entre les dents. Cette manœuvre n'est pas précisément agréable lorsque le temps est un peu gros. Chaque fois que le kayak descend la pente d'une vague, on reçoit une forte secousse qui vous ébranle la mâchoire. De cela les Eskimos ne s'aperçoivent guère, la nature les ayant pourvus de râteliers aussi résistants que le fer.

Le rendement de cette pêche est très important. Un flétan pèse de 100 à 200 kilogrammes et fournit une excellente nourriture. Pendant quinze jours j'ai vu cinq personnes vivre exclusivement d'un de ces poissons.



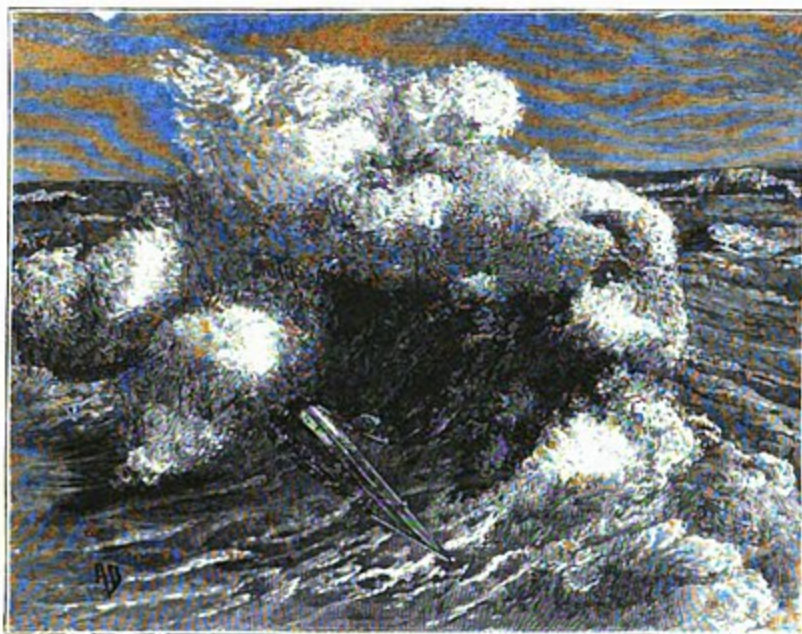
EN KAYAK EN PLEINE MER. (DESSIN DE TH. HOLMBOE, D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NANSEN.)

Un jour que je pêchais sur les bancs, le temps était absolument calme, lorsque soudain l'horizon noircit dans le sud et bientôt la brise s'élève de cette direction. En toute hâte nous relevons les lignes ; une fois que nous sommes parés, la tempête éclate, précédée seulement de quelques bouffées de vent. Le courant et la mer portaient en sens contraire et leur choc produisait de hautes vagues courtes et clapoteuses. Nous essayons de poursuivre notre route, mais bientôt le danger devient pressant, en toute hâte nous devons chercher un refuge à terre.

Semblable aventure arrive fréquemment aux Grönlandais, mais pour moi elle avait le charme de la nouveauté en mettant à l'épreuve mon habileté de kayakman. En pareille occurrence il faut veiller aux vagues ; si une lame vous surprenait sans que la rame fût à l'eau, on serait infailliblement perdu.

Nous longeâmes la côte pour être moins exposés, mais là également le courant portait avec force vers le nord. Les vagues nous arrivaient par l'arrière, hautes et menaçantes, et, pour ne pas chavirer, la plus grande prudence était nécessaire. J'avais un bon instructeur dans mon compagnon Elias, et pendant toute la tempête il se tint à côté de moi, autant du moins que le permettait l'agitation de la mer. Nous arrivâmes enfin à un point où

la côte tourne à l'ouest et où nous étions par suite plus à l'abri. Mais là nous lûmes arrêtés par un petit champ de glace ; nous y découvrîmes heureusement une ouverture à travers laquelle nous nous glissâmes.



LAME BRISANT AU-DESSUS D'UN KAYAK. (DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NANSEN.)

Terkel, le meilleur harponneur de Sardlok, et son frère Hoseas, qui nous accompagnaient dans cette excursion, avaient pris également chacun un flétan. Ils réussirent à se mettre à l'abri un peu avant nous.

Nous amarrons les produits de notre pêche à nos kayaks et faisons nos préparatifs de départ. Un instant le vent semble mollir, mais cet espoir est de courte durée, et malgré la fraîcheur de la brise nous poursuivons notre roule vers Sardlok.

« Je suis souvent invité à manger du flétan chez les Eskimos, et après mes repas je vais de maison en maison faire de petites collations. Je fréquentais surtout l'habitation de Terkel, qui était la plus grande de Sardlok. Hier soir, je fus chez lui témoin d'un curieux spectacle. Son petit garçon âgé d'un an dansait le *mardluk*^[1] avec la fille de Terkel âgée de trois ans. Le petit couple se trémoussait en chemise, étroitement enlacé, en

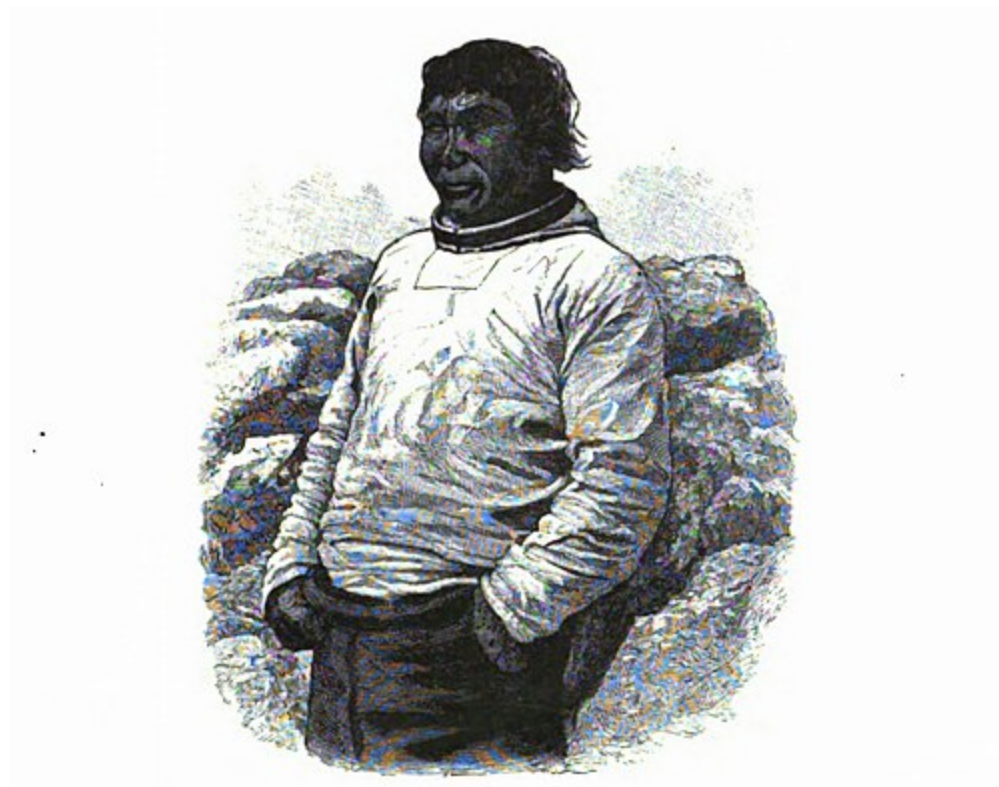
sautillant tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre, et exécutait tous les mouvements avec un sérieux véritablement comique.



TOBIAS, CHASSEUR DE KANGEN. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)

Le 14 février, après avoir passé un mois à Sardlok, je retournai à Godthaab. Je fis la route en compagnie de Joël et d'Iloseas. Nos kayaks étaient chargés de flétans, de gibier et d'autres victuailles. En route nous fûmes assaillis par une tempête d'ouest ; tant que nous marchâmes le long de terre, nous pûmes avancer sans trop de difficultés, mais lorsque nous dûmes traverser le fjord pour atteindre Godthaab, la situation devint plus mauvaise. La mer était très grosse et nous dûmes faire des routes séparées. En même temps survint une tourmente de neige, qui nous déroba toute vue. Joël et Hoseas me proposèrent alors de revenir en arrière, mais je ne voulus rien entendre, et pendant quelque temps nous fîmes encore route en avant : mais à ce moment la tempête redoubla et force nous fut de nous arrêter. Nous allâmes nous réfugier près de terre, et y attendîmes une embellie. Pour

alléger nos kayaks, nous fîmes sur le rivage une cache de nos provisions ; puis, le vent ayant molli, nous nous remîmes en route pour Godthaab.



BOAS, CHASSEUR DE KANGÉK. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)

Kangék, 28 février. — Peut-être dans un mois un navire nous emportera-t-il loin de ce pays.

Dehors la bise souffle fraîche et les hautes vagues roulent les kayaks comme des bouchons. La mer est toute blanche d'écume, et contre les rochers couverts de neige l'eau jaillit en panaches éblouissants. Elle est agréable, cette vie sauvage, vous êtes éclaboussé par l'embrun et tout votre être est attentif pour empêcher le kayak de chavirer.

Un autre beau spectacle est celui des nuits lorsque le pays entier, endormi sous son linceul de neige, est éclairé par la lueur vacillante de l'aurore boréale. Le 17 février j'arrivai à Kangék. C'est une excellente station pour s'exercer en kayak. Aux environs les courants sont très violents ; entre les

îles la mer file avec la rapidité d'un fleuve ; pour cette raison, les gens de Kangek sont les meilleurs kayakmen de tout le Grönland. Bien souvent des accidents leur arrivent, mais cela ne les décourage pas.

C'est plaisir de les voir, lorsque la mer est orageuse, montant et descendant sur les vagues comme des cavaliers sautant des obstacles. Par tous les temps, ces hardis chasseurs peuvent se tirer d'affaire ; une grosse lame arrive-t-elle sur eux, ils se mettent à la cape en se maintenant à l'aide de la pagaie, et la vague passe par-dessus eux. De très bons kayakmen font,



ESKIMO LANÇANT SON HARPON SUR UN PHOQUE. (DESSIN D'A.

BLOCH.)

m'a-t-on dit, une très curieuse manœuvre lorsqu'ils voient arriver sur eux une grosse lame qu'ils ne pensent pas pouvoir étaler : ils retournent leur embarcation au moment où la vague brise. Un tel coup de mer peut être très violent ; en recevant un pareil sur le dos, un homme fut, un jour, très gravement

blessé ; néanmoins son embarcation ne chavira pas. L'adresse d'un bon kayakman est véritablement extraordinaire. Un habile chasseur de Karusuk, nommé Antoine, alla un jour à la pêche. La mer était très grosse, et à un moment donné le malheureux alla s'échouer sur un rocher à fleur d'eau. À cet instant, une vague tomba sur lui, mais par une manœuvre hardie il réussit à étaler le choc.

Pendant mon séjour à Kangek je passai une partie de mon temps à chasser l'eider. Un des meilleurs endroits est un petit groupe d'îles appelé Imerigsak. Sur la côte exposée à la pleine mer les oiseaux sont particulièrement abondants, mais là le courant rend la chasse difficile. À mon avis, c'est néanmoins un des exercices les plus amusants que l'on puisse exécuter en kayak.

Un grand nombre d'habitants de Kangek sont très adroits dans cette chasse. J'en ai vu par de hautes mers abattre plusieurs oiseaux isolés. À différentes reprises j'allai faire de longues excursions en mer avec un pêcheur du nom de Kangek ; il tirait très bien et à sa grande satisfaction je devins bientôt son digne émule. Un jour nous étions à la mer, lorsque j'aperçus deux eiders arrivant sur nous. Ils étaient hors de ma portée et immédiatement je fis signe à mon compagnon. Le bonhomme laissa passer les oiseaux et ne tira que lorsque les volatiles furent en ligne. Les deux oiseaux tombèrent. Quelques instants après il recommença le même exploit ; j'ai vu abattre ainsi trois canards du même coup. Les Eskimos se servent seulement de fusils à baguette ; ils y mettent de grosses charges de poudre et peuvent ainsi tirer à des distances énormes. Souvent j'ai vu des indigènes tuer des oiseaux qui pour mon arme me semblaient hors de portée. Inutile d'ajouter qu'il n'est pas précisément facile de charger ces armes en kayak.

Les Eskimos tuent encore les oiseaux en leur lançant une fouène, exercice encore plus difficile dans lequel les gens de Kangek sont passés maîtres. C'est plaisir de les voir décocher ces flèches d'un vigoureux coup de levier, comme si elles recevaient l'impulsion d'un arc, et frapper les oiseaux à une très grande distance. Avec ces engins, certains Eskimos atteignent des oiseaux au vol. Les gens de Kangek se servent de cette arme pour chasser le guillemot. Ils partent munis de deux ou trois flèches, et en novembre ou décembre, époque à laquelle ces oiseaux sont surtout abondants, ils en tuent de 60 à 70 dans la journée. Ces armes ont l'avantage sur le fusil de ne pas effrayer les palmipèdes.

Pendant mon séjour à Kangek, la chasse au guillemot ne donna que de mauvais résultats. Le soleil était alors trop élevé, disaient les indigènes, et celle circonstance rendait les oiseaux particulièrement sauvages. Néanmoins les chasseurs revenaient toujours avec un butin d'une vingtaine de pièces, et cela dans une seule matinée, avec un morceau de bois armé d'une pointe en os pour toute arme. Les progrès de la civilisation ne sont pas aussi grands qu'on veut bien le dire.

Après un séjour de trois semaines à Kangek je revins à Godthaab. À mon arrivée les indigènes me donnèrent un exemple de leurs superstitions. Fatigué d'avoir chassé toute la journée, j'étais en débarquant assez fatigué

et ne parlais guère ; immédiatement les Eskimos en conclurent que j'avais rencontré *Tupilik*, un être fantasque qui habite des îlots voisins et qui effraye les chasseurs lorsqu'ils viennent dans ces parages. Après avoir vu *Tupilik*, les indigènes restent toujours longtemps taciturnes. Aussi, pour éviter ce mauvais sort, les kayakmen évitent-ils d'aller à ces îles. Ils pensaient que j'avais vu le monstre et qu'instruit par l'expérience je ne me risquerais plus désormais dans ces parages.



LE CATÉCHISTE SIMON. DE KANGEK.
(D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)

1. ↑ *Mardluk*, dans son sens propre, signifie en eskimo un couple. Cette danse est ordinairement exécutée par deux hommes.



VUE PRISE AU SUD DE KORNOK. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETERSEN.

CHAPITRE XXVII

EXCURSION À L'INLANDSIS — ARRIVÉE DU VAPEUR — LE RETOUR

LONGTEMPS nous avons pensé entreprendre au printemps une excursion sur l'inlandsis pour reconnaître si celle saison n'était pas la plus favorable pour explorer le glacier. D'après ce que nous avons observé en septembre, toutes les crevasses devaient avoir été remplies en hiver ; en mars et avril l'inlandsis devait, croyons nous, présenter une surface relativement plane.

Dans ma pensée les expéditions de patineurs qui voudront explorer les régions de l'inlandsis limitrophes des côtes devront employer à ces voyages les mois d'avril et de mai, peut-être même une partie de juin ; à cette époque, il leur sera facile de traverser sans grandes difficultés la lisière du glacier, qui plus tard est accidentée de nombreuses crevasses. On pourrait alors employer un traîneau muni d'une voilure ; il avancerait sans difficultés sur la surface unie et en même temps très rapidement, car en cette saison les tempêtes sont fréquentes. Peut-être avec un pareil véhicule pourrait-on traverser le Grönland du sud au nord. Pour toutes ces raisons je résolus de faire une excursion sur l'inlandsis au printemps. Je voulais visiter la région que nous avons parcourue en septembre et me rendre compte des changements subis par le glacier depuis cette époque.

À Godthaab les résidents danois pensaient que le navire chargé de nous rapatrier arriverait dès le 1^{er} avril, aussi nous ne pouvions guère songer à nous éloigner à partir de cette date. Plusieurs d'entre nous résolurent par suite de se mettre en route au mois de mars, bien que les observations à faire à cette époque ne fussent pas aussi importantes que plus tard. Le 21 mars, nous partîmes pour l'Ameralikfjord, Sverdrup et Kristiansen en canot, moi en kayak. En fait de provisions nous n'avions pu nous procurer à Godthaab que du poisson sec, du biscuit grossier et du beurre. Nous fîmes halte à Kasigianguit dans l'espoir de tuer là quelque renne afin de nous procurer un supplément de vivres. Pendant cinq jours régna une terrible tempête, et, bien loin de pouvoir compléter nos provisions, nous dévorâmes tout ce que nous avions apporté. De plus, notre position sous la lente laissait fort à désirer : la neige fondait partout et nous nous trouvions au milieu d'une véritable inondation.

Le temps de l'arrivée probable du navire approchait ; dans ces conditions nous ne pouvions songer à continuer notre excursion. Le 28 mars nous battîmes en retraite vers Godthaab.

Durant notre séjour sous la tente nous avons préparé le café avec une lampe alimentée par de l'huile de phoque ; comme cet appareil de chauffage fumait abominablement, nous avions la figure noire comme des nègres. Lorsque nous arrivâmes à la colonie, à grand'peine les indigènes purent nous reconnaître.

Pendant notre excursion Dietrichson et Ballo avaient fait un tour de kayak aux environs de Godthaab, et avaient visité Sardlok, Kornok, Umanak et Karusuk. Ils furent de retour quelques jours après nous. En revenant, un incident qui aurait pu avoir des suites très graves arriva aux deux voyageurs. Ballo s'aperçut tout à coup que son embarcation faisait eau. La côte aux environs était absolument accore ; dans cette situation Dietrichson conseilla à son compagnon de continuer à avancer le plus rapidement possible, mais l'eau gagnait de plus en plus l'embarcation du Lapon. Notre homme se décida alors à ramer en toute hâte vers terre ; trouvant là quelques pierres émergeant au-dessus de l'eau, il parvint à s'échouer. Un trou s'était ouvert dans le cuir du kayak de Balto ; avec un gant et un peu de beurre, notre camarade réussit à étancher la voie d'eau et put ensuite continuer sa route.

Quelques instants après éclata une furieuse tempête. Nos gens étaient heureusement arrivés près d'un point de la côte où il était possible d'aborder. Si le mauvais temps avait éclaté quelques minutes plus tôt, un malheur aurait pu arriver ; dans les environs ne se trouvait aucun abri et la mer était absolument démente. Dans cette tempête périt un indigène d'Umanak. Pendant sept heures Balto et Dietrichson restèrent sur les rochers qu'ils avaient pu atteindre. Dans la soirée, la brise ayant molli, ils purent se remettre en route et atteindre Godthaab, où leur arrivée fut saluée par des cris de joie.

Après être resté une semaine dans la colonie sans voir arriver le navire, je partis pour essayer d'atteindre de nouveau l'inlandsis. Dans cette excursion j'étais accompagné par Aperâvigssuak, le grand Abraham, un vieux batelier de Kangek. Le même



LE VIEL APERÂVIGSSUAK.

(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. C. RYBERG.)

jour nous arrivâmes à Kornok, situé à 32 milles de Godthaab. Aperâvigssuak, fatigué par cette course, resta dans cette localité pendant que je continuai le lendemain, avec deux autres kayakmen, vers Ujaragsuit, point où je devais examiner l'inlandsis. L'extrémité supérieure du fjord se trouvant encore couverte de glace, nous débarquâmes, puis, chaussant nos ski, nous nous acheminâmes vers le fond de la baie de Kangiusak qui était également prise. De là, nous gagnâmes le fjord de Godthaab où nous campâmes. Nous n'avions qu'une petite quantité de provisions, et pour ne pas mourir de faim nous dûmes manger des lagopèdes crus, comme les Eskimos ont l'habitude de le faire, mets qui n'est pas trop mauvais si l'on a eu soin de laisser les oiseaux refroidir. Un jour que j'étais très affamé, je voulus manger un de ces gallinacés aussitôt après l'avoir tué : la viande avait un goût si désagréable que je dus abandonner la partie.

Le lendemain 6 avril, nous poursuivîmes notre route vers le fjord Ujaragsuit, toujours en avançant sur la glace. À moitié route environ du haut d'un monticule où j'étais allé poursuivre des lagopèdes je vis que l'extrémité supérieure du fjord était libre. Le torrent sortant de l'inlandsis au fond de la baie avait recouvert d'eau la couche de glace.

Pour atteindre le glacier nous aurions dû débarquer à Ivisartok, sur la rive gauche du fjord, mais de là à l'inlandsis deux jours de marche auraient été nécessaires. Dans la crainte que le navire arrivât en notre absence, nous dûmes battre en retraite.

Cette fois l'excursion ne fut pas sans résultat ; si nous n'avions pas atteint l'inlandsis au point où nous l'avions désiré, nous avons vu le glacier situé entre Ivisartok et Nunatarsuak. Ce courant de glace n'était pas aussi couvert de neige que nous l'avions pensé et était déchiré de nombreuses crevasses. Aux environs la couche de neige était également peu épaisse ; sur des espaces assez étendus le sol en était même dépouillé ; à ce point de vue, le paysage différait complètement de celui de Godthaab.

La surface de l'inlandsis ne paraît pas subir en hiver des modifications aussi profondes que je l'avais cru, tout au moins dans les régions où elle est séparée de la mer par une large zone de montagnes, comme c'est ici le cas.

Cette région extérieure absorbe naturellement une grande quantité de neige. Non sans étonnement nous observâmes la quantité d'eau apportée par

le torrent issu de l'inlandsis. Pas même à Godthaab, durant tout l'hiver, la température n'était remontée au-dessus du point de congélation, et d'autre part la région voisine de l'inlandsis a un climat beaucoup plus froid que la côte ; dans les profondeurs de l'inlandsis règne donc une température constante indépendante des variations extérieures et qui s'élève au-dessus du point de fusion de la glace.



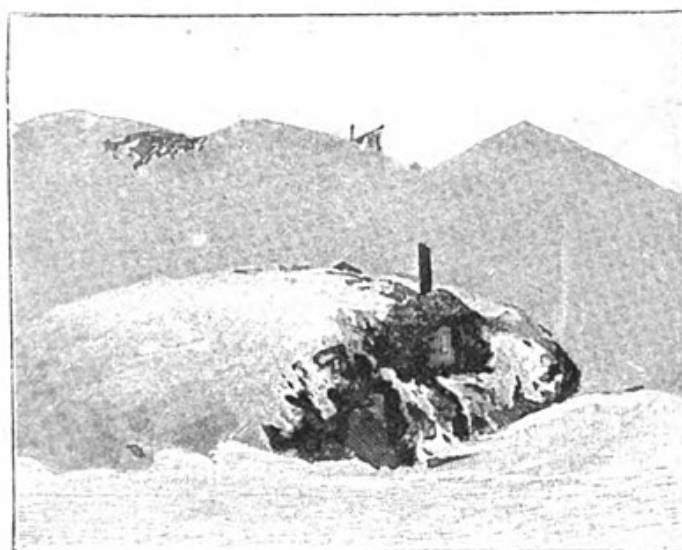
LA ROUTE VERS KORNOK DANS LA NUIT DU 7 AVRIL.
(DESSIN DE TH. HOLMBOE, D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NANSEN.)

Dans la soirée nous campons sur un promontoire près de l'embouchure du fjord d'Ujaragsuit. Comme nous en avons le temps, nous disposâmes un bivouac très confortable. Par-dessous la toile servant de plancher dans la tente nous entassâmes des monceaux de graminées et de mousses recueillies dans les environs ; après cela nous soupâmes d'un excellent café, de poissons et de lagopèdes crus. Une fois rassasiés, nous nous endormîmes profondément, bien que je n'eusse pas emporté de sac de couchage, dont le transport nous aurait causé trop de peines.

Le lendemain 7 avril, nous revînmes en arrière en traversant le fjord. J'aurais eu le plus grand désir de rester dans cette région qui est un véritable Eldorado pour le chasseur, mais, craignant toujours de retarder le départ du navire, nous dûmes revenir à Godthaab. À Ivisartok et à Nunatarsuak les

rennes sont très abondants, et en ce moment des bandes de phoques grouillaient sur la glace du fjord. Sur les bords de l'Ameralikjord nos ancêtres élevèrent une de leurs principales colonies au Grönland ; en s'établissant dans ces parages ils avaient bien choisi leur emplacement.

Les Grönlandais sont de très mauvais patineurs ; en descendant une pente escarpée vers Kangiusak, mes compagnons ôtèrent leurs ski et dégringolèrent la montagne en enfonçant profondément dans la neige. Ils arrivèrent seulement une heure après moi au bas de la pente.



HUTTE GRÖNLANDAISE AU COMMENCEMENT DE MAI (SUKKERTOPPEN).
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Très tard dans l'après-midi nous atteignîmes l'endroit où nous avions laissé nos kayaks. Nous ne savions l'heure, l'obscurité étant venue et aucun de nous n'ayant de montre. Je désirais atteindre, le soir même, Kornok, où les habitants de Godthaab nous auraient, pour sûr, envoyé un exprès si le navire était arrivé. Bien qu'un de mes compagnons se montrât peu partisan de poursuivre notre voyage, je donnai l'ordre du départ. Peu de temps après, l'obscurité était devenue complète ; de plus, il s'était levé un vent violent d'ouest. Tant que nous pûmes marcher le long de la côte, cela alla bien, mais lorsque nous dûmes traverser le fjord pour atteindre Kornok, la

situation ne fut pas précisément bonne. Les vagues brisaient avec violence contre les rochers et dans la nuit il n'était pas facile de les voir venir et de parer le choc. Les Grönlandais me demandèrent alors si je pensais pouvoir me tirer d'affaire par une mer pareille ; pour ne pas avoir l'air de reculer, je répondis affirmativement, et nous nous mîmes en route. Bientôt un de mes compagnons, qui portait sur son kayak un phoque qu'il avait tué, se trouva dans une position difficile. Il nous cria qu'il allait gagner le rivage pour mettre en sûreté sa capture : mais partout la côte était accore. Dans ces conditions notre homme jeta son phoque à la mer et essaya de le remorquer : cela alla de mal en pis. Heureusement les nuages se dissipèrent et une lune brillante éclaira la mer. Grâce à cette lumière nous pûmes manœuvrer plus facilement et trouver notre route. Mais, sur ces entrefaites, nous rencontrâmes des glaçons dont la traversée nous donna beaucoup de tablature.

À une heure du matin seulement nous atteignons Kornok, où nous effrayons les habitants par notre arrivée nocturne.

Aucun exprès n'étant venu de Godthaab, j'allai le lendemain à Umanak, où se trouve une des missions des Frères Moraves. J'y passai quatre jours agréables chez le pasteur, M. Heinecke.

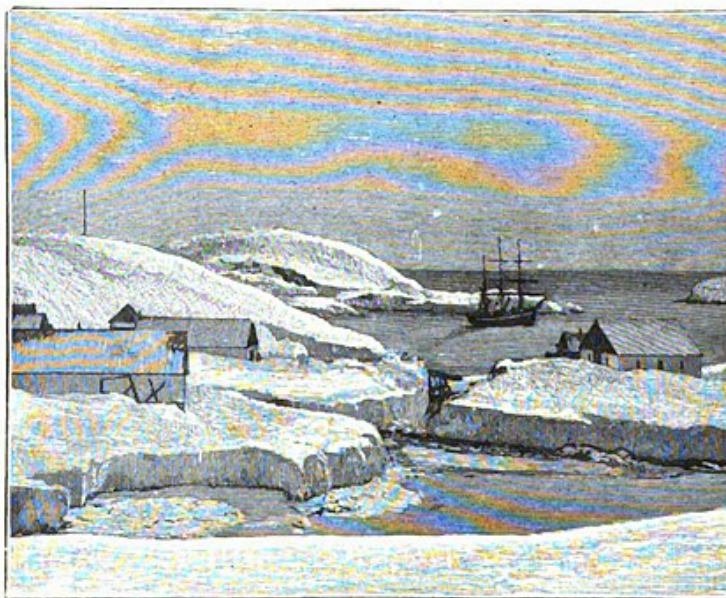
Le 12 avril, j'étais de retour à Kornok. Le lendemain il pleuvait, et par un pareil temps mon vieil ami Aperâvigssuak n'avait guère envie de prendre la mer pour retourner à Godthaab. J'offris alors un grand bal aux indigènes ; les divertissements commencèrent à quatre heures du soir et se prolongèrent très avant dans la nuit.

Le 14 avril, nous nous mettons en route et parcourons en huit heures les 32 milles qui nous séparent de cette colonie. Pendant trois heures nous avons eu le courant contre nous, et durant les cinq autres un vent violent. M. Heinecke me raconta qu'un bon kayakman avait franchi en une seule journée, aller et retour, les 36 milles qui séparent Umanak de Godthaab.



UN ORPHELIN DE
SUKKERTOPPEN. (D'APRÈS UN
CROQUIS DE M. NANSEN.

Le 15 avril régnait une tourmente de neige et le temps était absolument bouché. Tout à coup dans l'après-midi, pendant que nous causions chez le docteur, des cris retentissent au dehors : *Umiarsuit, Umiarsuit* (le navire !). De suite nous courons au rivage, et à travers les rafales de neige nous apercevons la masse noire du *Hvidbjörn*. Aussitôt nous sautons dans nos kayaks et ramons vers le navire. Notre arrivée sur le pont est saluée par une décharge d'artillerie, et le pavillon norvégien monte au sommet du mât. Le commandant du *Hvidbjörn*, le lieutenant de vaisseau Garde, le célèbre explorateur de la côte orientale du Grönland, nous souhaite la bienvenue dans les termes les plus chaleureux. Aussitôt une réception est improvisée à bord, et très tard seulement nous regagnons Godthaab. Maintenant le temps des adieux est arrivé, et non sans regret nous nous séparons de nos excellents amis danois et eskimos.

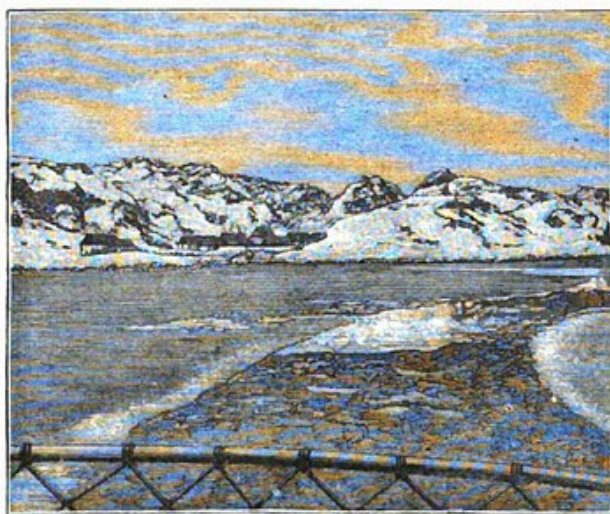


LE PORT DE SUKKERTOPPEN ET LE HVIDBJÖRN. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Un jour un Grönlandais me dit : « Dans quelques jours tu partiras pour le grand pays d'Europe, tu retrouveras là beaucoup d'amis et de belles choses et bientôt tu nous oublieras ; mais nous garderons toujours de toi un bon souvenir ».

Quelques jours après, nous quittâmes Godthaab. Enveloppée d'un soleil printanier, la petite colonie nous souriait, quoique encore ensevelie sous les neiges de l'hiver. En sortant du fjord nous aperçûmes trois kayaks. C'étaient trois de nos bons amis grönlandais qui avaient poussé jusque-là pour nous saluer une dernière fois.

De Godthaab, le *Hvidbjörn* se dirigea vers Sukkertoppen, où il arriva le 26 avril. Dans cette colonie on ignorait notre hivernage à Godthaab, bien que les deux localités ne soient éloignées que de 80 milles.



LE PORT DE SUKKERTOPPEN. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

Après un séjour de six jours dans ce port, nous partîmes le 3 mai pour Holstensborg, établissement danois situé plus au nord. En route nous rencontrâmes le *Nordlys*, voilier du gouvernement danois, pris dans les glaces. Le commandant Garde s'occupa immédiatement de lui porter secours et réussit à le remorquer sans accroc jusqu'à Sukkertoppen. Dans la soirée, lorsque le *Hvidbjörn* reprit la mer, une épaisse banquise nous arrêta. Dans ces conditions force nous fut de rentrer pour la troisième fois à Sukkertoppen. Le commandant Garde renonça alors à pousser jusqu'à Holstensborg, et le 4 mai appareilla à destination de Copenhague.

Un soir, dans le détroit de Davis nous vîmes Balto appuyé sur le bastingage, absorbé dans de profondes pensées, les yeux fixés dans la direction de la terre. Dietrichson lui ayant demandé la cause de ses soucis, il répondit tristement : « Avez-vous donc oublié la belle Sophie ? »

La traversée dura dix-sept jours, dix-sept jours très agréables, en compagnie de l'aimable commandant Garde, et le 21 mai le *Hvidbjörn* arriva à Copenhague.

Je renonce à décrire la réception qui nous fut faite dans la capitale du Danemark et ensuite en Norvège. Innombrables furent les toasts portés en notre honneur, et les dîners donnés pour fêter notre retour.

Le 30 mai, nous arrivâmes par un temps magnifique dans le fjord de Kristiania. Aucun de nous n'oubliera cette journée ; la réception qui nous fut faite émotionna même le flegmatique Ravna. Tous les quais de la ville étaient noirs d'une foule compacte. « N'est-ce pas un beau spectacle, dit Dietrichson à notre compagnon, de voir tous ces gens venus pour nous saluer ? — Ah oui ! reprit-il, si c'étaient seulement des rennes. »



« ADIEU ! » (DESSIN D'A. BLOCH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE.)

APPENDICE [\[1\]](#)

I. — CONSTITUTION GÉOLOGIQUE

La plus grande partie du Grönland est constituée par des roches primitives traversées par des filons de roches éruptives. Sur quelques points se rencontrent des formations stratifiées appartenant aux temps crétacés et tertiaires. Leurs assises contiennent de magnifiques empreintes fossiles qui témoignent d'une modification profonde de climat survenu dans le cours des âges.

II. — RÉSULTATS SCIENTIFIQUES DE L'EXPÉDITION

Une carapace continue de glace couvre le Grönland, tout au moins jusqu'au 75° degré de latitude, contrairement à diverses hypothèses émises par d'illustres savants.

M. Nansen fait observer qu'il a rencontré ~~defc~~ bruits des neiges à 120 kilomètres environ dans l'intérieur des terres, à la même distance de la côte que les Lapons de l'expédition Nordenskiöld avaient aperçu des corbeaux. De cette rencontre, le célèbre explorateur suédois avait conclu à l'existence d'une terre libre de glaciers dans l'intérieur du Grönland. La région où M. Nansen a vu des oiseaux était entièrement recouverte par l'inlandsis, et, à son avis, M. Nordenskiöld a tiré une conclusion beaucoup trop hardie de la présence des corbeaux sur le glacier.

La Terre de Grinnell n'est point recouverte d'une carapace de glace ; aussi ne pouvons-nous pas affirmer que le Grönland septentrional est occupé par un inlandsis comme pour la partie méridionale de ce pays. Cette carapace de glace s'étend toutefois très loin vers le nord ; nous savons, en

effet, qu'entre le 79° et le 80° de latitude nord se trouve l'énorme glacier de Humboldt, et un pareil courant de glace ne peut être alimenté que par un immense réservoir glaciaire.

La coupe de l'inlandsis reproduite dans le corps du volume, p. 308, donne une idée précise de l'aspect du pays. Elle a été dressée d'après les nombreuses observations barométriques prises par M. Nansen et calculées par le professeur Mohn. Le point culminant que nous avons atteint est situé à environ 2 718 mètres au-dessus de la mer. Au nord de la région où l'inlandsis a été traversé par M. Nansen, le glacier s'élève par des pentes douces et doit, dans cette direction, atteindre une plus grande altitude.

Comme on peut le voir sur la coupe, l'inlandsis s'élève sur les deux versants, principalement sur celui de l'est, par des pentes rapides, puis au sommet présente une surface relativement plane.

Le point culminant atteint par M. Nansen se trouve à 180 kilomètres d'Umivik et à 270 de l'Ameralikfjord. L'extrémité supérieure de cette baie se trouve à 90 kilomètres de la pleine mer, tandis qu'Umivik n'en est séparé que par une distance de 20 kilomètres ; la ligne de faîte est donc située à 200 kilomètres de la mer vers l'est et à 560 vers l'ouest.

La coupe de l'inlandsis dans la région traversée par l'expédition est celle d'un dôme s'élevant des deux côtés dans la direction du nord.

L'expédition n'observa à la surface de l'inlandsis qu'un très petit nombre de crevasses. À 15 kilomètres de la côte orientale elle n'en rencontra plus, et vers l'ouest elle trouva les premières fentes à 40 ou 45 kilomètres de la côte. La région parcourue par M. Nansen n'était pas non plus sillonnée de torrents plus ou moins larges, comme les explorateurs précédents en avaient rencontré dans d'autres régions. À 25 ou 50 kilomètres seulement de la côte ouest, il rencontra de l'eau courante à la surface de l'inlandsis, et à 15 kilomètres du rivage oriental il n'en observa plus.

M. Nansen ne trouva point sur la partie est du glacier de cette poussière baptisée par Nordenskiöld du nom de kryokonite. Sur le versant ouest, à une distance d'une trentaine de kilomètres de la côte, il en signale seulement une petite quantité. Les nappes d'eau dans lesquelles est entassée cette poussière étaient alors gelées. Nulle part, sauf sur la pente terminale de l'ouest, on ne rencontra de blocs erratiques ni de moraines.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Température. — D'après les calculs du professeur Mohn, la température se serait probablement abaissée à — 45 degrés dans les nuits du 12 au 14 septembre. Du 11 au 16 septembre, alors que l'expédition se trouvait au point culminant de l'inlandsis ou un peu à l'ouest de ce point, la température moyenne fut de — 50 degrés à — 54 degrés. Elle se trouvait ainsi plus basse de 20 degrés que les prévisions ne le faisaient supposer.

Réduite au niveau de la mer, c'est la plus basse température moyenne qui eût jamais été observée. Elle serait de — 15 degrés, alors qu'à la Terre de Grinnell on en a noté seulement pour le mois de septembre — 9 degrés. Il y avait ainsi, d'après le professeur Molin, un second pôle du froid arctique dans l'intérieur du Grönland.

La variation diurne atteignait 20 à 25 degrés. Alors que le thermomètre descendait la nuit à — 45 degrés, le jour il s'élevait, lorsque le temps était clair, à — 20 degrés.

Sur l'inlandsis l'air était très humide. Le degré hygrométrique variait de 90 à 100 pour 100. Sur la côte occidentale, sous l'influence du fœhn, il s'abaissa à 79 pour 100. Pendant les quarante jours qu'a duré l'expédition, un jour il tomba de la grêle, et onze jours de la neige ou plutôt de fines aiguilles de glace.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, il ne se produit à la surface de l'inlandsis qu'une très faible ablation. Parmi les causes qui empêchent le glacier d'acquérir d'année en année une plus grande puissance, M. Nansen cite l'évaporation, la chaleur du sol, l'action du vent, et enfin l'écoulement par les grands glaciers qui débouchent au fond des fjords. D'après M. Nansen, les *âsar*^[2] auraient été formés par des torrents le long des bords des glaciers.

1. ↑ M. Nansen consacre un chapitre à la description des formes du terrain et des changements de climat survenus au Grönland depuis les temps géologiques. Nous renvoyons pour toute cette partie à la description complète qu'en donne la *Seconde Expédition suédoise au Grönland*, traduite par nous et publiée par la librairie Hachette, chapitre VI, p. 226 et suivantes, chapitre VII, p. 306 et suivantes. Cette raison nous a engagé à résumer ces longues discussions. M.

Nansen expose ensuite les diverses théories émises par les géologues pour expliquer l'apparition de la période glaciaire. *(Note du traducteur.)*

2. [↑](#) Longues chaînes de collines constituées de débris détritiques particulières à la Suède et dont l'origine est énigmatique.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Taba1964
- Acélan
- Guépardeau98
- Shev123
- VIGNERON
- Kaderousse
- Guillaumelandry
- Cantons-de-l'Est
- PagoFraise
- Viticulum
- M0tty
- Newnewlaw

- Hector
- Ernest-Mtl
- Toto256
- Jahl de Vautban
- Romainbehar
- *j*jac
- Consulnico
- Sapcal22
- Challwa
- Jerome Charles Potts
- Thuresson
- Steinsplitter
- Nasjonalbiblioteket-bot

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)